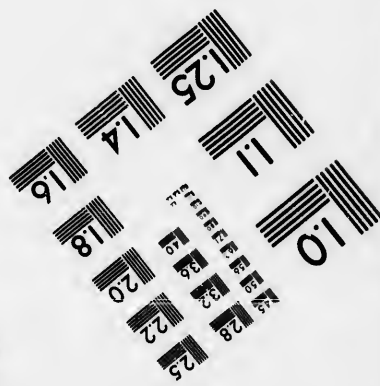
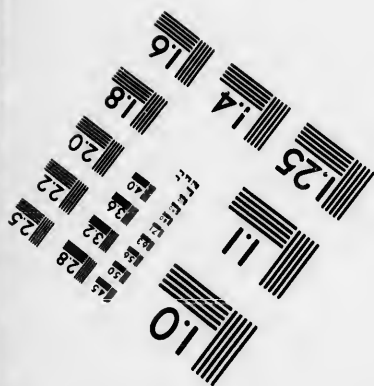
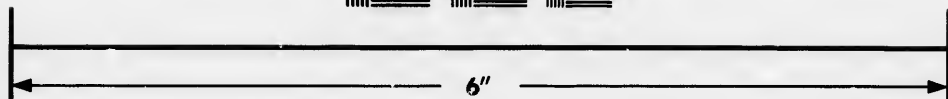
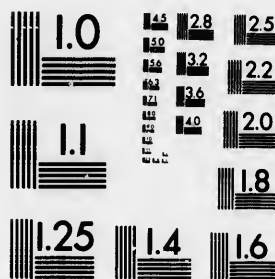


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

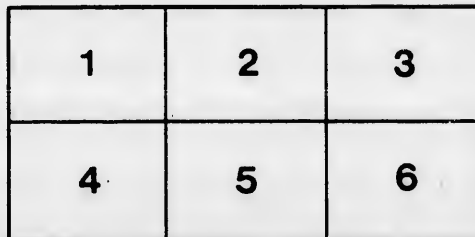
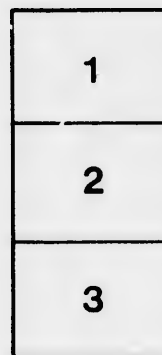
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

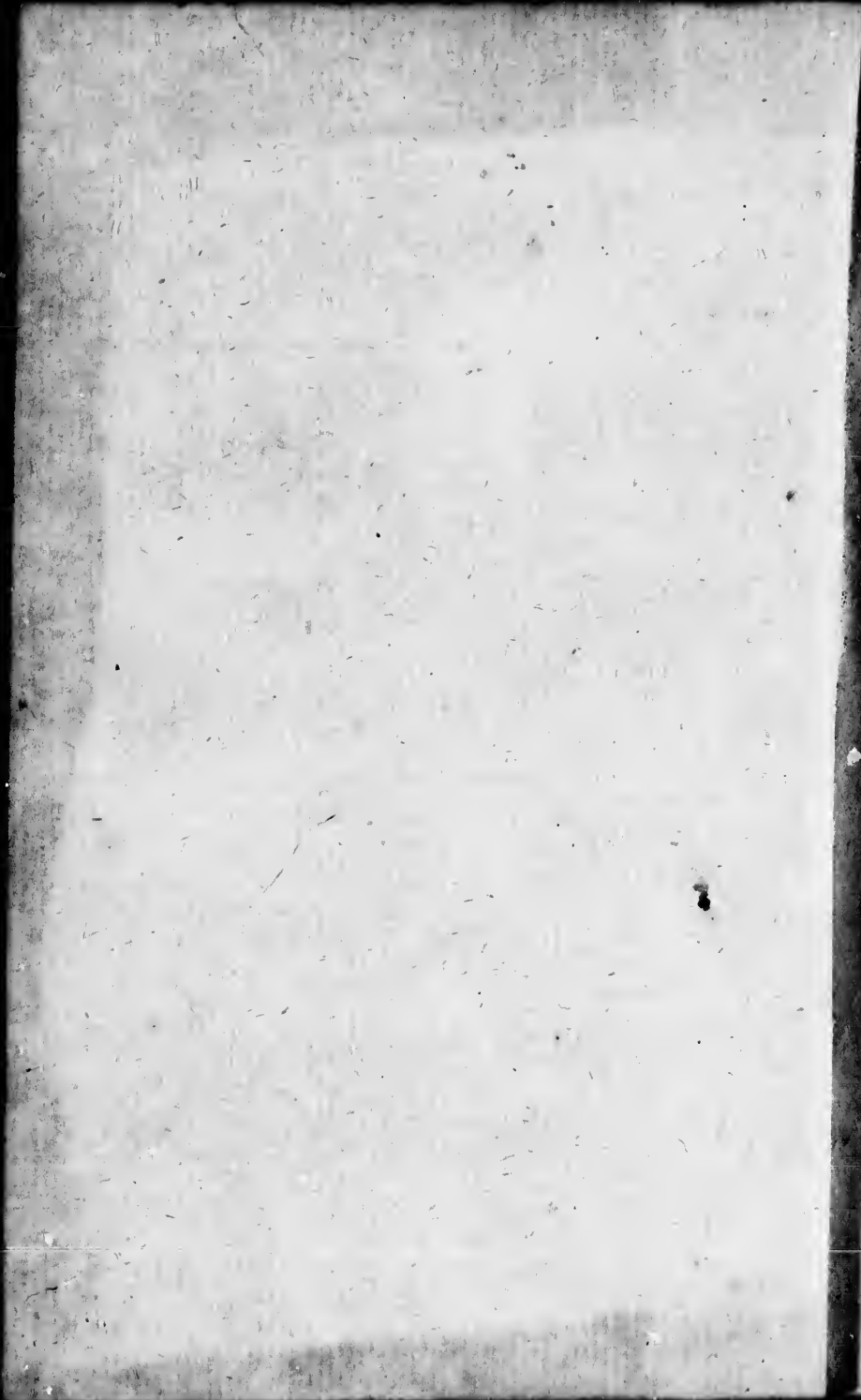
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata
to

pelure,
on à

32X



I
D
—
—

HISTOIRE
DES
DIFFÉRENS PEUPLES
DU MONDE.

TOME II.

Pla

cl

235

HISTOIRE

DES

DIFFÉRENS PEUPLES

DU MONDE,

CONTENANT

LES CÉRÉMONIES

RELIGIEUSES ET CIVILES,

L'ORIGINE DES RELIGIONS,
leurs Sectes & Superstitions
Usages de chaque Nation;

DÉDIÉE

A MONSIEUR

LE DUC DE LA VRILLIÈRE,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

Par M. CONTANT DORVILLE.

TOME SECOND.



Herissant A PARIS,

1790

Chez { HERISSANT, Fils, Libraire, rue Saint-Jacques,
à Saint Paul & à Saint Hilaire.
J. P. COSTARD, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais.

M. D C C. L X X.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



*Le Séminaire de Québec
3, rue de l'Université,
Québec 4^e QUÉ.*



THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM
OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND ANATOMY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MASS.

1977

1977



HISTOIRE
DES DIFFÉRENS PEUPLES,
CONTENANT
LES CÉRÉMONIES RELIGIEUSES,
L'origine des Religions, leurs sectes, leurs superstitions, & les mœurs & usages de chaque Nation.

DES BRAMINES

Qui habitent la presqu'isle de l'Inde, & particulièrement la côte de Coromandel.

AVANT-PROPOS.

CE peuple, répandu dans les différentes parties de l'Inde, & que nous connaissons sous le nom de Brachmanes ou Bramines,

descend incontestablement de ces anciens Brachmanes ou Gymnosophistes, si fameux dans l'antiquité, & dont la métempsychose a été le dogme distinctif. Il est à croire que le nom de Brachmane vient de Brahma, qui est regardé comme le législateur de cette nation, & dont on assure que quelques savans du pays conservent encore les livres. Ce philosophe prêcha la vertu à ses frères : il leur donna des loix, & s'efforça d'établir une forme de gouvernement capable de les rendre heureux. La reconnaissance que ce peuple eut pour son bienfaiteur dégénéra bientôt en idolâtrie : on commença par le regarder comme un homme extraordinaire, & l'on finit par en faire un dieu. Une fable, qui n'était peut-être dans son origine que la peinture allégorique de la toute-puissance, de la providence & de la justice de l'Être suprême, divinisa Brahma. Ses sectateurs imaginèrent que Dieu ayant pris la résolution de tirer l'univers du néant, créa d'abord trois êtres parfaits ; savoir Brahma, qui devait créer le monde ; Beschén, qui devait veiller à sa conservation ; & Mehadéu, destiné à en être un jour le destructeur. Tel est le fondement de l'idolâtrie des Indiens : mais elle a pris des formes si différentes chez les divers peuples de l'Inde, que, pour bien entendre ce que nous en dirons dans la suite, il est nécessaire de le faire précéder par un précis détaillé & suivi, capable de jeter quelque lumière sur ce cahos de fables extravagantes.

 CHAPITRE PREMIER.
Division des Bramines en quatre familles.

LE législateur Brahma partagea sa nation en quatre castes , qui sont les Bramines , les Settreas , les Veinsjas , & les Soudras. Il y en a une cinquième composée de la plus vile portion du peuple , si méprisée , qu'on ne daigne pas lui accorder le nom de caste.

Les Bramines tiennent le premier rang : le védam , qui est le livre de la loi , ce livre , par excellence , leur accorde la prérogative de n'être jamais puni de mort pour quelque crime que ce soit. Tuer un Bramine , est un des cinq péchés dont on n'obtient que difficilement la rémission ; & celui qui s'en rend coupable , doit être condamné à un pèlerinage de douze années , à demander l'aumône pendant ce tems , & à ne boire & manger que dans le crâne du Bramine tué. Cette pénitence accomplie , l'assassin est encore obligé de bâtir un temple en l'honneur d'Es-wara. Si le Bramine avoit été tué à la guerre , le crime étant moins grand , la punition serait moins rigoureuse.

Les Settreas composent la seconde caste ; c'est la noblesse du pays : elle était autrefois seulement divisée en deux familles , qui ont ensuite produit plusieurs branches , mais avec

DIVISION DES BRAMINES

lesquelles les premières ne s'allient pas, pour conserver la pureté de leur origine, & le droit de donner des souverains à l'état. C'est à la caste des Settreas qu'est confié la défense du pays, le gouvernement civil, & l'important soin de veiller à la subsistance des Bramines. Ces nobles, sans se dégrader, ne peuvent se mêler d'aucun commerce, ils doivent vivre des revenus de leurs terres; & s'il arrive qu'ils ne puissent suffire pour élever leur nombreuse famille, les enfans sont obligés de servir les riches en qualité de soldats; mais il ne leur est pas permis d'embrasser une autre profession.

La troisième caste est celle des Veinsjas: ce sont les marchands du pays, & entre les mains desquels est tout le commerce. Ceux-ci, ainsi que les Bramines, s'abstiennent de tout ce qui a eu vie: au lieu que la seconde & la quatrième famille mangent indifféremment du poisson & de la chair, excepté celle de vache, interdite à toute la nation, peut-être moins par superstition, que par un principe de politique, vu que le bœuf est de tous les animaux celui qui rend aux Indes de plus grands services.

Le peuple forme la caste des Soudras, qui est subdivisée en presque autant de branches qu'il y a de métiers différens, & dont le nom distinctif est tiré de la profession qu'elles exercent.

Après ces quatre familles, on en nomme une autre, mais avec laquelle la nation

EN QUATRE FAMILLES. 9

entière ne daigne pas communiquer ; ce sont les Perreas. Ces malheureux sont regardés comme impurs ; s'ils sont établis dans les villes , ils doivent occuper un quartier séparé ; s'ils habitent la campagne , il faut que leurs villages soient situés à une certaine distance des autres villages , que leurs puits puissent être reconnus à quelques os semés autour. Défense à eux de passer dans les rues ou dans les villages des Bramines , de visiter les temples de Vistnou & d'Esvara. Les Perreas sont tous pauvres , ils gagnent misérablement leur vie à retourner la terre , à creuser des fossés , & à d'autres travaux plus vils encore. Ils ne se font aucun scrupule de manger la chair de tous les animaux indistinctement , sans en excepter la vache ; & quand les Bramines ne se croiraient pas autorisés par d'autres raisons à les mépriser , cette seule circonstance suffirait. Cependant , au milieu de cette horreur publique qu'ils inspirent , les Perreas s'estiment les premiers de la nation ; ils détestent une autre portion de citoyens sortis de leur famille , qu'on appelle les Siripères , & qui presque tous sont ou tanneurs ou corroyeurs. Les Perreas se croiraient déshonorés s'ils mangeaient chez un Siripère ; & ce qu'il y a de singulier , c'est que le Siripère convient de son infériorité , qu'il a un respect profond pour le Perreas , tient ses mains hautes lorsqu'il le voit , & n'ose s'asseoir devant lui. Quand cet infortuné Siripère se marie , il ne lui est pas

10 DIVISION DES BRAMINES, &c

permis d'élever à sa porte un pandal ou berceau de verdure, qui ait plus de trois pilliers; tandis que le reste de la nation peut augmenter ce nombre à sa volonté. Si un artisan de la quatrième caste vient à mourir, & que la famille veuille faire la dépense d'avoir des Siripéres à ses funérailles, ils doivent y venir, la barbe coupée, & suivre le corps, moyennant un habit & une pièce de monnoie de la valeur d'environ sept sols de France.

Rien n'est plus singulier que la raison sur laquelle les Indiens fondent la préférence établie entre leurs quatre principales familles. « Nous sommes tous sortis également » de Brahma, disent-ils, mais les Bramines » sont sortis de sa tête, les Settreas de ses » bras, les Veinsjas de ses cuisses, & les » Soudras de ses pieds. » C'est ce que nous remarquerons avec plus d'étendue à l'article de Brahma.



ES, &c
dal ou ber-
is pilliers;
t augmen-
artisan de
& que la
avoir des
doivent y
le corps,
de mon-
sols de
aison sur
resséance
ales fa-
alement
ramines
s de ses
, & les
ue nous
l'article

CHAPITRE II.

Les Bramines sont divisés en plusieurs sectes



LA variété des mœurs, & quelques points de doctrine partagent les Bramines en six sectes : favoir, les Vistnouvas, les Seivias, les Smaertas, les Schaervackas, les Pasendas, & les Tischectas.

Les Vistnouvas ne reconnaissent point d'autre dieu que Vistnou. Quelques Soudras prennent, ainsi que les Bramines, la qualité de serviteurs, mais avec cette différence, que les Bramines sont serviteurs de Dieu, & les Soudras serviteurs des Bramines, qui ont eu la dextérité de leur persuader que s'ils ont le bonheur de mourir pour la défense ou la conservation des Bramines, ils iront droit en paradis.

Madwa est le nom du fondateur des Vistnouvas, qui sont séparés en deux branches, les Tadvadi-Vistnouvas, & les Ramanouja-Vistnouvas; les uns reconnaissant Madwa pour l'auteur de leur secte, & les

* Nous puisons une partie des faits contenus dans cet abrégé, dans la relation du sieur Abraham Roger, qui a demeuré dix ans à Paliacate, où il a fréquenté continuellement les Bramines. Son livre est imprimé à Amsterdam chez Jean Schipper, 1670. in-4°.

12 LES BRAMINES SONT DIVISÉS

autres un certain Ramanowa-Atsjaria. Les premiers font vœu de ne reconnaître & de ne servir d'autre dieu que Vistnou ; ils ajoutent qu'il faut joindre à ce vœu une vie exempte de reproches, sans quoi, les promesses mal exécutées sont sévèrement punies. Ils se consacrent au célibat, & l'on peut les distinguer à une ligne blanche, que chaque jour ils se tracent depuis le nez jusqu'au front, sur les temples, & à une marque ronde à la jointure du bras & aux mamelles. Cette marque les défend contre le diable, & les juges des enfers.

Les Ramanoujas portent aussi une marque blanche en forme d'Y, qui s'étend depuis le nez jusques sur le front. Ils pensent que c'est assez de se donner une fois de bon cœur à Dieu, & qu'en ayant fait le vœu solennel, s'il leur arrive de commettre des crimes, Vistnou ne les en punira pas, parce qu'il n'abandonne jamais ceux qu'il a pris en affection. « Un père, disent-ils, ne tue point son fils quand il fait mal, & l'homme ne saurait vivre sans pécher. » Les Ramanoujas vont tête nue ; ils ont les cheveux coupés très-courts, excepté une touffe qu'ils laissent pendre par derrière. Ils s'abstiennent du commerce, & ne fréquentent jamais les lieux de débauche.

Les Seivias sont sectateurs du dieu Esvara, qu'ils placent au-dessus de Vistnou. On reconnaît ceux-ci à trois ou quatre marques qu'ils se font sur le front avec de la cendre

VISÉS

Atsjaria. Les
maître & de
Vistnou ; ils
ont une vie
, les pro-
nt punies.
n peut les
ue chaque
jusqu'au
e marque
ux mam-
contre le

marque
d depuis
sent que
on cœur
lemnel ,
crimes ,
qu'il n'a-
n affec-
e point
me ne
Rama-
heveux
e qu'ils
ennent
mais les

Esvara,
On re-
marques
pendre

EN PLUSIEURS SECTES.

13

de boue de vache. Ils portent un lingam ,
forte de figure dont nous parlerons plus
bas.

Sancra-Atsjaria est le fondateur de la secte
des Smaertas , qui prétendent que Vistnou
& Esvara ne font qu'un seul & même dieu.
Ils ne disputent jamais , & désapprouvent les
querelles des autres sectes. Ils gardent un
profond silence sur les principes de leur
doctrine.

Les Schaervackas forment la quatrième
secte. En quelque façon semblables aux
Epicuriens , ils croient que tout meurt avec
nous , & que c'est une folie que d'espérer
une vie future. Au milieu de ces épaisses
ténèbres , leur conduite est irréprochable &
exemplaire.

Les Pasendas , qui composent la cinquième
secte , se moquent hautement des sentimens
des trois premières touchant les dieux Vistnou
& Esvara , & surtout par rapport aux craintes
& aux espérances d'une vie future. Ils croient
la mortalité de l'ame. Livrés à la débauche
la plus horrible , ils ne respectent , dit-on ,
aucun degré de parenté ; & toute femme ,
dans l'instant qu'ils en jouissent , est leur
propre femme.

La sixième secte est celle des Tschectas :
ils disent que Tschecti est le seul & unique
dieu , & que Brahma , Vistnou & Esvara sont
ses créatures. Ils ne reconnaissent point l'au-
torité du védam , dont nous allons bien-
tôt parler ; & lorsqu'on dispute contre eux ,

tout ce qu'on ne peut prouver par le témoignage des sens, ils le rejettent comme faux.

CHAPITRE III.

Hermite & Bramines solitaires.

Nous trouverons toujours dans toutes les religions des idolâtres, des hommes que la vanité porte à embrasser un genre de vie particulier, qui les élève au-dessus des autres, par l'apparence d'une plus grande perfection. Tels sont les Jaguis & les Joguis, sortes de pénitens très-distingués entre les Bramines.

Les Jaguis sont tous de la première famille, les Joguis de celle des Soudras. Les Jaguis se partagent en trois branches, les Vanapraftas, les San-Jafis, & les Avadouras.

Les Vanapraftas n'habitent que les montagnes & les bois; ils ne vivent que des fruits & des herbes que la terre leur présente sans culture, & plusieurs même se feraient scrupule d'arracher avec force une racine, dans la crainte de chasser l'ame qu'ils supposent y résider, ce qui serait pour eux un péché énorme. La vie de ces solitaires est réputée très-sainte.

Les San-Jafis se condamnent à ne vivre que d'aumônes : ils ne doivent manger

ET BRAMINES SOLITAIRES. 15

qu'une seule fois le jour. Le mariage, tous les plaisirs, & jusqu'à l'usage si commun du bétel, leur sont interdits. Un simple habit de toile peint avec une terre rouge, une tasse de terre pendue à leur ceinture, & un bâton de bambou à la main, composent toute leur parure. C'est un crime irrémissible pour eux de toucher à l'or, à l'argent, ou d'en porter dans leurs poches. Privés de tout domicile permanent, ils ne doivent pas même coucher deux nuits de suite au pied du même arbre. Cependant ils peuvent, dans le cours de l'année, choisir un lieu réputé saint, & y demeurer l'espace de deux mois, & même toute leur vie, pourvu qu'ils s'attachent à combattre les six ennemis qui leur livrent sans cesse la guerre; c'est-à-dire, la concupiscence, la colère, l'avarice, l'orgueil, l'amour des choses du monde, & le desir de se venger.

Les Avadoutas aspirent à une plus grande sainteté que les San-Jafis. Au-dessus de ce qu'ils appellent faiblesse de l'humanité, ils abandonnent de sang-froid femmes, enfans, parens, amis, rejettent toutes sortes de vêtemens, excepté un simple morceau d'étoffe qui leur ceint les reins, pour cacher ce que la pudeur ne permet pas de montrer. En cet état ils se frottent le corps de cendre, entrent dans les maisons, quand la faim les presse, tendent la main sans parler, & mangent avidement ce qu'on leur présente. D'autres se couchent sur le bord d'une rivière, & dans

l'indolence & la fainéantise la plus complète, ils y attendent les abondans secours que les pieux habitans des campagnes ne cessent de leur fournir.

CHAPITRE IV.

Le Védam, ou le livre de la loi.

LES Bramines ont la plus grande considération pour le Védam, & sont persuadés que Brahma leur législateur l'a reçu des mains de Dieu même. Cet ouvrage est écrit en langue Samscortam, ou Sans-Krit, qui est la langue savante des Indes. Il est divisé en quatre parties, qui ont chacune leur titre différent. La première se nomme Rogo-Védam : elle traite de la première cause, de la matière première, des anges, de l'ame, des récompenses destinées aux bons, des peines réservées aux méchans, de la production des êtres, & de leur destruction, des péchés, & de ce qu'il faut faire pour en obtenir la rémission, &c. La seconde partie est appelée Issure-Védam : c'est un traité du gouvernement & de la puissance des souverains. La troisième, qui porte le nom de Sama-Védam, traite des vertus & des vices, & inspire de la haine pour les uns, & de l'amour pour les autres. La dernière partie, nommée Addéra-Védam, est perdue depuis long-tems,

DES BRAMINES.

17

long tems, au grand regret des Bramines, qui attribuent à cette perte l'affaiblissement de leurs honneurs & le décri où ils commencent à tomber. Elle avait pour objet le culte extérieur, les cérémonies qui devaient s'observer dans les temples, les fêtes qu'il fallait célébrer, &c. Il n'est pas étonnant que ces hypocrites pleurent sur la perte de ce dernier traité : si on doit les en croire, il leur accordait la plus exorbitante autorité, même sur les Souverains, & sans risquer de se tromper, on pourrait croire que ce sont les Princes eux-mêmes, qui pour se soutenir sur le trône, se sont efforcés d'arracher des mains des Bramines & du peuple, jusqu'au dernier exemplaire de ces titres odieux.

Le Védam est donc le fondement de la théologie des Bramines. C'est dans ce livre sacré que sont déposées leurs opinions sur Dieu, sur l'ame & le monde; c'est là que sont tracées toutes les superstitions révoltantes, sur lesquelles les plus graves historiens n'ont pas craint de s'appesantir. La lecture du Védam n'est permise qu'aux prêtres & aux grands, elle est absolument interdite au peuple, qui ne doit ni le nommer, ni faire usage des prières qui y sont contenues. On ne voit cependant pas pourquoi cette défense expresse, puisque le vulgaire n'a aucune connaissance de la langue dans laquelle il est écrit, que même tous les Bramines, dit-on, ne l'entendent pas, & que d'ailleurs il est rempli d'obscurités impénétrables. Quoi qu'il

Tome II.

B

en soit de l'attention qu'ont toujours eu ces idolâtres à empêcher qu'une copie de ce livre ne tombe entre les mains des étrangers, nos Missionnaires en ont obtenu un exemplaire d'un Bramine converti, & en 1733 le célèbre Dom Calmet en a enrichi la bibliothèque du Roi.

Les mystères que contient le Védam ont souvent occasionné des disputes entre les Bramines; c'est pour cela qu'il a été nécessaire d'en déterminer le sens par des déclarations qu'on appelle Jastra. Ce livre accorde cinq privilèges aux Bramines. Le premier est de pouvoir célébrer le jagan. Dans cette fête ils sacrifient une victime, dont le cœur est conservé & distribué par morceaux à l'assemblée: c'est le seul moment de l'année où il soit permis à ces Prêtres de faire usage de viande, & par cette raison les plus rigides d'entr'eux se privent d'assister à cette solennité par horreur pour la chair. Le second privilège est d'enseigner aux Settreas à célébrer cette fête. Les autres castes sont exclues de cet honneur. Le troisième est de lire le Védam. Le quatrième de l'enseigner. Le cinquième de demander impunément l'aumône; car les autres familles peuvent bien la donner; mais il ne leur est pas permis de la demander, quels que soient leurs besoins: aussi toutes leurs prédications portent sur le bien qui doit résulter des aumônes faites aux seuls Bramines, & sur le peu de fruit qu'on retirerait de celles qui seraient distribuées à tout

OU LE LIVRE DE LA LOI. 19
autre. Le tems des fêtes, & l'occasion des
funérailles sont des instans de récoltes pour
ces Prêtres.

C H A P I T R E V.

Philosophie des Bramines.

ON n'a que peu de choses à dire de la philosophie des Bramines, & l'on n'y reconnaît pas même les plus légères traces de cette science, qui rendit si célèbres les Brachmanes leurs ancêtres. Toute leur astrologie se réduit à calculer les éclipses de soleil & de lune, & les conjonctions des planètes, sans qu'il leur soit possible d'en expliquer la raison : voici celle qu'ils donnent des éclipses du soleil & de la lune.

Les dieux Vistnou & Esvara tinrent un jour conseil avec les anges & les démons, pour trouver quelque chose qui pût les garantir de la faim, de la soif, de la lassitude & même de la mort. Les avis se réunirent à jeter dans la mer la montagne nommée Mérouva, qui est d'or, & dont la cime s'éleve au-dessus des huit mondes, & touche à l'empyrée, & la base porte jusqu'au dessous de l'abyssme. On convint de tourner cette montagne, comme un Tourneur tourne son ouvrage, & d'employer au lieu de corde le grand serpent Sesja. Aussi-tôt les anges & les démons mirent la

20 PHILOSOPHIE DES BRAMINES.

main à l'œuvre. Des prodiges sans nombre parurent alors. Un poison se répandit dans l'air : tous les mondes s'en ressentirent , & Vistnou avala le poison pour les sauver de ce fleau. Une femme d'une rare beauté se montra ensuite , Vistnou l'épousa : enfin parut l'amortam , liqueur douce comme du lait , qui était l'objet du travail. Vistnou fit alors ranger sur deux files les anges & les démons afin de leur distribuer cette précieuse liqueur qui devait les rendre immortels ; mais comme il ne prétendait pas accorder l'immortalité aux démons , lorsqu'il vint à eux il substitua à l'amortam une liqueur ordinaire. Ragou & Ketou s'aperçurent de la tricherie , & furent se placer dans le rang des anges : ils burent comme eux l'amortam ; mais le Soleil & la Lune , qui examinaient attentivement ce qui se passait , en avertirent Vistnou ; ce Dieu indigné contre Ragou & Ketou , leur coupa aussi-tôt la tête ; mais comme l'amortam n'avait pas eu le tems de passer , malgré Vistnou les deux têtes restèrent immortelles : on peut bien croire que les deux démons se plainquirent amèrement de ce qu'ayant travaillé comme les autres ils ne recevaient pas la même récompense. Vistnou chercha à les consoler , & leur promit que quoique sans corps leurs têtes désormais jouiraient d'un plaisir aussi grand que s'ils en avaient conservés. C'est là la cause des éclipses , & ce qui produit une haine irréconciliable , qui subsistera toujours , entre Ragou , Ketou , & le Soleil & la Lune.

NES.

Le nombre
dit dans
rent, &
ver de ce
beauté se
enfin pa-
e du lait,
fit alors
s démons
se liqueur
is comme
mortalité
substitua
Ragou &
& furent
ls burent
leil & la
nt ce qui
ce Dieu
eur coupa
rtam n'a-
gré Vist-
elles : ont
s se plai-
travaillé
nt pas la
à les con-
ans corns
un plaisir
ontervés.
qui pro-
subsistera
le Soleil

MARIAGE DES BRAMINES. 21

CHAPITRE VI.

Mariage des Bramines.

Les Bramines des trois premières classes ne doivent, selon le Védam, épouser que des filles qui n'aient pas encore les marques de la puberté. Les Settreas sont les moins scrupuleux sur cet article. Lorsqu'un Bramine va demander en mariage une fille pour son fils, il examine avec soin en sortant tout ce qui peut se présenter à lui, & dont il tire d'heureux ou de malheureux présages ; si le signe est mauvais, il rentre chez lui ; si une seconde & une troisième fois les présages ne deviennent pas meilleurs, il renonce à son entreprise.

Lorsque les parens sont d'accord, on choisit un jour heureux pour la cérémonie, & l'on se présente réciproquement du bétel. Ensuite on allume le feu homan avec le bois nommé ravasitou, qui est réputé sacré. Le Bramine prend trois poignées de riz & les jette sur la tête de l'épouse, qui fait la même chose à son tour sur celle du prétendu. Le père de la fille lave les pieds à l'époux, tandis que la mère verse l'eau : cela fait, le père prend la main de sa fille & la met dans la sienne, en y versant quelques gouttes d'eau, puis y ajoutant plusieurs pièces de monnoie, il la présente à l'époux, en prononçant ces

paroles : je n'ai plus rien à faire avec vous , & je vous remets au pouvoir d'un autre. Jusques-là le mariage peut se rompre ; ce ne sont que des formalités préliminaires indifférentes ; celle qui suit est proprement le nœud qui lie indissolublement les époux.

On prend le *tali* , espèce de ruban auquel pend une tête d'or ; on le montre à la compagnie , & après quelques prières l'époux l'attache au cou de son épouse. La fête est terminée par un festin. Pour l'ordinaire les réjouissances durent cinq jours. Le septième les deux époux sortent pour se rendre chez le marié , souvent aux flambeaux & suivis de tous leurs amis. Si la nouvelle épouse n'est pas encore nubile , elle ne demeure que quatre jours avec son mari , après lesquels elle est ramenée chez son père jusqu'au tems convenable.

L'inceste est rigoureusement puni chez les Bramines. Le Védam prononce que l'incestueux doit perdre les parties qui servent à la génération ; & comme il n'est pas permis de panser le coupable après l'opération ; elle est toujours mortelle. Il n'y a point de peines portées contre les femmes , parce qu'on suppose que la séduction a occasionné leur crime. Un Bramine peut épouser cependant les deux sœurs ; il se marie à la fille de sa tante paternelle , à celle de sa sœur ; mais le mariage serait réputé incestueux s'il épousait la fille de son oncle paternel , ou celle de son frère. Les Soudras se sont mis au-dessus de cette

distinction. Les quatre castes usent communément du privilège que leur accorde le Védam touchant la pluralité des femmes.

Toute femme, convaincue d'adultère, peut être enfermée dans une étroite prison par son mari. Si l'époux l'aime assez pour lui pardonner sa faute, comme sa maison doit être supposée impure, & qu'il n'est permis à aucun Bramine d'y entrer, sous peine d'être souillé, il faut qu'il fasse préparer un festin, qu'il y invite plusieurs Bramines & quelques San-Jafis, & qu'ensuite la femme adultère serve elle-même les convives : si-tôt qu'ils ont reçus les premiers mets de ses mains, le crime est effacé, & le mari n'encourt aucune honte à vivre avec son épouse comme auparavant. C'est par la naissance qu'un enfant est Bramine, & non parce qu'il en embrasse l'institut. Un enfant Bramine est réputé impur jusqu'au dixième jour de sa naissance, & la maison où il est né est aussi souillée. Les dix jours écoulés, il faut purifier le logis & le linge qui a servi à la mère; jeter dehors les vaisseaux de terre & nettoyer ceux de cuivre : le douzième on allume le feu homan ; on donne un nom à l'enfant, & on lui perce les oreilles, pour marquer qu'il est voué à Vistnou & à Esvara : à cinq ans & quelquefois plus tard, on donne le dsandhem à l'enfant ; c'est une espèce de baudrier, composé de trois cordons, dont chacun est de neuvs fils de coton, que l'on porte en écharpe sur l'épaule gauche & qui doit pendre sous le

bras droit : à cette seule marque on recon-
naît un Bramine. Les jeunes gens de cette
premiere Caste sont appellés Bramasariis :
jusqu'à ce qu'ils se marient, ils doivent évi-
ter toute familiarité avec le sexe, ne faire
aucun usage du bétel, ni manger qu'une fois
le jour, & vivre d'aumônes.

CHAPITRE VII.

Funérailles des Bramines.

Aussitôt qu'un malade donne des signes
d'une mort prochaine, on distribue quelques
aumônes aux pauvres, & on appelle un Bra-
mine pour réciter des prieres. Pendant ce
tems le moribond ne doit cesser de répéter
le nom de Dieu ; & lorsque les forces lui
manquent, ses amis, qui sont autour de lui,
doivent le répéter pour lui, parce que le Vé-
dam a prononcé que Dieu assistera dans leurs
besoins ceux qui l'invoqueront. Si le malade
est marié & qu'il conserve encore la raison,
il doit faire approcher sa femme : & lui de-
mander si elle juge à propos de se brûier
avec lui, si elle dit oui, rien ne peut la sau-
ver des flammes, d'autant qu'en se mariant,
elle a fait serment que son ame ne se sépa-
rerait point de l'ame de son mari. Elle est
libre cependant de dire non, & de préférer
de vivre avec ses enfans : mais le préjugé est
qu'une honnête femme ne doit point avoir

de répugnance pour ce sacrifice. On cite, pour autoriser cette étrange preuve d'amour, l'exemple d'une certaine Draupeti, qui, pendant sa vie, fut un modèle de vertu & d'obéissance : la fable est mal tissue, mais elle tient à la créance, à la superstition aveugle & au goût de ces peuples, pour l'extraordinaire & le merveilleux.

Draupeti avait pour mari un débauché, qui ruina sa santé & dépensa ses biens immenses, à entretenir des femmes de mauvaise vie. N'ayant plus ni argent ni forces, mais conservant ses inclinations vicieuses, il déclara à sa femme que la privation de ses infâmes plaisirs le conduisait au tombeau, & qu'il fallait pour conserver ses jours, qu'il vît les filles de joie : » Ne vous affligez pas, » lui répondit la généreuse Draupeti, je vous y porterai. « En effet, elle charge son mari sur ses épaules ; & quoiqu'au milieu des ténèbres, elle approchait de la maison qui devait être le terme de sa course, lorsque malheureusement elle se heurta contre un poteau sur lequel s'était fait attacher un certain dévot, nommé Gallova. Le prétendu saint, indigné qu'on troublât son repos, & ayant d'ailleurs ressenti quelque douleur par la secousse donnée au poteau, s'écria dans un vif mouvement de colère : « Celui qui » me cause cette douleur, mourra avant que » le Soleil se lève. » Draupeti, entendant ce discours, reprit aussitôt : « Le Soleil » ne se levera point. » Plusieurs années se passèrent, sans que le Soleil communiquât

sa lumiere au monde : Les hommes au désespoir d'être privés de cet astre bienfaisant, s'adressèrent à Brahma , pour obtenir son retour. Brahma & les anges vinrent trouver Draupeti , & dans l'espérance qu'elle permettrait que l'astre reparut , ils lui permirent de fixer la satisfaction qu'elle se croyait en droit de prétendre. Elle répondit : « mon mari ! mon mari ! mon mari ! mon mari ! » mon mari. » Brahma prononça alors : « Cela te sera accordé dans l'autre vie. » Draupeti mourut & passa dans les huit ciels ; puis revenant sur la terre , elle eut cinq frères pour maris ; mais comme elle aurait été souillée, si elle avait possédé à la fois cinq maris , ainsi qu'elle semblait les avoir demandés , Brahma décida , qu'après avoir vécu une année avec son premier mari , elle tomberait dans le feu , reviendrait au monde vivre douze autres mois avec un second , ainsi successivement , jusqu'au nombre de cinq.

Revenons aux idées des Bramines , touchant l'instant de la mort. Lorsqu'un malade est à l'agonie , ils prétendent que deux députés du juge des enfers s'offrent à lui , avec des mines hideuses & épouvantables , & s'efforcent de l'effrayer , tandis qu'un serviteur de Vistnou arrive pour le consoler. Si le malade est un homme vertueux , & qui a rempli tous ses devoirs , le serviteur de Vistnou emporte son ame dans un char superbe , qui , aussi-tôt fend les airs : s'il est souillé de crimes , les députés traînent son ame devant le

Le juge Kemma, qui, sur les informations envoyées par le Dieu Vistnou, renvoie l'ame voltiger pendant dix jours sur la terre, en attendant qu'on lui prononce sa sentence. C'est par cette raison qu'après la mort d'un Bramine, ses parens ont l'attention de donner à manger aux pies pendant dix jours, dans la persuasion que l'ame du mort pourrait bien habiter le corps d'un de ces oiseaux.

Dès que le malade est expiré, on lui rase la barbe, on le lave, on le change d'habits, & on lui frotte les lèvres avec de la chaux & du bétel. Le mort est ensuite conduit au bûcher, accompagné de ses parens & de ses amis, & lorsqu'ils en ont fait trois fois le tour, un d'entr'eux prononce un petit discours sur la mort, qui n'épargne ni les riches ni les pauvres, & sur les récompenses que les bons doivent attendre, & sur les punitions réservées aux méchans.

Tous les Bramines ne brûlent pas leurs morts, il y en a qui les enterrent. Les Vistnouvas & les Smartas, les brûlent, parce qu'ils croient que le feu les purifie des souillures qu'ils peuvent avoir contractées. Les Seivias & les Sansu-Jafis les enterrent, parce qu'ils prétendent que, quoique pécheurs, leurs péchés ne leur seront point imputés. Les uns se fondent sur la justice de Dieu; les autres attendent tout de sa miséricorde.

Lorsqu'une femme a promis solennellement de se brûler avec le corps de son mari, on la pare de ses plus riches habits; ensuite,

28 FUNÉRAILLES

au son des instrumens , elle est placée sur une chaise , devant la porte de sa maison. Tous ses parens l'environnent , lui présentent le bétel , & l'entretiennent du bonheur dont elle va jouir , dans la crainte qu'elle ne se repente du sacrifice qu'elle va consommer. On a soin de mêler au bétel une certaine drogue qui assoupit les sens , & ôte le sentiment de son état. Lorsque tout est prêt pour la cérémonie , le convoi se met en marche ; la femme suit à pied , avec ses parens & ses amis ; elle porte au col une petite idole , & tient dans ses mains , d'un côté un citron , & de l'autre un miroir , ou selon la caste dont elle est , des fleurs rouges. Arrivée à l'endroit où le corps doit être brûlé , elle se dépouille de tous ses bijoux , & va se baigner dans un étang , tandis qu'un Bramine récite des prières , & qu'on distribue des aumônes aux pauvres. Au sortir de l'eau , la femme se couvre d'un suaire de toile jaune , & s'achemine du côté de la fosse. C'est un trou assez profond , dont la terre a été jettée en monceau sur une seule face ; il est rempli de bois , & le cadavre est aux trois quarts consumé , lorsqu'elle arrive. Une natte , tendue exprès , lui dérobe cet effrayant spectacle. C'est alors que la victime , après avoir dit adieu à ses parens , du haut de cette monticule de terre , se précipite dans le brasier , tenant un pot plein d'huile , & en invoquant le nom de Dieu. Dans le même instant , la fosse est remplie de bois jusqu'à la hauteur de six pieds , & on l'arrose d'huile & de beurre ,

accée sur une
on. Tous ses
nt le bétel,
ont elle va
se repente
. On a soin
drogue qui
ent de sott
cérémonie,
omme fuit à
elle porte
ses mains,
n miroir,
fleurs rou-
s doit être
es bijoux,
adis qu'un
on distri-
sortir de
e de toile
la fosse.
la terre a
e face; il
aux trois
ne natte,
ant spec-
rés avoir
tte mon-
brasier,
voquant
stant, la
uteur de
beurre,

DES BRAMINES.

pour donner plus de vivacité au feu. Quel-
quefois les esclaves se brûlent avec leurs
maîtresses.

Telles sont les circonstances qui accompa-
gnent cet étonnant sacrifice usité dans les
trois castes inférieures : les femmes de la pre-
miere caste se placent sur le bûcher, à côté
de leur mari ; ensuite on élève du bois en
pyramide par-dessus elles, & l'on y met le
feu. D'autres fois, c'est dans une cabane de
feuillages que la femme se brûle, & alors,
elle met elle-même le feu au bûcher avec un
flambeau.

Soit que la femme se brûle, soit qu'elle
s'enterre avec son mari, les préparatifs sont
à-peu-près les mêmes. Si elle s'enterre, on
la conduit en pompe à la fosse, elle y des-
cend, s'asseoit sur un banc de terre, pratiqué
à cet effet, sous une espece de voûte, prend le
mort dans ses bras, brûle quelques grains
d'encens, se parfume le corps, & attend tran-
quillement que l'on remplisse la fosse de
terre, jusqu'aux approches du cou. Alors deux
des assistans tiennent en l'air un tapis, pour
empêcher les femmes de l'assemblée de voir ce
qui va se passer. On fait prendre à la veuve
du poison dans une coquille, & ensuite on
l'étrangle, mais avec tant de dextérité, que
personne ne peut s'en appercevoir. Les cris
que le peuple pousse dans ce moment, étouf-
sent ceux de la malheureuse victime, ainsi
que le bruit des tambours & le son des ins-
trumens qui ne cessent de frapper l'air, pen-
dant cette affreuse cérémonie.

30 FUNÉRAILLES

Pour perpétuer cette coutume barbare, les Bramines ont déclaré infames les femmes qui oseraient refuser de s'y soumettre. Elles doivent renoncer au mariage, à l'usage du bétel, se priver de porter des pierreries, & se couper les cheveux. Plus d'honneur à prétendre pour elles, plus de bien qu'il leur soit permis de posséder, pas même une portion de ceux de son mari; elles deviennent en quelque façon, esclaves de leur fils aîné, qui représente son pere. Si la femme n'a que des filles, c'est le frere du mort qui est l'héritier légitime du défunt, & il ne doit aux filles & à leur mere, qu'un simple entretien: ajoutons à ce mépris auquel les femmes qui ne se brûlent pas avec leurs maris sont exposées, à cette vie languissante qu'on leur fait pressentir, tout ce que la superstition peut leur suggérer de plus flatteur; une félicité sans mélange auprès de Brahma, la gloire de sauver l'ame de son époux des peines de l'enfer, la vanité de vivre long-tems après sa mort dans la mémoire de ses concitoyens; avec un peu de connoissance du cœur humain, on ne s'étonnera plus que ce cruel usage se soit perpétué dans ces pays, jusqu'à nos jours.

Le deuil des Bramines consiste à se raser la barbe & à se priver du bétel pendant quelques jours.

Lorsque le feu du bûcher est éteint, on ramasse soigneusement les os qui n'ont pu être consumés, & on les jette dans le Gange, dont les eaux passent pour saintes.

ES

barbare, les
femmes qui
. Elles doi-
gè du bétel,
, & se cou-
à prétendre
soit permis
de ceux de
que façon,
réfente son
es, c'est le
gitime du
leur mere,
ce mépris
nt pas avec
e vie lan-
, tout ce
er de plus
auprès de
ne de son
é de vivre
émoire de
noissance
plus que
ces pays,
e raser la
nt quel-
eint, on
n'ont pu
Gange,

DES BRAMINES. 31

Souvent on érige en l'honneur du mort, des rampandals sur les grands chemins; ce sont des especes de cabanes où l'on distribue aux voyageurs de l'eau chaude & de l'eau froide, & de l'eau de Riz; & l'on prétend que ces aumônes servent beaucoup à soulager l'ame du défunt. On bâtit aussi des pagodes sur les tombeaux des morts, mais elles ne servent à aucun usage de religion.

CHAPITRE VIII.

Vie privée des Bramines.

ON doit en général regarder les Bramines comme les précepteurs du peuple: leur principale occupation est d'enseigner à lire, à écrire, à calculer, & de former de jeunes disciples dans ce qui concerne la religion. S'ils ont quelques biens, ils ne doivent rien exiger de leurs élèves; s'ils sont pauvres, il leur est permis de recevoir de quoi fournir à leurs besoins les plus pressants. Les Princes sont cependant obligés d'entretenir tous les Bramines, mais le nombre en est si considérable, que quoiqu'ils possèdent, dit-on, un tiers des revenus du Royaume, plusieurs sont forcés de mendier pour vivre, d'autres se font médecins, & quelques-uns marchands; les plus intelligens s'insinuent dans les cours & deviennent conseil-

lers, secrétaires, ambassadeurs. On n'en voit aucun qui s'adonne aux arts mécaniques.

Un Bramine doit s'éveiller une heure au moins avant l'aurore, & prononcer d'abord le nom de Dieu. Il se lève ensuite, & après avoir satisfait aux premiers besoins de la nature, il se lave le visage, les mains & les pieds; s'assoit sur un tapis & la tête tournée du côté du Soleil levant, il chante un hymne qui rappelle l'histoire de Gas jendre Motsjam, dont nous ne pouvons nous dispenser de donner un précis.

Dans une des sept mers de lait, il y a une montagne, haute & large de dix mille lieues : elle a trois cimes différentes, l'une d'or, l'autre d'argent, & la troisième de fer, & chacune est ornée de pierres précieuses. Un Deveta (ange) nommé Indre Doumena, se promenant dans les airs, sur un char dont la vitesse ne le cédait point au vent, aperçut cette montagne, & s'y arrêta, pour s'y divertir avec sa femme. Pendant qu'il se lavait, il vit passer un *Monesvara*, (espece d'anges supérieurs aux Devetas) à qui par orgueil, il ne rendit pas les honneurs qui lui étoient dûs. Le Monesvara, indigné contre Indre-Doumena, le maudit, en disant : « Tu » deviendras éléphant, & au lieu de femmes, » tu n'auras pour compagnie que des femelles d'éléphants ». En vain le Deveta reconnut sa faute, & s'humilia pour la réparer, tout ce qu'il put obtenir, fut qu'après un certain nombre

nombre d'années il reprendrait sa première forme. Indre Doumena métamorphosé en éléphant, eut dix millions de femelles. Un jour qu'il buvait au bord d'un étang, un crocodile lui saisit le pied & le lui arracha; quelque tems après le même crocodile voulut lui en arracher un second, mais Indre Doumena se défendit vaillamment pendant mille années contre son adversaire; toutefois ses forces s'épuisèrent, & sa défaite mit fin à sa métamorphose. Revenu dans son premier état, toutes ses pensées se tournèrent vers Dieu, dont il prononça le nom, qu'il pria, & en l'honneur de qui il composa quelques hymnes: Vistnou fut touché de la reconnaissance du Deverta; il lui donna des armes de diamans, avec lesquelles Indre Doumena cassa la tête au crocodile. C'est cette fable extravagante dont tout fidèle Bramine doit se rappeler l'histoire le matin à son réveil.

Après avoir chanté l'histoire de Gasjendre Motsjam, le Bramine se lave les dents & la bouche, ou s'il demeure près d'une rivière ou d'un étang, il va s'y laver & met un habit net. On appelle un habit net celui qui n'a point servi depuis qu'il a été lavé. Les vêtements de soie, qui, sans risque, ne peuvent être mouillés sont décidés purs, & c'est dans la crainte de les souiller, qu'il faut s'en dépouiller avant de se mettre à table.

Lorsque le Bramine est habillé, il s'assied, prend de l'eau de puits nouvellement tirée,

& s'en jette trois fois dans la bouche, en prononçant les vingt-quatre noms de Dieu, ce qui s'appelle faire le *Japon*.

Si-tôt que le soleil paraît sur l'horison, le Bramine lui adresse une courte prière & répand trois fois de l'eau à terre en son honneur. Cette superstition est fondée sur une ancienne fable, qui rapporte qu'un jour le soleil, en traversant un certain détroit ou s'étaient rassemblés de mauvais génies, aurait été cruellement maltraité, si de dévots Bramines ne se fussent avisés de jeter de l'eau à l'Astre bienfaisant, ce qui causa un tel effroi aux démons qu'ils prirent la fuite. » Nous » favons bien, disent les Bramines d'aujourd'hui, que ce que nous faisons à présent n'est d'aucune utilité pour le soleil, mais » nous ne laissons pas de lui marquer notre » bonne volonté, à l'exemple de ceux qui le » fécoururent en effet ».

Il y a des Bramines qui, sur un chapelet, récitent ensuite jusqu'à vingt-huit prières, d'autres cent vingt-huit, & les dévots, qui n'ont aucune occupation, jusqu'à mille. Ces prières achevées, ils lavent le Salagramma, qui est une idole faite d'une pierre particulière; ils lui changent d'habit, & le frottent d'un parfum composé de bois de Sandal & de fleurs odoriférantes. Une autre idole reçoit les mêmes honneurs, & on présente à cette dernière des mets nouvellement cuits, des fruits ou du lait; car le vrai Bramine ne doit rien manger qu'auparavant il n'ait présenté sa

E
bouche, en
s de Dieu,

horison, le
rière & ré-
en son hon-
dée sur une
un jour le
roit ou s'é-
ies, aurait
évots Bra-
r de l'eau à
un tel effroi
te. » Nous
es d'ajour-
s à présent
leil, mais
quer notre
ceux qui le

chapelet,
it prières,
évots, qui
mille. Ces
agramma,
e particu-
le frottent
andal & de
ole reçoit
nté à cette
uits, des
ne ne doit
présenté sa

DES BRAMINES. 35

nourriture à son idole. Nous passons sous silence la cérémonie de se frotter le front avec l'angaram, qui est une préparation de benjoin, dont la vertu est de fortifier contre le péché, & l'usage de se laver avec l'eau, appelée tertum, qui a servi à asperger le Salagramma; cette eau purifie le Bramine de tous les péchés qu'il a pu commettre depuis son enfance, toutes ces ablutions se répétent avant & après chaque repas; mais elles ne sont exactement observées que par ceux qui sont directement attachés au culte des idoles.

Les castes des Sestréas & des Soudras mangent du poisson, & de toutes sortes de viandes, excepté celle de vache, mais les Bramines rigides & les Veinsjas s'abstiennent de tout ce qui a eu vie. Les Bramines prétendent que c'est un énorme péché de déloger ainsi une ame d'un corps où elle peut être bien, & de la forcer de passer dans un autre où elle sera peut-être plus mal. Les Sestréas disent; que comme les ames humaines passent aussi-bien dans les plantes que dans les animaux, il y a moins de mal à tuer une seule bête pour la nourriture de plusieurs hommes, qu'à déloger plusieurs ames d'une multitude de plantes pour la nourriture d'une seule personne: l'opinion reçue est que c'est un péché de toutes façons, mais que le mal est inévitable, & que si l'on était contraint de choisir entre mourir ou manger de la viande, il vaudrait mieux prendre ce

dernier parti , & expier ce crime involontaire par des bonnes œuvres.

La nourriture ordinaire des Bramines consiste en riz , en racines & en fruits ; leur boisson est l'eau pure , & quelquefois du lait : jamais ils ne prennent leurs repas que chez un Bramine , & tout autre qu'un Bramine ne peut les voir manger , sans en excepter le Prince. Leurs femmes mêmes sont exclues de cet honneur , si elles sont d'une caste inférieure. Le Bramine doit jeûner l'onzième jour d'après la pleine l'une , & l'onzième jour d'après la nouvelle , pendant soixante heures ; alors il vaque à la prière & à la lecture , & se prive de toute nourriture.

C H A P I T R E I X.

Théologie des Indiens.

QUELQUES efforts que l'on fasse pour former un système suivi des différentes relations des voyageurs & des Missionnaires , touchant la religion des Indiens , il s'y trouve des contrariétés si étonnantes , qu'il est de toute impossibilité de les consilier. Abraham Rogers , Baldœus , Roth & Kircher , sont sans cesse en contradiction ; ils ne s'accordent , ni sur les noms , ni sur les faits ; & quoique l'on s'aperçoive que les diverses opinions rapportées par ces auteurs , appartiennent à

I E
e involontaire

Bramines con-
its ; leur boiff-
is du lait : ja-
que chez un
amine ne peut
ter le Prince.
clues de cet
te inférieure.
me jour d'a-
jour d'après
ures ; alors il
, & se pri-

I X.

te pour for-
tes relations
s, touchant
ve des con-
e toute im-
am Rogers,
nt sans cesse
ent, ni sur
uoique l'on
inions rap-
tiennent à

DES INDIENS. 37

des sectes particulières, & découlent du même principe, il n'en est pas plus aisé de débrouiller ce cahos, pour en composer un tout qui puisse satisfaire la curiosité d'un lecteur judicieux : il faut cependant répandre quelque lumière sur une matière aussi obscure. C'est par le précis que nous allons présenter de la théologie indienne, qu'on pourra, dans les articles suivans, distinguer les rapports que les sectes ont entr'elles, en quoi elles diffèrent, & ce qu'elles retiennent, ou ce qu'elles ont altéré, touchant le dogme & les usages primitifs.

Lorsque l'on parle à certains Bramines de la création du monde, ils vous répondent par cette fiction : « L'araignée est la première cause & le premier principe de toutes choses : la production de l'univers n'est rien qu'une filure de cet insecte, lequel a filé ses entrailles & son ventre, en sorte qu'il a premièrement filé les élémens, en second lieu, les globes célestes. C'est lui qui gouverne tout par sa sagesse & sa providence, qui dirige tout par sa conduite, ce qui doit durer jusqu'à la fin des siècles, laquelle n'arrivera que lorsqu'il retirera dans son corps tous les filets qu'il en a fait sortir ; car pour lors, le monde sera détruit, & ne subsistera plus que dans le ventre de l'araignée. »

Si nous en croyons le voyageur Bernier, les Indiens sont persuadés que nos ames & celles de tous les êtres animés de la nature, sont une portion de l'ame universelle. Ils

ajoutent, suivant cet auteur, que : « Dieu a
 » non-seulement produit ou tiré les ames de
 » sa propre substance, mais généralement
 » encore tout ce qu'il y a de matériel & de
 » corporel dans l'univers : que la création
 » n'est autre chose qu'une extension que Dieu
 » fait de sa propre substance, & la destruction,
 » qu'une reprise qu'il en fait, laquelle sera
 » générale au dernier jour : » Ainsi,
 disent les docteurs Indiens : « Il n'est rien
 » de réel & d'effectif de tout ce que nous
 » croyons voir, ouïr, flairer, goûter ou tou-
 » cher. Tout le monde n'est qu'une espece
 » de songe . une illusion, en tant que toute
 » cette multiplicité & diversité de choses qui
 » nous apparaissent, ne sont qu'une seule &
 » même chose, qui est Dieu même. » Si on
 demande à ces prétendus philosophes, com-
 ment il se peut faire que Dieu, n'étant point
 corporel, mais *Biapek*, (mot qui signifie sans
 doute invisible) il soit néanmoins divisé en
 tant de portions d'ames & de corps ? Ils ré-
 pondent par cette comparaison : « Dieu
 » est comme un océan immense, dans le-
 » quel se meuvent plusieurs fioles plei-
 » nes d'eau ; ces fioles, quelque part qu'el-
 » les puissent aller, se trouvent toujours
 » dans le même océan & dans la même eau,
 » & si les phioles viennent à se casser, les
 » eaux qu'elles contiennent se trouvent réu-
 » nies au tout dont elles étaient séparées. »
 Voyons maintenant comment le Védam décrit
 la création du monde.

BRAHMA.

Avant les tems il n'y avait rien que Dieu & l'eau. Dieu, pour son plaisir, voulut créer le monde. Il fit d'abord flotter sur l'eau une feuille d'arbre, qui avoit la forme d'un enfant qui se mord le pouce du pied : du nombril de cet enfant, sortit une fleur, nommée *tamara*, & de cette fleur, naquit Brahma. Brahma, étonné d'être, apprit de Dieu son origine, & lui en témoigna une reconnoissance si vive, que le souverain maître le chargea de créer le monde.

Brahma, qui est souvent représenté avec cinq têtes, n'a pas seulement créé le monde, mais il le gouverne avec une puissance absolue, sans que Dieu se mette en peine de ce qui s'y passe. C'est Brahma qui règle la durée de la vie, qui assigne à chaque homme sa destinée invariable, & contre laquelle tous les efforts pour la détourner sont vains. Il a sous lui des lieutenans qui commandent dans les huit mondes, qui sont placés au-dessus de celui que nous habitons, mais au-dessous de la demeure de Brahma, qui elle-même est au-dessous du ciel. Chaque lieutenant a sa fonction particulière; l'un préside au feu, l'autre commande aux eaux, le troisieme règle les vents, le quatrieme dispense les richesses, &c. Dévendre, qui est appelé aussi *Indre*, est le chef de ces Officiers subalternes.

VISTNOU & ESWARA.

Les sentimens sont fort partagés , touchant ces deux divinités. Les Vistnouvas regardent Vistnou , comme le Dieu suprême , & les Seyvias prétendent qu'Esvara est l'unique souverain maître ; mais ces deux sectes s'accordent à ne reconnaître qu'un Dieu , & conviennent que Brahma a créé le monde. Quoi qu'il en soit , Brahma naquit avec cinq têtes , & l'autorité qui lui fut confiée , lui inspira tant d'orgueil , que bientôt il oublia le respect qu'il devait à Esvara. Ce Dieu , dans un moment de colère, produisit Beirewa, le chef des ames humaines qui sont changées en démons , qui , pour venger son père , d'un coup d'ongle fendit une des têtes de Brahma. Le Vedam rapporte que Brahma blessé , se repentit & implora , par des hymnes , la miséricorde d'Esvara , qui le guérit aussi-tôt , en posant sa tête sur la sienne , & lui promit qu'il n'en vivroit pas moins dans l'estime des hommes , quoiqu'il n'eût que quatre têtes. Cependant les Bramines ne sont pas persuadés que cette forte leçon ait corrigé Brahma de sa vanité ; ils disent que lorsque le monde présent aura fait place à celui qui doit lui succéder , Brahma sera forcé de céder sa place éminente à Adnemonta , fidèle serviteur de Vistnou.

Voilà donc Vistnou & Esvara , regardés par deux sectes différentes , comme le souve-

rain Dieu , la suprême intelligence ; & Brahma , comme une divinité secondaire. Cependant d'autres docteurs indiens prétendent qu'avant la création , il y avoit une femme nommée Paraxacti , (ce qui signifie excellente & très-sublime puissance) que cette femme eut trois fils ; que le premier naquit avec cinq têtes , & reçut d'elle le pouvoir de créer les choses visibles & invisibles ; le second , celui de les conserver , & le troisième , l'autorité de les détruire. Ils ajoutent que ces trois frères eurent pour femme la mere qui les avait engendrés. C'est cette idée absurde que le célèbre Père Bouchet appelle l'extravagante trinité des Indiens. Plus l'on cherche à consilier ces différentes opinions , moins l'on peut espérer d'y parvenir. Une secte veut que Paraxacti soit la cause première des choses , & par conséquent , adorée comme le seul Dieu véritable ; une autre soutient que Vistnou est le premier principe : quelques Docteurs ne reconnaissent que Brahma , plusieurs autres , que le Dieu Esvara , & ceux qui adoptent la fable de Paraxacti , prêchent qu'aucun des trois freres n'est Dieu en particulier , mais que tous trois indivisiblement constituent l'être suprême. Enfin , il se trouve une autre secte , qui méconnaît dans chacun de ces trois freres la qualité de Dieu , & qui admet au-dessus d'eux un être infiniment supérieur , dont l'essence est incompréhensible.

Revenons aux Dieux Vistnou & Esvara. Les Bramines donnent pour femme à Vistnou ,

cette belle créature, produite par l'écume de la mer, lorsqu'on tournait la fameuse montagne Mérowa. Les Seyvias font épouser à leur Dieu Eswara, une petite fille de Brahma, & ils racontent que le père de cette fille, nommé Datsjas, voulut un jour célébrer un jagam ou sacrifice ; qu'il y invita les Devetas, comme Devendre, le Soleil, la Lune, les Etoiles ; mais que par mépris, il ne daigna pas y appeler son gendre ; que l'épouse d'Eswara, honteuse de cet affront, se précipita dans le feu, préparé pour le sacrifice, en disant : « Puisque mon époux ne peut honorer votre jagam, je ne suis pas digne d'y assister. » Eswara conçut un mortel chagrin de la perte de sa femme ; il en sua avec une telle abondance, qu'une goutte de cette sueur étant tombée sur la terre, il s'en forma Virrepadra. Ce fils demanda à son père, ce qu'il voulait lui commander, & il reçut ordre de détruire le jagam de Datsjas. Il courut aussi-tôt, chassa les convives, en tua quelques-uns, donna un coup de pied au Soleil, & lui rompit les dents ; il battit si bien la Lune, qu'il lui fit au visage les marques qui y paroissent encore. La légende Indienne, dit que quelque tems après, Eswara se laissa fléchir par les prières des Devetas, qu'il rendit la vie à Datsjas, fit renaître sa femme de la montagne Chimawantom, & l'ayant épousée une seconde fois, qu'il conçut pour elle une si forte passion, qu'il lui donna la moitié de son corps, & qu'ainsi elle devint moitié

homme & moitié femme. Il est vrai qu'il est rapporté qu'en ressuscitant Datsjas, Eswara mit une tête de boue à la place de la sienne. Eswara est représenté dans plusieurs pagodes, d'une façon très-immodeste : nous aurons encore occasion de parler de ce Dieu, sous le nom de Lingam.

Suivant la théologie des Bramines, Vistnou, qui gouverne le monde, & qui, malgré les grandes affaires dont il devrait être occupé, passe son tems à dormir dans la mer de Sucre, où il fait sa résidence : Vistnou, dis-je, s'est déjà métamorphosé neuf fois, & doit encore se métamorphoser une dixième.

Première Méthamorphose.

Un jour les Devetas (les anges) se laissèrent enlever le Védam par un mauvais génie, qui fut le cacher au fond de la mer. Aussi-tôt Vistnou se transforma en poisson, & plongeant au milieu des flots, il se mit à le chercher. Ses soins ne furent pas vains, il trouva le Védam dans une coquille, & le rapporta aux Devetas. C'est en mémoire de cette action éclatante, qu'on voit souvent Vistnou représenté dans les pagodes, comme sortant du poisson, dont il avait emprunté la figure, avec quatre mains, les droites tenant le Védam ouvert & un anneau, les gauches un sabre & la coquille qui renfermait le Védam. Quelques sectes attribuent cette action à Brahmâ.

Seconde Métamorphose.

La mer orgueilleuse des richesses qu'elle possédait dans son sein, s'avisa un jour d'exalter sa puissance, en termes insultans pour les Dieux. Brahma reçut ordre de châtier cette insolence. Il commanda aux démons d'enlever la fameuse montagne Mérouva, & de la placer au milieu de la mer; ensuite saisissant le serpent Scissia, il s'en servit comme d'un cable, avec lequel il lia la montagne, la souleva à plusieurs reprises, & la laissant retomber lourdement, il força la mer à restituer les trésors qui la rendaient insolente & présomptueuse. Elle rendit entr'autres choses précieuses, un arbre appelé Parfatig, un vase rempli de l'eau qui donne l'immortalité, la Vache blanche, l'Eléphant à sept trompes, la vierge Remba, le Cheval à sept têtes, & l'arc nommé Deunock.

Pendant cette étonnante opération, la terre ne pouvant supporter la pesanteur de la montagne Mérouva, fut sur le point de s'écrouler dans le fond de l'abyssme; Vistnou s'en apperçut heureusement, & pour prévenir ce malheur, il se métamorphosa en tortue, & soutint la montagne sur son dos.

Troisième Métamorphose.

Un puissant génie voulant un jour essayer ses forces, s'avisa de prendre la terre dans

ses mains , & de la rouler comme une boule. Content de cette tentative , il ne craignit plus de la charger sur son dos , & d'aller la cacher dans le Patalam , qui est l'endroit le plus profond de l'abyfme. Viftnou dormait alors , il se réveille , & n'est pas peu surpris de ne plus voir la terre. Auffi-tôt il fe métamorphofe en pourceau , dont le grouin eft armé de deux énormes défenses. Il perce , non fans beaucoup de peine , jufqu'au Patalam ; il y trouve le fripon , l'attaque , le tue , prend la terre fur fes défenses , remonte tout glorieux de fa victoire , & la repose à fa place.

Quatrième Métamorphofe.

Dans les premiers tems , le Dieu Brahma fe battit contre un fameux géant , nommé Hirrenkefep ; il le domta , & le retint douze années dans une étroite prifon. Cependant le Dieu , touché des remords du géant , lui accorda la liberté , le combla de bienfaits , & ayant permis qu'il devint un puiffant Roi , ajouta à tant de faveurs , l'affurance qu'il ne pourrait périr que *d'une façon extraordinaire & prefque impraticable* ; c'eft-à-dire , qu'il ferait à couvert des infultes du ciel , de la terre , du foleil , de la lune , de la foudre , des éclairs , du vent , des orages , & autres accidens ordinaires. Le géant , fier de ce beau privilège , affembla des armées , fit des conquêtes , traita fes fujets en tyran , & prétendit qu'on ne reconnût d'autre Dieu que lui.

Les Bramines s'opposèrent à ce culte impie, & supplièrent Vistnou, de délivrer la terre de ce monstre. La chose n'était pas aisée; Vistnou étoit lié par sa promesse. Il rêva quelque tems, & assura ensuite ses fidèles disciples, que bien tôt leurs craintes cesseraient. Il fait enforte que la femme du géant devienne enceinte, & qu'elle accouche d'un garçon. A peine dans l'âge tendre, où l'on commence à articuler quelques paroles, le père veut que son fils l'adore; l'enfant refuse de reconnaître le géant pour Dieu, & déclare publiquement qu'il n'y a que Vistnou qui soit le créateur des quatorze mondes. Le père irrité, poursuit son fils avec une massue; l'enfant esquive le coup, en se cachant derrière une colonne, qui se brise, & laisse fortir un affreux monstre qui dévore le géant. Ce monstre étoit Vistnou, qui, pour éluder sa promesse, & voulant toutefois punir l'impunité de Hirrnkessép, s'étoit métamorphosé de la sorte.

Cinquième Métamorphose.

Pendant l'âge d'or, la terre produisoit sans culture toutes les choses nécessaires à la vie: L'intérêt n'étoit pas né; & sans besoin, comme sans cupidité, les hommes ignoraient la distinction du *tien* & du *mien*. Cette abondance fut mère de la paresse; tous les biens étant communs, personne ne voulut porter de secours à son frère, & chacun dû se servir soi-

même. Les humains, privés des douceurs de la société, oublièrent qu'ils devaient leur existence à un être tout puissant, & ne daignèrent plus lui adresser des prières. Vistnou fut indigné de cette ingratitude ; il voulut en prévenir les suites fâcheuses, & pour y parvenir, il introduisit les besoins, la faim, la misère & la pauvreté dans le monde, qui était alors gouverné par un certain Roi, nommé Mavady. Vistnou se déguise sous la forme d'un pauvre Bramine, & va demander l'aumône à la porte de Mavady. Ce Roi lui offre des états, des richesses. Le Bramine, content de son livre, de son parasol, & de son gobelet, n'exige que trois pieds de terre pour s'y loger avec son bagage, mais il prétend que pour lui assurer plus solennellement la propriété du terrain qu'il veut acquérir, Mavady lui verse de l'eau dans la main : en vain la femme de Mavady cherche à détourner son époux de ratifier cette fatale convention ; le monarque refuse d'être parjure, il verse de l'eau dans la main du Bramine, qui la boit, & reprenant sa divinité, il couvre la terre d'un pied, & le ciel de l'autre, & ensuite culbute le malheureux prince dans le plus profond de l'abysme. Cependant, Mavady & son épouse se plaignirent amèrement de la supercherie de Vistnou ; il fut touché de leurs reproches, & les établit souverains de l'abysme. Quelques docteurs disent même que Vistnou confia à Mavady les clefs du Ciel : quoi qu'il en soit, c'est depuis ce tems que

les hommes ont connu les richesses & la pauvreté, l'abondance & la misère, le bonheur & l'infortune, suites nécessaires de l'inégalité des conditions.

Sixième Métamorphose.

De tous les malheurs qui peuvent affliger l'humanité, la stérilité dans le mariage est celui dont les Bramines se consolent le plus difficilement. Deux époux Bramines étaient dans ce cas cruel, & toutes leurs prières pour obtenir des enfans avaient été infructueuses. Ils résolurent de fuir la société des hommes, & de passer leurs jours, tantôt dans l'épaisseur d'une forêt, tantôt en pleine campagne, exposés aux ardeurs du soleil, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu ce qu'ils souhaitaient si ardemment. Leurs vœux ne furent point encore exaucés, ce qui les détermina à souffrir la faim, jusqu'à ce qu'il plût à la divinité de se laisser fléchir, ou de leur ôter la vie. Cette rude épreuve dura neuf jours, après lesquels Vistnou leur apparut, sous la forme d'un jeune enfant, & leur annonça qu'ils auraient trois enfans. De ces trois enfans, deux furent produits par métempsychose. Les deux époux Bramines étant morts, leurs ames passèrent dans les corps de deux nouveaux nés, qui étant devenus grands, se marièrent ensemble, & eurent un fils, dernier fruit de la promesse de Vistnou.

Septième

Septième Métamorphose.

Un Bramine avait une dévotion extraordinaire au Dieu Ixora ; chaque jour il lui donnait cent fleurs en offrande. Un jour, pour éprouver la foi de ce Bramine, Ixora enleva subtilement une des cent fleurs, & se plaignit ensuite de la diminution de sa serveur. Le Bramine, nommé Ravana, surpris de ce reproche, courut compter les fleurs, & n'en trouva que quatre-vingt-dix-neuf. Il voulut s'arracher un œil, pour suppléer à la fleur qui manquait ; mais le Dieu, satisfait de sa bonne volonté, l'arrêta, & lui permit de lui demander la grâce qu'il jugerait pouvoir lui être le plus utile. Ravana demanda le gouvernement du monde, ce qui lui fut octroyé. Cependant Ravana ne cessa point de porter de continuelles offrandes à Ixora, & de lui adresser de ferventes prières. « Pourquoi, lui dit un jour le Dieu, continues-tu à me prier ; quel est le sujet des vœux que tu me fais ? » « Je vous demande encore une chose, dit l'impertinent Ravana, c'est d'avoir dix têtes, pour régir cet Univers que vous m'avez donné, & vingt bras, pour y exercer ma puissance. » J'y consens, dit Ixora. Ravana gouverna long-tems le monde avec une prudence peu commune ; mais devenu orgueilleux, il oublia de qui il tenait son pouvoir, & ordonna à ses sujets de l'adorer, comme le seul & unique Dieu. C'est à cette occasion

Tome II,

D

E.
ffes & la pau-
, le bonheur
s de l'inéga-

se.
vent affliger
mariage est
solent le plus
nines étaient
prières pour
infructueuses.
les hommes,
dans l'épais-
campagne,
jusqu'à ce
souhaitaient si
point en-
ina à souffrir
la divinité de
la vie. Cette
près lesquels
forme d'un
ils auraient
deux furent
deux époux
es passèrent
ux nés, qui
ent ensem-
fruit de la

Septième

que Vistnou prit une forme humaine, & vint naître sous le nom de Ram, de la femme d'un Raia, pour punir Ravana de son insolente présomption. On doit passer sous silence une prodigieuse multitude d'actions merveilleuses, que la légende Indienne prête à Ram; il suffit de rapporter, qu'adroit à tirer de l'arc, il tua Ravana, qui s'était métamorphosé en cerf, mais que l'ame de ce méchant délogea aussi-tôt du corps du cerf, & fut promptement habiter celui d'un fakir, dont le premier exploit contre Vistnou, fut de lui enlever sa femme Sicha. Un Dieu singe, nommé Hanuman, prit en main la vengeance de Vistnou: il porte la désolation dans le pays de Ravana; tout cède à ses premiers efforts: cependant il ne peut éviter les embûches que lui tendent l'impie Ravana, & les géants, ses sujets: mais quoique prisonnier de ses ennemis, ils ne peuvent le faire mourir, à cause des secours que Ram prête continuellement à son ami. Ravana, s'apercevant que toute sa magie ne peut rien contre le singe Hanuman, l'interroge sur le principe de sa force extraordinaire, & sur les moyens qu'il faudrait employer pour la domter. Le sin prisonnier lui fit confidence que cette force indomtable qu'il admirait, résidait dans sa queue, mais qu'on la lui ôterait bientôt, si, après avoir garni sa queue d'étoupes, on la trempait dans l'huile, & qu'on y mit le feu. Ravana crut le Dieu singe, & fut aussi-tôt puni de sa crédulité. Hanuman, ainsi accom-

modé, & mis en liberté, porta la flamme dans le palais du tyran impie, ravagea toutes les habitations de ses sujets, & vengéa ainsi le Dieu Vistnou. Si les idolâtres n'avaient eu quelques connaissances de nos histoires sacrées, comment se pourrait-il qu'on rencontrât continuellement dans leurs fables, des faits qui y ont tant de rapport, malgré la manière absurde dont ils les ont défigurés?

Huitieme Métamorphose.

Un Raia marie sa sœur à un Bramine, & consulte un autre Bramine très-versé dans l'astrologie, pour savoir quelle sera la destinée de cette sœur qu'il chérit. Le savant Bramine lui annonce que sa sœur mettra sept enfans au monde, & que le septième le détrônera. Le Raia, épouvanté de cette prédiction, fait enfermer sa sœur dans une étroite prison: il a soin de faire égorger les six premiers enfans dont elle accouche, & lorsqu'il la voit enceinte de la septième victime de sa cruauté, il donne les ordres les plus sévères, afin qu'elle ne lui échappe pas. Cependant ses précautions sont vaines: la Princesse met au monde un garçon de la plus grande beauté; il parle distinctement au moment de sa naissance, il console sa mere, & donne les preuves les plus certaines de la Divinité qui l'anime; en un mot, c'est Vistnou, lui-même, incarné, sous le nom de Kistna.

Le jeune Kistna, fait à sa place substituer un

52 THÉOLOGIE

autre enfant, qu'il a soin ensuite de dérober à la colere du Raia; il fuit avec son père & sa mere : les torrens n'arrêtent point sa course, il les passe à la nage & quelquefois à pied sec. Un serpent le guide & le défend : ce serpent élève sa tête au-dessus de celle de Vistnou & le garantit des ardeurs du soleil. Pour suivi par le Raia, qui envoie des monstres pour les dévorer, il demeure vainqueur dans tous les combats qu'il livre. La légende Indienne rapporte qu'il descendit dans le plus profond de l'abyssme, & qu'il terrassa le serpent Kalinag; elle fait aussi mention de la femme d'un pauvre jardinier, qui l'invita à entrer chez elle, & d'une autre, qui répandit sur sa tête un vase rempli de parfums. Ce Kistna voyagea par toute la terre, pour châtier les méchans, & fut ensuite enlevé au ciel.

Neuvième Métamorphose.

Vistnou, voulant se manifester aux hommes, prit le nom de Boudhe. Les Bramines prétendent que ce Boudhe n'a eu ni père, ni mère, qu'il est invisible, & tout esprit; ils le regardent comme le médiateur du genre humain.

Dixième Métamorphose.

Cette dernière métamorphose n'arrivera qu'à la consommation des siècles : alors Vistnou paraîtra dans toute sa gloire, monté sur le Kallenqui, ou Kelki, cheval qui de-

meure actuellement dans les cieus, dont le pied droit est levé, & qu'il ne posera sur la terre que pour l'écraser, & pour châtier les impies & les méchans. C'est dans ce moment que le serpent qui soutient le monde, manquera de force & pliera sous le poids, que la tortue accablée plongera dans la mer & que les hommes périront, à cause de leur corruption : ensuite l'âge d'or reviendra, car les Indiens admettent dans l'univers une révolution pareille à celle des Platoniciens.

Nous avons suivi la description du Malabar & du Coromandel de Baldœus, dans le compte que nous venons de rendre des dix singulières incarnations de Vistnou. Nous ne finirions pas, si nous voulions marquer en quoi elles diffèrent des relations des autres voyageurs : on s'en appercevra aisément, lorsque nous serons dans le cas de faire connaître Vistnou, sous le nom de Jagarnat.

CHAPITRE X.

De l'Amé.

SUIVANT la doctrine des Bramines, Brahma, ayant reçu le pouvoir de créer le genre humain, créa d'abord neuf hommes, qui s'étant unis avec les enfans de sa femme Saraswati, peuplèrent incontinent la terre.

D iii

« Il n'y a point de différence, disent les
 » docteurs Indiens, entre l'ame des hommes
 » & celle des brutes : toute sa dignité consiste
 » en ce que l'homme a un corps, où l'ame
 » peut plus librement se développer & faire
 » des opérations plus dignes d'elle ». Ainsi,
 selon eux, la bête ne diffère de l'homme,
 qu'en ce que ses organes sont moins propres
 à coopérer aux fonctions de son ame. « Com-
 » parez, ajoutent-ils, l'imbécillité de l'en-
 » fance, avec la caducité de la vieillesse.
 » Pendant l'enfance, l'ame ne peut être aidée
 » dans ses opérations, par des organes fai-
 » bles, & qui ne sont point encore formés ;
 » elle n'agit fortement que dans la maturité
 » de l'âge ; & si-tôt que les organes sont af-
 » faiblis par les approches de la vieillesse,
 » elle retombe dans l'impuissance où elle se
 » trouvait auparavant ».

Quelques docteurs prétendent que les
 ames ont commencé à exister par la volonté
 de Dieu avant la création de l'univers, &
 qu'elles sont demeurées dans l'essence divi-
 ne, jusqu'au moment de la création, où elles
 ont été envoyées pour animer les corps des
 hommes & des bêtes, selon qu'elles avaient
 plus ou moins de péchés à expier. D'autres
 décident l'ame éternelle, & prononcent qu'elle
 a toujours existé en Dieu. « Toutes les ri-
 » vières sont reçues dans la mer, disent-ils,
 » & deviennent un même tout avec elle,
 » ainsi les ames viennent de Dieu, & se re-
 » joignent à son essence ».

E.
nce, disent les
me des hommes
dignité consiste
corps, où l'ame
velopper & faire
l'elle ». Ainsi,
de l'homme,
moins propres
n ame. « Com-
cillité de l'en-
la vieillesse.
peut être aidée
s organes fai-
ncore formés ;
ns la maturité
ganes sont af-
la vieillesse,
nce où elle se

dent que les
par la volonté
l'univers, &
l'essence divi-
tion, où elles
les corps des
elles avaient
er. D'autres
oncent qu'elle
outes les ri-
, disent-ils,
t avec elle,
eu, & se re-

DE L'AME. 55

Les récompenses & les punitions, après la mort, se présentent pour appuier cette doctrine, connue des Egyptiens & même de nos anciens Druides : mais les punitions sont proportionnées aux fautes ; les unes s'expiant pendant la vie, les autres après la mort. La prison d'une ame qui a péché, est le corps d'un homme ; une plus coupable ira animer le corps d'une brute, ou même d'une plante ; car les Bramines ne trouvent nul inconvénient à croire que selon les crimes la même ame puisse successivement résider dans un homme, dans une bête ou dans une plante. Cependant toutes les ames, en quittant un corps, n'en vont pas sur le champ habiter un autre : il y en a qui sont condamnées à voltiger dans les airs, qui souffrent une extrême misère, & qui ne peuvent être soulagées que par des aumônes : d'autres doivent subir leurs châtimens dans les enfers.

Entre ces dernières, il y en a qui n'y entrent que pour un tems, assez long à la vérité, mais limité, & qui après avoir été suffisamment purifiées, reviennent dans le monde habiter de nouveaux corps ; d'autres sont éternellement enfermées dans un puits froid, profond & obscur, où elles sont déchirées par des épines, des chiens, des moucheron, & des corneilles, dont le bec est d'acier.

Après avoir établi des punitions pour les crimes, les législateurs Indiens n'ont pas manqué d'encourager la vertu, par l'espoir des récompenses. Sept habitations sont desti-

58 SUPERSTITIONS

nées dans les cieus à recevoir les ames des gens de bien : les unes passent dans ces lieux de délices un certain nombre d'années, après quoi elles reviennent sur la terre : les autres, plus vertueuses, après avoir rempli le tems qu'elles doivent habiter dans le monde, sont enlevées dans le ciel de Brahma, pour n'en plus sortir.

Les ames qui habitent pour un tems limité les sept cieus, dont nous venons de parler, y jouissent de tous les plaisirs, sans en excepter ceux-mêmes des sens.

CHAPITRE XI.

De quelques superstitions des Bramines.

LES Bramines ont un almanach, appelé Panjangam, pour lequel ils conservent la plus grande vénération. Ce livre, dans lequel sont marqués les jours heureux ou malheureux, est la regle invariable de leur conduite, & sans la lecture duquel ils n'oseraient commencer la moindre entreprise. Le Panjangam est de deux fortes ; une partie, qui indique les bons & les mauvais jours & même ceux qui ne sont bons qu'à moitié, a été composée par un docteur des Devetas, ou des anges : l'autre qui distingue les heures favorables ou dangereuses de chaque journée, est

DES BRAMINES.

57

L'ouvrage d'un docteur des Ratjatjas, ou des démons. Ainsi ne se trouvant aucun instant dans la vie, où ils ne soient dans le cas de consulter leur almanach, on doit juger combien leurs affaires doivent en souffrir.

Si l'oiseau Garrouda, espece d'épervier rouge, qui a un collier blanc, vole devant un Indien, ou traverse le chemin de la droite à la gauche, il est un favorable augure: pour que le signe soit avantageux, il faut que tous les autres oiseaux volent de la gauche à la droite. Si une pic touche quelqu'un en volant, c'est un pronostic que la personne, ou quelqu'un de ses parens mourra avant six semaines. Lorsque l'on sort de sa maison, si quelque particulier vient à éternuer, il faut rentrer aussi-tôt, dans la crainte de quelque malheur.

Les Bramines commencent leur année à la nouvelle lune d'avril; cette année a douze mois, qui sont lunaires, & comme ils ne quadreraient pas avec l'année solaire, ils intercalent un treizième mois tous les trois ans. Leur semaine est composée de sept jours. Ils partagent les tems en révolution de soixante ans, après laquelle ils en recommencent une autre. Une de leur fameuse époque, est le règne du roi Salavagena, qu'ils prétendent être Brahma lui-même, & qui s'étant incarné, mourut vers l'an deux mille cinq cent soixante-trois de notre ère vulgaire, selon le calcul d'Abraham Rogers. Il n'est point de fables que les Indiens n'aient inventées pour

orner la vie de ce Salavagena, ainsi que celle
 de Vicramaarca qui régnaient environ vers ce
 tems, & dont ils racontent les plus singuliers
 prodiges. Vicramaarca, prince chéri, craint
 & respecté de ses sujets, ne pouvait jouir
 tranquillement de son bonheur; toujours trou-
 blé par le souvenir de la briéveté de la vie,
 accablé sous le poids de cette triste & conti-
 nuelle réflexion, il consulta son frere Betti,
 sur les moyens de prolonger ses jours. « Il
 » y a, lui répondit Betti, l'arbre oudetaba
 » (arbre du soleil) qui sort de la terre au le-
 » ver du soleil, & qui, croissant à mesure que
 » cet astre s'élève, le touche à midi de sa
 » cime, & décroît avec le jour pour rentrer
 » dans la terre, lorsque le soleil cesse d'é-
 » clairer le monde. Mettez-vous sur cet arbre
 » au point du jour, l'arbre s'élèvera, vous
 » portera jusqu'au soleil, à qui vous deman-
 » derez une plus longue vie que celle des au-
 » tres hommes ». Vicramaarca suivit le con-
 seil de son frere; il monte sur l'arbre & se
 trouve porté vers midi au plus haut des cieux;
 mais il y ressent une chaleur si insupportable,
 que peu s'en faut qu'il n'y périsse: il ne perd
 cependant pas courage, & le soleil satisfait
 de sa constance, modère ses rayons &
 exauce sa prière: « tu seras, lui dit-il, mille
 » ans assis sur ton trône, sans que tes forces
 » ni ta santé puissent être altérées par aucunes
 » maladies ». Après cette réponse, l'arbre
 ayant baissé comme à l'ordinaire jusqu'à la
 chute du jour, Vicramaarca fut rendre compte

à son frere du succès de son voyage. « Le
 » Soleil vous a accordé, lui dit Betti, mille
 » ans de vie ; & moi je veux vous en procurer
 » mille autres. Puisque vous avez sa parole,
 » que vous serez assis mille ans sur votre
 » trône ; lorsque vous y aurez été assis pen-
 » dant six mois, passez le reste de l'année à
 » voyager, ainsi vous doublerez le terme qui
 » vous est promis ». Dans un des voyages
 que fit Vicramaarca par l'avis de son frere, il
 lui arriva une aventure assez singulière pour
 être racontée, & qui prouvera l'amour des
 Bramines pour les fables extravagantes.

Les serviteurs d'un saint homme, appelé
 Jogisvara, se disputaient les effets de sa suc-
 cession, qui consistaient en une bourse, avec
 laquelle on ne manque jamais d'argent ; un
 plat toujours rempli de mets succulens, une
 houlette, sauve-garde assurée contre les plus
 puissans ennemis, & un soulier, qui par sa
 vertu vous transporte sur le champ où vous
 voulez aller. Ces domestiques, ne pouvant
 s'accorder entr'eux, prirent Vicramaarca pour
 arbitre de leur différend sur le choix de ces
 meubles précieux. Il leur fixa un but, qui
 touché par un des concurrens, lui donnerait
 le droit de choisir le premier. Les Athlètes
 se préparent à commencer leur course, ils ne
 courent pas, ils volent sur le sable, & pen-
 dant ce tems, Vicramaarca chauffe le soulier,
 prend la bourse, le plat & la houlette, &
 disparaît, laissant aux héritiers de Jogisvara, la
 douleur de n'avoir pu s'accorder sans arbitre.

L'oiseau Garrouda & Annemonta.

Cassiope fut le premier Bramine, il eut deux femmes qui s'appelaient Vinneta & Diti: comme elles se promenaient dans la campagne, elles apperçurent Outseirevan, le cheval d'Indre. « Diti s'écria, que ce che- » val est beau, qu'il est blanc, sans la moind- » re tache noire ». Vinneta répondit, « il » a une tache noire vers la queue ». Les deux compagnes s'échauffèrent, elles disputèrent long-tems, & ne pouvant s'accorder, elles gagèrent, à condition que celle des deux qui auroit tort, deviendrait l'esclave de l'autre. Pendant la nuit Vinneta, femme aussi méchante que Diti était bonne, douce & sainte, ordonna à un de ses fils (ils étaient démons sous la forme de serpens) d'aller se placer proche de la queue du cheval. Le jour venu, Diti se rendit avec sa compagne dans l'endroit où elles avaient vu le cheval; il y était encore: Vinneta ne manqua pas de faire remarquer la tache noire à sa rivale, qui se soumit à être son esclave. Les saints consolèrent la pauvre Diti dans son affliction, ils lui promirent qu'il naîtrait d'elle des enfans qui la délivreraient de l'esclavage. En effet, elle devint enceinte & pondit deux œufs, mais impatiente de savoir ce qu'ils renfermaient, elle en cassa un, d'où sortit un enfant qui n'avait de formé que la partie supérieure du corps. An-aura (c'est le nom de l'enfant précoce) an-

DES BRAMINES.

61

nonça à sa mère qu'elle serait encore esclave l'espace de cinq cens ans, qui était le tems qu'il aurait dû demeurer de plus dans sa coquille; ensuite il s'envola au ciel, se mit au service du Soleil & obtint la conduite de son char. Les cinq cents ans écoulés, le second œuf ne manqua pas d'éclorre, & il en sortit l'oiseau Garrouda, qui obligé de servir Vinneta, demanda à sa mère, s'il n'y avoit aucun moyen de rompre leur esclavage? « Il en » est un, sans doute, dit la bonne Diti, il » faudrait aller prendre l'Amortam qui est » gardé dans le Dévendre-Locon ». L'oiseau s'envole aussi-tôt; il enlève, après un combat opiniâtre, l'Amortam aux Dévetas à qui la garde en était confiée; il obtient même de Dévendre la faculté d'avalier les serpens. Revenu auprès de sa mère, il n'eut pas la dextérité de dérober sa fiole précieuse aux yeux de la perfide Vinneta, elle trouva moyen de s'en saisir, & résolut de boire avec ses fils la liqueur qu'elle contenait: mais Dévendre qui craignoit cette profanation, envoya à l'instant un ange, sous la figure d'un Bramine. « Gardez-vous bien, lui dit ce Dévera en l'abordant, gardez-vous de profaner cette boisson; l'action sainte que vous allez faire exige des préparations; il faut auparavant laver votre corps & prendre des habits purs ». Vinneta crut le faux Bramine: elle fit mettre l'Amortam sur une certaine paille sainte, nommée Arpbha, & fut se purifier avec ses enfans. Pendant cette cérémonie

l'oiseau Garrouda emporte l'Amortam, & il n'en reste que quelques gouttes sur la paille: Vinneta revient avec les serpens ses fils, mais elle cherche vainement l'Amortam, dont les gouttes tombées sur la paille, furent léchées par les serpens, & comme cette paille était tranchante, elle leur fendit la langue, c'est la raison pour laquelle les serpens ont la langue fourchue. L'oiseau Garrouda, ayant touché l'Amortam devint blanc comme la neige, & Vistnou l'a choisi pour le porter.

L'histoire d'Annemonta n'est pas moins merveilleuse. Du tems de la septième métamorphose de Vistnou, sous le nom de Ram, après avoir rempli sa mission, & lorsqu'il fut près de se retirer du monde, tous les habitans d'Ajorjâ voulurent le suivre; mais Ram leur représenta qu'ils ne pouvaient entrer dans le ciel avec leur corps. « Si vous voulez m'accompagner, leur dit-il, il faut les laisser en passant dans la riviere qui borne votre pays ». Les dévots disciples de Ram, crurent à sa parole & le suivirent avec les nouveaux corps qu'ils animèrent après leur mort. Annemonta, singe, né d'une guenon, sans le secours d'un singe, & qui dès l'instant de sa naissance s'était attaché au service de Vistnou, n'eut pas cette permission, mais son maître, touché de sa fidélité, lui promit que lorsque ce monde ferait place à celui qui doit lui succéder, il obtiendrait dans le ciel la dignité de Brahma, qui viendrait sur la terre remplir les fonctions de sa charge. Annemonta est proprement le

N S
mortam, &
sur la pail-
ens ses fils,
mortam, dont
furent lè-
cette paille
la langue,
pens ont la
uda, ayant
comme la
porter.
moins mer-
métamor-
Ram, après
fut près de
ans d'Ajor-
leur repré-
ans le ciel
'accompa-
en passant
ays ». Les
à sa parole
corps qu'ils
onta, sin-
ours d'un
fance s'é-
n'ent pas
touché de
ce monde
céder, il
Brahma,
fonctions
ement le

DES BRAMINES. 63

vent, & il ne seroit pas impossible d'expliquer la plûpart de ces fables, qui ne sont réellement que des Allégories.

Erreur des Bramines sur le véritable âge du monde, & sur sa destruction.

Les docteurs Indiens partagent la durée du monde en quatre âges. Le premier a duré un million sept cents vingt-huit mille ans; le second un million deux cents quatre-vingt-douze mille ans, le troisième huit cents soixante-quatre mille, & le quatrième dans lequel nous sommes, subsiste depuis quatre mille huit cents quatre-vingt-dix, eu égard à la présente année mille sept cent soixante-dix: ainsi, depuis l'instant de la création jusqu'à présent, selon le calcul des Bramines, le monde a duré trois millions huit cents quatre-vingt-douze mille, huit cents quatre-vingt-dix ans. Ces quatre âges ont leur dénomination particulière chez les Indiens, qui ont rapport aux âges d'or, d'argent, d'airain & de fer de nos poètes. L'Univers comprend trois parties; le ciel, la terre & l'abysme. Cet univers ressemble à un œuf, dans lequel sont placés quatorze mondes. Le Soleil & la Lune tournent autour de la fameuse montagne d'or, nommée Mérrouva; c'est ce qui fait la différence des jours & des nuits. Cette montagne d'or est couverte de fruits, qui ont la propriété de garantir ceux qui en mangent une fois, de la soif, de la faim & des incommodités de la

vieillesse. Le monde que nous habitons & qui s'appelle Bou-Locon, est divisé en sept mondes; celui qui se trouve placé dans le centre, nage dans une mer d'eau-douce, le second dans une mer de lait, le troisième dans une mer de beurre, le quatrième dans une mer de lait caillé, le cinquième dans une mer de vin, le sixième dans une mer de syrop; & enfin le nôtre, qui est le moins favorisé, dans une mer d'eau salée. Notre monde finira, mais sa fin est éloignée, car, dit la légende: « mille révolutions des quatre âges du monde » ne font qu'un des jours de Brahma, qui » est assuré de vivre cent ans de cette sorte » de jours ». Lorsque ses cent ans seront accomplis, le feu consumera l'Univers: le Soleil en même tems dardera tous ses rayons sur la terre; la mer se desséchera, & alors Brahma expirera.

CHAPITRE XII.

Des Anges & des Démon.

LES anges que les Indiens nomment Déveras, ont deux origines différentes. Entre ces intelligences heureuses & bienfaisantes, on distingue sur-tout le Soleil, la Lune & les étoiles, que Brahma créa d'abord; il créa aussi Vistnou-douta & Sevadouta, pour le service particulier de Vistnou & d'Esvara; ensuite Brahma donna naissance aux intelligences malheureuses & malfaisantes;

E S.
ous habitons &
t divité en sept
acé dans le cen-
u-douce, le se-
troisième dans
ième dans une
e dans une mer
er de syrop; &
s favorisé, dans
monde finira,
dit la légende:
âges du monde
e Brahma, qui
de cette forté
t ans feront ac-
ivers: le Soleil
es rayons sur la
& alors Brahma

XII.

mons.
omment Déve-
s. Entre ces in-
ifantes, on dis-
e & les étoiles,
a aussi Vistnou-
vice particulier
Brâhma donna
alheureuses &
maléfaisantes,

DES ANGES, &c. 65

maléfaisantes, sous le nom général de Ratjas-
jas, ou démons, dont les Jammadoutas sont
les serviteurs Jama.

Les enfans que Diti donna au premier Bra-
mine Cassiopa son époux, furent agréables à
la divinité, & placés au rang des Devetas,
ainsi que les ames des hommes vertueux. Les
fils de Vinneta, seconde épouse de Cassiopa,
eurent au contraire mis dans la classe des Rat-
jasjas, ainsi que les ames des criminels. Ceux-
ci sont condamnés à voltiger dans les aits, à
souffrir la faim & la soif, à vivre d'aumônes,
sans qu'il leur soit permis d'arracher un seul
brin d'herbe pour se sustenter. Quelquefois
ils prennent des formes humaines pour im-
plorer la charité des personnes pieuses, mais
ils n'ont pas la puissance de faire du mal. La
légende ajoute que leurs corps sont grands
& difformes, & exhalent une odeur affreuse,
qu'ils sont antropophages, qu'ils se mentent,
ont des enfans & peuvent mourir.

CHAPITRE XIII.

*Des Idoles, des Temples, du Culte religieux
& des Fêtes.*

AU milieu de la prodigieuse diversité d'o-
pinions, qui, en matière de doctrine, forme
autant de sectes chez les nations de l'Inde,
on en distingue deux principales; l'une est
E

66 DES IDOLES, DES TEMPLES,
attachée à Vistnou, l'autre suit les principes
d'Esvara. Chaque secte a ses Pagodes parti-
culières, & y sert tranquillement le Dieu
qu'elle reconnaît. Les temples de Vistnou
& d'Esvara ont de hautes tours, & sont plus
grands & mieux décorés que ceux des divi-
nités inférieures : tous sont divisés en trois par-
ties : la première, soutenue par des piliers,
est ouverte, ornée de figures symboliques
d'animaux, & l'entrée en est permise à tous
les curieux : la seconde, remplie de figures
monstrueuses d'hommes à plusieurs têtes &
plusieurs bras, se ferme pendant la nuit, & les
Bramines seuls peuvent y entrer : la troisième
enfin, qui en est comme le sanctuaire, est
fermée. C'est dans cette dernière partie du
temple que se trouve la statue de Vistnou,
sous la forme humaine, mais avec quatre
bras, ou celle du Dieu Esvara, représentée
avec trois yeux, deux dans l'ordre naturel,
& le troisième au milieu du front, ou sous la
figure du Lingam, dont nous donnerons l'ex-
plication. Une enceinte de murailles régné
autour de ces Pagodes, & dans l'intervalle on
voit quantité de petites chapelles, dédiées à
Garrouda & à Annemotra.

Le culte que les Bramines rendent à leurs
idoles, consiste à s'assembler certaines nuits
dans les temples, & à porter leurs statues en
procession par la ville. Cette cérémonie s'ob-
serve chaque mois, en l'honneur de Vistnou,
le premier jour que la lune ne paraîtra pas :
& en l'honneur d'Esvara le neuvième jour,

ap
Die
pèc
dan
mes
épa
d'un
flam
laqu
qu'u
les
elle.
dans
sacré
tent
corn
singu
que
souill
me d'
par p
danse
Indie
créat
prive
» qu'
» lui
» qu'
» dan
» le n
» ligi
légen
une h

DU CULTES ET DES FÊTES. 67

après la nouvelle lune. On place la figure du Dieu sur un cheval de bois, attaché à une espèce de table par les pieds de derrière, & dans l'attitude d'un cheval cabré. Des hommes portent cette représentation sur leurs épaules, & marchent, en imitant l'allure d'un cheval dressé au manège : quantité de flambeaux entourent l'idole, au-dessus de laquelle un Bramine tient un parasol, tandis qu'un autre évente l'idole, & semble chasser les mouches, qui voudraient s'attacher sur elle. La procession finie, on remet la statue dans la pagode, & des filles prostituées, consacrées à la pagode, forment des danses, chantent des hymnes, au son des instrumens de corne, & au bruit des tambours. Il est assez singulier que les Bramines qui sont persuadés que leurs temples & leurs idoles seroient souillées par le simple atouchement d'un homme d'une Caste inférieure à la leur, choisissent par prédilection des femmes prostituées, pour danser dans leurs cérémonies. Il est vrai que les Indiens regardent l'infâme commerce de ces créatures, comme un métier, qui ne peut les priver de la béatitude à venir, sur-tout, « lorsqu'elles se conservent uniquement pour ce-
 » lui à qui elles ont immolé leur pudeur, &
 » qu'elles s'en tiennent à un concubinage, qui
 » dans le fond, n'a rien de plus criminel que
 » le mariage de ces peuples, dès que la re-
 » ligion ne sanctifie ni l'un ni l'autre ». La légende Indienne raconte à cette occasion une histoire assez plaisante.

68 DES IDOLES, DES TEMPLES,

Dévendre un jour prit la forme d'un homme, & se rendit chez une fille de joie, dont il voulait éprouver la fidélité : moyennant une somme assez considérable, il obtint de passer une nuit avec elle, mais il ne dormit point, & sur le matin il feignit de se trouver mal, & resta comme mort dans ses bras. La fille aussitôt se désola, instruit sa famille de son accident, & lui déclare qu'elle veut se brûler avec son amant. En vain ses parens cherchèrent à lui représenter sa folie, elle ne voulût rien écouter. On élève un bûcher, elle se place dessus avec le corps de son amant; déjà les flammes s'étendaient jusqu'à elle, lorsque Dévendre cessa de feindre, & pour prix de sa fidélité, lui promit une place honorable dans le ciel où il préside, & lui tint parole.

Il semble que le culte journalier rendu par les Bramines aux statues de Vistnou & d'Esvara, consiste à les parer des ornemens qu'ils supposent leur être les plus agréables. On orne les idoles de Vistnou de riches habits, de pierreries & de fleurs : celles d'Esvara sont souvent lavées avec des eaux odoriférantes : on allume des lampes devant elles & deux fois par jour on leur présente à manger, & celui qui est chargé de ce dernier office, doit toujours tenir à sa main une petite clochette, & se faire accompagner par deux hommes, dont l'un bat du tambour & l'autre joue de la flûte : lorsque la nourriture offerte est restée deux ou trois minutes devant le Dieu, on va

MPLES,

la forme d'un
e fille de joie,
élité : moyen-
able, il obtint
mais il ne dor-
feignit de se
mort dans ses
le, instruit sa
déclare qu'elle
En vain ses pa-
enter sa folie,
n élève un bû-
ec le corps de
étendaient jus-
ssa de feindre,
omit une place
préside, & lui

urnalier rendu
de Vistnou &
des ornemens
s agréables. On
ches habits, de
d'Esvara sont
odoriférantes :
elles & deux
manger, & ce-
office, doit tou-
iré clochette,
eux hommes,
'autre joue de
fferte est restée
e Dieu, on va

DU CULTE ET DES FÊTES. 69

la reprendre, & alors elle doit être regardée comme un don qu'il fait à ceux qui la mangent.

On célèbre tous les ans deux fêtes solemnelles, en l'honneur de Vistnou & d'Esvara. Leurs statues, placées sur de hautes tours, auxquelles sont attachées des roues, sont tirées par des pécheurs & suivies d'une foule innombrable de gens des quatre premières Castes, qui tiennent les mains jointes & élevées, en signe d'adoration. On ne sçait pas trop par quelle raison, à cette procession de Vistnou, lorsqu'il est porté dans la campagne, on lâche un bouc ou un renard, que les hommes courent & qu'ils s'efforcent de tuer avec un bâton, qu'ils tiennent dans la main gauche.

Les femmes mariées célèbrent le dix-huit Janvier une fête, qui dure neuf jours, en l'honneur de Parvati, épouse d'Esvara. Cette cérémonie a pour but de demander à la déesse la grâce de ne point devenir veuves. On forme une image de Parvati, avec de la farine de riz & un certain grain rouge; on l'habille superbement, on l'orne de fleurs, & après l'avoir servie dévotement pendant la neuvaine, le dixième jour, on la porte en procession dans la campagne sur un Palanquin ouvert, & elle est jetée dans un des étangs sacrés.

On se ressouvient que lorsque les anges & les démons cherchaient l'Amortam, il parut d'abord un poison affreux; qu'Esvara but &

70 DES IDOLES, DES TEMPLES,
que ce Dieu tombât en sa blesse, après l'avoir
avalé. Les anges alors ordonnèrent aux hom-
mes de jeûner & de penser continuellement
à Esvara, ce qui le soulagea beaucoup. C'est
en mémoire de cet événement que les Indiens
ont institué une fête, pendant laquelle ils jeû-
nent & ne cessent de prier & de veiller, parce
que le Dieu a dit, que celui qui le ferait, ob-
tiendrait la rémission de ses péchés. Les Sou-
dras sont fort blâmés par la nation de passer ce
tems en réjouissances.

Le quatrième jour après la nouvelle lune
d'Août, les Bramines & les Soudras célèbrent
une fête, dont l'objet est d'obtenir la santé dans
cette vie, & le paradis de Brahma dans l'autre.
La cérémonie se fait ordinairement auprès
d'une rivière, ou si l'on en était éloigné, dans
une Pagode, ou même dans la maison. Un Bra-
mine, qui a seul le droit de remplir cette
fonction sacrée, prend dans sa main une poi-
gnée de longue paille, & y fait quatorze
nœuds. Cette paille, ainsi arrangée, devient
une idole d'Amanta-Padmanada, divinité en
grand crédit. On l'encense, on la pare de
fleurs, on la conjure par une sorte d'exorcis-
me, puis le Bramine prend une ceinture rouge
qui a quatorze nœuds, & la tourne quatre fois
au bras de celui qui s'engage solennellement à
observer cette fête. Si c'est un Soudras qu'on
vient d'initier, il se joint à un Bramine qui
lui lie le Dsandhem au bras. Le Bramine re-
çoit pour sa rétribution une aumône en fruits
ou en argent.

C
nées
la ré
il pe
nes.
enco
de p
roug
rigin
suiva
Bran
cette
rivie
qu'e
& le
le m
me,
l'aya
jetta
dans
riche
conn
qu'il
qui f
min
malh
» de
» le r
» ne
» te f
» l'h
» rai
c'éra

DU CULTÉ ET DES FÊTES. 71

Cette fête se célèbre une fois toutes les années, mais celui qui l'a célébrée une fois doit la réitérer quatorze fois, après lequel nombre, il peut cesser, en donnant un repas aux Bramines. Ceux qui recommencent sont obligés encore à quatorze années, mais ils ont le droit de prendre une ceinture d'or, au lieu de la rouge qu'ils portaient précédemment; l'origine de cette fête est attribuée à l'aventure suivante. On raconte que la femme d'un riche Bramine, qui n'avoit aucune connoissance de cette fête, fut un jour se baigner dans une riviere où quelques personnes la célébraient, & qu'elle s'y fit initier avec la ceinture rouge & les autres cérémonies. Revenue au logis, le mari vit cette ceinture au bras de sa femme, s'informa comment elle l'avoit eue, & l'ayant appris, la lui arracha du bras & la jeta au feu. Pour punir cette impiété, Eswara dans l'instant fit perdre au Bramine toutes ses richesses. Désespéré de cet accident, il reconnut sa faute, & jura de courir jusqu'à ce qu'il eut rencontré le Dieu en l'honneur de qui se célébrait la fête; il trouva en son chemin un vieux Bramine, à qui il raconta son malheur. « Es-tu fou, lui dit ce saint homme, » de chercher Dieu? Penses-tu que tu pourras » le rencontrer? Tu feras mieux de t'en retourner chez toi, & de prendre tes aises, sans » te fatiguer ainsi. Je n'en ferai rien, répondit » l'homme ruiné, je le trouverai, ou je mourrai. » Ces paroles touchèrent Eswara; car c'était lui sous la figure d'un vieux Bramine:

72 DES IDOLES, DES TEMPLES,
il le consola, & lui promit que lorsqu'il arriverait chez lui, il y retrouverait toutes les richesses qu'il avait perdues.

Le jour de la pleine lune d'Août, est une grande fête pour les Bramines. Ce jour là les gens mariés prennent des habits neufs, & l'on donne le Dsandhem aux enfans.

La naissance du Dieu Vistnou, sous le nom de Kristna, est célébrée par les Bramines & les Soudras, après le huitieme jour de la pleine lune du même mois : voici son origine.

Pendant le troisieme âge du monde, Kampsa, puissant Settreava avait une sœur, nommée Deveki qu'il maria à Vassoudeva, de la même Caste que lui. Pendant qu'il célébrait ce mariage, un démon, un esprit voltigeant veut troubler sa joie, & lui dit : « de quoi te réjouis-tu ? Ces noces te seront funestes, » & le huitieme enfant de ta sœur causera ta » perte ». Le divertissement cesse ; Kampsa s'élance sur sa sœur & veut la tuer : cependant il se modère & consent à tenir Deveki & Vassoudeva enfermés dans une prison qui répond de eux, à condition qu'ils lui livreraient tous leurs enfans. Un âne qu'il plaça auprès de ces prisonniers, jettait un cri toutes les fois que Deveki accouchait ; Kampsa entra, prenait l'enfant & le précipitait du haut de la maison en bas. Il en avait déjà sacrifié sept, & il attendait avec impatience sa dernière victime. Cependant les murs de la prison où demeuraient Deveki & Vassoudeva étaient baignés par une rivière, & sur la rive opposée,

DU CULTE ET DES FÊTES. 73

il y avait une ville très-considérable, nommée Gocalam : des Pastres y faisaient leur séjour. Le chef de ces habitans avait une femme, qui nourrissait des vaches. Pendant la vie qui avait précédé celle où ils vivaient, ce Pastre & sa femme s'étaient engagés par un vœu à Vistnou, qui leur était apparu sous la forme d'un aimable enfant, & auquel ils avaient demandé pour toute grace, que lorsqu'ils retourneraient dans le monde, ils pussent avoir un fils aussi beau que celui qu'il voyaient, ce qui leur avait été accordé. Le tems que Vistnou avait décidé pour tenir sa promesse, arrivait, & Kampsa mit au monde son huitième enfant, qui n'était autre que Vistnou, qui naquit avec quatre bras, & le fit appeller Kristna. L'âne ne jetta point de cri, & les époux étonnés, jugèrent que cette naissance était miraculeuse ; mais quelle fut leur surprise, lorsque ce jeune enfant leur dit : « vous allez être délivrés de votre captivité : cependant ne découvrez pas ma naissance, portez-moi à Gocalam de l'autre côté de la rivière, remettez-moi entre les mains de la femme du chef des Pastres, qui vient d'accoucher d'une fille, quelle vous livrera & que vous mettrez à ma place : alors l'âne braira ». Devekî & Vas-soudeva se présentent aux portes de la prison. Elles s'ouvrent d'elles-mêmes, les gardes ne les reconnaissent point, la rivière se retire pour leur laisser un libre passage, ils font l'échange des enfans, & reviennent sans que

74 DES IDOLES, DES TEMPLES,
personne se soit aperçu de leur sortie ; alors
l'âne se met à braire. Kampsa entre aussitôt ;
malgré les cris & les pleurs de sa sœur, il
veut immoler l'enfant & le jette en l'air, pour
le recevoir sur la pointe de son épée, mais l'en-
fant reste suspendu, & lui dit : « tu ne me
» tueras point ; ton ennemi est à Gocalam,
qui se vengera de toi ». Ce ne fut que par
le conseil de ses amis que Kampsa fut dé-
tourné de sacrifier sa sœur & son beau-frère
à sa rage. Il courut chercher le funeste en-
fant, qui devait lui ôter la vie, mais Kristna
tua, en se jouant, Kampsa & ses Satellites.
Quelques tems après, il délivra son père & sa
mère & fit nombre de prodiges. Kristna vint
au monde au milieu de la nuit : « les anges,
» dit la légende, furent avertis de cette nais-
» sance & jeûnèrent le jour précédent ».

C'est en mémoire de cette naissance, que
les Bramines célèbrent la fête que nous ve-
nons de décrire. Ce jour là, ils se parent de
leurs plus beaux habits, ils se régalent, se
font des présens de crème, de noix de coco,
& toutes les rues sont ornées de verdure.

Dans une grande partie des Indes, on cé-
lèbre encore une fête à l'honneur de Vistnou,
sous le nom de Kristna, le huitième jour,
après la nouvelle lune d'Octobre. Dès le point
du jour, les Indiens se lavent la tête, & lors-
qu'ils se sont ornés de ce qu'ils ont de plus ri-
che, ils vont inviter leurs amis de venir se ré-
jouir chez eux. La nuit suivante, les Pagodes
& toutes les maisons des villes & des bourgs

DU CULTE ET DES FÊTES. 75

sont illuminées. L'objet de cette fête, est de rappeler un trait de la vie de Vistnou, pendant qu'il habitait la terre sous le nom de Kristna. On raconte que dans ce tems vivait un certain Ratjasja, qui s'étant rendu maître de tout le monde, retenait pour son service seize mille vierges prisonnières. Kristna ému de compassion, se battit contre le ravisseur & le tua. Les filles furent remises en liberté, mais elles devinrent toutes amoureuses de leur libérateur, & chacune en particulier souhaita de l'épouser. Kristna sçut gré à ces vierges de leur vœu, & n'eut rien de plus pressé que de l'exaucer : cette circonstance même l'adoucit en faveur du Ratjasja, qui avait trouvé moyen de rassembler ces pucelles, & comme ce dernier n'était mort que pour renaître, lorsqu'il revint au monde, Kristna, pour le récompenser l'établit roi, & lui ordonna seulement de se comporter avec moins de tyrannie. Le Dieu, en quittant le monde, promit la remission entière des péchés, à ceux qui chaque année célébreraient cette fête.

Le soleil est un des principaux objets de la vénération des Indiens, sa fête tombe le neuf de Janvier. Ce jour-là les Soudras particulièrement se prient à manger. On fait cuire du riz avec du lait, & l'on a grand soin que pendant cette cuisson ; il puisse recevoir les rayons de l'Astre qu'ils honorent : le riz en devient plus sain, & on le garde aussi longtemps qu'il est possible. Pongol est le nom qu'ils donnent à cette fête, parce que lorsque le

76 DE LA SAINTETÉ DU GANGE

soleil a passé le point le plus haut, ils répètent quatre fois le mot Pongol, sans qu'aucun voyageur explique ce qu'il signifie. Les animaux participent aussi à cette fête : on les conduit ce jour-là dans les campagnes & ils sont couronnés de fleurs. Une victoire que Vistnou remporta sur le Ratjasja Belli, est l'origine de cette solemnité.

CHAPITRE XIV.

De la sainteté du Gange & de la Mer.

IL aurait été indigne de la majesté de la mythologie Indienne, de chercher la source de la rivière du Gange dans les entrailles de la terre : elle est descendue du ciel de Vistnou dans celui de Dévendre & delà dans l'Indoustan. Les eaux de cette rivière ont une telle vertu que ceux qui s'y baignent obtiennent la rémission de leurs péchés, grace qui s'étend aux dévots qui, en étant trop éloignés, font venir de ces eaux & en boivent, avec la seule obligation de dire Ganga Sianam, *Gange lave-moi.*

Le Ratjasja Belli, dont nous venons de parler dans l'article précédent, devint si insolent & si ambitieux par la protection que lui avait accordée Esvara, qu'il attaqua tous les chefs des mondes qui sont au-dessous du

ciel, & les chassa de leur résidence. Ces Dieux du second ordre furent à ce sujet porter leurs plaintes à Brahma, qui en rendit compte à Vistnou. Vistnou aimait Belli, il ne voulut employer contre lui que l'adresse. Il se transforme en jeune Bramine, sous le nom de Vamana, & se présente à Belli dans le tems qu'il offrait un sacrifice (ceci à un grand rapport avec la cinquième métamorphose de Vistnou). « Fais-moi présent de trois pieds » de terre, dit-il au Ratjasja ; j'y consens, répond Belli ». Aussi-tôt le faux Bramine mesure la terre, mais en appuyant le pied il fonce jusqu'à l'abyssme, & touche la coquille d'œuf qui sert d'enveloppe à tous les mondes : il leve l'autre pied à travers l'espace & l'appuie contre l'extrémité opposée de cette même coquille. « Où placeraï-je mon troisième pied, dit Vamana ? (car la légende » Indienne n'est point avare de donner des » pieds & des bras à ses Dieux). Pose-le sur » ma tête, repliqua Belli » : à l'instant le Dieu métamorphosé appuie son pied sur la tête du Ratjasja & le précipite dans l'abyssme, où il jouit d'une félicité égale à celle qu'il goûterait dans le ciel. Lorsque Vamama porta son pied sur la coquille d'œuf, elle se fêla malheureusement, & par cette ouverture on y vit entrer l'eau dans laquelle nage cette coquille : Brahma recueillit de cette eau dans un vase & en lava les pieds de Vistnou ; le reste coula dans le paradis de Dévendre, mais un nouvel accident la fit descendre sur la terre.

NGE

ils répè-
ns qu'au-
sif. Les
fête : on
pagnes &
toire que
Belli, est

IV.

Mer.

de la my-
source de
lles de la
e Vistnou
ans l'In-
ont une
t obtien-
grace qui
éloignés,
, avec la
m, Gange

enons de
int si in-
tion que
qua tous
effous du

78 DE LA SAINTETÉ DU GANGE

De tous les sacrifices que l'on peut offrir à la Divinité, celui d'un cheval blanc est le plus auguste & le plus propitiatoire ; mais il n'est pas indistinctement permis à tout le monde de le célébrer. Lorsque le choix de la victime est fait, on l'envoie par tout le pays avec une escorte, & ordre d'annoncer que ceux qui voudront empêcher le Jagam, n'ont qu'à se présenter & combattre. Si l'escorte est vaincue, le sacrifice ne se fait point : si au contraire, elle reste victorieuse, on offre le Jagam avec la plus grande solemnité. Un Settreä, nommé Sagara Jackraveshti, homme présomptueux & puissant, voulut avoir l'honneur d'immoler un cheval blanc : il le fit promener dans la province escorté par des femmes, qui avoient à leur suite soixante mille jeunes hommes. Une pareille armée ôta à chacun l'envie de troubler la fête, mais Dévendre fût indigné de l'ostentation de Settreä. Il déroba le cheval blanc, le conduisit dans le septième monde & le lie derrière un Vistnouva très-dévoit. La troupe s'apperçoit du vol, elle se lamente & apprend, par un démon voltigeant, l'endroit où il est déposé. Mais quel chemin prendre pour arriver à ce septième monde ? La troupe audacieuse s'avise de creuser la terre : elle pénètre si avant dans ses entrailles qu'elle ne sçait plus comment transporter en haut ce qu'elle lui enlève pour ouvrir son chemin ; il faut qu'elle prenne le parti d'avalier la terre. Enfin, après des travaux véritablement incroyables, nos hardis

mo
cru
étr
ma
peu
du
pe
che
que
le
il n
pou
taie
Il
ce
nou
éta
» d
» m
» l
» d
& v
per
de
nou
mai
deu
ave
tem
triè
plif
ans
form

mortels se trouvent près du cheval & battent cruellement le Vistnouva qu'ils supposent être le voleur. Le saint piqué des coups que mal-à-propos il recevait, maudit les frappeurs, qui avec leur conducteurs furent réduits en cendres; le fils du chef de la troupe, inquiet du sort de son père, fut à sa recherche: il s'engagea dans l'effrayant chemin que la troupe s'était ouvert & arriva proche le Vistnouva; mais au lieu de le maltraiter, il n'usa que de prières & de supplications, pour engager ce saint à lui apprendre ce qu'étaient devenus les soldats du cheval blanc. Il apprit avec douleur leur mort cruelle; ce qui le toucha vivement, c'est que le Vistnouva ne lui cacha pas que toutes ces ames étaient malheureuses. « Que faire, dit le fils » désespéré, pour racheter ces ames des tour- » mens qu'elles endurent? Il faut, répondit » le saint, arroser leurs cendres avec les eaux » du Gange». Le fils monte sur le cheval blanc & va trouver son ayeul, de qui il obtient la permission de faire tous ses efforts pour avoir de cette eau. Il fait un certain vœu à Vistnou qu'il observe pendant trente mille ans, mais il meurt sans avoir exécuté son dessein: deux autres font le même vœu & l'observent avec la même ponctualité, pendant autant de tems sans être plus heureux; enfin, un quatrième, nommé Bagireta réussit, en n'accomplissant la même chose que durant dix mille ans, parce que ces différens espaces de tems, formaient le nombre de cent mille années,

80 DE LA SAINTETÉ DU GANGE

auxquelles était fixé l'accomplissement de leur demande. Bagireta obtint donc de Vistnou que les eaux du Gange iraient arroser les cendres de ses parens. Il souhaite aussi-tôt que le fleuve descende sur la montagne Chimavontam, mais la montagne, qui craint d'être écrasée sous le poids énorme de ces eaux, refuse de le supporter : Esvara s'offre en vain de les recevoir sur sa tête. La montagne se méfie des forces du Dieu, & le Gange lui-même est sûr qu'il l'accablera; il s'y préparait, lorsque le Dieu courroucé de ce dessein, non-seulement reçoit sur sa tête toutes les eaux du fleuve, mais ce qui est bien plus fort, les y arrête comme immobiles. Cette vengeance du Dieu ne remplissait pas le vœu de Bagireta, il prie instamment Esvara de laisser couler les eaux du Gange sur la montagne, ce qui lui fut octroyé. Mais, comme le fleuve suivait le dévot Bagireta, il arriva qu'il renversa dans son chemin tous les préparatifs qu'avait fait un saint homme pour célébrer un Jagam : ce fameux personnage en fut si irrité qu'il ordonna au Gange de venir dans sa main & qu'il l'avalât : nouveau sujet de douleur pour Bagireta : il se jeta aux genoux du saint. & le supplia de lui rendre son fleuve. Un obstacle s'opposait à cette restitution, car elle ne pouvait être faite ni par en haut, ni par en bas, à moins d'ôter aux eaux leur sainteté : il fut décidé que le saint se ferait une incision à sa cuisse. Cet inconvénient fut le dernier qui retarda le projet

proje
ge au
sacré
pour
solda
blanc
gine
rivièr
giret
Le
moins
» cer
» pet
» pou
» con
» qu'a
» la n
» elle
» piqu
» la n
» unie
» Les
» mon
» il n'
» de l
» res,
» vien
l'esprit
ginati
tions,
efferve
mancie
& cep
Tom

DE LA SAINTÉTÉ DU GANGE 81

projet de Bagireta. Il arriva avec son cher Gange au pays de Bengale, & les eaux de ce fleuve sacré se partagèrent en différentes branches pour arroser les cendres des soixante mille soldats qui composaient l'escorte du cheval blanc. C'est ainsi que le Védam décrit l'origine du Gange, qu'il nomme indifféremment rivière céleste, rivière de la cuisse, ou Bagireti.

Les Indiens ne donnent pas une origine moins fabuleuse aux eaux de la mer. « Un » certain Agastea, disent-ils, homme fort » petit, puisque sa hauteur n'excédait pas un » pouce, mais fort saint, qui a été dès le » commencement du monde & qui sera jus- » qu'à la fin, se promenait sur les bords de » la mer, dont les eaux étaient douces alors : » elle le railla sur sa petite figure, il s'en » piqua ; & plein de dépit, il fit venir toute » la mer dans sa main, comme si c'eût été » une goutte d'eau & l'avalala toute entière. » Les anges furent fort en peine, & lui re- » montrant combien ils perdraient, quand » il n'y aurait plus de mer, ils le conjurèrent » de la rendre : il ne put résister à leurs priè- » res, & la rejetta comme de l'urine, & de-là » vient qu'elle est salée. ». Jusqu'à quel point l'esprit humain n'a-t-il pas porté sa folle imagination ! en jettant les yeux sur ces descriptions, on croit lire tout ce que l'extravagante effervescence du génie de nos anciens romanciers a pu concevoir de plus monstrueux ; & cependant c'est sur de pareilles fables

82 AUSTÉRITÉS ET PÉLERINAGES
qu'est fondée une partie de la morale des
idolâtres.

CHAPITRE XV.

Austérités & pèlerinages des Bramines.

Tous les Bramines admettent des récompenses (a) & des punitions après la mort ; ce qui par conséquent impose à l'homme la nécessité des bonnes œuvres : mais, selon eux, établissant toujours pour principe le dogme de la transmigration, ce n'est que dans la vie suivante que s'exerce la justice divine. Ainsi l'homme qui souffre dans cette vie, n'est tourmenté qu'en considération des mauvaises actions de sa vie précédente. Pour éviter les punitions & obtenir les récompenses, le Védam prescrit certaines pratiques rigoureuses ; mais, comme particulièrement chez les idolâtres, il se trouve des fanatiques outrés, on voit parmi eux certains dévots, qui, aspirant à un degré de perfection plus haut que les autres, se condamnent à des austérités qui font frémir la nature.

(a) Ce que nous avançons ici, ne doit s'entendre qu'en général, & ne doit point détruire ce que nous avons dit ailleurs de quelques sectes particulières, qui croient que tout meurt avec nous, & que c'est une folie que d'imaginer une vie future.

Au
comm
ne se
de la
surmi
possib
wara
ne s'
contr
la têt
fois il
placé
il fou
bois à
de foss
Cet e
ne s'ex
dans u
lui être
Un
dans u
jusqu'à
hôpital
un arb
fanatic
nir la
mourir
Ajot-j
pouri,
parce
sur ce
les au
lieux, p

s récom-
a mort ;
omme la
elon eux,
e dogme
ans la vie
e. Ainsi
est tour-
aises ac-
viter les
, le Vé-
ureuses ;
les ido-
trés, on
spirant à
e les au-
qui font

s'entendre
que nous
nières, qui
est une fo-

DES BRAMINES. 83

Au rapport du ministre Roger, qui en parle comme témoin oculaire, un certain Bramine ne se nourrissait que d'une très-petite portion de lait & de fruits : assis continuellement, il surmontait le sommeil autant qu'il lui était possible, prononçant sans cesse le nom d'Es-wara ; &, lorsque sa résistance était vaine, il ne s'endormait que dans la posture la plus contrainte : s'il priait, ce n'était jamais que la tête en bas & les pieds en haut. Quelque-fois il s'accrochait par les pieds à une corde, placée hors de sa cellule, & là se balançant, il fournissait pendant des heures entières du bois à un feu qu'il avait allumé dans une espèce de fosse, pratiquée justement sous son corps. Cet exercice était journalier, & ce Bramine ne s'en écartait pas, dans l'espérance de passer dans un ciel plus élevé que celui qu'il croyait lui être destiné.

Un autre Bramine s'était fait passer la tête dans une cage de fer, & prétendait y rester jusqu'à ce qu'il eût amassé de quoi fonder un hôpital. Il s'en trouve qui se font attacher à un arbre & qui y passent leur vie. Les moins fanatiques d'entr'eux croient que pour obtenir la rémission de ses péchés, il suffit de mourir dans un des sept lieux saints, tels que Ajot-ja, Matura, Casi, Canje, Aventa-capouri, & Duareveti ; mais sur-tout à Casi, parce que, soit homme, soit bête qui meurt sur ce dernier terrain il va droit au ciel, & que les autres qui meurent dans les six autres lieux, passent au séjour de Brähma, pour reve-

84 AUSTERITÉS ET PÉLERINAGES

nir sur la terre. Il y a toutefois un arrangement pour ceux qui n'ont pas la commodité d'aller mourir dans ces saintes retraites ; c'est lorsqu'on est prêt d'expirer, de se tourner sur l'oreille gauche, en mémoire d'Es-wara, qui a autrefois promis à ses fidèles de venir alors leur souffler dans l'oreille droite & de les purifier ainsi de tous leurs péchés. Pour appuyer cette folie, on rapporte qu'un Mogol, qui contestait la vérité de ce miracle, & qui ne croyait point que bête & homme, au moment de la mort, se tournassent d'eux-mêmes sur le côté gauche, s'avisa de faire lier un cheval par les pieds & de le faire coucher sur le côté droit ; & l'on ajoute que lorsque le cheval sentit les approches de la mort, il rompit ses liens, se retourna sur le côté gauche & expira tranquillement.

Quoique l'homme soit mort dans le péché, il y a des ressources pour lui en procurer la rémission : on n'a qu'à jeter ses os dans le Gange, & chaque année qu'ils y restent, l'ame du défunt jouit de mille ans de béatitude dans le ciel de Dévendre ; & revenant sur la terre, elle y est plus heureuse qu'auparavant, & n'en sort que pour s'envoler dans le séjour de la parfaite félicité.

Les principaux pèlerinages des Bramines se font aux sept lieux saints, au Gange & surtout au Pic d'Adam, dans l'isle de Ceylan, selon Graaf, dans son voyage aux Indes. « On » y montre, dit-il, sur une table de pierre, » l'empreinte d'un pied humain gigantesque, »

» lon
» do
» ell
» l'è
» gra
» pé.
» &
» pli
Un
celui
lieues
est fa
des r
prein
purifi
ge à
se ba
C'est
taine
dont
les fo
Cette
amis
nération
une a
elle s
de D
tion, l
Gayat
puleu
à Es-w
ce qu
» une

DES BRAMINES. 85

» longue de deux palmes & large de huit
 » doigts. Elle est si bien gravée, que quand
 » elle serait sur de la cire, elle ne pourrait
 » l'être mieux. Tous les idolâtres y ont une
 » grande dévotion, & de tous côtés vont en
 » pèlerinage à cette table, soit pour la voir
 » & lui rendre leur culte, soit pour accom-
 » plir quelque vœu ».

Un autre pèlerinage, très-renommé, est celui de Gaya, ville sur le Gange, à trente lieues de Casi: c'est là particulièrement qu'il est facile de délivrer des tourmens, les ames des morts; c'est là que se trouve une empreinte du pied de Vistnou. Après s'être purifié de ses péchés dans les eaux du Gange à Preyaga, le pèlerin se rend à Casi, où il se baigne encore, ensuite il passe à Gaya. C'est dans cette ville qu'il compose une certaine pâte, qu'il sépare en petites boules, dont il met une ou deux sur la roche, toutes les fois qu'il visite l'empreinte miraculeuse. Cette offrande qui se fait, en nommant ses amis & ses proches, jusqu'à la septième génération, est si efficace, que quand même une ame se trouverait dans l'enfer de Jamma, elle serait aussi-tôt transportée dans le paradis de Dévendre. Pour justifier cette superstition, les Indiens disent qu'autrefois le Ratjasja Gayafova, ayant accompli avec la plus scrupuleuse exactitude un vœu qu'il avait fait à Esvara, ce dieu lui apparut & lui demanda ce qu'il exigeait: « Je ne puis voir qu'avec » une extrême douleur, dit le Ratjasja, les

86 AUSTÉRITÉS ET PÉLERINAGES, &c.
» peines que les ames doivent souffrir pour
» l'expiation de leurs péchés ; accordez-
» moi que celles qui seront à moi puissent
» être sauvées ». Cette demande fut octroyée
à Gayafova, qui aussitôt se mit en voyage,
& fit si bien par ces prédications qu'il ne
resta plus de pécheurs sur la terre, & que
chacun honora le prédicateur. Vistnou, piqué
de jalousie contre Gayafova, décida de lui
donner la mort; le Ratjasja se soumit à ce
terrible arrêt; mais avant d'expirer, il sup-
plia le dieu de lui tenir au moins la pro-
messe qu'Esvara lui avait faite. Vistnou ne
fit pas le difficile, & déclara que ceux dont
on prononcerait les noms, en mettant d'une
certaine pâte sur une roche, seraient sauvés.
En proférant ces paroles, le dieu porta son
pied sur la tête de Gayafova & le transforma
en rocher. C'est, assurent les Bramines, ce
même rocher qui a reçu l'empreinte du pied
de Vistnou que nous allons révéler à Gaya.



EM

Da

L

norc

où

Gan

la g

kan

qu'il

can

mid

me

pen

phes

de l'

Sind

du r

les p

& le

rant

des

GES, &c.
ffrir pour
accordez-
i puissent
octroyée
voyage,
qu'il ne
, & que
ou, piqué
la de lui
mit à ce
, il sup-
la pro-
istnou ne
eux dont
nt d'une
nt sauvés.
orta son
ansforma
ines, ce
du pied
à Gaya.

EMPIRE DU MOGOL,

ou

INDOUSTAN.

CHAPITRE PREMIER.

Description Géographique de l'Indoustan.

L'EMPIRE du Mogol a pour bornes au nord l'Imaüs, longue chaîne de montagnes où se trouvent les sources du Sindé & du Gange; & cette chaîne sépare le Mogol de la grande Tartarie: il a le royaume d'Arakan à l'orient; le golphe du Gange, la presqu'isle de Malabar & de Coromandel, le Décan, Golkonde, & quelques autres pays au midi; & il est borné au couchant par le royaume de Perse, & par les Agwans, qui occupent la province de Kandahar. Les Géographes donnent à ce vaste Empire six cens lieues de l'est à l'ouest, depuis le fleuve Indus ou Sindé jusqu'au Gange, & près de sept cens du nord au sud, en comptant ses frontières les plus avancées vers le sud, à vingt degrés, & les plus avancées vers le nord, à quarante-trois, suivant le fameux voyageur Mandello. Cette immense contrée est actuelle-

88 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

ment partagée en trente-sept grandes provinces, qui ont été jadis autant de royaumes particuliers, & que nous allons parcourir avec rapidité, pour ne pas donner trop d'étendue à notre précis.

K A N D A H A R.

La province de Kandahar, voisine de la Perse & qui borne les états du Mogol du côté de l'occident, est située à quatre-vingt-cinq degrés de longitude, & trente-trois de latitude du nord. C'est nécessairement par ce pays que doivent passer toutes les caravanes qui vont par terre aux Indes : ce commerce continuel l'enrichit, & excite souvent, pour y dominer, la cupidité des cours de Perse & du Mogol. On a vu entre ces deux grands monarques s'élever des guerres sanglantes, qui n'ont eu pour objet que la possession de la ville & de la forteresse de Kandahar, qui passe pour une des meilleures de l'Asie.

K A B O U L.

Kaboul est une des plus riches provinces de l'Empire ; elle a pour bornes au nord la grande Tartarie. L'abondance des vivres les y fait débiter à vil prix : elle tire ses bœufs & ses moutons de la Perse, & les Tartares Usbecks y viennent vendre chaque année plus de soixante mille chevaux,

Ce
du K
le n
grés
rante
& fai
C'est
Bani
dans

Ce
l'emp
& à l'
rageu

La
est au
en de
borne
Tatta

La
le fleu
ple le
tugais

DE L'INDOUSTAN. 89

MULTAN.

Cette province est à l'orient de la Perse & du Kandahar, & la capitale, qui porte aussi le nom de Multan, est à cent quinze degrés de longitude, & vingt-neuf degrés quarante minutes de latitude. Elle est riche, & fait un commerce considérable en toiles. C'est de cette province que sortent tous les Banians, dont nous aurons occasion de parler dans la suite de ce grand article.

H A I A - K A N.

Cette province tient le quatrième rang dans l'empire; elle est bornée à l'est par l'Indus, & à l'ouest par la Perse. Ses habitans sont courageux & aiment la guerre.

B U C K O R o u B A K A R.

La situation de cette cinquième province est aussi sur les bords de l'Indus, qui la coupe en deux parties, & la fertilise: elle a pour bornes, au sud-sud-ouest, la province de Tatta & celle de Haia-Kan, vers l'ouest.

T A T T A.

La province de Tatta est aussi coupée par le fleuve Indus; elle est habitée par le peuple le plus industrieux de l'Empire: les Portugais y avaient autrefois établi un comptoir.

90 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

S O R E T.

Quoique cette province soit d'une médiocre grandeur, elle n'en est pas moins extrêmement peuplée & très-florissante, par le voisinage de la mer qui se trouve au sud, & de la grande province de Guzarate qu'elle l'orient.

G E S S E L M I R E.

C'est à l'occident de Soret, de Buckor & de Tatta, qu'on trouve la province de Gesselmire, qui confine du côté du nord à celle de Guzarate. Elle a plusieurs villes considérables, entr'autres Radimpour.

A T T O C K.

Cette province est située sur la rivière de Nibal.

P E N G A B.

Pengab est située entre cinq rivières, qui vont toutes se jeter dans l'Indus. C'est une des plus riches & des plus considérables provinces de l'Empire; Lahor en est la capitale. Si l'on en croit les anciens historiens, cette ville est l'ancienne Bucéphale, bâtie par Alexandre le Grand, en l'honneur d'un cheval qu'il aimait. En entrant dans cette province, on ne peut s'empêcher d'admirer la fertilité du pays, qui fournit abondamment à

tous
de la
degr
rons
impé
mois
beau
la cu
reme
plate
form
large
culiè
quell
au de
pris
de le
pieds
gneu
crin,
de fa

K I

La
ainsi
des p
touch
le nor
vingt-
quatre
fables
qu'aut

IQUE

ne mé-
s moins
ate, par
au sud,
e qu'elle

uckor &
de Gef-
d à celle
confidé-

vière de

es, qui
'est une
les pro-
apitale.
, cette
par Ale-
cheval
provin-
r la fer-
ment à

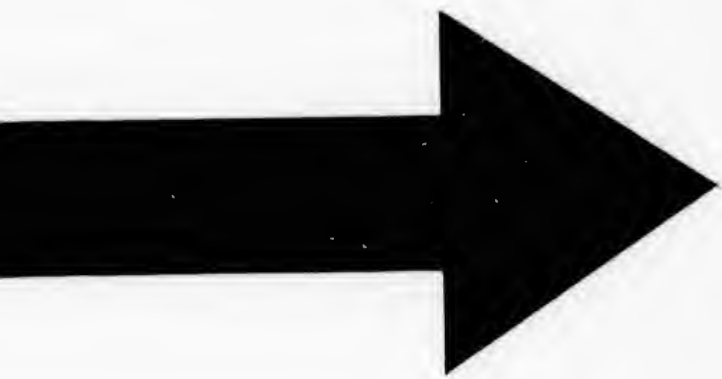
DE L'INDOUSTAN. 91

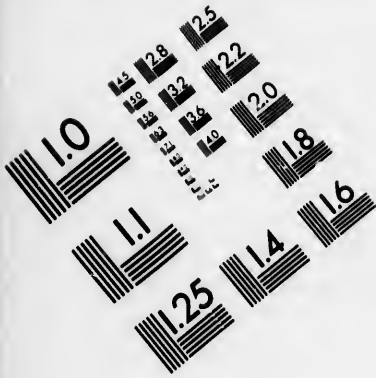
tous les besoins & à toutes les commodités de la vie. La capitale est située à trente-deux degrés vingt minutes du nord, & ses environs offrent le plus riant paysage. Le palais impérial, où l'Empereur vient passer quelques mois de tems en tems, est d'une grande beauté. Les bains sont, sur-tout, dignes de la curiosité des Européens. Ils sont ordinairement bâtis à la persanne, avec une voûte plate & divisés en plusieurs appartemens de forme à demi-ronde, fort étroits à l'entrée, larges au fond, chacun ayant sa porte particulière, & deux superbes cuves, dans lesquelles on fait entrer l'eau par des robinets, au degré de chaleur qu'on desire. Après avoir pris le bain, on fait asseoir celui qui vient de le prendre, sur une pierre de sept ou huit pieds de long & large de quatre, & le baigneur lui frotte le corps avec un gantelet de crin, & la plante des pieds avec une poignée de fable.

KISMIRE ou KACHEMIRE.

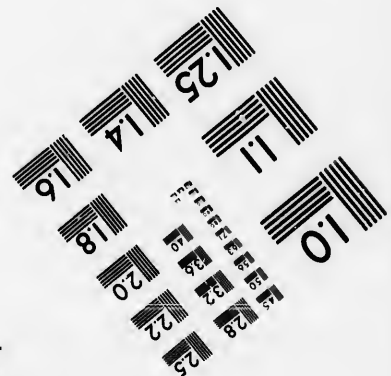
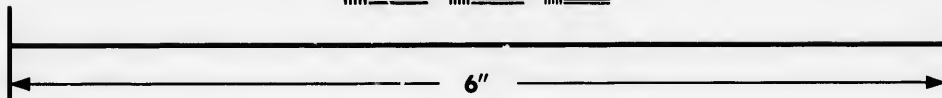
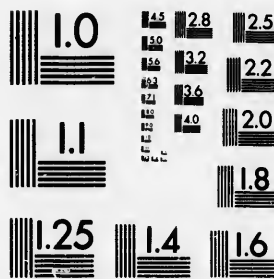
La province de Kismire ou Kachemire, ainsi que l'appellent les Européens, est une des plus agréables contrées du monde : elle touche à celle de Kaboul ; sa capitale porte le nom de Syranakar, & est située à quarante-treize degrés de longitude, & trente-quatre degrés trente minutes de latitude. Les fables, reçues dans l'Indoustan, rapportent qu'autrefois tout ce pays n'était qu'un grand







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8 2.5
1.6 3.2 2.2
1.8 4.0 2.0
1.8

10
1.5
1.8

92 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

lac, & qu'un saint vieillard, nommé Kachel, donna une issue miraculeuse aux eaux, en coupant une montagne, qui se nomme Baramoulé: ce qu'il y a de certain, c'est que cet espace a dû être couvert d'eau; mais il y a apparence que quelques tremblemens de terre, assez communs dans ces régions, peuvent avoir ouvert quelqu'abîme où la montagne s'est enfoncée d'elle-même. Quoi qu'il en soit, la province de Kachemire ne conserve rien de ce grand lac, c'est une belle & agréable plaine diversifiée par de petites collines, & qui a trente lieues dans sa longueur & plus de douze en largeur. Elle est absolument enclavée entre les montagnes du Caucase & celle du grand & du petit Thibet. De ces montagnes sortent diverses sources de très-belles eaux, qui serpentent dans la plaine, & après y avoir répandu l'abondance, elles vont se jeter entre deux rochers de la montagne de Baramouté, pour s'égarer à travers d'affreux précipices, & se rendre ensuite dans le fleuve Indus.

La ville de Syranakar n'a point de murailles, elle peut avoir trois grands quarts de lieue de longueur, & plus d'une demi-lieue de large: elle est éloignée de deux lieues des montagnes, qui forment un demi-cercle autour d'elle. Ses édifices sont agréables, quoique de bois. Chacun a sa maison & son jardin, qui borde la rive d'un très-beau canal, & au premier coup d'œil on s'imagine

ne
qua
Le
tes
per
plis
non
non
» v
» d
» c
» p
» n
» m
» g
» l
» d
» fo
» m
» ze
» y
» s'
» pi
» co
» au
» au
» pr
» c'
» de
» l'e
» l'a
» lé
» de

DE L'INDOUSTAN.

93

ne voir qu'un immense jardin, parsemé d'une quantité prodigieuse de gracieux pavillons. Le penchant des montagnes offre de toutes parts des maisons de plaisir, & de superbes jardins, coupés par des canaux remplis d'une eau argentine. Celui qui porte le nom de Chahlimar, ou jardin du Roi, s'annonce par sa grandeur : « on y entre, dit le » voyageur Bernier, par un grand canal bordé de gazons, qui s'étend l'espace de cinq » cens pas, entre deux belles allées de peupliers : il conduit au pied d'un grand cabinet, qui est au milieu du jardin, & là commence un autre canal beaucoup plus magnifique, qui va jusqu'à l'extrémité de l'enceinte. Ce second canal est pavé de grandes pierres de taille; ses bords sont en talus de la même pierre, & dans le milieu, on voit régner, de quinze en quinze pas, une longue file de jets-d'eau, sans y compter un grand nombre d'autres qui s'élèvent d'espace en espace, de diverses pièces d'eau rondes, dont il est bordé, comme d'autant de réservoirs; il se termine au pied d'un grand cabinet qui ressemble au premier. Ces cabinets, qui sont à peu près en dômes & bâtis dans l'eau même, c'est-à-dire, entre les deux grandes allées de peupliers, ont une galerie qui règne à l'entour, & quatre portes opposées l'une à l'autre : deux desquelles regardent les allées, avec deux ponts pour y passer, & les deux autres donnent sur les canaux oppo-

94 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

» sés. Chaque cabinet est composé d'un grand
» salon, au milieu de quatre chambres qui
» en font les quatre coins. Tout est peint ou
» doré dans l'intérieur, & parfumé de sen-
» tences en caractères persans. Les quatre
» portes sont très-riches, elles sont compo-
» sées de grandes pierres, & soutenues par
» des colonnes tirées d'anciens temples d'i-
» doles. On ignore également la matière &
» le prix de ces pierres, mais elles sont plus
» belles que le marbre & le porphyre.»

Enfin, Bernier décide hardiment qu'il n'y
a pas de pays au monde qui renferme autant
de beautés que le royaume de Kachemire.
« Il mériterait, dit-il, de dominer toutes
» les montagnes qui l'environnent jusqu'à la
» Tartarie, & tout l'Indoustan, jusqu'à l'isle
» de Ceylan. Telles étaient autrefois ses bor-
» nes. Ce n'est pas sans raison que les Mo-
» gols lui donnent le nom de Paradis terref-
» tre des Indes. »

Les Kachemiriens sont grands, bienfaits :
ils sont spirituels, fins, industrieux, & ai-
ment les arts & les sciences. On vante leurs
poésies. Les femmes de Kachemire passent
pour belles. On trouve dans cette province
une fontaine, qui, pendant le mois de mai,
qui est le tems où les neiges achèvent de se
fondre, s'écoule & s'arrête régulièrement
trois fois le jour, au lever du soleil, sur le
midi & sur le soir; son flux est ordinairement
de trois quarts d'heure. Il est assez abondant
pour remplir un réservoir carré, de dix ou

douz
fond
quin
vien
rête
plus

Jen
vingt
te m
Laho

La
elle
il s'y
nians

Cet
nom,
grés d
vingt
tières
ville d
était la
teurs p
fameux
moins
beaux

DE L'INDOUSTAN. 95

douze pieds de longueur & d'autant de profondeur. Ce phénomène dure l'espace de quinze jours, après lesquels son cours devient moins réglé, moins abondant, & s'arrête tout-à-fait vers la fin du mois, pour ne plus paraître de toute l'année.

JENGAPOUR.

Jengapour ou Jénupar, située à quatre-vingt-quatorze degrés de longitude, & trente minutes de latitude, est au nord-est de Lahor.

JEMBA.

La province de Jemba est à l'occident de celle du Pengab. C'est un pays montagneux; il s'y trouve une célèbre Pagode, où les Baniens vont en pèlerinage.

DEHLI.

Cette province, dont la capitale porte le nom, est située à quatre-vingt-dix-sept degrés de longitude, & à vingt-huit degrés vingt minutes de latitude. Elle a pour frontières les provinces de Jemba & d'Agra. La ville de Dehli est fort ancienne, & jadis elle était la capitale de l'Indoustan. Quelques Auteurs prétendent qu'elle a été la résidence du fameux Porus, vaincu par Alexandre : au moins les ruines de ses palais & les tombeaux de ces anciens rois, prouvent qu'elle

96 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

à dû être sa splendeur dans les tems reculés.

La ville de Dehli a cessé d'être considérable, aussitôt que l'empereur Scha-Jéhan, rebuté des horribles chaleurs de sa résidence d'Agra, eût fait bâtir une nouvelle ville à la porte de celle-ci, pour y passer une partie de l'été. Les deux villes ne sont séparées que par une grande muraille, & cette dernière porte le nom de Jehannabat, qui signifie ville de Jéhan. Jehannabat est extrêmement peuplée, les maisons sont vastes & bâties toutes au milieu de très-grands enclos : on y entre du côté de Dehli par une large rue bordée de voûtes, dont le dessus est en plate forme, & qui servent aux marchands. Cette rue est terminée par une grande place, sur laquelle est le palais de l'Empereur.

L'enceinte du palais impérial a plus d'une demi-lieue de circuit. Ses murailles sont de pierres de taille, avec des créneaux & des tours ; les fossés sont remplis d'une eau vive. La grande porte ni la première cour, où les seigneurs peuvent entrer sur leurs éléphants, n'offrent rien de remarquable ; « mais après » cette cour, dit Tavernier, on entre dans » une sorte de rue ou de grand passage, » dont les deux côtés sont ornés de beaux » portiques, sous lesquels une partie de la » garde à cheval se retire dans plusieurs petites chambres. Ils sont élevés d'environ » deux pieds, & les chevaux qui sont attachés en dehors à des anneaux de fer, ont » leurs mangeoires sur les bords. Dans quel-
» ques

» qu
» qu
» pa
» qu
» &
» sta
» gra
» en
» log
» tac
» cou
» por
» fall
» pre
» ses
» loir
» se t
» les
» que
» mo
» reti
» on c
» ce,
» viro
» de t
» mar
» avec
» tien
» C'
» bord
» théa
» reur
» C'est
T

ns reculés.
 considéra-
 Jehan, re-
 résidence
 ville à la
 une partie
 parées que
 e dernière
 gnifie ville
 ment peu-
 cies toutes
 on y entre
 ue bordée
 te forme,
 te rue est
 r laquelle

plus d'une
 es sont de
 ux & des
 eau vive.
 ur, où les
 éléphants,
 mais après
 entre dans
 passage,
 de beaux
 rtie de la
 usieurs pe-
 d'environ
 sont attâ-
 e fer, ont
 Dans quel-
 » ques

» ques endroits on y voit de grandes portes,
 » qui conduisent à divers appartemens : ce
 » passage est divisé par un canal plein d'eau,
 » qui laisse un beau chemin des deux côtés,
 » & qui forme de petits bassins à d'égaies di-
 » stances ; il mène jusqu'à l'entrée d'une
 » grande cour, où les Omhras font la garde
 » en personne. Cette cour est environnée de
 » logemens assez bas, & les chevaux sont at-
 » tachés devant chaque porte. De la seconde
 » cour, on passe à la troisième, par un grand
 » portail, à côté duquel on voit une petite
 » salle, élevée de deux ou trois pieds, où on
 » prend les vestes, dont l'empereur honore
 » ses sujets, ou les étrangers Un peu plus
 » loin, sous le même portail, est le lieu où
 » se tiennent les tambours, les trompettes &
 » les hautbois, qui se font entendre quel-
 » ques momens avant que l'empereur se
 » montre au public, & lorsqu'il est prêt à se
 » retirer. Au fond de cette troisième cour,
 » on découvre le divan, ou la salle d'audien-
 » ce, qui est élevée du rez-de-chaussée d'en-
 » viron quatre pieds, & tout-à-fait ouverte
 » de trois côtés. Trente-deux colonnes de
 » marbre, d'environ quatre pieds en carré,
 » avec leur piedestal & leurs moulures, sou-
 » tiennent la voûte.

» C'est au milieu de cette salle, & près du
 » bord qui regarde la cour, en manière de
 » théâtre, qu'on dresse le trône où l'empe-
 » reur donne audience & dispense la justice.
 » C'est un petit lit, de la grandeur de nos

98 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

» lits de camp, avec ses quatre colonnes,
 » un dossier, un traversin & la courte-pointe.
 » Toutes ces piéces sont couvertes de dia-
 » mans; & lorsque l'empereur vient s'y as-
 » seoir, on étend sur le lit une couverture
 » de brocard d'or, ou quelque riche étoffe
 » piquée. Il y monte par trois petites mar-
 » ches de deux piéds de long; à l'un des cô-
 » tés on élève un parasol, sur un bâton de
 » la longueur d'une demi-pique, & l'on at-
 » tache à chaque colonne du lit les armes de
 » l'empereur, c'est-à-dire, sa rondache, son
 » sabre, son arc, son carquois & ses flèches.

» Dans la cour au-dessous du trône, on a
 » ménagé une place de vingt piéds en quar-
 » ré entourée de balustres, qui sont couverts
 » tantôt de lames d'argent, tantôt de lames
 » d'or. Les quatre coins de ce parquet sont
 » la place des secrétaires d'état, qui font
 » aussi la fonction d'avocat dans les causes
 » civiles & criminelles. Le tour de la balu-
 » strade est occupée par les seigneurs & les
 » musiciens; car, pendant le divan même,
 » on ne cesse point d'entendre une musique
 » fort douce, dont le bruit n'est pas capa-
 » ble d'apporter de l'interruption aux affaires
 » les plus sérieuses. L'empereur assis sur son
 » trône, a près de lui quelqu'un des pre-
 » miers seigneurs, ou ses seuls enfans. En-
 » tre onze heures & midi, le premier mini-
 » stre d'état vient lui faire le rapport de tout
 » ce qui s'est passé dans la chambre où il
 » préside, & lorsque son rapport est fini,

HIQUE

colonnes,
te-pointe.
es de dia-
ent s'y af-
ouverture
che étoffe
tites mar-
un des cô-
bâton de
& l'on ar-
armes de
lache, son
s flèches.
ône, on a
s en quar-
t couverts
de lames
rquet sont
qui sont
les causes
de la balu-
eurs & les
un même,
e musique
pas capa-
ux affaires
ffis sur son
des pre-
nfans. En-
mier mini-
ort de tout
bre où il
t est fini,

DE L'INDOUSTAN. 99

» l'empereur se lève. Mais pendant que ce
» monarque est sur le trône, il n'est permis
» à personne de sortir du palais.

» Vers le milieu de la cour, on trouve un
» petit canal; c'est en cet endroit où, pen-
» dant que le roi est sur son trône, tous
» ceux qui viennent à l'audience, doivent
» s'arrêter. Il ne leur est pas permis d'avan-
» cer plus loin sans être appelés, & les am-
» bassadeurs mêmes ne sont pas exempts de
» cette loi. Lorsque l'ambassadeur est venu
» jusqu'au canal, l'introducteur crie vers le
» divan, où l'empereur est assis, que le mi-
» nistre de telle puissance souhaite de parler
» à sa majesté. Alors un secrétaire d'état en
» avertit l'empereur, qui feint souvent de ne
» pas entendre: mais quelques momens après
» il lève les yeux, & les jettant sur l'ambas-
» sadeur, il donne ordre au même secrétaire
» de lui faire signe qu'il peut s'approcher.

» De la salle du divan, on passe à gauche
» sur une terrasse, d'où l'on découvre la ri-
» vière, & sur laquelle donne la porte d'une
» petite chambre, d'où l'empereur passe au
» ferrail. A la gauche de cette même cour,
» on voit une petite mosquée fort bien bâtie,
» dont le dôme est couvert de plomb, si par-
» faitement doré, qu'on le croirait d'or mas-
» sif. C'est dans cette chapelle que l'empé-
» reur fait chaque jour sa prière, excepté le
» vendredi qu'il se rend à la grande mos-
» quée. On tend, ce jour-là, autour des de-
» grés, un gros rets de cinq ou six pieds de

100 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

» haut, dans la crainte que les éléphants n'en
» approchent, & par respect pour la mosquée
» même.

» Le côté droit de la cour est occupé par
» des portiques qui forment une longue ga-
» lerie, où se trouvent les écuries impéria-
» les ». Tavernier, dont nous avons cru de-
voir extraire ce détail, auquel nous n'au-
rions pas eu occasion de revenir, assure que
le moindre cheval de l'empereur avait coûté
trois mille écus, & qu'il y en avait qui
avaient été payés trente mille livres.

Le fameux Thamas-Kouli-Kam, ayant
porté la guerre dans l'Indoustan, s'empara
de Jéhannadab, & y trouva d'immenses ri-
chesses.

B A N D O.

La province de Bando est située au centre
de l'empire, entre Jesselmire, Agra & Dehli.
La ville d'Asmire, qui est dans cette provin-
ce, a été long-tems la résidence des empe-
reurs; elle est située à quatre-vingt-dix-sept
degrés de longitude, & vingt-huit degrés
vingt minutes de latitude.

M A L O U É.

La province de Maloué est très-fertile;
elle est arrosée par la rivière de Cepra, qui
ensuite va se jeter dans le golphe de Cam-
baie.

APHIQUE
léphans n'en
r la mosquée

occupé par
longue ga-
impéria-
avons cru de-
nous n'au-
r, assure que
avait coûté
n avait qui
vres.

Kam , ayant
n , s'empara
mmenses ri-

ée au centre
gra & Dehli.
ette provin-
e des empe-
ngt-dix-sept
huit degrés

ès - fertile ;
Cepra , qui
he de Cam-

DE L'INDOUSTAN. 101

CHITOR.

Ce pays était autrefois un royaume très-considerable. On n'y trouve plus que des ruines ; il a Kandish à l'orient, & Guzarate au sud, à quatre-vingt-trois degrés de longitude & vingt-trois de latitude.

GUZARATE.

Cette province, une des plus puissantes & des plus belles de l'empire, est appelée par les Portugais le royaume de Cambaie, du nom de cette ville où ils avaient formé le principal établissement de leur commerce. Ce fut vers l'année 1595, que cette riche contrée tomba sous la domination du Grand Mogol Ekbar. Il y fut appelé par un seigneur du pays, à qui le dernier roi de Guzarate, nommé Sultan Mahmouth, en avait donné le gouvernement général à sa mort, en lui confiant la tutelle de son fils unique. La tyrannique conduite de ce gouverneur lui fit autant d'ennemis qu'il avait de grands seigneurs dans ce royaume, & dans l'impossibilité où il se trouva de se soutenir avec ses propres forces, il implora la protection du Mogol, en faveur de son pupille. Ekbar conduisit une armée dans le Guzarate, il soumit tous les seigneurs révoltés; mais au lieu de se contenter pour ce service d'une ville & de son territoire, qui lui avaient été promis, il

G iij

102 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

mît dans les fers le traître gouverneur & son malheureux pupille, & s'empara de tout son royaume, dont il transmit la possession à ses successeurs.

Il n'y a point de provinces du vaste empire du Mogol, qui dans son étendue puisse compter autant de villes célèbres que la province de Guzarate. Entre celles qui peuvent être distinguées, on doit citer Amadabath, ancienne capitale du royaume, située à vingt-trois degrés trente-deux minutes du nord. Sa circonférence est de sept lieues, ses rues sont larges, & tous les édifices ont un air de grandeur & de magnificence. Elle fait un immense commerce, & le revenu de son gouvernement monte, assurent les voyageurs, à plus de six millions d'écus.

Cambaie est une ville charmante & bâtie dans la plus agréable situation, mais elle n'est pas à comparer à l'importante ville de Surate, qui est arrosée par le Taphy, belle & grande rivière, qui forme un port, où les plus gros vaisseaux de l'Europe peuvent entrer facilement. Le climat est extrêmement chaud, mais cette chaleur est tempérée par des pluies douces & par des vents qui soufflent constamment dans certains mois. Ce mélange d'humidité & de chaleur, fertilise le terrain de Surate, qui est naturellement sec, & les moissons de bled & de riz y sont des plus abondantes. La grande place de Surate est environnée de superbes édifices, & le château qui la termine n'est pas le

moi
parg
on e
ges
mur
nêtr
trav
tues
rent
agré
toits
vent
on y
frais

C
gieu
& d'
zara
se no
com
font
bafa
prop
yeux
men
mes
& d'
prou

C
celle
pou

moindre de ses ornemens. Les habitans n'épargnent rien pour embellir leurs maisons ; on est étonné de voir les plus beaux ouvrages de menuiseries en orner les dehors ; les murs , les pavés sont de porcelaine , les fenêtres laissent percer doucement le jour à travers les écailles de crocodiles & de tortues , & les nacres de perles , dont les différentes couleurs rendent la lumière plus agréable , sans la rendre plus obscure. Les toits des maisons sont en plate-forme , & servent le soir à la promenade ; souvent même on y fait tendre des lits , pour respirer le frais.

Quoiqu'il se trouve une quantité prodigieuse de Persans , d'Arabes , d'Arméniens & d'autres étrangers dans la province de Guzarate , les anciens habitans du pays , qui se nomment proprement Hindoys ou Indous , composent encore le plus grand nombre. Ils sont idolâtres ; les hommes ont la couleur basanée , sont robustes & d'une taille bien proportionnée : ils ont le visage large , les yeux noirs , & se font raser la tête & le menton , excepté les moustaches. Les femmes sont petites , bien prises dans leur taille & d'une propreté singulière. C'est dans cette province qu'on trouve sur-tout des Baniens.

C A N D I S H.

C'est de toutes les provinces de l'empire celle qui est la plus avancée au sud. Elle a pour capitale Brampour , qui était jadis la

104 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE
résidence du roi de Décan , avant que le
Grand Mogol l'eût réunie à sa couronne.

BERAR.

La province de Berar touche à celle de Guzarate du côté du midi ; elle est bornée à l'orient par celle de Bengale , au nord par celle de Maloué , & à l'ouest par celle de Candish.

NARVAR.

Narvar se trouve entre les provinces de Bengale , du Gualar , d'Agra & de Sambal.

GUALAR.

La capitale de cette province , est célèbre par une forteresse qui sert de prison d'état.

AGRA.

Cette province est une des plus considérables de l'empire , & en quelque sorte elle tient le premier rang entre toutes les autres , par l'avantage que la capitale a d'être regardée comme la résidence presque continuelle de l'empereur. Agra , qui donne son nom à la province , est arrosée par la rivière de Gemené , qui la traverse entièrement , & se jette ensuite dans le Gange , au-dessus du royaume de Bengale. Cette ville est fort grande , & entourée d'une bonne muraille de

pierre
Ses ru
trouve
de lieu
ques
quinze
vingt
gers ,
magasi
concie
des ma
& ce
négoci
temen
cens b
de sup
d'asyle
que l'e
d'y fai

Samb
Narvar

Bika
située à
tude , &
de latit
environ
largeur

DE L'INDOUSTAN. 105

pierres de taille rouges, avec un large fossé. Ses rues sont belles & spacieuses, & il s'en trouve de voûtées, qui ont plus d'un quart de lieue de long, où sont placées les boutiques des marchands & des artisans. Elle a quinze bazards ou marchés, environ quatre-vingt caravanseras pour les marchands étrangers, avec de très-beaux appartemens, des magasins, des voûtes & des écuries. Des concierges, doivent veiller à la conservation des marchandises déposées dans ces endroits, & ce sont eux qui vendent des vivres aux négocians, qu'ils sont obligés de loger gratuitement. On trouve dans Agra jusqu'à huit cens bains publics : il y a un grand nombre de superbes mosquées; quelques-unes servent d'asyles aux criminels, & sont si respectées, que l'empereur lui-même n'a pas le pouvoir d'y faire enlever un coupable.

SAMBAL.

Sambal est frontière de la province de Narvar, & n'a rien de recommandable.

BAKAR.

Bikanar, capitale de cette province, est située à cent degrés vingt minutes de longitude, & vingt-huit degrés quarante minutes de latitude du nord. Ce pays a de longueur environ soixante lieues, sur vingt-cinq de largeur.

106 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

N A G R A K U T.

Cette province septentrionale de l'empire est toute remplie de montagnes. Sa capitale qui porte aussi le nom de Nagrakut, est recommandable par un temple qui possède d'immenses richesses, & dont le pavé est entièrement couvert de lames d'or. On y voit la figure d'un monstre hideux, nommé Matta par les Indiens, & en l'honneur duquel ces idolâtres se coupent un petit morceau de la langue. Ils vont aussi en pèlerinage à la ville de Kanamaka, pour y adorer des flammes qui sortent d'une fontaine, dont les eaux sont absolument froides.

S I B A.

C'est une province, qui s'étend à l'est jusqu'aux montagnes. Les eaux du Gange paroissent sortir d'un rocher, qui, aux yeux des Indiens, ressemble à la tête d'une vache, & attirés par cette idée, ils viennent particulièrement se baigner dans cet endroit.

Karkares, Gor, Pitan, Patna, Kandouana, Jesuat, Meouat & Udeffa, sont des provinces qui n'ont rien de recommandable.

B E N G A L E.

Cette province était anciennement un royaume considérable, qui a donné son nom

de l'empire
s. Sa capitale
akur, est re-
possède d'im-
avé est entié-
On y voit la
nommé Matta
ur duquel ces
orceau de la
nage à la ville
des flammes
ont les eaux

nd à l'est jus-
du Gange pa-
aux yeux des
ne vache, &
nent particu-
ndroit.

a, Kandoua-
font des pro-
mandable.

nnement un
nné son nom

DE L'INDOUSTAN. 107

au golphe, qui reçoit le Gange par quatre embouchures. Le golphe de Bengale s'étend entre les terres l'espace de huit cens milles & davantage. Il se rétrécit de plus en plus vers le nord, & finit à vingt-deux degrés de latitude à l'entrée du Gange. La chaleur de cette contrée est tempérée par de grosses pluies, qui inondent les terres, & obligent souvent les habitans de se servir de bateaux pour aller & venir.

DÉKAN.

La province de Dékan est située au sud de Guzarate, & s'étend depuis le commencement de la riviere de Bath jusqu'à celle d'Al-liga, l'espace de deux cens cinquante milles. On prétend qu'elle renferme trois cens soixante forts. Sa capitale se nomme Admed-Niguer.

On compte dans l'Indoustan quatre-vingt-quatre princes Indiens, ou Rajas, qui conservent une ombre de souveraineté dans leurs pays, qui payent un tribut au Grand Mogol, & qui servent dans ses armées. Le Rana, Raja de Zédussié, est sans doute le plus considérable de ces grands tributaires. Il prétend tirer son origine du fameux roi Porus, & prend le titre de fils de celui qui se sauva du déluge. Il peut armer deux cents mille hommes & cinquante mille chevaux. Lui seul a conservé le droit de marcher sous un parasol; honneur réservé à l'empereur.

108 PRÉCIS HISTORIQUE

Le Raja de Rator est le second en puissance, & peut assembler une aussi forte armée que le Rana. Le Raja de Chagué met en campagne quatorze mille hommes de cavalerie. Les autres Rajas fournissent, les uns vingt-cinq mille soldats, les autres vingt-cinq mille cavaliers, & tous sont obligés de conduire eux-mêmes leurs troupes, lorsque l'empereur entreprend une guerre.

C H A P I T R E I I.

Précis historique de l'Empire Mogol.

C'EST à Timur-Beg, vulgairement appelé Tamerlan, qu'on doit rapporter la fondation de l'empire Mogol dans les Indes. Ce conquérant, maître de l'Indoustan, qu'il avait subjugué par la force de ses armes, après avoir renversé le trône de Bajazet, empereur des Turcs, mourut en 1405, & laissa à ses trois fils ses vastes états. Miracha, le troisième de ses enfans, eut en partage l'Iraque persienne, le Cabulestan & les Indes. C'est à ce prince qu'il faut nécessairement remonter pour fixer l'époque de l'établissement du trône impérial dans l'Indoustan. On ignore l'année de la mort de Miracha, & l'on croit que son fils aîné lui succéda, mais que celui-ci fut bien-tôt dépossédé par son cadet, qui à son tour perdit la couronne & la vie, par les

D
intrigu
ses suj
porta f
& s'em
Usum-
prit pr
1469. S
contin
rut en
céda à
kan, il
& d'ab
Samark
grand e
1530.
Hom
trône d
pateur,
mort d
Ekbar,
il joign
Candish
Jéhan-
que des
tant plu
pas d'un
ses prop
1627.
pellé au
bien-tôt
se fit pr
Jéhan.
prudem

DE L'EMPIRE DU MOGOL. 109

intrigues de son frere aîné Abouchaid, que ses sujets rappellerent au trône. Abouchaid porta souvent la guerre du côté de la Perse, & s'empara de la ville de Samarkan; mais Ufum-Cassar, de la race des Turcomans, le prit prisonnier, & lui fit trancher la tête en 1469. Seick-Omar, un des fils d'Abouchaid, continua de régner dans l'Indoustan, & mourut en 1493. Babar, fils de Seick-Omar, succéda à son pere; mais poursuivi par Schasbekkan, il fut heureux de conserver les Indes, & d'abandonner à son ennemi le royaume de Samarkan. C'est l'époque de la division du grand empire des Mogols. Babar mourut en 1530.

Homayum, fils de Babar, monta sur le trône des Indes, en fut chassé par un usurpateur, reprit les rênes de l'empire après la mort du tyran, & finit ses jours en 1552. Ekbar, fils d'Homayum, fut un conquérant: il joignit à ses états Guzarate, le Dékan & Candish, rebâtit Agra, & mourut en 1605. Jehan-guir, fils de ce dernier, n'éprouva que des malheurs pendant son règne, & d'autant plus cruels, que les coups ne partaient pas d'une main ennemie; mais de celle de ses propres enfans. Il termina sa carrière en 1627. Un petit-fils de Jehan-guir fut appelé au trône après sa mort, mais il en fut bien-tôt chassé par son oncle Corone, qui se fit proclamer empereur, sous le nom Schah-Jéhan. Celui-ci avait quatre fils, à qui imprudemment il donna les plus importantes

110 PRÉCIS HISTORIQUE

vice-royautés. Ces perfides ne se servirent des faveurs de leur pere, que pour lui faire une guerre cruelle : mais Aureng-zeb, qui était le troisiemé, sçut se délivrer de ses rivaux, qu'il fit massacrer en différens tems, prit la couronne impériale, & retint son pere Scha-Jéhan en prison jusqu'à sa mort, qui arriva en 1666.

Aureng-zeb, maître de l'empire, né jaloux & défiant, & soupçonné d'avoir hâté les jours de son pere par le poison, ne devait pas s'attendre à être traité par ses fils avec plus de respect & d'humanité ; en effet son règne fut troublé par leurs intrigues. Cependant l'empereur ne laissa pas de soumettre le roi de Visapour, de conquérir le Carnate, & de s'emparer du royaume de Golkonde, dont le souverain mourut dans les fers du vainqueur. Ce fut dans la personne de ce malheureux roi, que finit, en 1698, la race des rois de Golkonde, qui tiraient leur origine des anciens rois du Bisnagar. Aureng-zeb, âgé de plus de cent ans, mourut en 1707.

Cha-Halam, fils d'Aureng-zeb, lui succède, après s'être défait de ses freres : il laisse son trône à son fils Dgihandar, qui aussi cruel que ses prédécesseurs, combat ses trois freres & les tue, mais il est mis en fuite, & se voit ravir la couronne par Ferruh-sier, petit-fils de Cha-Halam, que ses sujets firent mourir en 1719. Deux autres petits-fils de Cha-Halam, furent successivement placés sur

le trô
né,
peu
Ne
lution
petit-
le trô
se vit
penda
tir, l
Kouli
har,
Mog
Il con
Maha
forces
bre co
med-c
la pai
tions
fortun
& lui
gne d
« Est-
» le se
» ser v
» que
» sein
» n'ex
» de v
» sonn
» siez
» arme

DE L'EMPIRE DU MOGOL. III.

le trône : Rebi-ed-Deredjar, qui fut assassiné, & son frere Resi ed-Deoulet, qui vécut peu de tems.

Nous touchons à la plus étonnante révolution. Nafre-Idin-Muhammed-chah, aussi petit-fils de Cha-Halam, ayant été placé sur le trône après la mort de Resi-ed-Deoulet, se vit pendant quelques années dans la dépendance de ses ministres. Il venait d'en sortir, lorsqu'en 1739, le fameux Thamas-Kouli-Kan, s'étant rendu maître de Candahar, profitant de la mollesse de la cour du Mogol, vint porter le ravage dans les Indes. Il conduisit son armée entre Lahor & Dehli. Muhammed-chah l'attaque avec toutes les forces de l'empire ; mais que peut le nombre contre le courage & la fortune ? Muhammed-chah est vaincu, & forcé de demander la paix. Le vainqueur en dicte les conditions humiliantes. Il invite le faible & infortuné Muhammed-chah à un superbe festin, & lui parle en ces termes, qu'un auteur digne de foi (M. Orter) nous a conservés :

« Est-il possible que vous ayez abandonné
» le soin de votre état, au point de me laisser venir jusqu'ici ? Quand vous apprîtes
» que j'étais parti de Candahar, dans le dessein d'entrer dans l'Inde, la prudence
» n'exigeait-elle pas que, quittant le séjour
» de votre capitale, vous marchassiez en personne jusqu'à Lahor & que vous envoyassiez
» quelque'un de vos généraux avec une
» armée jusqu'à Kaboul, pour me disputer

112 PRÉCIS HISTORIQUE

» les passages? Mais ce qui m'étonne le plus,
» c'est de voir que vous ayez eu l'imprudenc-
» ce de vous engager dans un entretien avec
» moi, qui suis en guerre avec vous, & que
» vous ne sachiez pas que la plus grande
» faute d'un souverain est de se mettre à la
» discrétion de son ennemi. Si, ce qu'à Dieu
» ne plaise, j'avais quelques mauvais desseins
» sur vous, comment pourriez-vous vous en
» défendre? Maintenant je connais assez vos
» sujets, pour savoir que grands & petits,
» ils sont tous des lâches, ou même des traî-
» tres. Mon dessein n'est pas de vous enle-
» ver la couronne; je veux seulement voir
» votre capitale, m'y arrêter quelques jours,
» & retourner ensuite en Perse». Quelles le-
çons pour les souverains!

Thamas disperse l'armée indienne, & or-
donne aux différens corps dont elle est com-
posée, de retourner dans leurs provinces. Il
se rend maître de la caisse militaire, des ri-
chesses, de l'artillerie & des munitions qui
se trouvent dans le camp. Tout part pour la
Perse, tandis que le vainqueur, à la tête de
ses troupes victorieuses, & traînant le mo-
narque à sa suite, s'achemine vers Dehli, &
fait une entrée triomphante dans cette capi-
tale. Cependant le bruit court que le con-
quérant vient d'expirer. Quelques citoyens
s'arment promptement: pendant la nuit ils
tombent sur les Persans, & en massacrent
environ deux mille. Soit que le hasard eût
produit cette fausse nouvelle, soit que la ma-
lignité

ligni
sein,
Dehl
fut li
un b
pierre
blé p
gnols
vainq
Mogo
porte
pour l
eut l'a
& de l
» si tu
» voie
» ples
surpâte
» suis p
» phéte
» ni ro
» je su
» natio
» ber sa
rait exa
de l'emp
millions
tous les
En part
pereur c
vré d'un
ni plus t
ministrat
Tom

DE L'EMPIRE DU MOGOL. 113

lignité de Thamas l'eût fait divulguer à dessein, elle lui servit de prétexte pour mettre Dehli au pillage. Cette malheureuse ville fut livrée aux flammes, & le soldat y trouva un butin immense en or, en argent & en pierres précieuses. Enfin, après avoir rassemblé plus de richesses que jamais les Espagnols n'en trouvèrent dans le Mexique, le vainqueur partit, & laissa le gouvernement du Mogol entre les mains d'un viceroi. On rapporte qu'un Dervis, touché de compassion pour les malheurs qui accablaient sa patrie, eut l'audace de se présenter devant Thamas, & de lui dire: « Si tu es Dieu, agis en Dieu; » si tu es prophète, conduis-nous dans la » voie du salut; si tu es roi, rends tes peuples heureux & ne les détruis pas. » L'usurpateur répondit sans s'émouvoir: « Je ne » suis pas Dieu, pour agir en Dieu, ni prophète, pour montrer le chemin du salut, » ni roi pour rendre les peuples heureux; » je suis celui que Dieu envoie contre les » nations, sur lesquelles il veut faire tomber sa vengeance. » Par un calcul qui paraît exact, il est à croire que Thamas enleva de l'empire du Mogol plus de dix-huit cents millions de nos livres, indépendamment de tous les effets qu'il fit transporter en Perse. En partant, il déclara qu'il rétablissait l'empereur dans la possession de ses états. Délivré d'un cruel ennemi, l'Indoustan n'en fut ni plus tranquille, ni plus heureux sous l'administration du faible Muhammed; les mi-

nistres se firent une guerre sourde & destructive, & l'état ne commença à respirer que lorsqu'on apprit que Thamas-Kouli-Kan avait été assassiné en Perse au milieu de ses triomphes.

Depuis quelques années de nouveaux fléaux sont venus tomber sur le Mogol : les Rajas, les princes tributaires ont secoué le joug de leur monarque légitime, & l'empire sans loix, accablé sous le poids d'un affreux despotisme, est en proie aux fureurs de l'anarchie.

CHAPITRE III.

Loix & Gouvernement de l'Empire du Mogol.

LE souverain de l'Indoustan est despotique dans toute l'étendue de ce terme : les peuples sont moins sujets qu'esclaves. L'empereur nomme un grand visir, & souvent ce premier ministre n'a qu'un titre vain, sans autorité réelle. C'est quelquefois un prince du sang qui est revêtu de cette dignité, d'autrefois ce sera un vil favori sans mérite, ou le père d'une favorite, tiré de la condition la plus abjecte. L'absolu pouvoir réside ordinairement dans deux suprêmes officiers, qu'on peut nommer secrétaires d'état, dont l'un rassemble tous les trésors de l'empire,

* La roupie
M. Otter.

& l'autre les distribue. Il y en a un troisième, dont la charge toujours odieuse, mais lucrative, lui donne le droit de s'emparer de tous les héritages des sujets qui meurent au service du prince. Ces trois ministres sont toujours tirés de la classe des officiers de l'armée, ainsi que ceux qui doivent la commander.

Les grands de l'état sont partagés en deux classes, les Omhras & les Rajas : les Omhras sont Mahométans, les Rajas sont les princes Indiens. Les troupes de l'empire sont nécessairement commandées par les Omhras, sous l'autorité de l'empereur, ou de deux princes du sang, lorsqu'il ne se met pas à la tête de son armée : les troupes auxiliaires sont sous les ordres des Rajas de leur nation. C'est à l'empereur Eckbar qu'on doit les loix & les réglemens, qui subsistent encore aujourd'hui, par rapport à l'état militaire. Les bas officiers sont séparés en trois classes de douze mois, de six mois & de quatre mois ; cependant tous font également le service pendant toute l'année. L'officier de la classe de douze mois reçoit une paie de sept cents roupies * : celui de la classe de six mois en reçoit une de trois cents soixante-quinze, & celui de quatre mois en touche une de deux cents cinquante. L'officier que l'on

* La roupie vaut environ quarante-cinq sols, suivant M. Otter.

tire d'une de ces classes pour le faire passer à un grade supérieur, a pour lors mille roupies d'appointemens, & est décoré du titre de Omhra ; il est tenu d'entretenir un éléphant & deux cents cinquante cavaliers : mais comme dans ce cas la dépense excéderait de beaucoup la recette, l'empereur lui assigne toujours en même-tems quelque domaine, & lui passe dix roupies par jour pour l'entretien de chaque cavalier.

Les pensions des Omhras ne sont pas toutes égales ; en les rassemblant toutes, on ne croit pas qu'elles puissent monter à moins de trois millions de roupies.

La justice est uniformément exercée dans tout l'empire. Un viceroy, un gouverneur de province, le chef d'une ville ou d'une bourgade, sont juges-nés dans l'étendue qu'ils gouvernent, & ils décident souverainement toutes les affaires civiles & criminelles qui leur sont présentées : ce n'est cependant pas qu'il ne soit permis à tout sujet de porter sa contestation au tribunal, qu'il juge à propos de choisir, & même à celui de l'empereur. Dans toutes les villes il y a un Cadi auquel sont attribuées certaines causes. Le Kutual est l'officier général de police ; qui fait en même-tems l'office de grand prévôt. Ce juge a un nombre considérable d'espions, qui, sous le titre de valets publics, ont le droit d'entrer dans les maisons pour les balayer : ce sont eux qui lui rendent un compte exact de tout ce qui s'y passe. Au reste, cet officier

D
est resq
les vols
sa jurisd
vorces
lever e
L'arr
ordres
flamme
& résid
la gard
corps o
l'empir
les fron
qu'en t
auxiliai
qui le c
suis tou
il mont
lerie, f
quantité
troupes
on disti
de l'em
Daroga
sont ma
dre le fo
cirer en
la masse
Pour en
avoir ser
autres ce
sance ne
ce n'est

DE L'EMPIRE DU MOGOL. 117

est responsable sur ses appointemens de tous les vols qui se commettent dans le ressort de sa juridiction. Le Cadi prononce sur les divorces & autres difficultés, qui peuvent s'élever en matière de religion.

L'armée de l'empire est composée de trois ordres de milice; le premier corps est constamment attaché au service de l'empereur, & réside dans la capitale. C'est lui qui fournit la garde journalière du palais : le second corps occupe les forteresses répandues dans l'empire, & est mis en garnison dans les villes frontières; le troisième ne se rassemble qu'en tems de guerre : ce sont les troupes auxiliaires des Rajas & princes tributaires qui le composent. Le premier corps d'armée suit toujours le monarque dans ses voyages; il monte à cinquante mille hommes de cavalerie, sans y comprendre une prodigieuse quantité de fantassins. Entre les différentes troupes qui forment cette garde nombreuse, on distingue celle des quatre mille esclaves de l'empereur, qui est sous la conduite du Daroga, officier de distinction. Ces esclaves sont marqués au front; & jurent de défendre le souverain au prix de leur sang. On peut citer encore les gardes de la masse d'or, de la masse d'argent, & ceux de la masse de fer. Pour entrer dans ces compagnies, il faut avoir servi avec quelque distinction dans les autres corps de la milice; car comme la naissance ne donne aucun rang dans l'empire, ce n'est que par ses services qu'on peut s'é-

118 LOIX ET GOUVERNEMENT, &c.

lever aux premières dignités. Les seuls nobles reconnus au Mogol, sont ceux qui prétendent descendre de Mahomet.

Les armes de la cavalerie, sont l'arc, le carquois chargé de cinquante flèches, le javelot, le cimenterre, le poignard & le bouclier. Les armes de l'infanterie sont l'arc & les flèches, le mousquet & la pique.

On peut compter au nombre des forces de l'empire cinq cents éléphants, entretenus dans les écuries du palais, & exercés également pour la chasse & le combat. L'artillerie de l'état est immense, mais les Indiens sont mauvais canonniers.

Il ne serait pas possible de déterminer justement les revenus annuels du monarque de l'Indoustan; mais on peut avancer sans craindre de se tromper, que ceux qu'il tire des fruits de la terre seulement, montent à près de quatre cents millions de roupies; & il est apparent que les revenus des douanes maritimes & autres, les droits par tête sur les Indiens idolâtres, la ferme des diamans, les héritages des officiers, les confiscations & les tributs des princes tributaires, montent beaucoup plus haut.



Ma

IL

tère

bite

son

vinc

ne c

ren

ve d

qui

au

& le

mar

mie

C

tans

de d

en g

con

gra

gne

ont

ne c

que

péu

bier

CHAPITRE IV.

Mœurs, usages & coutumes des peuples de l'Indoustan.

IL serait assez difficile d'établir un caractère national entre les divers peuples qui habitent les vastes états du Mogol. Chacun a son caractère particulier, & dans chaque province les mœurs, les usages & les coutumes ne doivent pas être uniformes. Cette différence est d'autant plus sensible, qu'il se trouve dans cette grande nation, d'autres nations qui s'y sont incorporées, & qui conservent au milieu d'elle leurs vices, leurs ridicules & leurs superstitions. Nous allons tâcher de marcher dans ce labyrinthe, à l'aide des lumières des observateurs les plus renommés.

On peut diviser les Mogols en Mahométans ou Maures, & en Payens ou Gentils, de différentes sectes. Les Maures Indiens ont en général les manières nobles & polies, la conversation agréable. Ils sont naturellement graves, doux & obligeans. L'inceste, l'ivrognerie & la turbuence, sont des vices qu'ils ont en horreur; mais ils sont voluptueux, & ne dédaignent pas de boire en secret des liqueurs fortes, & toutes les préparations qui peuvent les exciter à l'amour. Leur taille est bien proportionnée; ils sont robustes & lestes,

120 MŒURS, USAGES ET COUTUMES

& la couleur de leur teint est plus basanée que blanche.

L'habit ordinaire des hommes consiste en une longue robe d'étoffe de coton, d'or ou d'argent, qui pend au milieu de la jambe, & se ferme autour du cou. Sous cet habit, on porte une veste de soie à fleurs, qui descend seulement à la cuisse, la culotte est longue, & tombe jusqu'à la cheville du pied. Il y a quelque différence dans l'habillement des Guzarates, qui suivent la mode des Persans; mais tous ont de larges souliers, nommés séripous, qui sont ordinairement faits d'un cuir doré, & qu'ils peuvent ôter & reprendre avec facilité.

Leurs turbans sont quelquefois composés de vingt ou trente aunes de toile de coton rayée d'or & de soie, qu'ils savent arranger autour de leur tête, & ils ont communément deux ceintures l'une sur l'autre, & un riche synder ou sabre, passé au côté gauche.

Les filles & les femmes des Maures portent autour du corps un grand morceau de fine toile de coton, qui fait trois ou quatre tours à la ceinture, & qui pend ensuite jusqu'aux pieds. Sous cette toile, elles ont un caleçon d'une étoffe légère: de la ceinture en haut, elles sont ordinairement nues chez elles; mais lorsqu'elles sortent, elles jettent négligemment une espee d'écharpe sur leurs épaules, de sorte que ces deux habillemens qui voltigent sans cesse, ne dérobent presque rien de leurs charmes; leurs cheveux, qui

DE
font
art &
mes
d'un
Le
visée
cham
ont
bains
le lux
se gar
ont d
font
& séc
endui
de va
tes,
de ven
de go
chelles
ve tou
& les
de plu
fons de
& de p
Le f
porté a
Comm
vent av
chacun
ques, c
du maît
n'entre

DES PEUPLES DE L'INDOUSTAN. 121

sont ordinairement noirs, sont arrangés avec art & noués en boucles sur le dos ; les femmes en public ont toujours le visage couvert d'un voile de soie, excepté celles du peuple.

Les maisons des Maures sont vastes & divisées en plusieurs appartemens, avec leurs chambres & leurs salles : celles des riches ont de superbes jardins, accompagnés de bains commodes, de cabinets, & tout ce que le luxe & la mollesse, ont pu imaginer pour se garantir des chaleurs. Ordinairement elles ont des toits en terrasses, les murailles en sont de terre & d'argile, mêlées ensemble & séchées au soleil ; on a grand soin de les enduire d'un mélange de chaux & de fiente de vache, qui sert à les préserver des insectes, & par-dessus lequel on passe une sorte de vernis, fait d'herbe, de lait, du sucre & de gomme. Nous ne parlerons pas des richesses que recèlent ces bâtimens. On y trouve tout ce que la Chine, le Japon, la Perse & les Indes, peuvent offrir de plus superbe, de plus délicat & de plus précieux. Les maisons des pauvres ne sont bâties que d'argile & de paille, & couvertes de roseaux.

Le faste des grands seigneurs Maures est porté au-delà de ce qu'on peut imaginer. Comme ils ont plusieurs femmes, elles doivent avoir un appartement particulier, & chacune est servie par ses propres domestiques, qui n'ont rien de commun avec ceux du maître. Il n'y a point d'homme riche qui n'entretienne à sa solde un grand nombre

122 MŒURS, USAGES ET COUTUMES

d'officiers & de gardes. Les eunuques, les valets, les esclaves, les coureurs, les charretiers, les coupeurs de bois, les palefreniers, les porteurs de palanquins, sont quelquefois au nombre de six cents. Tous ces gens sont superbement vêtus, & c'est dancette étonnante suite qui précède & suit tous jours le seigneur Maure, que réside sa vanité.

Lorsque les Mogols vont en voyage, ils se servent communément de voitures tirées par des bœufs; mais ceux qui veulent se distinguer se servent de palanquins, portés par six ou huit hommes, selon la longueur du chemin. Rien n'est plus commode que ces espèces de litières, on peut y boire, y manger, y dormir à son aise, & même y recevoir ses amis ou ses femmes. Ordinairement on se fait accompagner par des musiciens.

L'usage dans les Indes est de s'asseoir sur des nattes ou sur des tapis, en croisant les jambes; mais lorsque les Mogols traitent des étrangers, ils ont la politesse de leur faire fervir des sièges. Les festins sont une des principales parties de leur dépense, ils sont somptueux & délicats. L'usage est que le maître de la maison se place sur un tapis vis-à-vis de ses conviés, & qu'alors le maître d'hôtel place vis-à-vis de chacun en particulier toutes sortes de mets, des confitures & des fruits.

Les enfans des personnes riches sont élevés dans des écoles publiques, qui sont te-

D
nu
que
tou
pre
tor
non
vre
la P
dat
pal
deu
fess
diti
C
ter
cis
des
fer
mar
des
peu
D
l'âg
doit
père
indie
dée,
possi
déra
elle
& l'o
Le f
d'un

DES PEUPLES DE L'INDOUSTAN. 123

nues par les Mullahs ou desservans des mosquées. Ils apprennent à lire, à écrire, & surtout à bien entendre l'alcoran. Quelques-uns prennent des leçons de philosophie, de rhétorique, de médecine, de poésie, d'astronomie & de physique. Les enfans des pauvres croupissent dans l'ignorance, & suivent la profession des pères; ainsi le fils d'un soldat devient soldat, & celui d'un porteur de palanquin, qui ne gagne que la valeur de deux ou trois sols par jour, embrasse la profession de son père, & n'aspire pas à une condition plus élevée.

Quoique ce ne soit pas ici la place de traiter de la religion de Mahomet, dont le précis se trouvera dans les articles des Turcs & des Persans, nous ne pouvons nous dispenser de rapporter quelques cérémonies des mariages, du divorce & des funérailles des Mogols Mahométans, qui diffèrent un peu de celles dont nous aurons à parler.

Dans l'Inde, les enfans sont fiancés dès l'âge de six à sept ans, mais le mariage ne doit être consommé que suivant l'ordre du père & de la mère, ou lorsque le tems est indiqué par la nature. La permission accordée, on conduit la fille au Gange, s'il est possible, ou si l'éloignement est trop considérable, sur le bord de quelque rivière, où elle doit se baigner. De retour, on la pare, & l'on n'oublie ni les fleurs, ni les parfums. Le futur, accompagné de tous ses amis, & d'une nombreuse suite de domestiques, sort

124 MŒURS, USAGES ET COUTUMES

de chez lui , monté sur un cheval superbement caparaçonné , & au son des instrumens , parcourt les principales rues de la ville ; ensuite il se rend à la porte de sa prétendue : les parens qui l'attendent , le conduisent dans une salle où il prend place sur un riche tapis. Un Mullah récite quelques prieres , & le Cadi reçoit le serment du nouveau marié , qui jure s'il répudie son épouse , de lui restituer sa dot. Cette cérémonie est terminée par un festin.

Un homme peut , suivant la loi , épouser autant de femmes qu'il est en état d'en nourrir , & de même elle lui permet de les congédier , en leur rendant ce qu'il a reçu d'elles. L'adultère est puni de mort , & le supplice est de fendre la femme en deux d'un coup de sabre. Lorsqu'une femme peut prouver que son mari a de mauvaises façons pour elle & qu'il l'a battue , elle s'adresse au juge qui prononce la séparation , & alors elle emmène ses filles avec elle , & les garçons restent au mari.

Il y a des seigneurs , & même de riches négocians , qui ont des femmes dans tous les endroits où leurs affaires les appellent. Ces femmes sont enfermées & gardées par des eunuques & des esclaves , & l'on ne doit pas douter qu'elles n'employent toutes les caresses possibles , pour attirer leurs époux dans les endroits qu'elles habitent.

Lorsqu'un Musulman est expiré , les femmes , les parens , les enfans , les domesti-

DES PEUPLES DE L'INDOUSTAN. 125

ques, & même les voisins, font pendant trois jours retentir l'air de leurs cris. Ensuite on lave le corps, & on l'ensevelit dans une toile fine, & l'on ne manque pas de le parfumer. On appelle quelques Mullahs qui viennent tourner plusieurs fois autour de la bière & réciter plusieurs prières. Ceci fait, huit hommes vêtus de blanc, portent le cercueil à la sépulture. Les parens suivent deux à deux, & avec beaucoup de modestie. Le corps doit être posé du côté droit dans le caveau, les pieds tournés vers le midi, & le visage vers l'orient. Tous ceux qui ont assisté à cette lugubre cérémonie, doivent se laver soigneusement.

CHAPITRE V.

Coutumes, mœurs & usages des Indiens idolâtres, que l'on appelle Baniens.

DANS l'empire du Mogol, les Baniens forment le second ordre des citoyens, dont les Mahométans composent le premier. Quoiqu'ils soient répandus dans toutes les provinces, on en trouve un bien plus grand nombre dans celles de Guzarate & de Cambaye. Les Baniens, dans ces pays, vivent parmi les Musulmans, à peu près de la même manière que les Juifs se comportent au milieu des Chrétiens. Ils ont naturellement plus de mo-

126 COUTUMES, MŒURS

deftie, de douceur, d'humanité & de bonne-foi que les autres Indiens. Appliqués tout entiers à leur négoce & à faire fleurir leurs manufactures, ils amassent des richesses immenses, & sont ordinairement les plus sûrs, les plus intelligens & les plus adroits commerçans des Indes. Il n'en est point qui n'exerce quelque profession utile. Tous sont banquiers, joailliers, écrivains, teneurs de livres & courtiers : leurs correspondances embrassent la Perse, la Chine, le Japon, les Indes, & ne se terminent qu'à Constantinople.

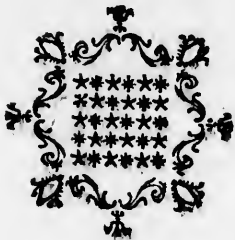
Au milieu de l'opulence que procure aux Baniens leur industrie toujours active, on ne doit pas s'étonner s'ils vivent avec autant de magnificence que les Mahométans : aussi leurs maisons sont-elles propres & commodes, leurs meubles riches & précieux, & leurs domestiques nombreux & bien entretenus. Il est vrai cependant que leur fortune ne les arrachent pas au mépris que conservent pour eux les chefs de la nation. Libres de se livrer à toutes les extravagances de leur culte superstitieux, le souverain leur fait payer cher cette permission ; & ce n'est qu'à force de présens & en payant de lourds tributs qu'ils parviennent à jouir du repos. Ce sont des éponges que l'on laisse remplir & que les premiers de l'état pressent dans leurs besoins, ou dans l'effervescence de leur avarice. Au reste, on peut dire que s'il n'y avait point de Baniens dans les états du Mogol, il n'y aurait ni com-

E
merc
des b
qui s
s'écha
l'or d
Le
d'une
pas la
& leu
font
vêtu
est tra
leur c
& ver
l'éte
ont d
étoffe
jusqu'
physic
longs
un rub
défigu

ET USAGES DES INDIENS, &c. 127

merçans, ni ouvriers, & qu'on ferait privé des belles étoffes de soie & de ces fines toiles qui se distribuent dans tous les pays, & qui s'échangent, peut-être follement, contre tout l'or de l'Europe.

Les Baniens portent des habits blancs, faits d'une fine toile de coton : leurs turbans n'ont pas la grandeur de ceux des autres Indiens, & leurs culottes sont plus courtes ; ils ne se font point raser la tête. Les femmes sont vêtues d'une toile de coton si fine, qu'elle en est transparente : cette espèce d'habillement leur descend jusqu'à la moitié de la jambe, & vers les reins il est attaché avec un cordon : l'été elles portent des sabots, & l'hiver elles ont des souliers de cuir doré, ou faits de riches étoffes. Les enfans vont exactement nus jusqu'à l'âge de six ans. Les Baniennes ont la physionomie agréable, les cheveux noirs & longs, attachés en boucles par derrière, avec un ruban. Leurs dents qu'elles noircissent les défigurent beaucoup aux yeux des Européens.



CHAPITRE VI.

Religion des Banians.

DEU X difficultés presque insurmontables empêcheront toujours un écrivain de rassembler des faits sûrs pour en composer l'histoire de la religion des Banians. D'un côté ces idolâtres, peu d'accord entr'eux sur les principes de leur croyance, refusent aux étrangers toute communication de leurs livres, & ne daignent pas entrer en dispute avec eux pour justifier leurs superstitions : de l'autre, ils ont donné tant de noms à leurs dieux, que souvent les voyageurs ont pris pour deux ou quatre divinités distinctes, une idole représentée sous des noms & des attributs différens. On peut ajouter à ces embarras, que le culte change suivant les provinces, & que d'ailleurs, ceux qui ont traité ces matières ont défiguré l'orthographe des noms, au point qu'il n'est pas possible de les reconnaître. Tâchons de débrouiller ce cahos, pour ne pas tomber dans les mêmes inconvéniens que nous venons de remarquer, & engageons le lecteur à comparer ce que nous allons dire de la religion des Banians, avec ce que nous avons précédemment rapporté des Bramines.

Dieu, disent les Banians, se voyant seul, crut qu'il n'était pas de sa grandeur que ses grandes & éminentes vertus demeurassent
dans

dans l
& tou
D'a
ble ; la
il les f
sur les
rent u
qui en
qu'il p
cette s
humide
boule
globe d
la mer
du firm
le soleil
& les f
brouille
commu
terre &
Dieu ac
minales
tes espè
quatre é
savoir,
le midi.
Dieu
l'homme
& d adm
produit
excellen
souffla d
de l'hom
Ton

dans l'obscurité. Il résolut de créer le monde & toutes les créatures qui l'habitent.

D'abord il créa les quatre élémens ensemble ; la terre, l'air, le feu & l'eau, & ensuite il les sépara. Pour remplir cet objet, il souffla sur les eaux, qui aussitôt s'enflèrent & devinrent une ampoule de la grosseur d'un œuf, qui en s'étendant peu à peu, forma le ciel, tel qu'il paraît, lumineux & transparent. Après cette séparation, Dieu prit la terre, encore humide, dans ses doigts, & en composa une boule ronde, dont la partie solide devint le globe que nous habitons, & la partie liquide, la mer qui l'environne ; il la plaça au milieu du firmament, & s'occupa peu après, à créer le soleil & la lune, pour distinguer les tems & les saisons. Les quatre élémens ainsi débrouillés, l'air s'empara du vuide, le feu communiqua sa chaleur à toute la nature, la terre & la mer produisirent des créatures, & Dieu accorda à chacune d'elles les vertus séminales propres à la procréation des différentes espèces d'êtres. Ce monde ainsi formé des quatre élémens, fut divisé en quatre parties ; savoir, l'orient, l'occident, le septentrion & le midi.

Dieu ayant créé le monde, travailla à faire l'homme & à le rendre capable de connaître & d'admirer ses ouvrages. Il dit à la terre, *produis l'homme*, & aussitôt on vit cette excellente créature sortir de son sein : Dieu souffla dessus & lui inspira la vie ; les lèvres de l'homme devinrent rouges & vermeilles ;

ses membres se remuèrent, il sentit, il pensa, il connut son créateur : Dieu lui donna une compagne ; cet homme s'appella *Pourous*, & la femme *Parcoutée* ; ils vécurent en bonne intelligence, ainsi que doivent faire le mari & l'épouse : ils se nourrirent des fruits de la terre, & ne touchèrent à aucune créature vivante.

Ces premiers humains eurent quatre fils, qui, en naissant, apportèrent chacun un caractère différent. L'ainé, nommé *Brammon*, tenait de la terre, & était mélancolique ; le second, nommé *Cuttery*, participait de la nature du feu, il était bouillant & guerrier ; le troisième, appelé *Shuddery*, avait l'esprit doux & flegmatique, & semblait tenir de l'eau ; enfin *Wyse*, qui était le quatrième, devait son caractère à l'air, & il avait l'esprit vif, léger & inventif. Ces différens tempéramens réglèrent la disposition des dons que Dieu fit aux quatre fils de *Pourous* & de *Parcoutée*. Il donna à *Brammon* le livre de sa loi, dans lequel était enseignée la manière dont il voulait être servi, avec ordre de faire connaître ses commandemens. Il accorda à *Cuttery* l'autorité sur les autres hommes, & le pouvoir de les contraindre par l'épée à travailler au bien général de la société, qui allait être établie. *Shuddery* reçut des balances, des poids, des mesures, pour lui faire entendre qu'il était destiné à enrichir les royaumes par le commerce, par les voyages & la navigation. Enfin *Wyse* fut

destiné
nécessi
le sou
d instr
imagin
Tel
de la c
de s'es
horran
frères
une au
humain
pour le
aux qu
Dieu
dre av
cher du
obéit :
au pied
femme
ordinair
gard éta
& son
femme
qui lui-
rencontr
tems, la
manda c
té. « J'y
» dre ex
» vivant
tant assis
Brammo

destiné à devenir l'inventeur de tous les arts nécessaires & d'agrémens ; & pour cet effet, le souverain maitre lui remit toutes sortes d'instrumens propres à exécuter ce que son imagination lui suggérerait.

Telle est la tradition des Banians au sujet de la création & de la manière dont le monde s'est peuplé ; ils ajoutent que Dieu, abhorrant l'inceste, ne voulut point marier les frères avec les sœurs, & qu'il pourvut par une autre voie à la propagation du genre humain : il créa, disent-ils, quatre femmes pour les quatre fils de Pourous, & les plaça aux quatre extrémités du monde.

Dieu un jour ordonna à Brammon de prendre avec lui le livre de la loi, & de marcher du côté où le Soleil se lève. Brammon obéit : il s'avança vers une haute montagne, au pied de laquelle coulait un ruisseau ; une femme s'y défaltérait ; elle était d'une taille ordinaire, mais bien proportionnée, son regard était modeste & doux, ses cheveux noirs & son teint d'une couleur olivâtre. Cette femme fut surprise à la vue de Brammon, qui lui-même ne fut pas peu étonné de cette rencontre. Après s'être considérés quelque tems, la femme rompit le silence & lui demanda ce qui l'attirait dans cet endroit écarté. « J'y suis venu, dit Brammon, par l'ordre exprès du créateur de toutes les choses vivantes. » Ils s'approchèrent alors, & s'étant assis sur l'herbe, la femme demanda à Brammon ce que c'était que le livre qu'il

portait , & ayant appris ce qu'il contenait , elle le pria de l'instruire dans sa religion : ensuite faisant réflexion que leur aventure avait quelque chose d'extraordinaire , ils ne doutèrent pas que la main de Dieu , qui les avait formés tous deux , ne les eût fait rencontrer pour s'unir par les liens indissolubles du mariage. Ils se marièrent donc , & peuplèrent l'orient. Cette femme s'appellait Savatrée.

Tandis que Brammon marchait du côté du lever du Soleil , son frère Cuttery avait pris sa course vers l'occident. Il ne respirait que le sang & les combats , & brûlait de trouver quelque ennemi redoutable , digne d'éprouver sa valeur. Après avoir long tems marché , il voit venir à lui une créature bien faite , dont les cheveux blonds voltigeaient sur ses épaules ; sa démarche était fière & majestueuse , elle tenait à la main un *Chuchery* , espèce d'instrument rond , dont la superficie est tranchante , & qui par le moyen d'un trou au milieu & d'une corde , qui y est placée , & que l'on attache au doigt , se lance à une fort grande distance. Cuttery avait une épée pour arme ; il se présente au combat. Tels que deux animaux courageux & féroces , ils se portent l'un & l'autre des coups terribles ; tous deux blessés , ils reviennent à la charge , & la nuit seule est capable de les séparer. Le lendemain ils voulurent se livrer de nouveaux assauts , mais la partie n'était pas égale. La femme , qui portait le nom de

Toddie
chery,
vait la
de Cut
elle po
peine
tombè
vue de
» natu
» t-il !
» nem
» de t
» cessé
» plaisir
» ble !
» tié &
» insul
» nous
ce disc
armes ,
versaire
eurent
cident.
Shud
ses deu
route d
quelque
de plui
vières.
& il y
sent éc
ramassa
renferm

Toddicastrée, ayant cassé la veille son *Chucherey*, en avait formé un arc, dont elle pouvait lancer ses flèches, que toute l'habileté de Cuttery n'aurait pu parer. Il s'élança sur elle pour la combattre corps à corps. Mais à peine l'eut-il approchée, que ses armes lui tombèrent des mains ; il resta immobile à la vue de tant de beautés ! « O miracle de la nature, chef-d'œuvre du créateur, s'écria-t-il ! pourquoi faut-il que nous soyons ennemis ! je mourrais si j'avais eu le malheur de te tuer, & sans doute tu gémirais sans cesse si tu t'étais privée par ma mort des plaisirs que nous pouvons goûter ensemble ! Faisons la paix, unissons-nous. Si l'amitié & le courage nous lient, qui osera nous insulter ? Quelles entreprises ne pourrions-nous pas terminer ! » Toddicastrée écouta ce discours avec attention ; elle mis bas ses armes, & tendit la main à son valeureux adversaire. Ils s'unirent, ils s'aimèrent, & ils eurent une vaillante postérité, qui peupla l'occident.

Shudderi était parti en même-tems que ses deux autres frères, & il avait dirigé sa route du côté du nord. Après avoir marché quelques jours, il se vit arrêté par un déluge de pluie, qui avait fait enfler toutes les rivières. Il entra dans le creux d'un rocher, & il y demeura jusqu'à ce que les eaux fussent écoulées. S'étant remis en chemin, il ramassa quelques-unes de ces coquilles qui renferment des perles, & dont la beauté ex-

cita son admiration. Il en prit plusieurs, & avançant toujours, il arriva au commencement de la nuit près d'une montagne de diamans, dont le brillant & le feu éblouirent ses yeux. Incertain si ce rocher était de feu, il osa s'en approcher & le toucher; mais son étonnement redoubla, lorsqu'il s'aperçut que ce n'était qu'une surface froide & plate, qui venait d'être lavée par les eaux descendues du sommet de la montagne. Il remit au lendemain pour continuer son examen; mais quelle fut sa surprise! le lever de l'aurore fit éclipser la lumière éclatante des diamans; il ne demeura sous ses yeux qu'une matière blanchâtre: cependant il en détacha quelques morceaux qu'il joignit à ses perles.

Shuddery continuant toujours son voyage, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre de Dieu même, arriva enfin à l'endroit où il devait rencontrer la femme qui lui était destinée. Ils n'eurent pas de peine à faire connaissance. Un penchant invincible fit les premières avances, & les dispositions intérieures que le doigt du souverain maître leur avait imprimées en les créant, acheva de consommer leur union. Cette femme s'appelait Vifagondah. L'heureux Shuddery vécut avec elle dans la plus étroite intelligence, il la para des perles & des diamans qu'il avait rencontrés dans son chemin, & depuis ce tems ces précieuses matières ont toujours été très-estimées. Ils eurent beaucoup d'enfans, qui peuplèrent le nord.

Wy
de, p
midi.
s'était
y élev
trieuse
verre
arbres
On y
terrass
des ea
vé par
repos
par la
Elle s
Wyse,
te, de
boucle
blanch
au pla
disant
» il re
» dou
» l'ex
» c'est
» sept
» de t
» gnie
» latio
» voie
que ce
le nom

Wyse, le dernier des fils du père du monde, parcourait de son côté les plaines du midi. Il avait déjà traversé sept mers, & s'était arrêté au bord de la dernière, pour y élever une maison. Sous ses mains industrieuses, cette habitation devint superbe, verte & commode; il employa de grands arbres, qu'il abbattit dans la forêt voisine. On y voyait nombre d'appartemens & des terrasses, qui dominaient sur toute l'étendue des eaux. Seul au milieu de cet édifice élevé par ses soins, il goûtait les douceurs du repos, lorsque cette tranquillité fut troublée par la vue de la femme qui lui était destinée. Elle s'arrêta pour considérer le bâtiment de Wyse, la beauté de cette femme était touchante, de longs cheveux blonds, flottaient en boucles sur ses épaules, qui étaient d'une blancheur éblouissante. Wyse ne put résister au plaisir de lui parler; il l'aborda, en lui disant: « l'auteur de la lumière, par laquelle » il rend tous les objets sensibles, m'a sans » doute envoyé dans ce lieu, pour admirer » l'excellente beauté dont vous êtes douée; » c'est pour la posséder qu'il m'a fait passer » sept mers: vous devez être la récompense » de tant de travaux, acceptez ma compa- » gnie, & regardez-moi comme une conso- » lation que notre maître commun vous en- » voie dans la solitude où vous êtes. » Loin que ce discours toucha Jéjunagundab, c'est le nom de cette femme, elle en fut irritée,

& lui dit que son dessein étoit de vivre seule. Aussi-tôt d'un pied léger, elle s'éloigna de l'habitation de Wyse.

Le malheureux fils de Pourous eut encore plusieurs fois occasion de voir sa cruelle maîtresse, mais il n'en reçût que des mépris: enfin désespéré, il s'adressa à Dieu dans toute l'humilité de son cœur. « O Dieu, dit il, » à qui la seule connaissance de mon être » appartient, j'ai quitté par votre comman- » dement mes frères & parens, que je ne » revèrrai peut-être jamais; j'ai couru une » infinité de hasards dans mon voyage; j'ai » abandonné toutes sortes de compagnies, » pour m'exposer à la solitude, dans la vue » de posséder une personne, qui loin de me » consoler par sa présence & par sa conver- » sation, augmenta ma douleur par ses re- » fus. Ne rendez pas inutile & infructueuse » la fin pour laquelle vous m'avez créé; ne » récompensez pas si mal mes souffrances, » & n'étouffez pas ainsi toutes les qualités » que vous m'avez données. Cieux azurés, » arbres verts, sous lesquels je suis à pré- » sent, soyez témoins de ma peine & de ma » douleur. Créateur de l'univers, si vous » avez le moindre soin de vos ouvrages, » donnez-m'en des marques, en soulageant » les peines que je souffre maintenant. » A peine Wyse eut-il achevé sa prière, qu'une voix sortit des arbres verts, & lui dit: « Fils » de Pourous que demandes-tu? O mon

» éré
» si r
» de
» lier
» Ce
condi
Temp
vir D
tait e
Wy
Cep
peupl
lès o
dessei
leur r
festin
rous d
templ
rité.
blée p
mon v
tery à
ce, &
putes
chanç
gligen
usurp
le qua
sentin
vivre
voulu
d'aine

« créateur, répond Wyse, je ne veux rien,
» si non la femme que j'ai rencontrée, afin
» de m'unir à elle jusqu'à la mort, par les
» liens du mariage. »

Cette demande fut accordée à Wyse, à condition qu'il bâtirait des Pagodes & des Temples, sous des arbres verts, pour y servir Dieu & adorer les images, puisque c'était en cet endroit que Dieu lui était apparu.

Wyse & Jéjunagundab peuplèrent le midi.

Cependant les quatre frères, après avoir peuplé les extrémités de la terre & rempli les ordres du Tout-puissant, formèrent le dessein de revoir leurs parens & les lieux de leur naissance. Ce retour fut célébré par des festins & par de grandes réjouissances. Pourous & Parcourée se crurent rajeunis en contemplant leur brillante & nombreuse postérité. Mais cette joie douce fut bientôt troublée par la mésintelligence des freres. Brammon voulait tout ramener à la religion, Cuttery à la politique, Shuddery au commerce, & Wyse à la mécanique : de-là les disputes, les querelles, la confusion & la méchanceté. Le frere aîné commença à négliger la piété ; le second devint traître & usurpateur, le troisième fourbe & frippon, & le quatrième intéressé & luxurieux. Avec des sentimens si opposés, ces hommes ne purent vivre plus long-tems en paix. Cuttery ne voulut plus reconnaître la supériorité du droit d'aînesse de son frere Brammon : plein de sa

grandeur, il mit des taxes sur Shuddery, & par ses vexations il épuisa tout le profit que Wyse pouvait tirer de son travail & de son industrie. Wyse de son côté porta un coup plus sensible à Brammon. Il osa introduire dans le monde cette nouvelle forme de religion, qui regardait le culte des images. Il bâtit des temples sous des arbres verts, & introduisit quantité de cérémonies. Le livre que Brammon avait reçu des mains de Dieu, ne parlait point de ce culte : on disputa longtemps si on le suivrait. Wyse raconta sa vision, & il fut ordonné qu'il ferait partie de la loi cérémonielle.

Mais les péchés des hommes ne faisant qu'augmenter, Dieu s'irrita & voulut exterminer le genre-humain. Les cieux se couvrirent de ténèbres, le tonnerre gronda, un déluge d'eau détruisit toutes les nations de la terre; les corps des hommes furent anéantis, & leurs âmes s'envolèrent dans le sein de Dieu. Telle est la tradition que les Baniens conservent du commencement, de la durée & de la fin du premier âge du monde.

La justice divine venait de punir les crimes des humains; mais l'intention du Suprême maître aurait été sans effet, s'il n'eût formé de nouvelles créatures, dignes de connaître son excellence, il résolut de créer un nouveau monde. Pour cet effet, Dieu descendit sur la montagne, appelée Méropurbatée, & prononça ces paroles : Lèves-toi,

Brén
tes c
maw
son c
& R
Dieu
mém
les c
serve
chan
fance
empl
vait
terre
l'ord
mon
ney y
maw
ney,
ment
avec
de re
du m
res q
Pe
ment
Dieu
côté

* M
article
lation
mines

Brémaw , * la première des créatures vivantes du second âge. Dieu ayant parlé , Brémaw sortit des entrailles de la terre & adora son créateur , il fit sortir de même Wisteney & Ruddery , qui l'adorèrent aussi : & comme Dieu est trop grand pour pouvoir agir par lui-même , il donna à Brémaw le pouvoir de faire les créatures , à Wisteney celui de les conserver , prévoyant qu'elles deviendraient méchantes , il communiqua à Ruddery la puissance de les détruire. Suivant ces différens emplois , chacune de ces trois créatures devait rester un certain nombre d'années sur la terre. Il était dit que Brémaw , ayant rempli l'ordre du Créateur , finirait le second âge du monde , & serait enlevé au ciel , que Wisteney y demeurerait deux fois autant que Brémaw , & Ruddery trois fois autant que Wisteney , afin de pouvoir au grand jour du jugement , détruire tous les corps & emporter avec lui les âmes dans la gloire. Il est bon de remarquer qu'à la destruction universelle du monde , il s'était sauvé quelques créatures qui avaient repeuplé les autres pays.

Pendant que Brémaw méditait profondément , comment il remplirait les ordres de Dieu , son corps s'enfla & s'ouvrit , tant du côté droit que du gauche , il en sortit deux

* Nous avons remarqué au commencement de cet article , combien les noms étaient défigurés dans les relations des voyageurs. Brémaw est le Brahma des Bramines.

jumeaux, mâle & femelle, qui vinrent au monde dans leur grandeur naturelle. Brémaw leur apprit à adorer le souverain Créateur de toutes choses, & les envoya vers l'orient, où ils eurent des fils, qui dans la suite furent se fixer dans les trois autres parties de la terre, & y donnèrent naissance à de grandes peuplades.

Le Créateur, ayant peuplé le monde, voulut donner des loix à ses habitans, il descendit sur la montagne de Meropurbatée dans une nuée épaisse & obscure, & il appella Brémaw, à qui il remit un livre, appelé le Shafter, qui contenait sa volonté & ses commandemens : c'est ce livre que les Baniens nomment le livre de la loi écrite, qui contient trois Traités, la Loi morale, ou les Préceptes, la Loi cérémonielle, ou les Cérémonies du service divin : la loi des hommes, ou les ordonnances particulières à chaque tribu.

La Loi morale contient ces huit commandemens.

1^o. Tu ne tueras aucune créature vivante, qui ait vie en elle ; car tu es une de mes créatures, & elle aussi, c'est pourquoi tu n'ôtteras point la vie à quoi que ce soit, qui m'appartienne.

2^o. Tu feras alliance avec tes cinq sens ; premièrement avec les yeux, afin qu'ils ne regardent rien qui soit mauvais ; secondement avec tes oreilles, afin qu'elles n'écourent rien qui soit mauvais ; en troisième lieu

avec ta
qui soit
palais,
vais, c
tures v
mains,
souillé

3^o. T

les ten
bien q
les pri
cœur p

4^o.

& ne d
desque
t'enric
traités

5^o. T

ton po
cessités
d'argen
avoir b

6^o. T

ne te s
cabler

7^o. T

de réjo
& le re
ployera
cheras
veiller,
& à la
8^o.

DES BANIANS. 141

avec ta langue, afin qu'elle ne profère rien qui soit mauvais ; en quatrième lieu avec ton palais, afin qu'il ne goûte rien qui soit mauvais, comme du vin, ou de la chair de créatures vivantes ; en cinquième lieu avec tes mains, afin qu'elles ne touchent rien qui soit souillé.

3°. Tu observeras exactement les jours & les tems destinés pour la dévotion, aussi-bien que pour les ablutions, l'adoration & les prières que tu dois faire à Dieu d'un cœur pur & élevé.

4°. Tu ne feras point de faux rapports, & ne diras point de menteries, par le moyen desquelles tu puisse surprendre ton frère, & t'enrichir par des tromperies, en faisant des traités & des marchés avec lui.

5°. Tu feras charitable aux pauvres selon ton pouvoir, & les assisteras dans leurs nécessités, soit de nourriture, de boisson, ou d'argent, & autres choses dont ils pourront avoir besoin.

6°. Tu n'opprimeras point les pauvres, & ne te serviras jamais de ton pouvoir pour accabler & pour ruiner ton frère injustement.

7°. Tu célébreras certaines fêtes & jours de réjouissance, sans pourtant flater ton corps & le remplir avec excès : au contraire tu emploieras de certains jours à jeûner, & retrancheras quelques heures de ton repos pour veiller, afin d'être mieux préparé à la prière & à la sanctification.

8°. Tu ne déroberas à ton frère quoique

ce soit, des choses qui t'auront été confiées selon ta profession; mais tu te contenteras de ce qu'il te donnera libéralement pour ta récompense, & te ressouvénant que tu n'as point de droit sur les choses qui sont à un autre.

Les Ordonnances cérémonielles qui composent le second Traité, trouveront naturellement leurs places dans les articles suivans, & l'on a déjà vu dans l'abrégé historique de la religion des Braminos, ce qui regarde ces prêtres, qui forment la première tribu des Banians; c'est ce qui est détaillé dans le troisième Traité du livre de la loi écrite.

La seconde tribu des Banians est celle des Cutterys, qui prend son nom de Cuttery, second fils de Pourous. Cette caste a eu son état florissant, a commencée à décheoir, & est déchue maintenant. Dans leur état florissant, les Banians ont donné des Rois au Guzarate, & des Rajas à d'autres parties de l'Inde. Ils étaient partagés en trente-six Tribus, dont il fallait nécessairement être descendu pour parvenir aux dignités de l'Etat. Leur déclin fut annoncé par une femme sainte & vertueuse, nommée Rannedwill, qui prophétisa que le regne des Rajas perdrait une partie de son lustre sous le Raja Ravissaldée, & que son déclin entier arriverait sous son successeur.

Les historiens des Banians disent que le fils de Ravissaldée voulut signaler sa piété filiale, en faisant élever un superbe mausolée à son pere, & qu'il consulta les Bramines

pour
Un ce
détrui
qui se
zarate
le Bra
Alaud
qu'il l
denwa
trouva
on lui
s'appel
nonça
Guzara
le Bran
offrait
de Rav
rens, q
& pron
qu'on l
truirait
gent qu
lever u
Guzara
Banians
ruiner l
ancien
ques Ra
les mon
fois pou
C'est
Pourous
nians d'

DES BANIANs. 143

pour savoir si ce monument serait durable. Un certain Madewnauger prédit qu'il serait détruit par Sultan Alaudin, roi de *Delle*, qui ferait de grandes conquêtes dans le Guzarate. Aussi-tôt le fils de Rifaldée envoya le Bramine Madewnauger pour chercher cet Alaudin & lui offrir de riches présens, afin qu'il laissât en paix les os de son pere. Madewnauger courut diverses provinces, & ne trouva point de monarques de ce nom; mais on lui dit que le fils d'un fendeur de bois s'appellait ainsi, il fut le trouver, & lui annonça que le ciel le destinait à conquérir le Guzarate. Le jeune Alaudin refusa de croire le Bramine, & rejeta les présens qu'il lui offrait, pour ne point toucher au tombeau de Ravissaldée; cependant pressé par ses parens, qui n'était pas riches, il les accepta, & promit qu'en cas que les grandes choses qu'on lui prédisait s'achevassent, il ne détruirait pas entièrement le mausolée. L'argent que le jeune Alaudin reçut, lui servit à lever une armée, avec laquelle il conquit le Guzarate, & renversa en partie l'empire des Banians; son successeur Fultercan acheva de ruiner leur puissance. Il ne subsiste de ces anciennes familles souveraines, que quelques Raspouts, ou fils de rois, retirés dans les montagnes, d'où ils descendent quelquefois pour faire la guerre aux usurpateurs.

C'est donc de Shuddery, troisieme fils de Pourous, que se disent descendus les Banians d'aujourd'hui, qui sont tous négocians.

& courtiers de change. La quatrième tribu de ce peuple fait remonter son origine jusqu'à Wyse le dernier des fils du premier homme, & cette dernière caste est composée de tous les artisans & gens de la campagne.

Cependant à proportion que la population augmenta sur la terre, les hommes devinrent vicieux & méchans. Les Bramines furent hypocrites, les Cutterys insolens & ambitieux; les Shudderys trompeurs & les Wyse paresseux. Dieu entra dans une furieuse colère contre le genre-humain, il appella à lui Brémaw, & ordonna à Rhuddery de faire sortir de terribles vents des entrailles de la terre. Ces vents firent trembler tout le globe, les montagnes s'éroulèrent, la nuit prit la place du jour, le Gange franchit les bornes de son lit, & cette horrible tempête détruisit tous les mortels, à l'exception de quelques uns que Dieu permit à Wisteney de sauver pour en peupler le monde du troisième âge. Les Banians disent que Dieu se repentit de cette désolation générale; mais comme les quatre tribus étaient absolument nécessaires pour gouverner la postérité qui allait naître, & que la caste des Cutterys se trouvait absolument exterminée, le maître souverain voulut qu'à l'avenir les rois fussent tirés d'entre les Bramines. Un de cette tribu avait été conservé, il se nommait Ducerat; il eut quatre fils, dont le plus jeune, qui naquit après la destruction, fut appelé Ram, & vécut si saintement, qu'il est encore aujourd'hui

d'hui
quel
mais
forcé
un en
qui é
re pe
est cel
plus
Les
ra par
confor
ames
Rudd
observ
la rés
dans
trop p
ces gr

C
C
L E S
me la
tion de
le dern
sans av
l'âge d
de mar
tre sex
To

DES BANIANs. 145

d'hui en grande vénération. Il fut roi, & quelques bons princes sortirent de cette race; mais dans la suite des tems, Dieu fut encore forcé de punir les crimes des hommes par un engloutissement presque général : ceux qui échappèrent, servirent à repeupler la terre pendant ce quatrième & dernier âge, qui est celui qui s'écoule, mais qui sera beaucoup plus long que les autres.

Les Banians prétendent que ce monde finira par le feu, & que les élémens rentreront confondus dans le cahos. Ils disent que les ames des hommes seront portées au ciel par Ruddery, & que les corps périront. On peut observer d'après cela qu'ils ne croient point la résurrection des corps, parce qu'ils sont dans la persuasion que le Ciel est un séjour trop pur, pour pouvoir contenir des substances grossières & matérielles.

CHAPITRE VII.

Cérémonies nuptiales des Banians.

Les Banians considèrent le mariage comme la plus parfaite & la plus respectable action de la vie de l'homme, & croient que le dernier des malheurs est celui de mourir sans avoir été uni avec une femme. Aussi dès l'âge de sept ou huit ans, a-t-on grand soin de marier les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe.

Tome II.

K

146 CÉRÉMONIES NUPTIALES

Lorsque les parens sont d'accord entr'eux, le pere du futur-voie des préiens aux parens de la fille, & les fait accompagner par des musiciens, qui ne manquent pas de chanter des vers à la louange de l'accordée. La même cérémonie s'observe de la part de la fille. On consulte alors les Bramines, qui décident de l'instant heureux auquel on doit achever la solemnité du mariage. L'avant-veille de ce grand jour, le marié revêtu de ses plus beaux habits, & suivi de la jeunesse de sa tribu, les uns à cheval, les autres dans des palanquins, se promène dans les principales rues de la ville, pour annoncer au peuple l'état honorable dans lequel il va entrer: dans cette cavalcade, il porte une couronne de pierreries sur la tête. Le lendemain c'est le tour de la mariée; elle paraît en public avec la même pompe que son prétendu, & toutes les jeunes filles de sa tribu l'accompagnent. Si-tôt que la nuit est venue, on procède aux cérémonies réelles du mariage; car la régularité exige que cette union ne soit consommée qu'après que le soleil est couché. Alors on allume un grand feu entre les mariés, pour signifier l'ardeur qui doit accompagner leur amitié réciproque; puis un Bramine les lie ensemble avec un cordon de soie, pour prouver que leurs liens sont indissolubles, & que rien dans le monde ne doit les contraindre à se séparer. Ceci fait, on passe un voile entre les deux personnes, pour leur faire entendre qu'ils ne doivent point

comm
mais
affran
me e
& de
te de
Bram
riés,
de po
& sur
son m
coup
détac

Le
vant
homm
bords
& un
fleuve
toile
queue
futurs
de la v
celle
tous
Brami
sur la
sur les
semble
fois le
riage a
nent a
Le

IALES

d entr'eux,
ns aux pa-
pagner par
as de chan-
ordée. La
part de la
nines, qui
el on doit
. L'avant-
revêtu de
la jeunesse
utres dans
les princi-
cer au peu-
va entrer:
couronne
emain c'est
en public
tendu, &
l'accom-
e, on pro-
riage; car
on ne soit
est couché.
re les ma-
it accom-
is un Bra-
cordon de
ont indif-
de ne doit
i fait, on
nes, pour
ent point

DES BANIANS.

147

commettre d'immodestie avant le mariage, mais qu'après qu'il sera contracté, ils seront affranchis de cette loi sévère. (Cette coutume est fondée sur la rencontre de Brammon & de Savatrée, qui en se voyant eurent honte de leur nudité.) Après ces cérémonies, le Bramine fait un sermon aux nouveaux mariés, sur l'obligation que contracte l'époux de pourvoir à tous les besoins de la femme, & sur la fidélité que l'épouse doit garder à son mari; il les bénit & leur souhaite beaucoup d'enfans; ensuite on ôte le voile, & l'on détache le cordon de soie.

Les cérémonies du mariage diffèrent, suivant les lieux; du côté de Bénarés, le jeune homme & sa future épouse se rendent sur les bords du Gange avec un Bramine, une vache & un veau, & tous ensemble entrent dans le fleuve. Le Bramine étend un morceau de toile blanche sur la vache, & la prend par la queue en prononçant quelques prières : les futurs époux posent aussi une main sur la queue de la vache, tandis que de l'autre ils serrent celle du Bramine, de façon cependant que tous deux se tiennent en même-tems. Le Bramine fait en ce moment tomber de l'eau sur la queue de la vache, & par conséquent sur les mains des mariés, dont il noue ensemble les vêtemens. On fait ensuite trois fois le tour de la vache & du veau, & le mariage achevé, la vache & le veau appartiennent au Bramine.

Le voyageur Herbert prétend qu'il y a

148 CÉRÉMONIES NUPTIALES

plusieurs endroits dans l'Inde, où les filles prêtes à se marier, sont obligées de faire à leurs idoles un sacrifice de leur virginité, & qu'elles font, pour cet acte de dévotion, conduites au temple par leurs parens. Il avance qu'il a vu un Bramine, gardien d'une idole où les filles venaient assez communément sacrifier leur virginité, & qui, trop âgé pour recevoir de pareilles offrandes, en faisait commerce avec les étrangers; de semblables faits pour être crus, devraient être autorisés du témoignage de plus d'un voyageur.

Dans le Décan les deux époux, accompagnés de tous leurs parens, se placent auprès d'un grand feu, dont ils font ensuite sept fois le tour, en faisant quelques prières; mais le fameux Tavernier nous décrit dans le troisième tome de ses voyages, une autre cérémonie nuptiale, que nous ne pouvons nous refuser de transcrire.

« La veille des noces, dit-il, l'époux, » accompagné de tous ses parens, va au logis » de l'épouse, avec une paire de gros bracelets de l'épaisseur de deux doigts, mais » qui sont creux par dedans, & de deux pièces, avec une charnière au milieu, pour » les ouvrir. Selon la richesse de l'époux, » ces bracelets sont plus ou moins riches, » ou d'or, ou d'argent, ou d'étain; & les plus » pauvres n'en ont que de plomb. L'époux » étant arrivé, met un bracelet à chaque » jambe de sa femme, pour montrer qu'il la » retient désormais enchaînée, & qu'elle ne

» peu
» on
» où
» trot
» on
» s'y
» app
» l'ép
» leur
» sur
» ou f
» sieu
» & d
» si ta
» se,
» ne t
» vail
» seoi
» cha
» rich
» les
» de
» & l
» qui
» mai
» du
» seig
» qu'i
» les
» des
» rues
» gran
» Gan

DES BANIANS.

149

» peut plus s'éloigner de lui. Le lendemain
 » on prépare un festin au logis de l'époux,
 » où tous les parens de part & d'autre se
 » trouvent, & sur les trois heures après midi
 » on y amène l'épouse. Plusieurs Bramines
 » s'y rendent aussi, & leur supérieur faisant
 » approcher la tête de l'épouse de celle de
 » l'époux, prononce plusieurs paroles, en
 » leur jettant toujours de l'eau sur la tête &
 » sur le corps. Puis on apporte sur des plats,
 » ou sur de grandes feuilles de figuier, plu-
 » sieurs sortes de mets, & des pièces d'étoffe
 » & de toile, & le Bramine demande à l'époux
 » si tant que Dieu lui donnera quelque cho-
 » se, il n'en fera pas part à sa femme, & s'il
 » ne tâchera pas de la nourrir par son tra-
 » vail : quand il a dit oui, ils vont tous s'as-
 » seoir au festin qu'on leur a préparé, & où
 » chacun mange à part. Selon que l'époux est
 » riche, & qu'il a du crédit parmi les grands,
 » les noces se font avec pompe & avec gran-
 » de dépense. Il est monté sur un éléphant,
 » & l'épouse est dans un chariot, tous ceux
 » qui l'accompagnent ayant un flambeau à la
 » main. Il emprunte pour cette pompe, tant
 » du gouverneur du lieu, que d'autres grands
 » seigneurs de ses amis, autant d'éléphants
 » qu'il peut, & de chevaux de parade, & on
 » les promène ainsi une partie de la nuit avec
 » des feux d'artifice, que l'on jette dans les
 » rues & dans les places. Mais une des plus
 » grandes dépenses qui se fait, est en eau du
 » Gange, pour ceux qui en sont éloignés de

150 CÉRÉMONIES NUPTIALES

» trois ou quatre cents lieues ; car , comme
» cette eau est sacrée pour eux , & qu'ils en
» boivent par dévotion , il faut qu'elle leur
» soit apportée de si loin par les Bramines ,
» & dans des vaisseaux de terre vernis par
» dedans , que le grand Bramine de Jagar-
» nat a remplis lui-même de l'eau la plus
» nette de la rivière , & auxquels il appli-
» que son cachet : on ne donne à boire de
» cette eau que sur la fin du repas. Plus l'é-
» poux en fait boire , plus il est estimé ma-
» gnifique. Le grand Bramine se fait payer
» un tribut pour ces eaux , dont il se con-
» somme quelquefois pour des sommes con-
» sidérables dans un mariage. «

Du côté de Surate , après la cavalcade , les mariés se placent auprès d'une table , l'un vis-à-vis de l'autre : ils étendent les mains & se les joignent ensemble. Le Bramine alors leur couvre la tête d'une espèce de grand bonnet , qu'il leur laisse pendant les prières nuptiales , ensuite il les sépare. Schouten dit que dans d'autres endroits , la cérémonie du mariage se fait par le simple échange de deux noix de coco.

Parmi les Baniens , il n'y a jamais de douaire que les pierreries que la mariée apporte le jour de ses noces , & l'on doit observer que chaque tribu a ses usages particuliers. Par exemple , il n'est permis à aucune femme de se remarier , si ce n'est dans la tribu des Wyfes , c'est-à-dire , des artisans. Les hommes de toutes les tribus peuvent se marier deux

fois ,
sir un
sienne
qu'un
de sa

Da
ser to
leur r
dans
sous u
fant ,
s'y at
Mais
veau-
tent
vière

Le
fant ,
nom ;
mi le
les au
enfant
paren
le fro
» écr
» enf
qu'il
rouge
naïsse
enfant
les au
l'on p
» vou

DES BANIAN S. 151

fois, excepté les Bramines. On ne peut choisir une femme dans une autre tribu que la sienne; & dans la tribu des Wyfes, il faut qu'un artisan se marie à la fille d'un homme de sa même profession.

Dans tout le Bengale, l'usage est d'exposer tous les enfans, qui refusent le sein de leur mere; pour cet effet, on les enveloppe dans un linge, & on les porte à la campagne sous un arbre. Le soir on va reprendre l'enfant, & on lui présente le sein; s'il refuse de s'y attacher, il est exposé une seconde fois. Mais si après une troisième exposition le nouveau-né ne veut pas téter, les Baniens le jettent dans le Gange ou dans toute autre rivière, persuadés que c'est un démon.

Le dixième jour de la naissance d'un enfant, on fait la cérémonie de lui donner un nom; mais ce qui s'observe à cet égard parmi les Bramines, n'est pas de même chez les autres tribus. Les Baniens lavent leurs enfans simplement avec de l'eau, & un des parens lui applique la pointe d'une plume sur le front, en disant à haute voix: « O Dieu, » écrivez de bonnes choses sur le front de cet » enfant. » Après quoi, on lui donne le nom qu'il doit porter, & on lui fait une marque rouge sur le front, afin que chacun le reconnaisse pour un élu. Chez les Bramines, les enfans, après avoir été lavés d'eau comme les autres, sont frottés avec de l'huile, & l'on prononce ces paroles: « O Dieu, nous » vous présentons cet enfant, né d'une sainte

152 CÉRÉMONIES NUPTIALES, &c.

» famille, oint d'huile & nettoyé d'eau. »
Ensuite un Bramine fait son horoscope, conformément aux douze figures célestes, & à l'instant de sa naissance. Cette horoscope est gardée secrettement jusqu'au jour du mariage de l'enfant; alors on publie hautement les dangers qu'il a évité, & ceux qu'il a encore à craindre.

Dans certains endroits, on choisit une douzaine d'enfans, auxquels on fait tenir une grande couverture en rond, & on y place le nouveau-né: le Bramine y jette quelques grains de riz. Alors on agite la couverture, & l'on fait sauter l'enfant, pendant que sa sœur, s'il en a une, lui donne le nom qui lui vient dans la tête. Deux mois après on l'initie dans la religion; c'est-à-dire, qu'on le porte dans une pagode, où le Bramine initiateur lui place sur la tête des copeaux de sandal, du camphre, des cloux de giroffes, & autres choses odoriférentes; alors il devient Banian.

Une femme ne peut voir pendant les dix premiers jours de ses couches que sa seule garde, & ne doit préparer le manger que quarante jours après. C'est le principal Bramine qui donne les dispenses pour le mariage, & qui prononce le divorce, lorsqu'il en est requis. Une femme séparée de son mari peut en prendre un autre, & la marque de cette permission lui est imprimée sur l'épaule droite avec un fer rouge.

LOR
les Ba
tout h
Dieu,
Si-tôt
gonie,
sépare
& l'on
offranc
de l'ea
son off
on le
Le con
rivière
terre s
» te rec
» étai
» fait
» c'est
» d'hu
toure
qu'on a
on y m
» O fé
» lui,
» turel

CHAPITRE VIII.

Funérailles des Baniens.

LORSQU'UN malade est à l'extrémité chez les Baniens, on tâche de lui faire prononcer tout haut, *Narraume*, qui est un nom de Dieu, qui signifie miséricorde aux pécheurs. Si-tôt qu'on s'apperçoit qu'il tombe dans l'agonie, & que son ame est sur le point de se séparer de son corps, on lui ouvre la main, & l'on verse de l'eau dedans, comme une offrande qu'il fait de sa vie, priant le Dieu de l'eau, de le présenter au créateur avec son offrande à la main. Lorsqu'il est mort, on le lave avec la plus grande précaution. Le corps est ensuite porté sur le bord d'une rivière, & là le Bramine lui jette un peu de terre sur la tête, & l'on dit : « O terre, nous » te recommandons notre frère. Pendant qu'il » était en vie, tu y avais part ; car il était » fait de terre & nourri des biens de la terre : » c'est pourquoi nous te le rendons aujourd'hui » d'hui qu'il est mort. » Après cela on entoure le cadavre de matières combustibles, qu'on arrose d'huile, on y jette des parfums, on y met le feu, & le Bramine prononce : » O feu, quand il vivait tu avais droit sur » lui, puisqu'il subsistait par ta chaleur naturelle ; c'est pourquoi nous te rendons son

» corps , afin que tu le purifie. » Alors le
 fils du défunt place à terre un pot plein d'eau,
 & met par-dessus un autre vase rempli de lait.
 D' n coup de pied il casse le pot plein d'eau,
 & renverse par ce moyen le vase qui con-
 tient le lait , en disant : « Comme la pierre
 » par sa violence a contraint , pour ainsi dire,
 » ce vaisseau de répandre la liqueur qui y
 » était contenue , de même la violence de
 » la maladie a ruiné la santé & le corps de
 » mon père , & l'a réduit à rien , & comme
 » cette eau & ce lait , qui sont répandus à
 » terre , & que l'on ne peut plus ramasser. »
 Aussi-tôt que le corps est entièrement con-
 sumé , le Bramine en jette les cendres au
 vent , & dit : « O air , pendant qu'il vivait ,
 » il te respirait , à présent qu'il a respiré
 » pour la dernière fois , nous te le rendons. »
 Et , lorsque les cendres tombent dans l'eau ,
 il ajoute : « O eau , pendant qu'il était en
 » vie , ton humidité le soutenait ; à présent
 » que son corps est séparé en plusieurs par-
 » ties , prends-en ta part. » Ainsi , les Baniens
 rendent aux quatre élémens les parcelles dont
 ils croient que l'homme est composé , & par
 lesquelles leur vie est conservée. Cette céré-
 monie terminée , le Bramine remet au fils
 du défunt , ou à son plus proche parent , un
 écrit qui contient toutes les maladies aux-
 quelles les prédécesseurs du mort ont été su-
 jets ; ensuite il lui lit les réglemens qui con-
 cernent le deuil , lesquels l'obligent à ne
 point mâcher du bétel pendant dix jours , à

s'abster-
 linge b
 l'expira
 de dou
 visite à
 mort.

Il a
 goit qu
 transpo
 dans la
 che : ca
 fication
 que cer
 elle tro
 C'est po
 del , on
 vâche ,
 visage ,
 grand a
 corps. S
 queue d
 hasard
 pour tou
 nifant s

Dans
 mortelle
 lade dan
 passer u
 de lui r
 Autre
 geait le
 de leurs
 vie à se

s'abstenir de se frotter d'huile, de mettre du linge blanc plus d'une fois par mois, jusqu'à l'expiration de l'année, & à terminer ce tems de douleurs par un festin à ses amis, & une visite à la rivière qui a reçue les cendres du mort.

Il arrive souvent que lorsqu'on s'aperçoit qu'un malade est prêt d'expirer, on le transporte au bord de quelque eau courante, dans laquelle on le plonge jusqu'à la bouche : car les Baniens croient que de la purification du corps dépend celle de l'ame, & que cette partie immortelle étant purifiée, elle trouve aisément un domicile agréable. C'est pour cela que sur la côte de Coromandel, on place le mourant dans l'eau sur une vache, dont il tient la queue élevée sur son visage, afin que son ame, s'exhalant ainsi au grand air, ne se souille pas en sortant de son corps. Souvent on lui met le visage sous la queue de la vache; & si dans ce moment le hasard la fait uriner, c'est une grande joie pour toute l'assemblée, qui décide que l'agonisant sera heureux dans l'autre monde.

Dans les maladies qui ne paraissent pas mortelles, on n'oublie pas de porter le malade dans quelques pagodes, où on le laisse passer une nuit à prier l'idole qu'on y révère de lui rendre la santé.

Autrefois une loi terrible & barbare obligeait les femmes de se brûler sur le corps de leurs maris, & celles qui préféraient la vie à se sacrifier, étaient notées d'infamie.

Une ancienne tradition dit que cette loi avait été faite pour obliger les femmes à prendre soin de la vie de leurs époux, & pour détruire l'affreuse coutume qu'elles avaient contractées de s'en défaire par le poison. Quelle que soit la cause qui a donné naissance à cette loi, il est sûr qu'elle a duré long-tems, & subsiste encore aujourd'hui dans plusieurs endroits de l'Inde.

Dans le Bisnagar, les femmes veuves se préparent plusieurs mois à cette action tragique. Le jour de la cérémonie arrivé, on les pare de leurs plus riches bijoux, leur tête est couronnée de fleurs, & d'une main elles tiennent un miroir, & de l'autre une flèche. Dans cet état, elles montent sur un éléphant, ou elles se font porter dans un palanquin jusqu'à la fosse, où sont déposées les cendres de leurs époux. Pendant la route, elles ne cessent de chanter & de répéter à haute voix qu'elles vont se coucher auprès de leurs chers époux & s'endormir avec eux. Les parents & les amis accompagnent ces malheureuses victimes de la superstition. Lorsqu'elles sont arrivées près de la fosse, devant laquelle il y a une petite monticule de terre de cinq ou six pieds d'élévation, on leur présente quelque nourriture, & elles forment quelques danses avec leurs amies; ensuite elles prennent par la main leur plus proche parent, & se rendent à la rivière pour se purifier: là elles se dépouillent de tous leurs ornemens, & se plongent dans l'eau, en récitant

quelqu
voir in
du péc
de toi
se fon
d'huile
cule,
dans le
meurt
& tout
me du
rémon
du cor
bandon
élève
tôt que
teur d
lui pas

Tav
sons il
droits
sur le
» dit-i
» épou
» les c
» les o
» de se
» que
» pour
» ench
» vie d
» & pi
» vanc

DES BANIANS. 157

quelques prières. Après avoir rempli ce devoir important, qui ôte toutes souillures du péché, elles s'enveloppent dans une pièce de toile jaune, reviennent avec leurs parens, se font jeter par des femmes une cruche d'huile sur la tête; & du haut de la monticule, dont on a parlé, elles se précipitent dans les flammes. Lorsqu'un grand seigneur meurt, on brûle avec lui sa femme légitime & toutes ses concubines. La veuve d'un homme du commun se sacrifie avec moins de cérémonie: on la place dans une fosse auprès du corps de son mari; & pendant qu'elle s'abandonne à la douleur & aux larmes, on élève autour d'elle un petit mur, & aussitôt que la maçonnerie est parvenue à la hauteur du col, un homme posté derrière elle, lui passe une corde & l'étrangle.

Tavernier nous explique par quelles raisons il se trouve encore, dans différens endroits des Indes, des femmes qui se brûlent sur le corps de leurs maris: « Une veuve, » dit-il, qui prend le parti de survivre à son » époux, est obligée de souffrir qu'on lui rase » les cheveux, & qu'on la dépouille de tous » les ornemens dont elle se paraît. Elle ôte » de ses bras & de ses jambes les bracelets, » que son mari y avait mis en l'épousant, » pour marque qu'elle lui était soumise & » enchaînée, & elle demeure le reste de sa » vie dans sa maison, sans y être considérée, » & pire qu'une esclave, au lieu qu'auparavant elle s'y voyait maîtresse. C'est, ajoute-

» t-il, cette malheureuse condition, qui leur
 » fait haïr la vie ; elles aiment mieux aller
 » sur un bûcher, pour y être consumées tou-
 » tes vives avec le corps de leur mari dé-
 » funt, que d'être le reste de leurs jours en
 » opprobre & en infamie à tout le monde. »

On peut joindre à cette crainte de la honte & du mépris général, l'espérance flatteuse que les Bramines cherchent à inspirer à ces infortunées ; ils leur disent qu'après cette action courageuse, & le passage de leur ame par divers corps, elles parviendront au plus haut degré de gloire, où une mortelle puisse atteindre. Lorsque des imposteurs attaquent en même-tems notre faiblesse, notre vanité, & qu'ils intéressent notre conscience, les crimes se transforment à nos yeux en actes de verus.

Il est nécessaire d'observer qu'actuellement les veuves qui veulent se brûler, sont dans l'obligation d'en obtenir la permission des gouverneurs des villes, & souvent cette grace leur est refusée : alors la femme doit passer le reste de ses jours dans la pénitence. Quelques-unes sont bouillir de l'eau & cuire des légumes pour les pauvres voyageurs ; d'autres font vœu de ne se nourrir que des grains non digérés, qui se trouvent dans la fiente du bœuf ou de la vache.

On croit que la coutume de brûler les morts dans les Indes, vient de la crainte de voir leurs reliques outragées ou profanées par des ennemis. Cet usage n'est cependant pas

général ;
ferment
reste, la
toujours
sonnes.

en festins
zième, l
quarantiè
en fait la
trois moi

En qu
les devin
l'on doit
Purchas)
vent de l
ger. Nou
ait rappor

Les Ba
pour habi
os de leur
parce que
chemin q
& que cha
eau sacrée
nées de fé

DES BANIANs.

159

général ; dans plusieurs pays les Baniâns renferment les leurs dans des tombeaux. Au reste, la magnificence de leurs funérailles est toujours proportionnée aux richesses des personnes. Les trois premiers jours se passent en festins, & l'on célèbre de même le douzième, le vingtième, le trentième, & le quarantième jour depuis la mort : ensuite on en fait la commémoration de trois mois en trois mois, jusqu'à la révolution de l'année.

En quelques endroits du Mogol, ce sont les devîns qui décident du traitement que l'on doit faire au mort ; quelquefois (dit Purchas) ils ordonnent de les brûler, souvent de les enterrer, & même de les manger. Nous ne connaissons que cet Auteur qui ait rapporté cette dernière horreur.

Les Baniâns des côtes de Coromandel ont pour habitude de déposer les cendres, ou les os de leurs parens, dans les eaux du Gange ; parce que, prétendent-ils, ce fleuve est le chemin qui doit conduire les ames au ciel, & que chaque année de leur séjour dans cette eau sacrée, assure à l'ame un millier d'années de félicité dans le paradis.



 CHAPITRE IX.

*Temples, Idoles, Prêtres & Superstitions,
sermens & autres usages des Indiens.*

ON trouve sur le golphe de Bengale une ville qui porte le nom de Jagarnat, & qui peut-être a été bâtie en l'honneur du dieu Wistnou, qui, dans une de ses prétendues incarnations, prit le nom de Jagarnat. Ce fut vraisemblablement lorsque cette divinité, ayant entrepris de changer le monde de place, chargea cette lourde masse sur ses épaules, & succomba sous sa pesanteur, de façon qu'il en perdit les pieds & les mains. Quoi qu'il en soit, on a élevé dans cette ville, à Jagarnat, une superbe pagode, qui est, dit-on, la plus renommée de toutes les Indes. Les revenus de ce temple sont immenses ; le soi-disant pontife de ces idolâtres y fait sa résidence ordinaire : & des aumônes qu'il tire de l'étonnante quantité de dévots pèlerins qui y arrivent de toutes parts, il en nourrit quelquefois jusqu'à vingt mille par jour, sans compter l'entretien annuel d'un pareil nombre de vaches.

On célèbre toutes les années une fête en l'honneur du dieu Jagarnat : cette fête dure huit jours, & c'est pendant cette solemnité que le nombre des pèlerins passe souvent deux cents mille,

mille
sur se
ridieu
des d
par se
du Di
un au
toujou
étouff
tent v
& reg
d'en p
vagan
rage d
le fana
de la n
Nou
cérém
choisiss
pour êr
en trio
la nuit
mander
les fêtes
il faudr
année.
mariée
gode nu
son épor
une rich
de Jagar
A Cid
sous le n
Tom

S,

X.
*erstitutions,
adiens.*
ngale une
at, & qui
r du dieu
prétendues
nat. Ce fut
divinité,
e de place,
s épaules,
çon qu'il
oi qu'il en
Jagarnat,
n, la plus
es revenus
soi-disant
résidence
de l'éton-
qui y arri-
quelquefois
s compter
ombre de
ne fête en
dure huit
té que le
eux cents
mille,

PRÊTRES ET SUPERSTIT. &c. 161

mille. Une superbe machine de bois, posée sur seize roues, & ornée des figures les plus ridicules, est présentée alors à la vénération des dévots. C'est sur ce char triomphal, tiré par soixante hommes, qu'est placé la figure du Dieu que l'on transporte d'un temple dans un autre. Pendant cette procession, il périt toujours beaucoup de monde : les uns sont étouffés dans la foule, les autres se précipitent volontairement sous les roues du char, & regardent comme un bonheur sans égal d'en pouvoir être écrasés. C'est à cet extravagant sacrifice que le Dieu attache l'avantage d'une heureuse transmigration. Tel est le fanatisme que produit le principe insensé de la métempychose.

Nous devons remarquer que pendant les cérémonies de cette huitaine, les Bramines choisissent une jeune & belle fille indienne, pour être l'épouse du Dieu. Elle est menée en triomphe dans le temple, & doit y passer la nuit pour consommer son mariage, & demander à Jagarnat quelles processions, quelles fêtes, quelles prières & quelles offrandes il faudra lui faire, pour obtenir une bonne année. Le lendemain des nocés, la nouvelle mariée est conduite en procession, de la Pagode nuptiale à une autre, à côté du Dieu son époux. Toutes ces horreurs produisent une riche moisson d'aumônes aux desservans de Jagarnat.

A Cidambaram, on adore aussi Wistnou, sous le nom de Périmal : ce Périmal, si l'on

162 TEMPLES, IDOLES,
en croit Puchas, & les auteurs qu'il a consulté, est l'Être infini. On l'adore sous l'emblème d'une haute perche, ou plutôt d'un mât de navire, au pied duquel est le singe Hanuman, dont on trouve l'histoire dans l'abrégé historique de la religion des Bramines. Cidambaram signifie une chaîne d'or. On raconte qu'un pénitent de ce lieu s'étant percé le pied avec une haleine, il la laissa plusieurs années dans la plaie; cette obstination à vouloir souffrir, déplût à Dieu; mais le saint jura qu'il ne tirerait pas de son pied cet instrument douloureux, que Dieu ne lui eut fait l'honneur de danser devant lui; Dieu se rendit à ses instances, il dansa; le soleil, la lune, les étoiles dansèrent aussi. Du pied de Dieu, pendant qu'il dansait, tomba une superbe chaîne d'or, & c'est cette chaîne qui a donné le nom à Cidambaram.

Nous ne rapporterons la Barbarie suivante que sur la foi d'Herbert, sans demander pour ce voyageur plus de confiance qu'il ne paraît en mériter, lorsqu'il présente des faits aussi terribles & qui font frémir l'humanité; mais de quoi l'aveuglement des hommes n'est-il pas capable? les Phéniciens, & les Hébreux idolâtres, offraient leurs enfans à Moloch.

Herbert dit, que le Roi ou Samorin de Calecuta, près de son palais, un temple dans lequel on remarque un trône rouge, par le feu, & que c'est sur ce trône que l'on fait brûler des enfans, en l'honneur de la détestable idole qu'on y révère: tous les matins

les
créé
des
fleurs
ensui
gent
récha
le feu
charg
termi
gnée
On
une s
tes les
mes &
tout la
quatre
d'elle
idole s
dienn
fort sa
qu'on
excelle
grès, c
rent ja
que de
a guère
lerinage
singulier
l'autre
vent tro
poil sur
ber facil
ils se fro

PRÊTRES ET SUPERSTIT. &c. 163

les Prêtres lavent cette statue avec l'eau sacrée du Gange. Quelquefois ils répandent des fleurs sur son Autel. Ils trempent ces fleurs dans le sang d'un coq, & les mêlent ensuite avec de l'encens dans un réchaud d'argent, & tenant le couteau suspendu sur le réchaud, ils en laissent dégoutter le sang dans le feu. L'autel est, pendant tout le sacrifice, chargé de beaucoup de lumières, & le Prêtre termine cette cérémonie, en jettant une poignée de bled par-dessus sa tête.

On voit du côté de la ville de Bénarès, une superbe & ancienne Pagode, dont toutes les idoles ne représentent que des femmes & des filles. Sur l'autel on admire surtout la statue d'une fille, haute de plus de quatre pieds; elle est d'or massif. Elle a près d'elle un enfant d'argent massif. La première idole s'appelle Rame-Marion. La légende indienne dit que cette fille, menant une vie fort sainte, on lui amena un jeune enfant, qu'on la pria d'instruire, & que sous cette excellente gouvernante, il fit tant de progrès, que les Rajas des environs en devinrent jaloux, & qu'ils le firent enlever, sans que depuis on en ait entendu parler. Il n'y a guères que des femmes qui viennent en pèlerinage à cette Pagode; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que les pèlerins de l'un & de l'autre sexe, pendant leurs dévotions, se lavent trois fois le jour, & ne se laissent aucun poil sur le corps. Ils ont l'art de le faire tomber facilement, avec une espece de terre dont ils se frottent.

164 TEMPLES, IDOLES,

A Quilacara dans la province de Travancor, on célèbre chaque douzième année un affreux Jubilé. Le Raja de cette province fait dresser un magnifique théâtre dans la grande place de la ville, il y monte, & là, en présence de tout le peuple, après avoir fait ses prières à ses Dieux, il leur offre un sanglant sacrifice de sa personne. D'abord il se coupe le nez, ensuite les lèvres, les oreilles, qu'il présente à ses idoles, & enfin il se coupe la gorge. Ces fanatiques Indiens, qu'on appelle les crieurs d'Amack, & les pénitens de Narsingue sont aussi barbares envers eux-mêmes. Dans leurs fêtes solennelles, ils se présentent devant leurs Dieux comme des criminels; les mains liées derrière le dos, & le corps percé de pointes de fer. D'autres s'arment d'un couteau & se découpent la chair, en prononçant : « Je me découpe ainsi pour » l'amour de Dieu ; » & lorsqu'ils sont prêts à rendre le dernier soupir, ils prononcent ces paroles : « c'est pour l'amour de mon » Dieu que je me suis offert à la mort. » Les cendres de ces martyrs sont sacrées pour les Indiens, qui les regardent comme un préservatif sûr contre tous les accidens de la vie.

Les Baniens ont la plus grande vénération pour le fleuve du Gange : ils le regardent comme un Dieu, & lui font tous les jours des sacrifices de petites lampes allumées qu'ils exposent tous les soirs au courant de l'eau. Ils y jettent aussi par dévotion de l'or,

P
des p
ples
dent
d'exp
que
il fa
dema
ge, i
cond
qu'il
répen
bien
dies,
remen
Les
de ch
Béna
grand
rende
Indes
jour,
qui le
brins
tenir
baign
ment
qu'ils
fenter
gent
ment
& y
dans c
a quat

PRÊTRES ET SUPERSTIT. &c. 165

des perles & des pierres précieuses. Les peuples qui habitent les bords du Gange, regardent comme une faveur suprême l'avantage d'expirer dans ses eaux, croyant par ce moyen que tous leurs péchés sont effacés. Mais il faut remarquer que lorsqu'un malade a demandé la consolation d'être porté au Gange, il a prononcé son arrêt de mort; on l'y conduit; & peu à peu on l'y plonge de façon qu'il est bientôt étouffé. On en a vu qui se repentaient, mais trop tard de leur faute, & bien qu'ils eussent pu revenir de leurs maladies, on ne laissait pas de les forcer barbaquement à consommer leur sacrifice.

Les rives du Gange sont bordées d'espèces de chapelles & de Pagodes, sur-tout près de Bénarès, ville célèbre, & où se trouve le grand collège des Bramines. C'est là que se rendent les pèlerins de toutes les parties des Indes. Ils se rassemblent dès la pointe du jour, auprès de quelques saints personnages, qui leur distribuent à chacun trois ou quatre brins de paille, qu'ils doivent constamment tenir entre leurs doigts, pendant qu'ils se baignent. Ces dévots vont processionnellement au Gange faire leurs ablutions, & lorsqu'ils ont rempli ce devoir, ils viennent présenter aux Bramines quelques offrandes d'argent ou de riz. Ensuite on va dévotieusement visiter les chapelles & les Pagodes, & y réciter quelques prières. On trouve dans cet endroit un certain Dieu Ade, qui a quatre bras, & que Purchas croit avoir

166 IDOLES, TEMPLES,

quelque rapport avec Adam, parce que selon certains Rabbins, Adam avait quatre bras, les deux sexes, & toutes les autres parties du corps doubles, puisque selon eux, il était homme & femme. Il n'est pas difficile de prouver que cette fausse tradition a pu passer aux Indiens, par le moyen de quelques Juifs qui avaient adopté les rêveries des Rabbins, dont nous venons de parler. Il y a aussi quelques lieux sacrés où les pèlerins vont faire des offrandes de riz ; mais on remarque sur-tout un puits, qui est l'objet de la vénération de ces idolâtres. Ils disent qu'un de leurs Dieux est venu s'y baigner, & en a sanctifié les eaux ; c'est par cette raison qu'ils ne manquent pas d'y jeter des fleurs, & malgré la puanteur que leur corruption y occasionne, ils ne reviennent jamais de leur pèlerinage sans s'y être purifiés de leurs péchés, & ils ont grand soin d'emporter du fond de la citerne un peu de terre, qu'ils estiment sainte. Pour rendre ces ablutions plus méritoires, ils lavent une espace de terre de la longueur de leur corps, & s'y étendent tout nus en récitant quelques prières, avec l'attention pendant cette cérémonie de ne point remuer le pied droit.

Entre les erreurs que suivent les Baniens, il n'y en a point dont ils soient plus universellement entêtés, & dont il soit plus difficile de les défabufer, que de celles qui regardent les éclipses.

III. Dans un grand festin qui se fit dans le Ciel

I
pou
distr
tion
leuv
vée
Solei
jura
qu'el
devo
c'est
Lune
l'univ
rait
Dieu
la rap
milie
vant
proj
Ec
avec
pend
» mo
» ma
» Ge
» fle
» ven
» ju
» se
» l'é
» çon
» me
» ex
» pe

PRÊTRES ET SUPERSTIT. &c. 167

pour tous les Dieux, & pendant lequel on distribua à chaque convive une certaine portion d'un beurre tiré de la mer de lait, la couleuvre Sexen, espèce de Dieu, étant arrivée trop tard, trouva sa part avalée par le Soleil & la Lune : outrée de cet affront, elle jura de se venger sur les gourmands, & dès qu'elle en trouve l'occasion, elle se met en devoir d'engloutir l'un ou l'autre de ces astres: c'est ce qui fait l'éclipse du Soleil ou de la Lune. Mais comme, si ce malheur arrivait, l'univers serait privé de lumière, ce qui ferait une bien plus grande infortune, les Dieux font tous leurs efforts pour appaiser la rage de la couleuvre, & les Indiens s'humilient, & se prosternent de leur côté devant elle pour l'engager à abandonner son projet.

Écoutez à ce sujet Tavernier, qui raconte avec beaucoup d'énergie ce qui se passa à Dehli, pendant la fameuse éclipse de 1666. « Il » monta, dit-il, sur la plate-forme de sa » maison, qui était située sur les bords du » Gemma. De-là il vit les deux côtés de ce » fleuve dans l'étendue d'une lieue, cou- » verts d'idolâtres, qui étaient dans l'eau » jusqu'à la ceinture, regardant le Ciel, pour » se plonger & se laver dans le moment où » l'éclipse allait commencer. Les petits gar- » çons & les petites filles étaient nus com- » me la main. Les hommes l'étaient aussi, » excepté qu'ils avaient une espèce d'échar- » pe, bridée à l'entour des cuisses. Les fem-

168 IDOLES, TEMPLES,

» mes mariées, & les filles qui ne passaient
 » pas six ou sept ans, étaient couvertes d'un
 » simple drap. Les personnes de condition,
 » tels que les Rajas, princes tributaires, sou-
 » verains, Gentils, qui sont ordinairement à
 » la cour & au service de l'Empereur, les
 » Serrafs ou Changeurs, les Banquiers, les
 » Jouailliers, & tous les riches marchands,
 » avaient traversé l'eau avec leurs familles.
 » Ils avaient dressé leurs tentes sur l'autre
 » bord, & planté dans la riviere des Kona-
 » tes, qui sont une espèce de paravents, pour
 » observer leurs cérémonies & se laver tran-
 » quillement, sans être exposés à la vue de
 » personne. Aussi-tôt que le Soleil eut com-
 » mencé à s'éclipser, ils poussèrent un grand
 » cri, & se plongèrent dans l'eau, où ils
 » demeurèrent cachés assez long-tems : ils se
 » relevèrent, pour y demeurer debout les
 » yeux & les mains levés vers le Soleil, pro-
 » nonçant leurs prières avec beaucoup de
 » dévotion, prenant par intervalles de l'eau
 » avec les mains, la jettant vers le Soleil,
 » inclinant la tête, remuant & tournant les
 » les bras & les mains, & continuant ainsi
 » leurs plongemens, leurs prières & leurs con-
 » torsions jusqu'à la fin de l'éclipse. Alors cha-
 » cun ne pensa qu'à se retirer, en jettant des
 » pièces d'argent fort loin dans la riviere, &
 » distribuant des aumônes aux Bramines, qui
 » se présentaient en grand nombre. » Taver-
 » nier observa qu'en sortant de la riviere, ils
 » prirent tous des habillemens nouveaux, qui

P
 les art
 dévot
 les Br
 » fut
 » du C
 » mais
 » plus
 » rasse
 » nés.
 » la pl
 Il n'e
 que les
 en trou
 bien re
 offrant
 même i
 ter de
 les for
 On assu
 le pouv
 qu'ils re
 re. Cec
 naturels
 mais ce
 & qui e
 ves plus
 le récit
 touchan
 trouve
 des Lett
 dans la
 rendrons
 teur.

PRÊTRES ET SUPERSTIT. &c. 169

les attendaient sur le sable, & que les plus dévots laissèrent leurs anciens habits pour les Bramines. « Cette éclipse, ajoute-t-il, » fut célébrée dans l'Indus, dans le fleuve » du Gange, & dans tous les autres fleuves, » mais sur-tout dans l'eau du Tanaïser, ou » plus de cent cinquante mille personnes se » rassemblèrent de toutes les régions voisi- » nes, parce que ce jour-là son eau passe pour » la plus saine. »

Il n'est pas douteux que les Indiens croient que les serpens sont des génies. Lorsqu'ils en trouvent dans leurs maisons, ils les prient bien respectueusement d'en sortir, en leur offrant ordinairement du lait. Quelquefois même ils poussent la superstition jusqu'à porter de la nourriture à ces reptiles, soit dans les forêts, soit dans les creux des rochers. On assure que nombre de Prêtres Indiens ont le pouvoir de charmer les serpens, au point qu'ils restent immobiles & incapables de nuire. Ceci peut se croire; il y a des secrets très-naturels, & qui peuvent produire cet effet; mais ce qui est d'une bien autre importance & qui exige plus de crédulité ou des preuves plus fortes que l'on n'en présente, c'est le récit que fait le fameux Pere Bouchet, touchant les oracles des Indiens, & qui se trouve dans le tome neuvième du Recueil des Lettres de quelques Missionnaires, &c. dans la crainte d'affaiblir ce récit, nous le rendrons dans les propres paroles de l'Auteur.

170 IDOLES, TEMPLES,

» Les Démons, dit-il, rendent ces ora-
» cles par la bouche des Prêtres des idoles,
» ou quelquefois de ceux qui sont présents,
» quand on invoque les Démons. . . . C'est
» un fait dont on est convaincu aux Indes,
» & dont l'évidence ne permet pas de dou-
» ter, que les démons rendent des oracles,
» & que ces malins esprits se saisissent des
» Prêtres qui les invoquent, ou même indis-
» feremment de ceux qui assistent & partici-
» pent à ces spectacles. Les Prêtres des Ido-
» les ont des prières abominables qu'ils adres-
» sent aux démons : quand on les consulte sur
» quelque événement, il met celui qu'il
» choisit pour en faire son organe dans une
» agitation extraordinaire de tous ses mem-
» bres, & lui fait tourner la tête d'une ma-
» nière qui effraie. Quelquefois il lui fait
» verser des larmes. . . . & le remplit de
» cette espèce de fureur & d'enthousiasme,
» qui était autrefois chez les payens, com-
» me il l'est aujourd'hui chez les Indiens,
» le signe de la présence du Démon & le pré-
» lude de ses oracles.

» Les réponses de cette espèce de possé-
» dés sont communément assez équivoques,
» quand les questions qu'on leur propose
» regardent l'avenir. Ceux de tous les di-
» seurs d'oracles, en qui sans contredit l'on
» a le plus de confiance, sont certains De-
» vins, qui se mêlent de découvrir les vo-
» leurs, dont les vols sont secrets. Après
» avoir tenté toutes les voies ordinaires &

P
» nau
est l'e
«
» me
» d'a
» cou
» tou
» un j
» mer
» bien
» peis
» n'av
» éloi
» ten
» & p
» dan
» déc
» C
» sus
» vain
» dien
» écri
» çonn
» dispo
» suite
» tum
» & c
» sonn
» que
» celu
» est c
Le l
sorte c

PRÊTRES ET SUPERSTIT. &c. 171

» naturelles, on a recours a celle-ci. » Tel est l'exemple qu'en donne le Pere Bouchet.

« On avait si subtilement & si secretement volé des bijoux précieux au général d'armée de Maduré, que celui qui en était coupable semblait être hors d'atteinte de tout soupçon. On consulte à Ticherapali un jeune homme qui était un des plus fameux Devins du pays. . . . il dépeignit si bien l'auteur du vol, qu'on n'eut pas de peine à le reconnaître : le malheureux qu'on n'avait pas même soupçonné, tant on était éloigné de jeter les yeux sur lui, ne put tenir contre l'oracle ; il avoua son crime, & protesta qu'il n'y avait rien de naturel dans la maniere dont son vol avait été découvert.

» Quand plusieurs personnes deviennent suspectes d'un vol, & qu'on ne peut en convaincre aucun en particulier, voici l'expédient dont on se sert pour le déterminer. On écrit les noms de tous ceux qu'on soupçonne sur des billets particuliers, & on les dispose en forme de cercle : on évoque ensuite le Démon avec les cérémonies accoutumées, & on se retire après avoir fermé & couvert le cercle, de manière que personne ne puisse y toucher. On revient quelque tems après, on découvre le cercle, & celui dont le nom se trouve hors de rang, est censé le seul coupable. »

Le Père Bouchet parle encore d'une autre sorte d'oracle : « Certains pieux pénitens,

172 IDOLES, TEMPLES,

» dit-il , font des sacrifices sur le bord de
 » l'eau avec beaucoup d'appareil : ils décri-
 » vent un cercle d'une ou deux coudées de
 » diamètre. Autour de ce cercle , ils placent
 » leurs idoles , en sorte que leur situation ré-
 » pond aux huit rumbes de vent. Les payens
 » croient que huit Divinités inférieures pré-
 » sident en ces huit endroits du monde , éga-
 » lement éloignés les uns des autres. Ils in-
 » voquent ces fausses Divinités , & il arrive
 » de tems en tems que quelqu'une de ces
 » statues se remue à la vue de tous les assis-
 » tans , & tourne dans l'endroit même où
 » elle est placée , sans que personne s'en ap-
 » proche. . . Les Indiens qui font ces sortes
 » de sacrifices , placent aussi quelquefois au
 » centre du cercle dont je parle , la statue
 » de l'idole à laquelle ils veulent sacrifier.
 » Ils se croient favorisés de leurs Dieux d'u-
 » ne façon singulière , si cette petite statue
 » vient à se mouvoir d'elle-même. »

Est-il possible que le Pere Bouchet ait pré-
 tendu nous convaincre par ce récit que le
 Démon rend des oracles aux Indes : j'en ti-
 rerais une induction qui me semble bien plus
 raisonnable, c'est que les Prêtres de ces idoles
 sont aussi fourbes , aussi trompeurs que les
 Prêtres de Delphes , & qu'ils savent comme
 eux fasciner les yeux du vulgaire.

Outre les idoles que les Indiens ont dans
 leurs temples , on en voit encore chez eux
 qu'ils ont grand soin de frotter d'huile , &
 d'entourer de fleurs. Ce sont sans doute des

PI
 Dieux
 qui les
 eaux l
 me ; m
 sycofe
 se serv
 dévots
 matins
 nent p
 mal. C
 Surate
 dans le
 grande
 par les
 les che
 tres an
 ou tro
 qui ne
 & qui
 vie, p
 rir, tr
 que pa
 cet ani
 qui l'a
 ce dans
 qu'au t
 On y
 pour le
 tres ve
 mes. F
 riture
 à autre
 un lie

PRÊTRES ET SUPERSTIT. &c. 173

Dieux pénates qui protègent les maisons, & qui les garantissent de malheurs. Ils ont des eaux lustrales, qu'ils tirent de la vache même ; mais comme le principe de la météorologie ne leur permet pas de la brûler, ils se servent simplement de son urine, & les dévots ne manquent pas d'en arroser tous les matins le devant de leur logis ; car ils tiennent pour divin tout ce qui vient de cet animal. Ces mêmes dévots, sur-tout du côté de Surate, se plaisent à secourir les animaux dans leurs besoins. On voit auprès de cette grande ville un superbe hôpital, entretenu par les Banians, où l'on reçoit les vaches, les chevaux, les chèvres, les chiens & d'autres animaux qui sont malades, ou estropiés, ou trop vieux pour travailler. Un homme qui ne peut plus tirer de service d'un bœuf, & qui est porté de lui-même à lui ôter la vie, pour s'épargner la dépense de le nourrir, trouve un Baniar charitable qui ne manque pas, lorsqu'il est informé du danger de cet animal, de le demander à son maître, & qui l'achetant quelquefois assez cher, le place dans cet hôpital, où il est bien traité jusqu'au terme naturel de sa vie.

On voit près de là un autre édifice fondé pour les punaises, les puces & toutes les autres vermines qui succent le sang des hommes. Pour procurer à ces animaux une nourriture qui leur soit propre, on loue de temps à autre un pauvre misérable pour passer sur un lit une nuit dans cet hôpital ; mais on a

174 IDOLES, TEMPLES,

l'attention de l'attacher, dans la crainte que les douleurs qu'il doit ressentir par les piquûres de ces bêtes, ne le force de se retirer avant le jour.

Un Banián qui est convaincu d'avoir bu du vin, ou d'avoir mangé de la vache, est retranché de la société de ses frères, c'est-à-dire excommunié.

Entre les oiseaux, dont les Baniáns tirent de mauvais présages, le corbeau est celui qu'ils redoutent le plus; si un Banián a le malheur d'en entendre ou d'en rencontrer un le matin, vous ne pourrez jamais l'engager à rien entreprendre de la journée.

Lorsque, suivant l'opinion des Baniáns, quelqu'infidèle veut se convertir, le Bramine lui enjoint de mêler pendant les premiers six mois de sa régénération, de la fiente de vache dans sa nourriture. D'abord la dose doit être d'une livre, & l'on diminue en proportion que le tems s'écoule. C'est le grand moyen qu'on peut employer pour purifier les souillures du corps & de l'ame.

Les Baniáns, ainsi que les Quakers, ne se soumettent point volontiers à la loi du serment, & ils aiment mieux perdre leur cause que de jurer. Tout ce qu'on peut obtenir d'eux, lorsqu'ils y sont forcés par les juges, c'est de mettre les deux mains sur une vache, en prononçant ces paroles : *Que je mange de la chair de cet animal sacré, si, &c.*

Au Décan le serment se fait d'une manière fort différente. Les Indiens se font

PR

enferm
en mett
est posé
la poitr
leurs D
toujour

Lorsq
dien, a
crie Gi
de Nar
pour les
le claqu
vais esp
bâille.
ils se se

Une
lorsqu'
est oblig
tife des
posée p

Lorsq
un Ban

PRÊTRES ET SUPERSTIT. &c. 175

enfermer dans un cercle de cendres, & ils en mettent sur leur tête : une de leurs mains est posée sur le haut du front, & l'autre sur la poitrine. Dans cette posture, ils jurent par leurs Dieux, & l'on assure que ce serment est toujours conforme à la vérité.

Lorsque l'on bâille devant un idolâtre Indien, aussi-tôt il fait claquer ses doigts, & crie *Giranami*, ce qui signifie, souviens-toi de *Narami*. Ce *Narami* est un saint qui prie pour les hommes, & les Banians croient que le claquement des doigts empêche un mauvais esprit d'entrer dans le corps de celui qui bâille. Quand ils éternuent, ainsi que nous, ils se souhaitent beaucoup de bonheur.

Une coutume assez singulière, c'est que lorsqu'un Banian a perdu quelque chose, il est obligé d'en porter la valeur au grand Pontife des Bramines, comme une amende imposée par rapport à sa négligence.

Lorsqu'on veut faire un affront sanglant à un Banian, on le frappe avec une pantoufle.



C H A P I T R E X.

Fakirs ou Religieux Indiens ; Rasbouts.

DANS tous les tems on a dit que le Démon avait ses martyrs ; mais il n'y a point de pays sur la terre où il s'en trouve une aussi grande quantité que dans les Indes. On pourrait en compter plus de deux-cents mille dans les états du Mogol. Tels sont les Fakirs, espèce de moines idolâtres, qui pratiquent des austérités qui font frémir la nature. Ils sont pour la plupart de la secte des Jauguis ou Goguis, ou même Gougis ; car les auteurs ne sont point d'accord sur le nom. En général ces malheureux croient un Dieu créateur & conservateur de toutes choses, auquel ils donnent divers noms, & qu'ils représentent sous différentes formes. Ennemis de tout travail, ils s'abandonnent à la vie contemplative, & prétendent par-là atteindre le but de la perfection. Un extérieur composé & des macérations révoltantes sont les moyens qu'ils emploient pour s'attirer la vénération des peuples.

Les Fakirs ont quelques couvens, dirigés par des supérieurs qui reçoivent leurs vœux de charité, de pauvreté & d'obéissance. Les uns, exposés aux injures de l'air, couchés sur des cendres, passent leur vie sous de
grands

grand
dellu
titude
avec
huit
remue
en vo
somm
sur un
gnés
jusqu'
yeux
de feu
grains
long-t
dre co
tiquen
Que
toutes
grand
la ville
toutes
ge, qui
attiren
de péle
menfe.
directi
les for
fleuves
& les c
les aide
dans le
sans q
Tor

grands arbres. D'autres, les bras élevés par-dessus la tête, attendent la mort dans cette attitude gênante : ceux-ci se déchirent le corps avec un couteau ; ceux-là demeurent souvent huit ou neuf jours dans une fosse, & sans se remuer, ni prendre aucune nourriture. On en voit qui, lorsqu'ils ne peuvent résister au sommeil, s'appuyent par le milieu du corps sur une corde attachée à deux arbres éloignés l'un de l'autre. Quelques-uns restent jusqu'à douze heures, un pied en l'air, les yeux fixés vers le Ciel, & un réchaud plein de feu à la main, dans lequel ils jettent des grains d'encens. Enfin, on n'épuiserait de long-tems cette matière, si l'on voulait rendre compte de toutes les austérités que pratiquent ces idolâtres.

Quoique les Fakirs soient répandus dans toutes les Indes, il s'en trouve un bien plus grand nombre du côté du Gange, & près de la ville de Banarou ou de Bénarès, que dans toutes les autres provinces. Les eaux du Gange, qui sont par les Baniens réputées sacrées, y attirent sans cesse une prodigieuse multitude de pèlerins, & la moisson des aumônes est immense. Ceux qui ne se sont pas mis sous la direction d'un supérieur, vivent seuls dans les forêts, dans les cavernes, sur le bord des fleuves ou des grands chemins, où les dévots & les dévotes ne cessent de les visiter & de les aider dans leurs besoins. On en voit aussi dans les villes se promener presque nus, sans que personne paraisse indigné de leur

178 FAKIRS OU RELIGIEUX

indécence, tant l'habitude a de prise sur les yeux & sur la réflexion. Bernier parle d'un fameux Fakir, nommé Sormet, qui de son tems allait exactement nud dans les rues de Dehli, & qui aima mieux se laisser couper le col que de se vêtir, quelque menace & quelque promesse que lui pût faire Aurengzeb. Il fallait le faire enfermer, mais il ne fallait pas le faire mourir.

Une partie de la sainteté des Fakirs consiste à ne rien manger qui ne soit cuit ou apprêté, avec de la bouse de vache, qu'ils regardent comme ce qu'il y a de plus sacré. Les plus réguliers ne peuvent rien posséder en propre, ne se marient point, & n'oseraient regarder une femme. Ceux qui sont errans, se rassemblent par troupes, sous un chef, auquel ils jurent respect & soumission, & quoi qu'ils ne s'arrêtent point dans les villes, ils les traversent, & vont établir une sorte de camp assez proche, pour que les dévots viennent leur apporter des vivres. On voit des femmes qui se consacrent au service de ces moines, pour les soulager au milieu de leurs effroyables austérités. Les pauvres leur confient des enfans, afin de leur apprendre de bonne heure à souffrir patiemment toutes les misères de la vie, & à pouvoir exercer une profession si sainte & si honorée, au cas qu'ils ne puissent subsister autrement.

Entre les Fakirs, dont on vient de parler, il faut faire quelque distinction. Ceux qui restent dans les retraites que le fanatisme

leur
tyrs
sacre
déba

Q
nom
parc
ames
doux
& ce
aimer
viven
ce qu
tent
Ils fu
ils ne
austèr
qui se
crainc

L E S
Visapo
tems d
diction
arbre,
somme

INDIENS; RASBOUTS. 179

leur a fait choisir, sont réellement les martyrs de la superstition; mais ceux qui se consacrent à la vie errante sont fourbes, frippons, débauchés & souillés de tous les vices.

Quelques voyageurs voudraient placer au nombre des sectes de Baniens, les Rasbouts, parce qu'ils croient à la transmigration des ames; cependant les premiers en général sont doux, modérés, humains & abhorrent le sang, & ceux-ci sont hardis, emportés, violens, aiment la guerre, mangent de la chair, & vivent de meurtres & de brigandages. Tout ce qu'on peut dire d'eux, c'est qu'ils affrontent la mort avec la plus grande intrépidité. Ils suivent quelques loix des Baniens; mais ils ne sont ni honnêtes citoyens, ni moines austères; c'est un peuple errant & vagabond, qui se permet tout, & qu'il est toujours à craindre de rencontrer.

C H A P I T R E X I.

Fête des Baniens.

LES Baniens qui habitent la province de Visapour, célèbrent une grande fête dans le tems des semailles, qu'ils appellent la bénédiction des champs. On va couper un grand arbre, dont on émonde les branches jusqu'au sommet, ensuite on le charge sur les épau-

180 FÊTE DES BANIANs.

les d'un certain nombre de dévots, & l'on va en chantant jusqu'à la porte d'une Pagode. Arrivé dans ce lieu, on pose l'arbre à terre, & tous ceux qui composent la procession font le *Salam*, c'est à-dire, des révérences religieuses. Pendant trois fois on relève l'arbre, en poussant de grands cris, & à chaque fois on fait le tour de la Pagode. Après cette cérémonie, le Pontife des Bramines fait un creux dans la terre, & y verse de l'urine de vache, ou de l'eau du Gange; (car Fryet ne s'explique pas clairement dans son voyage des Indes) cet arbre à demi-dépouillé, mais orné de fleurs & de banderolles, est planté dans ce trou, au son de la musique, & aussi-tôt on l'entoure d'un amas de paille auquel on met le feu. C'est dans la manière dont les flammes s'élèvent dans l'air, que le Pontife lit l'oracle qu'il doit prononcer sur la fertilité ou la stérilité de l'année.

CHAPITRE XII.

Parfis, Secte idolâtre, établie dans les Indes.

QUOIQUE ce qui regarde la religion des Parfis, appartienne naturellement à l'article de la Perse, nous ne pouvons nous empêcher de dire un mot des descendans de ces Per-

fans
les

L
entr
la r
qui
siste

sur
ce c

leur
pres

Kor
d'O

nom
té, c

men
leur

corr
gion

Q
plus

nen
le pl

étein
qu'i

Les
créa

agit
Sept

fix a
l'uni

font
seul

PARSIS, SECTE IDOLATRE. 181

fans, qui abandonnèrent leur pays pour fuir les persécutions des Sectateurs de Mahomet.

Lorsque dans le septième siècle Abubeker entreprit, par la force des armes, d'établir la religion Musulmane dans la Perse, le roi qui occupait alors le trône, ne pouvant résister au torrent qui venait de se déborder sur son royaume, prit le parti de fuir avec ce qui lui restait de fidèles sujets zélés pour leur ancien culte. Dix-huit mille hommes, presque tous des provinces de Fers & de Korasan, s'embarquèrent avec lui au port d'Ormus, & prirent terre à Cambaye. Ces nombreux Emigrans furent reçus avec bonté, & on leur permit de former un établissement dans le Guzarate, où depuis ce tems leurs descendans n'ont cessé de conserver incorruptiblement les préceptes de leur religion & leurs usages particuliers.

Quoique les Parsis ne connaissent rien de plus sacré que le feu, quoiqu'ils l'entretiennent soigneusement, & regardent comme le plus grand des malheurs, celui de le voir éteint dans leurs maisons, il n'est pas vrai qu'ils en fassent l'objet de leurs adorations. Les Parsis reconnaissent un Dieu suprême, créateur & conservateur du monde, & qui agit immédiatement par sa seule puissance. Sept Ministres, sous lesquels il y en a vingt-six autres, se partagent le gouvernement de l'univers, mais leur pouvoir est limité, & ils sont comptables de leur administration au seul Dieu créateur. Ces Dieux subalternes

182 PARSIS, SECTE IDOLATRE.

sont les médiateurs entre le Dieu suprême & les hommes, & les Parsis ne font pas difficulté de les adorer & de les prier d'intercéder pour eux, dans leurs pressans besoins. Tels sont les principes de leur créance.

Les Parsis n'ont point de temples, ni aucun lieu public pour l'exercice de leur culte. Chaque citoyen a dans sa maison une chambre consacrée à cet usage, dans laquelle toute la famille assise fait ses prières, sans y joindre aucune inclination de corps. Tous les jours sont indifférens pour prier, excepté le premier & le vingtième de chaque Lune.

Les prêtres ou Docteurs des Parsis, qui obtiennent les plus grands respects & les secours les plus abondans de ce peuple, ne sont distingués de leur troupeau, & même de tous les autres Indiens par aucun habit remarquable, excepté un cordon de laine ou de poil de chameau, dont ils font plusieurs tours sur leurs reins, & qu'ils attachent sur leurs dos par de gros nœuds. Cette ceinture est la marque essentielle de leur caractère, & leur paraît si nécessaire que le prêtre qui l'aurait perdue, serait obligé de rester dans la place où il s'apercevrait qu'elle lui manque, sans boire, ni manger, ni même remuer jusqu'à ce qu'on lui en eût apporté une autre, qui doit se prendre avec cérémonie chez le Docteur chargé de les distribuer toutes. Les femmes comme les hommes portent ces sortes de ceintures, depuis l'âge de douze ans jusqu'à la mort.

J
feu
cont
reco
l'inc
étou

L
pou
plu
par
gero
effro
Com
a qu
liqu
cupp

A
Pars
les p
sans
tr'eu
qui p
dans
aux j
quin
de se

Le
cruel
derh
son l
tout
rend
velif

PARSIS, SECTE IDOLATRE. 183

Jamais un Parsis ne doit éteindre ni son feu ni sa lampe. Si par hasard les flammes consomment sa maison, il ne doit point avoir recours à l'eau pour arrêter les progrès de l'incendie, il doit employer de la terre pour étouffer le feu.

Les Parsis de la province de Guzarate sont pour la plûpart commerçans ; ils exercent plusieurs sortes de professions, mais on ne voit parmi eux ni maréchal, ni ferrurier ni forgeron, parce que, sans commettre un péché effroyable, ils ne pourraient éteindre le feu. Comme ils ne peuvent boire du vin, il y en a quelques-uns qui tirent des palmiers, cette liqueur qu'on appelle Terry : plusieurs s'occupent à la culture du tabac.

Ainsi que les Juifs dans notre Europe, les Parsis de l'Inde, se rassemblent dans les villes pour n'occuper qu'un même quartier. Là, sans autres juges, deux des principaux d'entr'eux décident à l'instant les contestations qui peuvent survenir. Ils marient leurs enfans dans le plus bas âge, mais ils ne permettent aux jeunes époux d'habiter ensemble qu'entre quinze ou seize ans. Les veuves ont la liberté de se remarier.

Leurs funérailles ont quelque chose de cruel. Aussi-tôt qu'un Parsis paraît toucher au dernier terme de sa vie, on le transporte de son lit sur un banc de gazon, & là, privé de tout secours, on le laisse expirer. Lorsqu'il a rendu le dernier soupir, six hommes l'envelissent dans un morceau d'étoffe, & le cou-

184 PARSIS, SECTE IDOLATRE.

chent sur une grille de fer, faite à peu près comme une civière, sur laquelle on le porte à l'endroit de sa sépulture : on place le cadavre sur une autre grille qui couvre une fosse, & on le laisse à découvert pour être la pâture des oiseaux carnaciers. Sitôt que les chairs sont mangées, & que les os sont tombés dans la fosse, on la comble avec le gazon, sur lequel le Parsis est expiré; parce que cette terre est réputée souillée, & que personne n'oserait y toucher. Si malheureusement aucun de cette secte avait touché une bête morte, il serait obligé de faire une pénitence de neuf jours, pendant lesquels il ne serait pas permis à sa femme & à ses enfans de l'approcher.

Quoique les Parsis mangent indifféremment de la chair de mouton, de chèvre & de cerf, de la volaille & du poisson, ils ont en horreur le bœuf & la vache, & ne toucheraient pas à leur chair pour toutes choses au monde. Le plus grand péché qu'ils peuvent commettre, est celui de s'enivrer, & quiconque est convaincu d'un crime aussi énorme, est retranché de la communion de ses frères, ou du moins condamné à une longue & rigoureuse pénitence.

Les Parsis sont les plus doux, les plus honnêtes de tous les peuples qui habitent les différentes parties des Indes. Ils ont le larcin en horreur : cependant ils sont rusés, & l'on ne doit se fier à eux que médiocrement dans le commerce ; ils ont le teint plus clair que les autres Indiens, & leurs femmes sont beaucoup plus agréables.



C

M

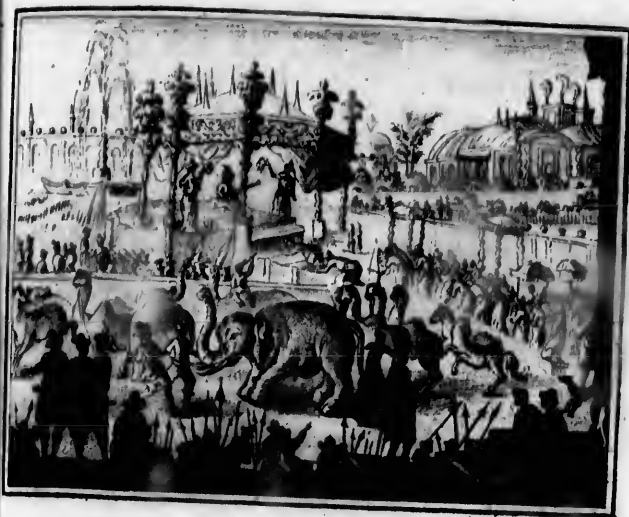
P o u
licence
traire l
d'une a
régne c
« L'
» ses a
» royal
» des a
» de la
» n'y a
» les fo
» mura
» petite

RE.

peu près
n le porte
e le cada-
ne fosse,
la pâture
es chairs
abés dans
, sur le-
ette terre
n'oserait
ucun de
orte, il
de neuf
s permis
ocher.

emment
de cerf,
en hor-
heraient
monde.
ommet-
nque est
est re-
eres, ou
rigou-

us hon-
les dif-
e larcin
& l'on
nt dans
air que
nt beau-



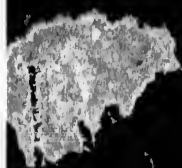
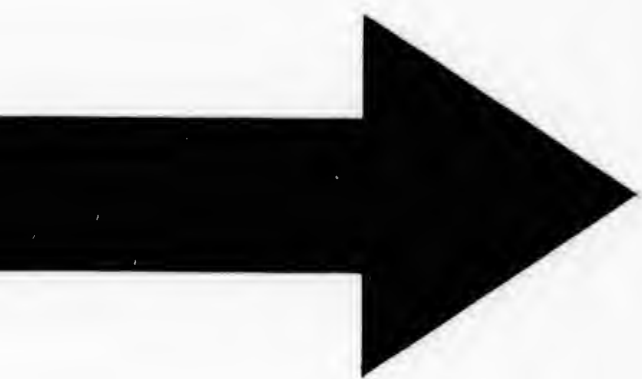
CHAPITRE XIII.

Magnificence de la Cour du Mogol.

POUR donner une idée juste de la magnificence de la cour du Mogol, nous allons extraire la relation que Bernier nous a laissée, d'une audience à laquelle il a assisté, sous le règne du fameux empereur Aureng-Zeb.

« L'Amkas, dit-il, où l'Empereur donne ses audiences, a quelque chose de vraiment royal : c'est une grande cour quarrée, avec des arcades qui ressemblent assez à celles de la place royale de Paris, excepté qu'il n'y a point de bâtimens au-dessus, & qu'elles sont séparées les unes des autres par une muraille, de sorte néanmoins qu'il y a une petite porte pour passer de l'une à l'autre.







186 MAGNIFICENCE DE LA COUR

» Sur la grande porte qui est à l'un des côtés
» de la place, on voit un grand divan, tout
» ouvert du côté de la cour, qu'on nomme
» Nagar-Kanay, parce que c'est le lieu où
» sont les hautbois & les timbales, qui jouent
» ensemble à certaines heures du jour & de
» la nuit.

« A l'opposite de la grande porte de cette
» cour, s'offre une grande & magnifique salle
» à plusieurs rangs de piliers, qui, ainsi que
» le plat-fond, sont peints & dorés. Dans le
» milieu de la muraille, qui sépare cette
» salle d'avec le ferrail, on a laissé une ou-
» verture, ou une espèce de grande fenêtre,
» haute & large, à laquelle l'homme le plus
» grand n'atteindrait point d'en-bas avec la
» main. C'est là qu'Aureng-Zeb se montrait
» en public, assis sur son trône, quelques-
» uns de ses fils à ses côtés, & plusieurs eu-
» nuques debout, les uns pour chasser les
» mouches avec des queues de paon, les au-
» tres pour lui faire du vent avec de grands
» éventails, & d'autres pour être prêts à re-
» cevoir ses ordres. De là il voyait en bas,
» autour de lui, tous les Omhras, les Rajas,
» & les Ambassadeurs, debout aussi sur un
» divan entouré d'un balustre d'argent, les
» yeux baissés & les mains croisées sur l'esto-
» mac. Plus loin, il voyait les Mansébdars,
» ou les moindres Omhras, debout comme
» les autres & dans le même respect. Plus
» avant, dans le reste de la salle & dans la

» cou
» de t
» qu'i
» chac
» salle
» d'ass
» peti
Penc
pereur
les plu
princip
masses
ges, ét
d'or &
chaines
chaint
esclave
siers an
pereur
zelles a
res, de
quantit
proie, t
ducteur
de mag
venait
nes offic
du mor
seul cou
d'un m
C'est
nier fut
pendant

COUR
n des côtés
ivan, tout
on nomme
le lieu où
qui jouent
jour & de

te de cette
ifique salle
, ainsi que
s. Dans le
pare cette
é une ou-
e fenêtre,
me le plus
pas avec la
e montrait
quelques-
sieurs eu-
chasser les
on, les au-
de grands
prêts à re-
it en bas,
les Rajas,
ssi sur un
gent, les
sur l'esto-
nsébdars,
t comme
ect. Plus
& dans la

DU MOGOL.

187

» cour, sa vue pouvait s'étendre sur une foule
» de toute sorte de gens. C'était dans ce lieu
» qu'il donnait audience à tout le monde,
» chaque jour à midi, & de là venait à cette
» salle le nom d'Amkas, qui signifie lieu
» d'assemblée, commun aux grands & aux
» petits. »

Pendant que durait cette assemblée, l'Em-
pereur s'amusait, dit Bernier, à voir passer
les plus beaux chevaux de ses écuries, & les
principaux d'entre les éléphants; ces lourdes
masses, peintes en noir, avec des raies rou-
ges, étaient couvertes de riches tapis brodés
d'or & de soie, ayant des sonnettes & des
chaînes d'argent. Deux jeunes éléphants mar-
chaient aux côtés des plus vieux, comme des
esclaves destinés à les servir; après que ces
fiers animaux avaient fait leur salut à l'Em-
pereur, on faisait défiler devant lui des ga-
zelles apprivoisées, des élans, des rinocé-
res, des buffes, des léopards, des panthères,
quantité de chiens de chasse & d'oiseaux de
proie, tous richement ornés, & dont les con-
ducteurs portaient des habits de la plus gran-
de magnificence. Une partie de la cavalerie
venait ensuite faire ses exercices, & les jeu-
nes officiers tâchaient de s'attirer les regards
du monarque par leur adresse à couper d'un
seul coup de sabre les quatre pieds & le corps
d'un mouton.

C'est dans cet Amkas que le même Ber-
nier fut spectateur d'une fête qui se donna,
pendant son séjour à Dehli, à l'occasion de

188 MAGNIFICENCE DE LA COUR

quelque victoire remportée par les troupes de l'Empire. Ce jour là l'Empereur portait une veste de satin blanc à fleurs, relevée d'une broderie d'or & de soie ; son turban était de toile d'or, avec une aigrette, dont le pied était couvert de diamans d'un prix inestimable, au milieu desquels on voyait une grande topase orientale, qui est unique dans le monde. Un collier de grosses perles lui pendait sur l'estomac. Son trône était soutenu par six colonnes d'or massif, parsemées de pierres précieuses & de diamans, estimés plus de quarante millions de roupies. Deux paons, de grandeur naturelle, dont le plumage était artistement feint par des pierres de toutes couleurs, faisaient un effet admirable. Bernier assure que ce chef-d'œuvre était l'ouvrage d'un orfèvre français. Nous ne dirons rien de la magnificence avec laquelle tous les courtisans étaient habillés ce jour-là, ni de la richesse des tapis qui couvraient les murs, les colonnes & les planchers de la salle, au bas de laquelle l'Empereur avait fait dresser sa tente, doublée de brocard & parsemée de diamans & de perles. Tous les Omhras avaient chacun la leur, & s'étaient efforcés à l'envi de la rendre superbe, en sorte que les yeux ne pouvaient soutenir un instant l'éclat qu'elles jetaient. Pendant cette cérémonie Aureng-Zeb se fit peser dans des balances d'or massif, comme les poids. Ces fêtes coûtent chers aux grands Seigneurs du Mogol. Ils sont tous tenus, suivant leurs

riches
narqu
droit
qui n'
fête,
le Vif
mille
& der
les, &
N'o
qui se
l'Emp
les fer
qui tie
chande
peut o
rés &
cesses
cette f
On ma
l'on co
langag
enfin,
double
plus jo
ceux q
présent
Lori
ses arm
somp
sept ce
d'une
d'or. I

richesses, de faire quelques présens au Monarque, & pour obtenir la continuation du droit de voler le peuple, il n'en est aucun qui n'en fasse de considérables. Pendant cette fête, dont nous venons de rendre compte, le Visir d'Aureng-Zeb lui offrit vingt-cinq mille pieces d'or, de la valeur d'une pistole & demie chacune, quantité de grosses perles, & un rubis, estimé quarante mille écus.

N'oublions pas de tracer l'idée d'une foire qui se tient ordinairement dans le ferrail de l'Empereur pendant ces cérémonies : ce sont les femmes & les filles des grands officiers, qui tiennent les boutiques, à titre de marchandes, elles y étalent tout ce que l'empire peut offrir de plus précieux en étoffes, raretés & galanteries de toute espèce. Les Princesses & les Dames du ferrail se rendent à cette foire ; l'Empereur y vient lui-même. On marchande sol à sol, on se dispute, & l'on conteste pour le prix, avec le ton, le langage & les expressions des derniers sujets; enfin, l'on finit par acheter, & par payerle double de la valeur des marchandises aux plus jolies marchandes. Cette fête fournit à ceux qui veulent faire fortune, l'occasion de présenter leurs belles filles au Souverain.

Lorsque l'Empereur commande lui-même ses armées, son camp est de la plus grande somptuosité. On ne compte pas moins de sept cents éléphants à sa suite, tous chargés d'une tour, & couverts de velours broché d'or. Devant chacun de ces animaux, il y a

190 **MAGNIFICENCE DE LA COUR, &c.**
toujours un fauconneau, monté sur son affut; les tentes du monarque occupent ordinairement deux mille de circuit; elles sont entourées d'une étoffe rouge en dehors & peintes en dedans, de diverses figures comme nos rapisséries. Lorsque l'Empereur donne audience, on place au-devant de sa principale tente un trône portatif de nacre de perle, dont le dais, orné de brocard, est soutenu par deux piliers d'or massif. Les tentes composent plus de trente grands appartemens, où se trouvent toutes les commodités que peut présenter un vaste palais. Tout le camp en général occupe un terrain de plus vingt-deux mille d'Angleterre, & l'on doit moins le regarder comme le campement tumultueux d'une armée, que comme une ville bâtie en moins de quatre heures, & dont les larges rues sont tirées au cordeau. Chaque officier, chaque marchand sçait en partant à quelle distance de la tente du prince, la sienne doit être placée, à quelle autre tente elle doit faire face & la place qu'elle doit remplir. Ensorte que la police s'observe dans le camp avec la même régularité que dans la ville impériale.



Rem

Un
ne pe
régul
clima
tième
rante-
dans
& fini
bent p
& aux
gne c
née, d
souffle
sont le
mais c
vents c
régular
En
cent &
bles, s
vent le
pleur c
tems e
mai &
récolte
cembre

COUR, &c.
sur son affur;
nt ordinaire-
les sont en-
hors & pein-
s comme nos
donne au-
sa principale
e de perle,
est soutenu
tentes com-
ppartemens,
modités que
out le camp
plus ving-
doit moins
ent tumul-
e une ville
& dont les
au. Chaque
en partant à
ince, la sien-
e tente elle
e doit rem-
rve dans le
que dans la

CHAPITRE XIV.

*Remarques générales sur l'Indoustan & sur la
la maniere dont on y vit.*

UN E contrée aussi étendue que l'Indoustan ne permet pas que l'on entre dans un détail régulier des différentes qualités de chaque climat, puisqu'elle comprend depuis le vingtième degré de latitude du sud, jusqu'au quarante-troisième du nord. L'hyver commence dans l'Indoustan, vers la fin du mois de juin & finit en septembre. Les pluies alors tombent par intervalles, sur-tout aux nouvelles & aux pleines Lunes. Le vent du nord règne constamment pendant six mois de l'année, & pendant les six autres celui du midi souffle sans interruption. Avril, mai & juin sont les trois mois les plus chauds de l'année; mais cette chaleur est tempérée par certains vents qui s'élèvent chaque jour avec la même régularité.

Entre Surate & Agra, les pluies commencent & finissent avec des tempêtes effroyables, sans toutefois qu'on y voie tomber souvent le tonnerre; pendant ces trois mois, il pleut chaque jour, les autres neuf mois le tems est clair & serain. On sème au mois de mai & dans le commencement de juin, & la récolte se fait à la fin de novembre & en décembre.

192 REMARQUES GÉNÉRALES

Le riz est la nourriture ordinaire du pays. Après que les Indiens l'ont fait cuire, ils y ajoutent du beurre & du saffran, avec quelques herbes : quelques-uns y joignent de la viande & du poisson. La chasse en général est extrêmement abondante, & l'on trouve presque par-tout des sangliers, des chevreuils, des lièvres, des perdrix, des ramiers, des beccassines, des canards, des farcelles, & toutes sortes d'oiseaux aquatiques.

Outre les chasses ordinaires à tous les pays, il y en a qui sont particulières à l'Indoustan celle des gazelles, animal qui ressemble beaucoup à nos fians, est de ce nombre. Les gazelles vont ordinairement en troupe de cinq ou six, & dans chaque troupe, il n'y a jamais qu'un mâle, qu'on distingue à la couleur. Pour cette chasse, on se sert de léopards apprivoisés. Lorsqu'on a découvert une troupe de gazelles, on les fait appercevoir au léopard, qu'on tient enchaîné sur une charrette; cet animal rusé ne poursuit pas d'abord sa proie; il tourne, il se cache, il se courbe pour en approcher & pour la surprendre: lorsqu'il se trouve à portée, il s'élançe dessus avec une agilité incroyable, il l'étrangle, & en suce le sang jusqu'à la dernière goutte: s'il manque son coup, il ne faut pas espérer de le faire retourner à la charge, l'on prendrait pour cela une peine inutile. Son maître le flatte, lui donne à manger, & saisit un instant pour l'enchaîner.

La maniere de prendre les oiseaux de rivière

viè
dor
cer
le l
mê
pre
dre
moi
l'arc
O
des l
gran
nit b
les é
fruits
espèc
que,
che.
ceux
Le
usage
plante
vigne
quinze
celle c
la fro
faite d
dans d
ble à la
d'odeu
core du
chaux
continu
Tom

SUR L'INDOUSTAN, &c. 193

vière est assez singulière : on vuide un canard domestique, & on le remplit de foin. Dans cet état, un homme qui nage entre deux eaux, le lâche dans le courant de la rivière, & le mêle insensiblement avec les autres, qu'il prend par les pieds, sans leur causer le moindre effroi : l'adresse des Indiens n'est pas moins grande à tirer les oiseaux au vol, avec l'arc & la flèche.

On trouve dans les forêts des éléphants, des lions, des tigres, des léopards en très-grande quantité. Non seulement la mer fournit beaucoup de poisson, mais les rivières & les étangs en donnent prodigieusement : les fruits sont excellens, & il y en a de plusieurs espèces inconnues en Europe, tel que la manque, fruit très-estimé, qui ressemble à la pêche. Les oranges & les citrons ne valent pas ceux de l'Amérique.

Le bétel, après le ris, est la chose la plus en usage parmi les Indiens. Ce bétel est une plante qui monte à peu près comme notre vigne vierge, autour d'un échelas d'environ quinze pieds ; sa feuille approche assez de celle du lilas, mais elle est moins épaisse : on la frotte d'abord avec une espèce de chaux, faite de coquillages, ensuite on l'enveloppe dans des tranches d'arrecca, fruit qui ressemble à la noix-muscade, excepté qu'il n'a point d'odeur : les personnes aisées y ajoutent encore du cachou ; c'est ce mélange de bétel, de chaux & d'arrecca, que les Indiens mâchent continuellement, & qui leur rend les lèvres

Tome II.

N

& les dents rouges comme du sang. Il est certain que le bétel, ainsi accommodé, a de grandes vertus ; il prévient tous les maux de l'estomach, & conserve les dents, quoiqu'il change leur couleur. Le bétel mâché par une personne saine & appliqué sur une plaie, est un baume souverain.

Les maladies les plus communes des Indes sont la dyffenterie & la fièvre chaude ; il s'y trouve assez de medecins qui ont des connoissances fort superficielles, ainsi qu'ailleurs ; mais tout l'art des chirurgiens se borne à savoir saigner, & à appliquer des ventouses. Jamais dans ces pays on n'a ouvert aucun cadavre d'homme ou d'animal, pour prendre au moins les premières connoissances de l'anatomie ; cependant les Indiens ont l'audace d'affirmer qu'il y a cinq mille veines dans le corps humain.

Il est bien singulier qu'il se trouve des astronomes parmi les Indiens : que ces gens prédissent à peu près les éclipses, & que malgré cela, ils prétendent que ce sont des monstres qui se saisissent alors du soleil ou de la lune. Quoi qu'il en soit de l'excès de leur obstination, ils disent que la lune est de cinquante mille lieues au-dessus du soleil, qu'elle est lumineuse d'elle-même, & que c'est d'elle que nous vient une certaine eau vitale, qui, entrant d'abord dans le cerveau, se répand ensuite dans tous les membres, pour servir à leurs fonctions. A l'égard du soleil, ils supposent que lorsqu'il est nuit, il est ca-

ché d
plac
ils do
versé,

Les
habite
que la
a sept
perfed
étages
espèce
parfait

Il y
sent qu
divisib
dureté
veulen
de form
élémer
la lum
miers
princip
tions c
général
différen

Tous
passion
goût, d
aiment
dessus t
vent ils

Géné
pas pou

ché derrière une montagne imaginaire, qu'ils placent au milieu de la terre, & à laquelle ils donnent la figure d'un pain de sucre renversé, & plus de mille lieues de hauteur.

Les géographes Indiens ne sont pas plus habiles que les astronomes ; ils soutiennent que la terre est plate & triangulaire, qu'elle a sept étages, tous différens en beauté, en perfections, en habitans ; que chacun de ces étages est entouré d'une mer de différente espèce, & que le dernier de tous est le plus parfait.

Il y a des philosophes Indiens qui établissent que tout est composé de petits corps indivisibles, moins par leur résistance & leur dureté, que par leur petitesse. D'autres veulent que tout soit composé de matière & de forme ; d'autres que tout le soit des quatre élémens & du néant. Quelques-uns regardent la lumière & les ténèbres, comme les premiers principes ; plusieurs admettent pour principe, la privation ou plutôt les privations qu'ils distinguent du néant ; mais en général ce qu'ils disent pour appuyer leurs différens systèmes est obscur & mal conçu.

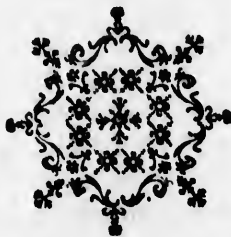
Tous les Indiens aiment la musique avec passion ; mais cette musique est d'un mauvais goût, & leurs instrumens sont détestables. Ils aiment beaucoup le jeu des échecs, & par-dessus tout une sorte de jeu de cartes, où souvent ils risquent leur fortune.

Généralement parlant, les Indes ne sont pas peuplées, & l'on peut faire beaucoup de

196 REMARQ. GÉNÉR. SUR L'IND.

chemin , sans rencontrer une habitation un peu considérable. On doit attribuer cette dissolution aux guerres que les empereurs ont faites aux différens princes , pour s'emparer de leurs provinces , & à cette affreuse politique qui retient les peuples dans l'oppression & dans la misère , pour s'assurer de leur fidélité ; il est vrai que les naturels Indiens sont en bien plus grand nombre que les maures leurs vainqueurs , & que si les premiers se révoltoient , ils auraient bientôt brisés leurs chaînes , pour en charger leurs despotiques maîtres.

L'Indien est naturellement mou , lâche , indolent , paresseux & efféminé ; mais cette indolence peut être attribuée à la chaleur du climat , & l'on doit observer que les Européens qui font quelque séjour dans le pays , contractent la même habitude , & le même défaut.



A
LA
du M
souten
cation
des ri
croire
terres
lui ap
douta
de cu
manq
néglig
nécess
gémis
minat
voula
qu'or
en arg
aband
mens
exige
conce
mère
ceux-
heure
la sub
famil

L'IND.

ation un
cette dé-
ereurs ont
s'emparer
se politi-
oppression
leur fide-
diens sont
es maures
emiers se
risés leurs
espotiques

a, lâche,
mais cette
chaleur du
Européens
ays, con-
me défaut.

CHAPITRE XV.

Richesses & commerce de l'Indoustan.

LA magnificence extraordinaire de la cour du Mogol a besoin d'immenses revenus pour soutenir les dépenses journalières qu'elle occasionne ; & quelque idée qu'on ait pu prendre des richesses du souverain, on ne doit pas croire qu'elles soient tirées du produit des terres, dont cependant la plus grande partie lui appartient en propre. On voit dans l'Indoustan quantité de pays stériles & incapables de culture : ceux dont le fonds est fertile, manquent de bras pour le cultiver, ou sont négligés par les habitans, ce qui est la suite nécessaire de l'affreux despotisme sous lequel gémit le peuple, depuis qu'il est sous la domination des Mogols. L'empereur Eckbar, voulant soulager ses sujets, & mettre quelque ordre dans ses finances, au lieu de payer en argent ses vicerois & ses gouverneurs, leur abandonna quelques terres de leurs départemens pour les faire cultiver à leur profit, & exigea d'eux une somme proportionnée à la concession qu'il leur faisait : ces seigneurs affermerent ces terres à leurs officiers subalternes, & ceux-ci les firent cultiver de force par de malheureux paysans, auxquels ils laissaient à peine la substance nécessaire pour eux & pour leurs familles ; de là la dépopulation générale & l'ou-

198 RICHESSES ET COMMERCE

bli de l'agriculture, ce fonds inépuisable de richesses, lorsqu'il est travaillé par des mains libres & heureuses.

Pour suppléer à l'abondance des vrais biens que devrait produire la terre, le commerce apporte continuellement dans l'empire du Mogol une prodigieuse quantité d'or & d'argent, qui grossit sans cesse les trésors du monarque. L'Indoustan est l'alyne, où les richesses de l'Amérique viennent s'engloutir, après avoir circulé dans l'Europe & dans l'Asie. Une partie de l'or du nouveau monde passe en Turquie pour payer les marchandises qu'on en tire; de la Turquie il passe dans la Perse par Smyrne, pour le payement des soies qu'on y va prendre; de la Perse, il entre dans l'Indoustan, par le commerce de Mocka, de Babel-Mandel, de Bassora & de Bander Abassi. Il en vient beaucoup aux Indes, par les vaisseaux des compagnies de commerce. L'argent que les Hollandais tirent du Japon, entre dans le Mogol, pour l'achat des marchandises; il est vrai que l'Indoustan reçoit du cuivre du Japon, du plomb & des Draps d'Angleterre; de la canelle, de la muscade, & des éléphants de l'Isle de Ceylan, des chevaux d'Arabie, de Perse & de Tartarie; mais ce commerce ne se fait ordinairement que par échange; ainsi l'or & l'argent entrent par mille canaux chez le Mogol, & trouvent à peine une seule voie pour en sortir.

On doit cependant convenir qu'il se consomme beaucoup d'or & d'argent dans la fabrica-

tion
ges
maj
les
men
Mog
qui
cant
Soit
Indi
terre
qu'il
d'av
buen
lario
état
qu'il
main
vrai
ense
il ne
fités
Au
annu
dans
vingt
mille
fols
Otte
pitati
diam
& les

DE L'INDOUSTAN. 199

tion des toiles & des étoffes , dans les ouvrages d'orfèvrerie, & sur-tout dans les dorures ; mais malgré cela il en reste assez pour enrichir les particuliers. Pourquoi sont-ils généralement pauvres ? on ne remarque pas dans le Mogol cette abondante circulation d'espèces , qui frappe les yeux dans nos villes commerçantes de l'Europe ; en voici , je crois , la raison. Soit politique , crainte , ou superstition , les Indiens aiment à déposer leur argent dans la terre , & à faire disparaître ainsi les trésors qu'ils ont amassés avec beaucoup de soin & d'avarice. Les souverains eux-mêmes contribuent par leur conduite à arrêter cette circulation si nécessaire pour la prospérité d'un état : ils accumulent des trésors excessifs , qu'ils croiraient dangereux de laisser entre les mains de leurs sujets , qui sans doute s'en serviraient pour briser leur esclavage , ils les ensevelissent dans des caves souterraines , d'où il ne sort que lorsque les plus grandes nécessités semblent l'exiger.

Au reste on évalue les sommes que versent annuellement les gouverneurs des provinces dans la caisse du souverain , à trois cent quatre vingt-sept millions cent quatre-vingt-quatorze mille roupies : la roupie vaut quarante-cinq sols de France , suivant l'évaluation de M. Otter. Les droits d'entrée & de sortie , la capitation des Indiens idolâtres , la mine de diamans , les héritages des sujets mahométans , & les terres qui composent le domaine impé-

250 RICHESSES ET COMMERCE, &c.
rial , produisent encore un revenu plus confi-
dérable. Toutes les années ces trésors passent
entre les mains du monarque , & rentrent
dans celles des particuliers ; qui vivent en
grande partie des gages ou des libéralités de
de leur maître.

Fin de la description de l'Empire du Mogol.



≡
F

C
D

L
nant
est sit
du G
rixa ,
golph
& de
limite
quelle
sur-to
neurs
à la m
autres
Ce
de G
& qui
qu'on
mence

CE, &c.
plus confi-
ors passent
rentrent
vivent en
ralités de

u Mogol.

ROYAUME DE GOLKONDE.

CHAPITRE PREMIER.

*Description géographique du royaume
de Golkonde.*

LE royaume de Golkonde, qui maintenant fait partie du grand empire du Mogol, est situé dans la presqu'île de l'Inde, en-deça du Gange : il est borné au nord par celui d'Orixa, au couchant par celui de Bîsnagar : le golphe de Bengale le baigne au levant. Tant & de si fréquentes révolutions ont changé les limites du pays, qu'on ne peut sûrement fixer quelle a été & quelle est encore son étendue, sur-tout depuis que les Naïkes ou Gouverneurs des provinces ont cherché, les armes à la main, à se former, des débris de plusieurs autres, des états indépendans.

Ce royaume prend son nom de la forteresse de Golkonde, où le prince fait sa résidence, & qui est à deux lieues de la capitale du pays, qu'on nomme Bagnagar. Cette ville fut commencée par un puissant roi de cette contrée,

202 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE
qui lui donna le nom d'une de ses femmes,
appelée Nagar, qu'il aimait éperduement,
comme qui diroit, jardin de Nagar; car *Bag*
signifie jardin.

Nos voyageurs n'ont pas pénétré assez avant
dans l'intérieur des provinces pour que nous
osions en donner une division certaine: on
fait seulement qu'il s'y trouve soixante-six
places fortes, presque toutes bâties sur des
rochers du plus difficile accès. Methold rap-
porte qu'il en a vu plusieurs, sans avoir pu
obtenir la permission de les visiter en dedans:
il parle de Cundapoli, qui est composée de
soixante forts qui se commandent mutuelle-
ment, & qui renferment de vastes campagnes
soigneusement cultivées. Un épais mur, flan-
qué de bastions, forme une enceinte redou-
table à l'armée la plus nombreuse, qui ne
pourrait l'escalader sans risquer ses plus braves
soldats, & qui d'un autre côté n'auroit pas la
ressource de la mine: il semble que l'art & la
nature se soient réunis dans cet endroit pour
préparer une retraite à tout prince vaincu par
ses ennemis, ou poursuivi par ses sujets.

En général le royaume de Golkonde est
de la plus grande fertilité. On y fait communé-
ment deux moissons de riz par année, on y
recueille aussi du bled. La quantité d'étangs
que la nature elle-même a pris soin de former
dans les lieux les plus élevés, sert à féconder
les plaines: pour y parvenir lorsque la saison
des pluyes est passée, on ouvre certaines éclu-
ses, faites aux chaussées, & les eaux se répan-

DU
dent
canau
L'H
tems
mai d
Franc
Janvi
mars
lemen
une cl
core,
vent
que d
bois
raient
l'eau.
jours,
tre he
un ve
Il est
Les m
tobre
jour ne
La
assez b
& les
recom
une tr
très-b
golphe
mais p
modes
quanti

DU ROYAUME DE GOLKONDE. 203

dent dans les terres par une infinité de petits canaux.

L'hyver de ce pays, qui ressemble assez au tems doux dont on jouit pendant le mois de mai dans les provinces septentrionales de la France, vient dans les mois de Décembre, Janvier & Février : l'été embrasse les mois de mars, avril, mai & juin, & ce n'est pas seulement l'approche du soleil qui procure alors une chaleur insupportable, mais il souffle encore, sur-tout au milieu du mois de mai, un vent d'ouest, qui échauffe tellement l'air, que dans les chambres les mieux fermées, les bois des chaises & des tables s'enflammaient, si on n'y jettait continuellement de l'eau. Cette excessive chaleur dure six à sept jours, depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures après midi, après laquelle il s'éleve un vent frais qui la tempère agréablement. Il est dangereux de voyager pendant ce tems. Les mois de juillet, août, septembre & octobre forment proprement l'automne & aucun jour ne se passe sans une abondante pluye.

La ville de Bagnagar est située dans une assez belle plaine : sa grandeur est médiocre, & les bâtimens qui la composent, sont peu recommandables : ses murs sont baignés par une très-grande riviere, qu'on passe sur un très-beau pont, & qui va se jeter dans le golphe de Bengale : les rues sont grandes, mais point pavées ; ce qui les rend incommodes, sur-tout en été, par la prodigieuse quantité de poussière dont elles sont remplies.

 C H A P I T R E I I .
Histoire des Rois de Golkonde.

AUTREFOIS les Mogols regardaient la province de Narfingue comme les limites de leur domination. Envain Abkar, Roi de l'Indoustan & pere du fameux Géhan-guir avait fait d'incroyables efforts pour engloutir ce pays dans ses vastes possessions. Le Raja qui y régnaît alors les avait rendus inutiles depuis les conquêtes de Tamerlan ; ce Raja & ses prédécesseurs étoient si puissans, qu'ils avaient constamment fait la guerre au Mogol, & que le dernier sur-tout entretenait quatre armées commandées par quatre autres Rajas ses tributaires, dont le plus considérable gouvernait les pays qui composent aujourd'hui le royaume de Golkonde : les trois autres régnaient à Brampour, à Doltabar & à Visapour. Le Raja de Narfingue étant mort sans laisser de postérité, ces quatre vassaux se cantonnèrent dans leurs provinces, réunirent leurs forces, & firent une guerre si heureuse à l'Empereur des Mogols, que n'étant plus inquiétés par cette puissance efféminée & lâche, ils purent sans contradiction se faire rendre les honneurs souverains. Abkar étant mort, Géhan-guir son fils employa les premières années de son règne à faire rentrer dans le devoir ces Rajas révoltés : ceux de Brampour, de Doltabar &

de Vi
ce co
politi
renda
annue
Le
connu
maria
Mecq
ce m
» Gol
» que
» rép
» den
» le p
» Ara
» prit
« & c
» ses
» ame
» pou
» posi
» com
» tout
» Che
» des
» lui
» le r
» long
» pay
» port
» rev
» conf

de Visapour succombèrent sous les efforts de ce conquérant ; mais celui de Golkonde, plus politique que les autres , prévint sa perte en se rendant tributaire , & en se soumettant à payer annuellement deux cens mille pagodes.

Les successeurs de cet habile Raja sont peu connus. Tavernier fait mention d'Abdoul qui maria une de ses filles au grand *Check* de la Mecque ; & voici comme il rend compte de ce mariage. « Le *Check* , dit-il , arriva à Golkonde en habit de Fakir , & se tint quelques mois à la porte du palais sans daigner répondre aux officiers de la cour , qui lui demandaient quel était son dessein : enfin , le premier médecin qui parlait fort bien Arabe , l'ayant reconnu pour homme d'esprit , prit le parti de le conduire au roi , & ce prince fort satisfait de sa figure & de ses discours , voulut sçavoir ce qui l'avoit amené. Le *Check* lui déclara qu'il étoit venu pour épouser l'ainée de ses filles. Cette proposition surprit le roi , & fût même regardée comme une marque de folie , qui fit rire toute la cour. Cependant l'opiniâtreté de *Check* , qui allait jusqu'à menacer le royaume des plus grands malheurs , si la princesse ne lui étoit accordée , fit prendre le parti de le mettre en prison , où il demeura fort long-tems : il fut ensuite renvoyé dans son pays , sur un vaisseau de Masulipatan , qui portoit les pèlerins à la Mecque ; mais il revint à Golkonde deux ans après , & sa constance lui fit obtenir la princesse ; il de-

» vint premier ministre du royaume, qu'il
 » gouverna très-habilement, & qu'il défen-
 » dit même avec beaucoup de courage contre
 » l'armée d'Aureng-Zeb. » Ce récit de Ta-
 vernier n'est point exact, & nous nous fixerons
 au témoignage de l'anglois Skeldon, qui ayant
 demeuré long-tems dans ce pays, a dû être
 mieux informé.

Le roi Abdoul, dont parle Tavernier, était
 mou, lâche, indolent, & constamment plongé
 dans l'ivresse des plaisirs, que lui procurait
 son ferrail. Ce prince, privé d'héritier mâle,
 avait trois filles; la première était devenue
 l'épouse de Sultan-Mahmut, fils aîné du grand
 Mogol Aureng-Zeb; la seconde avoit été ma-
 riée à Méra-Mahmut, Arabe d'une grande
 considération, & la troisième était recherchée
 par un autre Arabe d'illustre naissance, nommé
 Siud-Sultan. La cour d'un prince efféminé est
 toujours orageuse: les deux gendres d'Abdoul
 disputaient sans cesse aux ministres le droit de
 tyranniser le peuple, & ces cabales renaissantes
 inquiétaient le roi, qui craignait qu'enfin on
 n'entreprit de le précipiter du trône; pour dis-
 siper cette inquiétude, il résolut de se choisir
 un successeur: c'étoit les armes à la main, &
 dans le dessein de réunir le royaume de Gol-
 konde aux états du Mogol, que Sultan-Mahmut
 l'avait forcé à lui donner sa fille aînée: l'ambi-
 tion de Méra-Mahmut lui était connue; &
 d'ailleurs, il redoutoit la dureté du caractère
 de sa fille: il aimoit la troisième, & jetta les
 yeux sur Siud-Sultan pour la lui faire épouser

& leur
 fils d'u
 ses qua
 choi
 de son
 lui éch
 l'efferv
 emport
 d'Abdo
 ses gen
 duilit
 attendr
 quoiq
 se réun
 Ils eue
 écoura
 des dén
 projet c
 Les f
 danger
 maître
 sans for
 & adon
 sa fille.
 fils d'un
 mier mi
 narque,
 héritier
 les bien
 après av
 appeller
 caché p
 cette p

& leur laisser sa couronne ; Siud-Sultan étoit fils d'un Arabe de noble extraction, qui, par ses qualités brillantes, sembloit digne de ce choix. Ce jeune homme, instruit des intentions de son maître, crut que le trône ne pouvait lui échapper, & se livra sans réserve à toute l'effervescence de son caractère hautain & emporté ; il traita durement les ministres d'Abdoul, & ne montra que du mépris pour ses gendres. Une conduite si inconsidérée produisit l'effet qu'il devait naturellement en attendre : les ministres & les gendres du roi, quoique divisés d'intérêts depuis long-tems, se réunirent pour perdre ce jeune ambitieux. Ils eurent peu de peine à y réussir. Abdoul écouta avidement les rapports qu'on lui fit des démarches de Siud-Sultan, & renonça au projet de lui donner sa fille.

Les favoris du Roi, se voyant délivrés de ce dangereux antagoniste, conseillèrent à leur maître de jeter les yeux sur un particulier sans fortune, mais d'un caractère agréable & adonné au plaisir, pour en faire l'époux de sa fille. Ils lui proposèrent un nommé Siud, fils d'un illustre Arabe, qui avait été son premier ministre : & dont après sa mort, le monarque, suivant le droit du pays, qui le rend héritier des nobles, s'était emparé de tous les biens ; Mir-Zaphée, l'un de ses favoris, après avoir rempli Abdoul de cette idée, fit appeler Siud dans une salle où le roi s'était caché pour l'examiner & l'entendre. Dans cette première conversation, il ne fut ques-

tion que des services du père, du chagrin que le ministre avait de voir le fils dans un état si peu digne de lui, & de l'espérance qu'il devait concevoir que bientôt la fortune lui deviendrait favorable.

Abdoul ne fut pas aussi content de la figure & des graces du Siud, que Mir-Zaphée l'avait espéré. Ce politique dit à son maître, que sans doute l'état humiliant où il se trouvait en était cause; mais que si sa majesté daignait lui faire tenir des sommes capables de mener une vie convenable à sa naissance & à son éducation, il reprendrait bientôt tous les agréments qui l'avaient fait briller dans sa première jeunesse. Le roi consentit à faire cette épreuve, il ordonna à Mir-Zaphée de faire toucher, par une voie inconnue à Siud, tout l'argent qu'il pourrait desirer. Quelques banquiers du Bagnagar furent chargés de cette opération. Sous divers prétextes, ils s'insinuèrent dans la familiarité du jeune homme, & prenant occasion de sa tristesse, pour obtenir sa confiance, ils tirèrent de lui l'aveu de ses besoins, & réussirent à lui faire accepter un prêt de trois mille pagodes, ou quinze cents louis à peu près, sans exiger de lui aucune reconnaissance.

Siud était dans l'âge où la fougue des passions ne permet pas de jeter un coup d'œil réfléchi sur l'avenir: il se livra sans réserve à sa bonne fortune, & puifit inconsidérément dans la bourse de ses généreux amis toutes les sommes nécessaires pour entretenir son
 luxe

luxe
 Zaph
 présen
 soir q
 certain
 de dan
 grand
 à chev
 rôt il
 après a
 bauch
 bée, i
 vant l
 » pas
 » mon
 » pas
 » tueu
 » de l'
 » a été
 » si l'o
 » ce, c
 » prêt
 » & à
 » juste
 » vu fa
 les Om
 le revé
 monter
 sans pr
 rent au
 épouser
 secret c
 Toi

DIS
u chagrin
s dans un
ance qu'il
fortune lui

e la figure
aphée l'a-
naître, que
e trouvait
é daignait
de mener
à son édu-
les agré-
ns sa pre-
faire cette
e de faire
Siud, tout
lques ban-
s de cette
ils s'insu-
e homme,
our obte-
l'aveu de
e accepter
ou quinze
de lui au-

e des pas-
oup d'œil
réserve à
dérément
nis toutes
etenir son
luxé

DE GOLKONDE.

209

luxé & sa vanité. C'était où l'attendait Mir-
Zaphée, qui crut l'instant favorable pour le
présenter une seconde fois à son maître. Un
soir que Siud avait ramassé dans sa maison un
certain nombre d'amis & plusieurs troupes
de danseuses, on vint l'avertir que quelques
grands officiers de la cour, suivis d'une garde
acheval, venaient d'entrer dans sa cour. Aussi-
tôt il se trouble, & jugeant sa perte prochaine,
après avoir fait retirer ses compagnons de dé-
bauche & les danseuses, par une porte déro-
bée, il vint tout tremblant se présenter de-
vant le secrétaire & les Omrahs. « Si je n'ai
» pas eu le bonheur de servir le roi, comme
» mon père, dit-il à ces officiers, je n'en ai
» pas moins conservé pour lui le plus respec-
» tueux attachement, & je suis bien éloigné
» de l'avoir offensé. Je déclare que mon père
» a été bien récompensé de ses services, &
» si l'on me fait un crime de ma magnificen-
» ce, dont on doit ignorer la source, je suis
» prêt à confesser d'où me vient ma fortune,
» & à prouver que je n'ai rien commis d'in-
» juste pour fournir à la dépense qu'on m'a
» vu faire jusqu'à présent. » Le secrétaire &
les Omrahs écoutèrent Siud, en silence; ils
le revêtirent d'une superbe robe, le firent
monter sur un cheval richement équipé, &
sans proférer une seule parole, le conduisi-
rent au palais, où le roi lui fit sur le champ
épouser sa fille. Méra Mahmut n'apprit ce
secret qu'avec toute la cour, & il en fut tel-

Tome II.

○

lement outré, qu'il se retira auprès du grand Mogol, son beau-frere.

Cependant Siud n'épargna rien pour se concilier l'amitié d'Abdoul. Il le savait jaloux de son autorité & soupçonneux, il ne fit aucun pas pour obtenir l'administration des affaires ; en reconnaissance le roi lui permit de puiser dans ses trésors toutes les sommes nécessaires à ses plaisirs. Cette politique adroite lui attacha tous les ministres, qui, le croyant d'un caractère dissipé & inattentif, crurent qu'en le faisant déclarer successeur à la couronne, ils pourraient un jour régner sous son nom. Abdoul, étant en effet au lit de la mort, nomma Siud pour lui succéder, sous le nom de sultan Abdalla-Houfan, & fit jurer à tout son peuple, sur l'Alcoran, qu'il exécuterait sa dernière volonté.

Les ministres devaient naturellement croire que le nouveau roi, dont le cours de la jeunesse n'avait été rempli que par des occupations frivoles, n'emploierait les momens que le ciel lui laisserait occuper le trône qu'à satisfaire ses passions; ils se trompèrent. Sultan Abdalla-Houfan, après les avoir généreusement récompensés de leurs services, ne les conserva dans leurs postes qu'autant de tems qu'il lui fallut pour découvrir leurs indignes manœuvres criminelles envers lui, puisqu'ils l'étaient envers son peuple qu'ils vexaient depuis long-tems de la manière la plus odieuse; il leur fit grace de la vie, mais ils furent exilés

& leurs
dalla-H
touraie
la main
vernem
ter la ju

Loix

LE r
toutes le
nent en
certaine
gouvern
me fixe
leur dép
afferm
nouvelle
aux payf
trouve h
ferme, n
de s'expa
c'est que
enfants, t
bles de
autres gr
cannes,
années le

& leurs biens confisqués. Alors Sultan Abdalla-Houfan congédia les flatteurs qui l'entouraient, les danseuses qu'il avait reçues de la main de ses ministres, prit les rênes du gouvernement, vit tout par ses yeux, fit respecter la justice, & régna long-tems avec gloire.

CHAPITRE III.

Loix & gouvernement du royaume de Golkonde.

LE roi de Golkonde est despotique, & toutes les terres de son royaume lui appartiennent en propre : elles sont divisées en une certaine quantité de gouvernemens, dont les gouverneurs rendent chaque année une somme fixe au prince ; ils partagent les terres de leur département en plusieurs districts qu'ils afferment à des particuliers, & ceux-ci par de nouvelles subdivisions, en cèdent des portions aux paysans. Celui de tous ces fermiers qui se trouve hors d'état de payer le prix de sa ferme, n'a d'autre parti à prendre que celui de s'expatrier ; mais ce qu'il y a de rigoureux, c'est que par une loi expresse, sa femme, ses enfans, tous les parens deviennent responsables de cette dette. Les gouverneurs & les autres grands fermiers sont punis à coups de cannes, s'ils manquent à payer. Toutes les années les fermiers changent, & les terres

sont adjudgées au plus offrant & dernier enchérisseur ; ensorte que pendant cette courte durée du bail, il n'y a point de violence que ces barbares adjudicataires n'employent pour en tirer le plus grand produit.

Le peuple est divisé en quarante-quatre tribus, & cette division sert à régler les rangs & les prérogatives ; la première tribu est celle des Bramines, qui ont donnés deux rois de leur race, l'un à Calécut, l'autre à la Cochinchine. Ces docteurs de la religion dominante, sont aussi les astrologues & les seuls médecins du pays, ils sont fort versés dans l'arithmétique & le calcul des tems : on les consulte comme des oracles, & le peuple a pour eux la plus grande vénération.

Les Famgams composent la seconde tribu : ce sont des Bramines rigides, qui ne se nourrissent que de beurre, de lait & de légumes, à l'exception des oignons dont ils s'abstiennent, par rapport à certaines veines qui s'y trouvent & qui ont quelques ressemblances avec le sang.

Les marchands, que l'on appellent *Comitis*, forment la troisième tribu ; leur principale occupation est d'aller acheter en détail toutes les toiles de coton du pays, & de les revendre en gros ; ils sont aussi le change des espèces, & ils y sont tellement exercés qu'à la seule vue, ils décident du poids d'une pièce de monnoie.

La tribu la plus nombreuse, est celle de *Campovero*, qui est absolument composée

DU
des s
mang
des ,
qui so
super
étrang
qu'en

La
proffit
celle
mes r
achete
& cel
refuse
de dés
cette
tionné
de pla
mes de
tra d'e
fortune
sont d
chante
souple
les aut
qu'on
mille
qu'on
» de tr
» mais
» de v
» tend
» la pl

ENT

ernier en-
ette courte
olence que
oyent pour

nte-quatre
r les rangs
ou est celle
ux rois de
la Cochin-
ominante,
médecins
l'arithmé-
es consule
pour eux

nde tribu:
e se nour-
égumes, à
stienent,
y trouvent
es avec le

nt *Comitis*,
principale
tail toutes
les reven-
ge des es-
ercés qu'à
'une pièce

t celle de
composée

DU ROYAUME DE GOLKONDE. 213
des soldats & des laboureurs. Cette classe
mange indistinctement de toute sorte de vian-
des, excepté le bœuf & la vache, animaux
qui sont l'objet de leurs plus extravagantes
superstitions, & qu'ils ne vendraient pas aux
étrangers pour beaucoup d'argent, tandis
qu'entre eux ils se les cèdent au plus vil prix.

La cinquième tribu est celle des femmes
prostituées, qui se divisent en deux classes,
celle des femmes qui se prostituent aux hom-
mes riches, & d'une classe supérieure, qui
achètent chèrement leurs honneurs & leurs faveurs,
& celle des femmes communes, qui ne les
refusent à personne. Cette profession n'a rien
de déshonorant pour elles : les jolies filles de
cette tribu reçoivent une éducation propor-
tionnée à la nécessité où elles se soumettent
de plaire, & les laides se marient aux hom-
mes de leur tribu, dans l'espérance qu'il naî-
tra d'elles des filles qui pourront rétablir la
fortune de leurs mères. Les jolies filles qui
sont destinées à se prostituer apprennent à
chanter, à danser & à faire mille tours de
soupleses plus extraordinaires les uns que
les autres. Leur nombre est si considérable,
qu'on en compte quelquefois plus de vingt
mille sur les rôles de l'officier de police,
qu'on nomme *Déroga*; « elles ne payent point
» de tribut, dit *Methold*, dans son *Journal*,
» mais elles sont obligées, tous les vendredis,
» de venir en certain nombre, avec leur in-
» tendante & leur musique, se présenter dans
» la place devant le balcon du roi. Si le prin-

214 LOIX ET GOUVERNEMENT

» ce s'y trouve, elles dansent en sa présence,
 » & s'il n'y est pas, un eunuque vient leur
 » faire signe de la main qu'elles peuvent se
 » retirer. Le soir, à la fraîcheur, on les voit
 » devant les portes de leurs maisons, qui
 » sont de petites huttes, & quand la nuit
 » vient, elles mettent pour signal à la porte
 » une chandelle, ou une lampe allumée.
 » C'est alors qu'on ouvre toutes les bouti-
 » ques, où l'on vend le tari, boisson tirée
 » d'un arbre, qui est aussi douce que nos vins
 » nouveaux; on l'apporte de cinq ou six
 » lieues, dans des outres, sur des chevaux
 » qui en portent un de chaque côté, & qui
 » vont le grand trot. Le roi tire de l'impôt
 » qu'il met sur le tari, un revenu considéra-
 » ble; & c'est principalement dans cette vue
 » qu'il permet tant de femmes publiques: ces
 » femmes ont tant de souplesse, que lorsque
 » le roi qui règne présentement voulut aller
 » voir la ville du Masulipatan, neuf d'en-
 » tr'elles représentèrent admirablement bien
 » la figure d'un éléphant, quatre faisant les
 » pattes, quatre autres le corps, & une lla
 » trompe; & le roi monté dessus, dans une
 » manière de trône, fit de la sorte son entrée
 » dans la ville. »

Toutes les professions qui servent aux usa-
 ges de la société, forment les autres tribus;
 mais, associées par l'intérêt, elles ne s'al-
 lient jamais entr'elles.

La dernière de toutes les tribus est celle
 des Piriaves, qui est l'opprobre des premiè-

DU
 res, d
 te, r
 dont
 oblig
 Piriav
 qui p
 les, c
 pent
 Le
 confid
 re est
 à la t
 gneur
 huit
 offre
 march
 leurs
 gnes
 meaux
 leurs
 tant d
 nimal
 lumée
 de l'o
 des co
 tours
 cheva
 rie &
 tège.
 viron
 vrent
 porter
 la tête

ENT

présence,
vient leur
peuvent se
on les voit
sons , qui
nd la nuit
à la porte
allumée.
les bouti-
ffon tirée
e nos vins
q ou six
s chevaux
té , & qui
de l'impôt
considéra-
cette vue
liques : ces
ne lorsque
oulut aller
neuf d'en-
ment bien
faisant les
& une pla
dans une
son entrée

nt aux usa-
es tribus ;
es ne s'al-
s est celle
es premiè-

DU ROYAUME DE GOLKONDE. 215

res, & avec laquelle les autres auraient hon-
te, non-seulement de communiquer, mais
dont le dernier se croirait souillé, & serait
obligé de se laver, si malheureusement un
Piriave l'avait touché. Ce sont ces gens-là
qui préparent les cuirs, qui font les sanda-
les, emballent les marchandises, & s'occu-
pent des plus viles fonctions de la société.

Le roi de Golkonde entretient un corps
considérable de troupes. Sa garde journalière
est composée de huit à dix mille hommes,
à la tête desquels sont les plus grands Sei-
gneurs du royaume, qui se relèvent tous les
huits jours. Lorsque cette garde change, elle
offre un spectacle réellement pompeux : la
marche commence par douze éléphants, avec
leurs caparaçons & leurs tours, leurs ensei-
gnes & leurs conducteurs ; quarante cha-
meaux, deux à deux paraissent ensuite avec
leurs selles, sur lesquelles sont placées au-
tant de coulevrines, & sur la croupe de l'a-
nimal un homme vêtu de peau, la méche al-
lumée en main ; suivent tous les palanquins
de l'officier commandant, ses domestiques &
des courtisanes, qui devant lui font mille
tours de souplesses : il s'avance gravement à
cheval jusqu'au pont du palais, & la cavale-
rie & l'infanterie terminent ce brillant cor-
tège. Les fantassins n'ont pour habits qu'en-
viron quatre aunes de toile, dont ils se cou-
vrent le devant & le derrière du corps. Ils
portent les cheveux longs, qu'ils nouent sur
la tête avec un morceau de toile à trois poin-

216 LOIX ET GOUVERNEMENT, &c.
tes. Ils ont pour armes une large épée, pen-
due à une espèce de ceinturon, & un fusil
dont le canon est de beaucoup plus fort que
les nôtres; les cavaliers ont l'arc & la flèche,
la rondache, le marteau d'armes, le pot en
tête & la jaque de maille, qui pend par der-
rière depuis le pot jusqu'à l'épaule. Toute
cette garde défile devant le balcon du roi,
qui assez ordinairement choisit ce jour pour
donner audience à son peuple. Pour lors on
plante en terre trois rangées de bâtons, que
l'on entrelacent avec des cordes, en obser-
vant de conserver une ouverture, pour laisser
passer ceux qui sont appelés sous le balcon
de sa majesté: le peuple est au-delà de cette
singulière balustrade, & un secrétaire d'état
se tient dans la place pour recevoir les pla-
cets. Lorsqu'il en a rassemblé cinq ou six, il
les place dans un sac qui pend à une corde
sous le balcon du roi, & un eunuque a soin
de les tirer à lui & de les présenter au mo-
narque.



Religi

LE
tie des
homét.
tirer s
religio
à celu
appelle
essieu,
de Ma
n'a pu
& se l
mines.
vent d
ouvert
prodig
delées
là l'ido
raisie, i
ces for
voyage
pouffé
vérole
grande
quatre
Pagod
ravage

T, &c.
béc, pen-
c un fusil
fort que
la flèche,
le pot en
par der-
e. Toute
a du roi,
our pour
r lors on
ons, que
en obser-
our laisser
le balcon
de cette
ire d'état
r les pla-
ou fix, il
ne corde
ue a soin
au mo-

CHAPITRE IV.

Religions du royaume de Golkonde & cérémonies religieuses de ses habitans.

LE roi de Golkonde & la plus grande partie des seigneurs de la cour professent le Mahométisme ; mais comme ce prince prétend tirer son origine des Persans , il a retenu leur religion , & son mépris pour les Turcs est égal à celui qu'il a pour les Chrétiens. Il se fait appeler *Cotub-Cha*. (*Cotub* en arabe signifie essieu,) comme qui dirait, l'appui & le soutien de Mahomet. Jusqu'à présent cette religion n'a pu percer chez le peuple , qui est idolâtre & se livre à toutes les superstitions des Bramines. Les Pagodes de ce royaume ne reçoivent du jour que par la porte, qui est toujours ouverte ; l'intérieur est rempli d'une quantité prodigieuse de figures plus bizarrement modelées les unes que les autres : chacun choisit l'idole à qui, suivant son caprice ou sa fantaisie, il veut adresser ses prières & ses offrandes : ces sortes de temples servent de retraites aux voyageurs. Les habitans de Golkonde ont poussé l'extravagance jusqu'à déifier la petite vérole : elle est représentée sous la figure d'une grande femme maigre , avec deux têtes & quatre bras. Un pieux insensé lui a bâti une Pagode superbe. La petite vérole faisait un ravage cruel dans sa famille ; il fit vœu

218 RELIGIONS DU ROYAUME

d'élever un pompeux édifice en l'honneur de cette maladie, & elle cessa aussi-tôt.

On voit dans la ville de Bagnagar une pagoge commencée depuis bien des années, & qui sera une des plus belles de l'Inde si jamais elle est achevée. Les pierres qu'on a employées pour la bâtir sont d'une prodigieuse grandeur : une niche entière où se doit faire la prière, a été détachée en entier d'un rocher. Six cents hommes pendant cinq ans ont été occupés à ce travail, & il a fallu quatorze cents bœufs pour conduire à l'édifice cette étonnante masse.

Les habitans du royaume de Golkonde n'ont aucun égard aux degrés de parenté dans les mariages qu'ils contractent toujours avec ceux de leur même tribu, & souvent dans la même famille. Les pères & les mères ont le pouvoir absolu de marier leurs enfans, & les filles ne reçoivent point de dot ; c'est au contraire l'époux futur qui est obligé de faire quelque présent au père de la fille. On marie les filles à trois ans & les garçons à cinq : à dix ou onze ordinairement la femme devient mère, sans presque connaître les douleurs de l'enfantement. Souvent deux heures après leur délivrance ces Indiennes vont se baigner ; mais elles ne passent jamais trois jours sans user de ce salutaire remède. Leurs enfans n'exigent pas plus de soins : jusqu'à l'âge de sept ans ils restent nus, avec cette seule attention de les laver chaque jour.

Les cérémonies du mariage sont fort simples.

Lorsq
faits ,
rues
lanqu
aux fa
vée ,
étend
passer
de la j

Lon
n'est p
quand
somm
famill
emplo
il arri
dans c
se livr
si les p
lors el
perme
brûler
ne les
attach
& inh
vent f
marqu
de l'i
de la l
ancier
l'exc
qui le
débar
de lib

ME
honneur de

ar une pa-
années ,
e l'Inde si
s qu'on a
ne prodi-
ou se doit
ntier d'un
cinq ans
fallu qua-
à l'édifice

Golkonde
renté dans
ours avec
nt dans la
res ont le
ns , & les
est au con-
é de faire
On marie
à cinq : à
ne devient
ouleurs de
après leur
baigner ;
jours sans
ars enfans
à l'âge de
e seule at-
ort simples.

DE GOLKONDE, &c. 219

Lorsque les parens sont convenus de leurs faits , les deux époux sont promenés dans les rues & dans les places publiques , sur un palanquin , dont la richesse est proportionnée aux facultés des parens : cette promenade achevée , un Bramine qui les attend à la maison , étend une pièce de toile , sous laquelle il fait passer la jambe nue du mari , pour presser celle de la jeune épouse , qui est aussi sans chaussure.

Lorsque le mari meurt avant sa femme , il n'est pas permis à la veuve de se remarier , quand même le mariage n'aurait pas été consommé. Elle doit rentrer dans le sein de sa famille , où elle est obligée de remplir les emplois les plus durs & les plus humilians : il arrive de là que les femmes qui se trouvent dans ce triste cas , s'échappent furtivement & se livrent à la débauche ; mais malheur à elles si les parens découvrent leur retraite , pour lors elles risquent d'être empoisonnées. La loi permet encore à Golkonde aux femmes de se brûler avec le corps de leurs maris ; mais elle ne les y assujettit pas : le faux honneur qu'on attache dans le pays à cette action effrayante & inhumaine , ou un excès de tendresse peuvent seulement les y engager ; nous en remarquerons les funestes effets dans l'article de l'isle de Ceylan. On attribue la rigueur de la loi qui obligeait les femmes à se brûler anciennement avec le corps de leurs maris , à l'excessive débauche de ces lubriques épouses , qui les poussaient à se servir du poison , pour se débarrasser de leur mari , se livrer avec plus de liberté au crime.

220 RELIGIONS DU ROYAUME, &c.

Quelquefois on enterre les morts les jambes croisées : souvent on les brûle & l'on jette leurs cendres dans la rivière. Les rois sont toujours enterrés : ils ont leurs tombeaux à trois lieues de Bagnagar , dans une magnifique mosquée , où chaque jour on distribue du pain & du pilau à tous les pauvres qui se présentent. Les jours de cérémonie ces tombeaux sont ornés de riches tapis.

Les superstitions des peuples de Golkonde n'ont rien de particulier , & se retrouvent dans les usages follement religieux de leurs voisins.

C H A P I T R E V.

Fameuses mines de diamans.

L'ANGLAIS Methold est le premier Européen qui ait eu connaissance de la fameuse mine de diamans possédée par le roi de Golkonde. On prétend que la découverte de cette mine est dûe au hasard : un berger conduisant son troupeau dans un champ écarté , roula d'un coup de pied une pierre , qui lui parut avoir quelque éclat , il la ramassa & la vendit pour un peu de riz. Cette pierre, dont les premiers propriétaires ignorèrent la valeur, tomba entre les mains d'un marchand , qui en connut le prix , & qui à force de recherches découvrit enfin la mine. Methold , en 1622, visita cet immense trésor.

M
Cet
monta
mée C
de Go
rile. L
des ve
coup
quelq
Trente
étaient
rempli
qui s'a
portaie
uni , f
de qua
au sole
des pi
caillou
y cher
que ce
res qui
les dist
était a
en pay
ter qu
dessus
On
& quan
que les
& les a
gnes e
quelle

MINES DE DIAMANS. 221

Cette mine est située au pied d'une haute montagne, assez proche d'une rivière nommée Christena, & peu éloignée de la forteresse de Golkonde. Le pays est naturellement stérile. La terre de cette mine est rouge, avec des veines d'une matière qui ressemble beaucoup à la chaux, quelquefois blanches, & quelquefois jaunes; elle est mêlée de cailloux. Trente mille ouvriers, du tems de Methold, étaient occupés à fouiller cette terre, & à en remplir des tonneaux: d'autres puisaient l'eau qui s'amassait dans les ouvertures; d'autres portaient la terre de la mine dans un lieu fort uni, sur lequel ils l'étendaient à la hauteur de quatre ou cinq pouces, & la laissant sécher au soleil, ils la broyaient le jour suivant, avec des pierres; ils ramassaient avec soin tous les cailloux qui s'y trouvaient: ils les cassaient & y cherchaient les diamans. Methold prétend que ces ouvriers connaissaient à la vue les terres qui donnaient le plus d'espérance & qu'ils les distinguaient à l'odeur; il dit que la mine était affermée alors à un riche marchand, qui en payait trois cents mille pagodes, sans compter que le roi se réservait tous les diamans au-dessus de dix karats.

On trouve dans ce pays beaucoup de crystal & quantité d'autres pierres moins dures, telles que les grenats, les améthistes, les topazes & les agathes. Un seul canton de ces montagnes est habité par des chèvres, du ventre desquelles on tire le bézoard. On découvre dans

222 MINES DE DIAMANS.

leurs entrailles deux , trois & jusqu'à quatre de ces pierres précieuses. On a fait sur ces chèvres une expérience bien singulière : de quatre qui furent transportées à cent cinquante milles de leurs montagnes , deux furent ouvertes sur le champ , & donnèrent des bézoards : la troisième ne fut ouverte qu'au bout de dix jours , & l'on reconnut qu'elle avait porté des bézoards ; mais on n'en trouva point. La quatrième , tuée un mois après , ne présenta aucune pierre , ni la plus légère marque qu'elle en eût porté ; on peut conclure qu'il y a dans ces montagnes quelqu'arbre , ou quelques plantes qui , servant à la nourriture des chèvres , sert à la production du bézoard.

Laissons Methold & suivons Tavernier , qui en 1652 visita les mines du royaume de Golkonde ; la plus célèbre est nommée Raolkonda. « Aux environs du lieu , dit-il , d'où » l'on tire les diamans , la terre est sablon- » neuse & pleine de roches & de taillis : ces » rochers ont plusieurs veines larges ; tantôt » d'un demi-doigt , tantôt d'un doigt entier ; » & les mineurs sont armés de petits fers cro- » chus , qu'ils fourrent dans ces veines pour » en tirer le sable ou la terre , c'est dans cette » terre qu'ils trouvent les diamans ; mais com- » me les veines ne vont pas toujours droit , » & que tantôt elles baissent ou elles haussent , » ils sont contraint de casser ces roches , pour » ne pas perdre leur trace. Après les avoir » ouvertes , ils ramassent la terre ou le sable ,

M
 » qu'il
 » pare
 » se tr
 » la p
 » que
 » nent
 » fer ,
 » mett
 » peu
 » dire
 » que
 » faibl
 » d'êtr
 » nette
 » sans
 » la cra
 » pbids
 » quel
 » noirs
 » de fa
 vernier
 karats ,
 La b
 fait à l
 un droi
 & pour
 terrein
 chaque
 vriers q
 salaire
 aussi tâ
 de déte

MINES DE DIAMANS. 223

» qu'ils lavent deux ou trois fois , pour en sé-
» parer les diamans ; c'est dans cette mine que
» se trouvent les pierres les plus nettes & de
» la plus belle eau ; mais il arrive souvent
» que pour tiser le sable des roches , ils don-
» nent de si grands coups d'un gros levier de
» fer , qu'ils étonnent le diamant , & qu'ils y
» mettent des glaces. Lorsque la glace est un
» peu grande , ils clivent la pierre ; c'est-à-
» dire , qu'ils la fendent & plus habilement
» que nous : ce sont les pierres qu'on nomme
» faibles en Europe , & qui ne laissent pas
» d'être de grande montre. Si la pierre est
» nette , ils ne font que la passer sur la roue ,
» sans s'amuser à lui donner une forme , dans
» la crainte de lui ôter quelque chose de son
» poids : s'il y a quelque petite glace , ou
» quelques points , ou quelques petits sables
» noirs ou rouges , ils couvrent toute la pierre
» de facettes , pour cacher ses défauts. » Ta-
vernier vit une pierre qui demeura à cent trois
karats , après avoir été taillée.

La bonne-foi est l'ame du commerce qui se
fait à la mine. Chaque marchand paye au roi
un droit de deux pour cent sur ce qu'il achète ,
& pour l'exploitation d'une certaine partie de
terrein , l'entrepreneur paye deux pagodes
chaque jour , par chaque cinquantaine d'ou-
vriers qu'il employe. Le mineur ne reçoit pour
salaire qu'environ trois pagodes par année ;
aussi tâche-t-il , dans le cours de son travail ,
de détourner quelque diamant , & comme il

224 MINES DE DIAMANS.

est nud, pour le dérober aux yeux, il prend le parti de l'avalier. Celui qui trouve un diamant de quinze ou seize karats, reçoit une petite récompense.

Les marchands qui se rendent à la mine pour y acheter des diamans, doivent demeurer dans leur logement; tous les matins les maîtres mineurs viennent leur apporter des montres de diamans: il faut que le marché soit conclu sur le champ, sans quoi les maîtres reprennent leurs pierres & ne reparassent qu'avec d'autres. Il y a une compagnie d'enfans qui a quelque chose de remarquable: les plus âgés n'ont pas seize ans, les plus jeunes en ont dix; ils s'assemblent tous les jours sous un gros arbre, chacun a son poids de diamans pendu à sa ceinture, & une bourse de pagodes d'or; ils attendent là qu'on vienne leur offrir quelques pierres à vendre; lorsqu'on leur en présente une, le plus âgé de la bande la prend, l'examine, & la fait passer à son voisin qui l'examine à son tour, ainsi des autres jusqu'au dernier; l'examen fait, ils se débattent du prix & l'achètent: le gain que fait cette petite société est partagé également, excepté le chef qui en a un quart de plus par cent. Ces enfans connaissent si parfaitement les défauts, la beauté des diamans, que sans voir la pierre, lorsqu'un d'entr'eux a fait son marché, ou le lui reprend volontiers à un demi pour cent de perte.

La manière d'acheter & de vendre les diamans offre une singularité qui mérite quelque attention.

attent
l'un v
grand
sur la
d'étoff
deur p
signe e
signe e
somme
cens,
qu'à la
petit b
re, sig
se font
les spec
le résul
on n'y
est obli
tion, &
La m
nées de
mans; e
pierres
Mirgim
diamant
karats a
rement e
Suivan
diamant
eau, de b
valoir o
mille de
Tom

N S.

il prend le
un diamant
une petite

à la mine
nt demeu-
matins les
porter des
le marché
les maîtres
eparaissent
gnie d'en-
quable : les
plus jeunes
s jours sous
de diamans
de pagodes
leur offrir
on leur en
e la prend,
voisin qui
es jusqu'au
battent du
cette petite
pté le chef
Ces enfans
ts, la beau-
erre, lorsqu'
ou le lui re-
nt de perte.
re les dia-
ce quelque
attention.

MINES DE DIAMANS. 225

attention. Le vendeur & l'acheteur sont assis l'un vis-à-vis de l'autre & observent le plus grand silence : l'un des deux étend sa ceinture sur la main de l'autre, & c'est sous ce morceau d'étoffe que se conclut le marché ; si le vendeur prend toute la main de l'acheteur, ce signe exprime mille, & autant de fois que le signe est répété, autant de mille à ajouter à la somme proposée : cinq doigts signifient cinq cents, un doigt cent, la moitié du doigt jusqu'à la jointure du milieu cinquante, & le petit bout du doigt jusqu'à la première jointure, signifie dix ; en sorte que tous les marchés se font publiquement sans parler, & sans que les spectateurs puissent soupçonner quel en est le résultat. A l'égard du poids des diamans, on n'y peut être trompé ; un officier du roi est obligé de les peser, sans aucune rétribution, & son témoignage fait loi.

La mine de Couhour, ou Gani, à sept journées de Bagnagar est fort abondante en diamans ; c'est celle qui produit les plus grandes pierres : un fameux capitaine indien, nommé Mirgimola, fit présent à Aureng-Zeb d'un diamant de cette mine qui pesoit neuf cents karats avant que d'être taillé ; mais ordinairement ces grandes pierres ne sont pas nettes.

Suivant le calcul de Tavernier, le fameux diamant du grand Mogol, qui est de belle eau, de belle forme & pese $279 \frac{2}{16}$ karats, doit valoir onze millions sept cents vingt-trois mille deux cents soixante-dix-huit livres

Tome II.

P

226. MINES DE DIAMANS,
quatorze sols neuf deniers; & le prix du dia-
mant de Toscane, qui pese 139 karats $\frac{1}{2}$, est net.
& de belle forme; le prix ne peut être fixé qu'à
deux millions six cents huit mille trois cents
trente-cinq livres.

*Fin de la description du royaume de
Golkonde.*



CI
Deser
C E Y
plus g
étendu
cent
pointe
entre l
basse,
figure
poire.
tres de
isle. D
flamme
érieure
capital
cèrent
dans l
lui acc
tribut
de Cey

I S L E

D E C E Y L A N .

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique de l'Isle de Ceylan.

CEYLAN, Zeylan ou Ceylon, est une des plus grandes isles de la mer des Indes : son étendue du midi au septentrion est d'environ cent lieues, sa largeur est de cinquante : sa pointe australe regarde le cap Commorin, entre lequel & la côte de l'isle, la mer est si basse, que les navires n'y peuvent passer. La figure de cette isle est à peu près celle d'une poire. Les Portugais ont été autrefois les maîtres de la plus grande partie des côtes de cette isle. De leurs établissemens, ils portèrent la flamme & le ravage dans toutes les parties intérieures du pays : souvent ils détruisirent la capitale, brûlerent les palais du roi, & forcèrent ce prince d'aller chercher un asyle dans les montagnes. Lorsqu'ils daignèrent lui accorder la paix, ils lui imposèrent le tribut de trois éléphans chaque année. Le roi de Ceylan ne pouvant avec ses propres forces

228 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

chasser ces redoutables ennemis, eut recours aux Hollandais établis à Batavia. Ceux-ci, en toute rencontre, battirent les Portugais, s'emparèrent de leurs forteresses, & délivrèrent les Chingulais (c'est ainsi qu'on appelle les habitans de cette île) de ces dangereux hôtes : mais la guerre étant terminée, les Hollandais prétendirent conserver leurs conquêtes ; & en effet, ils s'y sont tellement fortifiés jusqu'à présent, qu'il seroit très-difficile, pour ne pas dire impossible, de ruiner ces riches établissemens.

Entre les places que tiennent les Hollandais sur les côtes de l'île, on distingue Jafnapatan & l'île de Manaar, au nord ; Trinque-male & Batticalon à l'est ; la ville de Pointe-de-Galle, au sud, & Colombo, à l'ouest. Ils possèdent encore plusieurs forteresses à l'embouchure des rivières & à l'ouverture des montagnes, pour la garde des passages.

Le pays est divisé en provinces, & les provinces en bailliages. La ville royale de Candi, capitale de l'île, est située dans le district de Tattanour ou ville basse, par opposition au district d'Oudanour, ou la plus haute ville. Ces deux bailliages sont les plus peuplés & les plus fertiles de toute l'île, & c'est un proverbe Chingulai, « que si la famille royale » venait à manquer, on pourrait prendre le » premier venu dans l'un ou l'autre de ces » deux cantons, le tirer de la charrue, le » nettoyer, & qu'alors on aurait un roi qui ne » manquerait de naissance, ni de bonnes qua- » lités. »

HIQUE

recours
Ceux-ci,
Portugais,
délivrés
on appel-
s danger-
terminée,
ver leurs
cellement
très-diffi-
de ruiner

s Hollan-
que Jafna-
inquema-
Pointe-de-
. Ils possé-
l'embou-
des mon-

& les pro-
de Candi,
district de
osition au
ute ville.
aplés & les
est un pro-
ille royale
prendre le
tre de ces
arrue, le
a roi quine
onnes qua-

DE L'ISLE DE CEYLAN. 219

En général le pays est montagneux & couvert de bois ; il est arrosé par plusieurs belles rivières , fort poissonneuses , mais peu navigables , par la quantité de rochers qui se trouvent dans leurs cours. Les vallées sont pour la plupart marécageuses & fertilisées par un grand nombre de sources. On découvre au sud de Candi une montagne très-haute , qui présente la figure d'un pain de sucre ; les Indulaires l'appellent Hamalel , mais les Portugais lui ont donné le nom de pointe d'Adam. Au sommet de cette montagne on trouve une grande pierre plate , qui porte l'empreinte d'un pied humain , plus grand deux fois que sa mesure naturelle : non seulement les habitans de l'isle , mais encore ceux des pays circonvoisins & de la terre ferme vont toutes les années en procession à cette montagne , & regardent ce voyage comme une œuvre très-méritoire pour leur salut : on en expliquera plus bas la raison.

Il n'y a peut-être point au monde de variété plus digne de remarque que celle de l'air & des pluies dans l'isle de Ceylan. Lorsque les vents d'ouest commencent à souffler, la partie occidentale a de la pluie , & c'est le tems favorable pour labourer la terre : dans les mêmes jours la partie orientale jouit d'un tems sec , & c'est alors qu'on y fait la moisson ; au contraire quand le vent d'est règne dans les parties orientales de l'isle , on laboure la terre, tandis qu'on recueille les grains du côté de l'occident. Cette opposition des saisons fait

230 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE
 que les Chingulais sont constamment occupés
 toute l'année au labourage ou à la moisson ;
 c'est au milieu de l'isle , & près de la mon-
 tagne de Cauragahing que se fait ordinaire-
 ment le partage de la sécheresse & de l'humidi-
 té. Alors il pleut d'un côté de la montagne ,
 tandis que de l'autre on jouit du tems le plus
 sec & le plus chaud. Un voyageur , en traver-
 sant cette montagne , passe dans le même
 instant d'un terrain fangeux & mouillé sur une
 terre sèche , aride & brûlante , & trempé par
 l'abondance de la pluye , ses habits fument &
 sont bientôt séchés par les ardens rayons du
 soleil.

La ville Digligyneur est située à l'est de
 Candi , dans la province de Hévahatt ; c'est là
 que le roi tient sa cour , depuis 1664 , par
 rapport à la proximité d'une montagne forti-
 fiée par la nature , & où il pourrait se retirer
 en cas de nécessité.



LE ro
 tous les
 pect de
 culte re
 ne peut
 même l
 il ne le
 trois fo
 en se re
 vers lui
 ce maî
 fait , j'
 ou a di
 ses enf
 lui dén
 de chie
 rant po
 apparti
 doit se
 tie de
 chaque
 sont ch
 & cou
 proster
 tre , un
 que l'u

CHAPITRE II.

Gouvernement des Chingulais.

LE roi de Ceylan est despotique, ainsi que tous les autres monarques orientaux. Le respect de ses sujets pour lui est une espèce de culte religieux qui va jusqu'à l'adoration ; on ne peut s'approcher de ce prince, on ne peut même le regarder, à moins que spécialement il ne le permette : alors il faut se prosterner trois fois le visage contre terre, & observer en se retirant d'avoir la face toujours tournée vers lui. Lorsqu'un Chingulai parle de lui à ce maître orgueilleux, il ne dit point, *j'ai fait, j'ai dit*, mais, *le membre d'un chien a fait ou a dit* ; si dans le discours il fait mention de ses enfans, il dit, *les petits chiens*, & si le roi lui demande combien il en a, il répond, *tant de chiens & de chiennes*. Ce respect déshonorant pour l'humanité, s'étend sur tout ce qui appartient au monarque de Ceylan : le peuple doit se lever lorsqu'il voit passer quelque partie de ses vêtemens, ou son linge sale que chaque jour on envoie nettoyer : ceux qui en sont chargés le portent élevé sur leurs mains & couvert d'une toile peinte, & chacun se prosterne : un si étonnant orgueil dans le maître, une telle bassesse dans les sujets prouvent que l'un est un tyran & les autres des esclaves.

Le roi de Ceylan a de la religion par politique, parce qu'elle sert de frein à ses peuples, qui le craignent & dont il se défie; mais comme il ne peut inspirer le sentiment de l'amour, il n'a d'affection pour personne, & la terreur qui fait sa sûreté, est l'ame de son gouvernement; malgré cela le royaume a ses loix & ses maximes, qui maintiennent la tranquillité parmi la nation, tout autant de tems que le prince veut bien oublier qu'il est despotique.

Le peuple est partagé en différentes classes; les Hondreous composent la première; qui est celle de la haute noblesse: Hondreous est tiré du mot Hondreoune, titre que prend le roi de Ceylan, & qui revient à celui de majesté; c'est dans cette classe que le monarque choisit ses grands officiers & les gouverneurs des provinces. Ces Hondreous sont distingués du commun du peuple par leurs habillemens, qui viennent jusqu'à la moitié de la jambe: les femmes de cette classe portent les leurs jusqu'aux talons, & en font passer un bout sur leur épaule, qu'elles laissent tomber négligemment sur leur sein. Les autres femmes Chingulaïses sont nues jusqu'à la ceinture & leurs jupes ne doivent pas passer le genou, à moins qu'un froid extrême ne les oblige à se couvrir toutes les parties de leur corps; mais pour lors, si elles se rencontrent en la compagnie des nobles, elles doivent leur faire excuse de cette incivilité. On distingue encore les Hondreous par leurs bonnets bleus ou blancs, faits en forme de mitre,

D
avec deu
naissance
couleurs

En gé
Ceylan s
y a beau
Hondreo
privilège
font pas
qu'ils né
avoir sati
quelques
leur rend
Mundiān
tre, il ne
plus de d
une espéc
consiste d
soie, ou
gent, que

Les or
& les char
ment la c
mais ils n
fois les tai
les nobles
forcé d'ac
son repas
ils ont pe
ils n'en fo
cessité ou
industrie,
plus gran

DES CHINGULAIS. 233

avec deux longues oreilles élevées ; ceux d'une naissance inférieure ne peuvent adopter ces couleurs.

En général tous les habitans de l'isle de Ceylan sont noirs ; mais comme parmi eux il y a beaucoup de blancs, ceux-ci sont réputés Hondreous, & jouissent à peu près des mêmes privilèges ; cependant comme les blancs ne sont pas de difficultés de manger du bœuf, & qu'ils négligent de laver leurs mains, après avoir satisfait à leurs besoins naturels, il y a quelques restrictions dans les honneurs qu'on leur rend : au-dessus des Hondreous sont les Mundiàna, mais le roi est avare de ce titre, il ne l'accorde que rarement, & jamais à plus de deux ou trois officiers à la fois. C'est une espèce de chevalerie, dont la marque consiste dans un petit morceau d'étoffe de soie, ou dans un ruban brodé d'or ou d'argent, que l'on porte au bonnet.

Les orfèvres, les peintres, les taillandiers & les charpentiers sont égaux entr'eux, & forment la classe qui suit celle des Hondreous, mais ils ne peuvent s'allier avec eux : autrefois les taillandiers pouvoient traiter chez eux les nobles, mais depuis qu'un Hondreou se vit forcé d'attendre qu'un taillandier eût achevé son repas pour en obtenir quelque travail, ils ont perdu cette prérogative : cependant ils n'en sont pas moins orgueilleux, & la nécessité où sont les autres d'avoir recours à leur industrie, les fait traiter par ceux-ci avec le plus grand ménagement. Un taillandier est

tranquillement assis devant son enclume, & celui qui l'emploie est obligé de souffler le feu & de battre le fer avec un gros marteau, tandis que lui dirige l'ouvrage & ne fait que lui donner la perfection nécessaire avec un léger marteau qu'il tient à la main. Le raccommodage des outils est payé en grains, au tems de la moisson, & le prix des instrumens neufs est acquitté en volailles, ou autres provisions. Ceux qui ont besoin de ces ouvriers, doivent leur apporter du fer & du charbon.

Les barbiers composent la sixième classe; ceux-ci ne peuvent manger avec ceux des classes supérieures, ni s'asseoir sur des chaises; ils portent des camisolles, espèce de vêtement défendu aux potiers qui les suivent: viennent ensuite les lavandiers, les tisserans, qui sont aussi astrologues; les kildoas ou faiseurs de paniers, de vans, de lits & de chaises; les faiseurs de nattes, qui n'ont pas le droit de se couvrir la tête; les gardes d'éléphans; les Jaggeris, qui font le sucre, & enfin les poddas qui forment le dernier ordre du peuple; jamais les ouvriers d'une classe ne passent dans une autre; le fils embrasse le métier du père & la fille ne se marie qu'à un homme de sa tribu.

Il y a une partie assez singulière de la nation, qui forme un corps séparé: ce sont les *gueux*, dont jadis les ancêtres, pour leurs mauvaises actions, ont été réduits par les souverains de Ceylan au dernier degré de l'abjection & du mépris. Ces gens, dit-on, étaient

D
des chass
venaison
rent, au
à ce prin
exigea qu
pareille;
eut une r
que la m
pour pun
qui exerç
de génér
demande
tout comm
pables de
regardés
tems, ce
villes & c
des caban
peu fréqu
Les hom
alimens
sent & ex
demandan
tant d'im
est obligé
monnoie.
donner à
que ceux
d'éloges,
resse & m
resse. Sou
de les ma
souillé si l

DES CHINGULAIS. 235

des chasseurs obligés par état de fournir de venaison la table du roi : un jour ils présentèrent, au lieu de gibier, de la chair humaine à ce prince, qui, l'ayant trouvée excellente, exigea qu'on lui en servit continuellement de pareille ; le crime fut découvert, & le roi en eut une telle horreur, que, ne trouvant pas que la mort fût un châtement assez terrible pour punir ce forfait, ordonna que tous ceux qui exerçaient alors cette profession seraient de génération en génération condamnés à demander l'aumône pour subsister, privés de tout commerce avec les autres citoyens, incapables de posséder des biens, & à perpétuité regardés comme des infâmes : depuis ce tems, ces malheureux mendient dans les villes & dans les campagnes. Ils se bâriffent des cabanes sous des arbres, dans des lieux peu fréquentés, & sont exempts de tous droits. Les hommes portent leurs bagages & leurs alimens au bout d'un bâton : les femmes dansent & exécutent mille tours de souplesse en demandant l'aumône ; ce qu'elles font avec tant d'importunité, que pour s'en délivrer, on est obligé de leur sacrifier quelques pièces de monnoie. Comme les gueux sont condamnés à donner à tous les Chingulais les mêmes titres que ceux-ci donnent au roi, ils sont prodigues d'éloges, & n'appellent les hommes qu'altresse & majesté, les femmes que reine & comtesse. Sous les plus grièves peines il est défendu de les maltraiter ; mais, comme on se croirait souillé si l'on avait été touché par aucun d'eux,

on prend le parti de leur accorder promptement leur demande afin de les éloigner. Enfin, ces vagabons sont dans une telle exécration chez ce peuple, qu'on ne leur permet pas de puiser de l'eau dans aucun puits, & qu'ils n'ont que la rivière pour étancher leur soif : d'ailleurs on prétend qu'ils poussent la dissolution jusqu'à se mêler indistinctement, comme des bêtes, avec leurs mères ou leurs filles. Lorsque, pour de grands crimes, le roi condamne au dernier supplice les premiers de la nation, il abandonne leurs femmes & leurs filles aux gueux, & ces infortunées ont une si furieuse horreur pour ce genre de punition, qu'elles préfèrent d'être précipitées dans la rivière.

Le gouvernement de la nation est entre les mains de deux juges suprêmes, qui se nomment Adigars ; c'est à leur tribunal qu'on appelle de tous les jugemens des gouverneurs particuliers des villes & des provinces, qui ont sous eux d'autres juges, répandus dans les bourgs & dans les villages ; en supposant qu'on se croit lésé par les décisions de ces différens juges & des Adigars, on peut en appeler au prince même, & on le fait en se prosternant devant lui, lorsqu'il sort de son palais : mais cette voie est souvent dangereuse ; il arrive que ce monarque de mauvais humeur, fait prendre le plaignant, le fait fouetter & jeter en prison, sans s'informer de son affaire, ni du sujet qui le force à l'importuner. Les premiers juges sont ordinairement les chefs de l'armée, les autres commandent

D
sous eux

Lorsqu'
auprès du
qui peut
sont éloig
lement ce
revient à
chent jam
l'Adigar
fait claqu
ple de se
d'autant
les autres
son rival,

La vé
moins dan
tient sous
tions qu'i
hérissé par
les ouvert
res d'épir
conduisen
grandes r
sont des p
pointes d
vent & s'a
geurs ; c'e
qu'on ne
pèce de
profession
sceau por
une pique
reur, son

sous eux un certain nombre de soldats.

Lorsque les grands seigneurs du pays sont auprès du roi, on leur donne le titre d'Ouffai qui peut revenir à celui de Messire : lorsqu'ils sont éloignés de la cour, on leur accorde seulement ceux de Sibatta & de Dishoudren qui revient à seigneurie ou excellence ; ils ne marchent jamais sans s'appuyer sur un écuyer : l'Adigar est toujours précédé d'un officier qui fait claquer un fouet, pour avertir le peuple de se ranger : ces favoris du prince sont d'autant plus portés à se culbuter les uns & les autres, qu'ordinairement celui qui écrase son rival, obtient la confiscation de ses biens.

La véritable force du royaume consiste moins dans le nombre des soldats que le roi tient sous ses drapeaux, que dans les fortifications qu'il a reçues de la nature. Le pays est hérissé par tout de montagnes escarpées, dont les ouvertures sont aisées à garder : des barrières d'épines ferment toutes les avenues qui conduisent aux villes, aux bourgs, à toutes les grandes routes & au chemins de traverse ; ce sont des portes artistement faites, armées de pointes de trois & quatre pouces, qui se lèvent & s'abaissent pour laisser passer les voyageurs ; c'est là qu'on fait une garde exacte, & qu'on ne peut passer sans être muni d'un espèce de sceau qui porte l'empreinte de la profession du porteur : si c'est un soldat, le sceau porte la figure d'un homme armé avec une pique sur son épaule : si c'est un laboureur, son sceau représente un homme portant

238 GOUVERNEMENT DES CHING.

deux sacs aux deux bouts d'un bâton : si c'est un blanc, l'homme à l'épée au coté & le chapeau sur la tête.

Les soldats sont répandus dans tout le pays, & se succèdent ordinairement de père en fils sans être enrôlés; ils n'ont point de paie, mais ils jouissent du revenu de certaines terres qu'on leur ôte quand ils manquent à leur devoir, ou lorsqu'ils se retirent du service; alternativement ils viennent à la cour pour la garde du prince. L'épée, la pique, l'arc, les flèches & de bons fusils sont leurs armes ordinaires. Au lieu de tentes, ils se servent de feuilles de tallpot, qu'ils étendent sur des pieux, qu'ils trouvent sous leurs mains dans quelque partie de l'île que ce soit. Les Chingulais ignorent l'art de livrer bataille en raze campagne : leur façon de combattre consiste à dresser des embuscades à l'ennemi, à défendre les défilés, à fuire, à se cacher, à revenir & à sans cesse escarmoucher. S'ils n'ont pu conserver leurs côtes, parce qu'elles sont trop découvertes, au moins ont-ils jusqu'à présent empêché les Portugais & les Hollandais de s'établir dans l'intérieur du pays. Les guerres qu'ils ont soutenues contre ces deux nations les ont agguerris, & ils ont maintenant quelque idée de notre discipline militaire.



C

Essai.

LE peu
ont don
ne nous
ches plu
bliffeme
Ragu, r
mes, &
mère de
femmes
des dans
se distin
son affa
dars, &
sieurs fo
tous leur
l'intérieu
pes, rése
reconnâ
le royale
lis'attach
chassa d
Columb
refusaie
empoiso
sâres de

ut le pays,
père en fils
de paie,
ines terres
à leur de-
service ;
ur pour la
l'arc, les
rmes ordi-
ervent de
nt sur des
nains dans
soit. Les
bataille en
pattre con-
ennemi, à
cacher, à
cher. S'ils
ce qu'elles
nt-ils jus-
ais & les
érieur du
ues contre
, & ils ont
discipline.

CHAPITRE III.

Essai sur l'histoire de quelques Rois de Ceylan.

LE peu de lumière que les voyageurs nous ont donné, touchant les rois de cette Ile, ne nous permettra pas d'étendre nos recherches plus loin que le tems des premiers établissemens des Portugais sur ces côtes. Mara Ragu, roi de Ceylan, avait trois fils légitimes, & un fils naturel, nommé Darma : la mère de ce dernier était du nombre de ces femmes, destinées à divertir le prince par des danses & des tours de souplesse. Darma se distingua dans les armées par sa valeur ; son affabilité lui obtint l'affection des soldats, & sous son drapeau, ils battirent plusieurs fois les Portugais, qui employaient tous leurs efforts pour se rendre maîtres de l'intérieur du pays. Darma, général des troupes, résolut de se placer sur le trône, & se fit reconnaître roi, après avoir fait périr la famille royale. Lorsqu'il eut usurpé la couronne, li s'attacha à repousser les Portugais, & il les chassa de tous les forts, excepté celui de Columbo : pendant ce tems, le roi de Candi refusait de reconnaître l'usurpateur, qui fut empoisonné ou par les siens ou par les émissaires de ce prince. On voit par ce peu de

mots, que Darma n'était point de la classe des barbers, comme le prétendent les auteurs Portugais. Après la mort de Darma, les Chingulais firent un traité avec les Européens, & consentirent à payer un tribut au roi de Portugal.

Pendant cette paix, les Portugais firent divers établissemens sur les côtes de l'Isle, & vécutrent en bonne intelligence avec les Insulaires, ils contractèrent avec eux plusieurs mariages, & ne les gênèrent en aucune façon dans l'exercice de leur idolâtrie. La confiance était si grande alors entre les deux nations, que le roi de Candi envoya au fort Columbo le fils de son premier ministre pour y être élevé. Ce jeune seigneur, nommé Firmala-Denna-Suni-Ada, y reçut le baptême, & partit ensuite pour Goa, où le gouverneur Emmanuel Souza eut soin de son éducation; il avait été son parrein, & lui avait donné le nom de Don Juan d'Autriche. Le nouveau chrétien fit des progrès dans les sciences, & sur-tout dans l'art militaire: il succéda à son père dans la place de premier ministre, & devint favori du Roi de Candi. Ce prince étant mort, Dom Juan s'empara de la couronne, fit mourir tous les Portugais qui étaient dans Candi, & déclara la guerre à ceux qui occupaient la côte. Les Portugais de leur côté se défendirent vaillamment, ils prétendaient élever sur le trône Catherine, fille du roi défunt, qui était chrétienne, & ils avaient décidé de la marier à Pierre Lopez

de

de Sora
duisit un
cha de C
aussi-tôt
de cet ar
Portuga
ville, il
resta sur
tra triom
rine qui
gna depu
fut pend
ble dès I
& les réd
Il emplo
niers à él
des temp

En 15
de Jérôm
tives pour
réussir. Il
contre la
rut en 16
heurs des
mière sup

Les éta
de Ceylan
landais, c
vaient cha
quête, ell
inépuisabl
tatives en
de sept mi

Tome

de Sora, gouverneur de Malaca : Lope conduisit une forte armée dans l'isle, & s'approcha de Candi, dont le nouveau roi se retira aussi-tôt, pour gagner les montagnes. Ce fut de cet asyle qu'il harcela continuellement les Portugais, & que les ayant attirés hors de la ville, il les défit totalement en 1590; Lope resta sur le champ de bataille. Don Juan rentra triomphant dans Candi, il épousa Catherine qui n'avait pas plus de dix ans, & régna depuis glorieusement. Ce roi Chingulais fut pendant son règne l'ennemi irréconciliable des Portugais, il les attaqua sans cesse, & les réduisit à se renfermer dans leurs forts. Il employa les mains de ses ennemis prisonniers à élever un superbe palais, & à bâtir des temples à ses idoles.

En 1595, les Portugais, sous la conduite de Jérôme d'Oviedo, firent diverses tentatives pour s'emparer de Candi, ils ne purent réussir. Ils conspirèrent inutilement en 1602 contre la vie de don Juan. Ce prince mourut en 1605, & sa mort fut le terme des malheurs des Portugais, qui reprirent leur première supériorité dans le pays.

Les établissemens des Portugais dans l'isle de Ceylan, excitèrent la cupidité des Hollandais, qui se persuadèrent que s'ils pouvaient chasser leurs ennemis de cette conquête, elle deviendrait pour eux une source inépuisable de richesses. Après diverses tentatives en différentes occasions, & un siège de sept mois en 1556, ils se rendirent enfin

242 **CARACTÈRE, MŒURS**
maîtres de Columbo, & successivement de
toutes les fortes places de la côte.

CHAPITRE IV.

Caractère, mœurs & usages des Chingulais.

AVANT de parler des peuples qui habitent maintenant l'isle de Ceylan, il est nécessaire de donner une idée de ses anciens habitans.

Pline, Diodore de Sicile & plusieurs anciens géographes appellaient cette isle *Trapobane*.
« Ces Insulaires, disent Pline & Diodore,
» vivent au-delà de cent ans ; ils sont hauts
» de quatre coudées, d'une légèreté sans égale
» & d'une force au-dessus de l'ordinaire. On
» ne voit aucun poil sur leur corps, excepté la
» barbe, les paupières & les sourcils ; au
» reste ils sont bien proportionnés : leur langue
» est séparée en sa racine, de façon qu'ils
» peuvent répondre à deux personnes à la
» fois, & imiter singulièrement le ramage
» des oiseaux. Leur principale occupation est
» l'agriculture, leur amusement est la pêche,
» sur-tout celle des tortues. Ils tirent de cer-
» taines cannes un fruit qu'ils pilent ; après
» l'avoir arrosé d'eau chaude, & ils en font
» un pain assez bon. On ne les voit manger
» que d'une seule sorte de mets à la fois.
» Leur roi s'habille comme le dieu Bac-
» chus, & le reste du peuple à l'Arabesque :

RS
ivement de
e.

I V.

Chingulais.

es qui habi-
est nécessai-
ens habitans.
ieurs anciens
e *Trapobane.*
& *Diodore*,
ls sont hauts
eté sans égale
rdinaire. On
s, excepté la
sourcils ; au
s : leur langue
façon qu'ils
personnes à la
nt le ramage
occupation est
est la pêche,
tirent de cer-
pilent ; après
& ils en font
voit manger
à la fois :
le dieu *Bac-*
à l'Arabesque :

ET USAGES DES CHINGULAIS. 243
» leurs habits sont tissus du poil des cannes
» qui croissent dans le pays, & que ces insu-
» laires teignent en pourpre, couleur qu'ils
» savent tirer de leurs huitres. Ils cultivent
» plusieurs sciences, & sur-tout l'astrologie.
» Leur alphabet est composé de vingt-huit
» lettres, & ils traçent leurs lignes de haut
» en bas, comme à la Chine. Ordinairement
» on les trouve en société de quatre-cents,
» parmi lesquels les femmes sont communes,
» & les enfans élevés en commun. Un usage
» établi décidait du sort de ces jeunes créa-
» tures : on les plaçait sur le corps de certains
» oiseaux domestiques, qui prenaient leur
» vol aussi-tôt : si l'enfant ne s'effrayait pas, il
» était conservé ; s'il marquait la plus légère
» crainte, on le précipitait dans la mer. La
» pointe du jour était l'instant de leur réveil ;
» le coucher du soleil, celui de leur repos.
» Dans leur navigation, ils s'éloignent peu
» des côtes. Ils ne consultent point les étoi-
» les ; mais ils ont des oiseaux, qui étant lâ-
» chés, leur apprennent le chemin qu'ils doi-
» vent tenir pour gagner la terre. Eux-mê-
» mes, ils règlent la durée de leur vie ; &
» lorsqu'ils ont passé le terme qu'ils se sont
» prescrit, ils s'endorment paisiblement sur
» des herbes d'une vertu singulière, & ce som-
» meil est celui de la mort.
» On trouve dans cette isle de l'or, de l'ar-
» gent, des diamans & des perles. Il y a cinq
» cents habitations, & entr'autres *Palesimon-*
» de, qui est comme la ville capitale.

Q ij

» Ces insulaires élisent leur roi , qui doit
 » être vieux , sans enfans , & de mœurs irré-
 » prochables. Ils choisissent en même-tems
 » trente citoyens pour lui servir de conseil-
 » lers. Aucun homme ne peut être mis à
 » mort qu'il ne soit condamné à la pluralité
 » des voix : cependant il a le droit d'appeller
 » au peuple de son jugement ; alors on nom-
 » me soixante des anciens pour revoir le pro-
 » cès , & s'ils reconnaissent l'accusé pour in-
 » nocent , les juges qui l'ont condamné sont
 » punis de mort. Une loi leur permet de faire
 » périr leur roi , s'il se rend coupable envers
 » la nation : mais dans le cas où cela arrive-
 » rait , aucun sujet n'oserait lui porter le pre-
 » mier coup , & dans une chasse générale , on
 » l'abandonnerait aux bêtes féroces. Ce peu-
 » ple adore Hercule , & chante des hymnes
 » en l'honneur du Soleil. »

Telle est en substance la description que
 Pline & Diodore de Sicile nous donnent des
 mœurs des anciens habitans de l'isle de Cey-
 lan , que les meilleurs auteurs décident être
 la fameuse Trapobane : on n'en reconnaît au-
 cune trace dans les usages de leurs descendans.
 On distingue dans l'isle deux sortes d'habitans,
 les uns sont nommés Wadas , qui pourraient
 bien tirer leur origine de ce peuple dont nous
 venons de parler ; ils sont répandus dans plu-
 sieurs provinces , vivent dans les forêts , & se
 conduisent par des loix particulières : une
 partie est soumise au roi de Candi ; l'autre est
 indépendante , & ne se nourrit que de ce qu'elle

ET

tue à la
 sauvag
 nuit à l
 précau
 feuillag
 l'appro

La na
 on préc
 sont ve
 contrec

heureu
 en géné
 l'Afriq
 qu'il en
 même l

autres
 ves , ag
 prélom

crime p
 quel ils
 débauch
 pour la
 la douc
 ral , on
 usages.

plus fr
 étrange
 meuren

L'hal
 morcea
 camisol
 d'un bor
 telas &

ET USAGES DES CHINGULAIS. 245

tue à la chasse. On trouve ordinairement ces sauvages sur le bord des rivières, où ils passent la nuit à l'abri de quelqu'arbre, avec cette seule précaution qu'ils placent autour d'eux des feuillages, afin d'être avertis par le bruit de l'approche des bêtes féroces.

La nation principale est celle des Chingulais : on prétend avec assez peu d'apparence, qu'ils sont venus de la Chine : le voyageur Knox contredit ce sentiment, mais il n'est pas plus heureux à les supposer sortis des Malabares : en général ils ressemblent moins aux négres de l'Afrique qu'à de véritables Européens. Quoi qu'il en soit, les Chingulais sont bien faits, & même beaucoup mieux proportionnés que les autres Indiens ; ils sont très-intelligens, graves, agiles & plein d'adresse ; mais trompeurs, présumptueux & menteurs. Le larcin est un crime presque inconnu parmi eux, & pour lequel ils ont de l'horreur ; quoiqu'adonnés à la débauche, ils n'en ont pas moins de respect pour la chasteté : la sobriété leur est naturelle, la douceur est leur vertu favorite ; & en général, on ne trouve rien de barbare dans leurs usages. Ceux qui habitent les montagnes sont plus francs, mais moins affables envers les étrangers, que leurs compatriotes qui demeurent dans les plaines & dans les vallées.

L'habillement Chingulais est composé d'un morceau de toile qui entoure les reins, d'une camisolle plissée au poignet & sur l'épaule, & d'un bonnet avec des hautes oreilles : un cou-telas & un couteau sont leurs armes ordinaires.

246 CARACTÈRE, MŒURS, &c.

Les femmes sont couvertes d'une camisolle parfumée de fleurs rouges ou blanches, plus longue ou plus courte selon leur qualité: un morceau d'étoffe de soie forme leur coëffure, & elles ont divers ornemens à leurs oreilles, autour du col, des bras & de la ceinture; leur figure est assez agréable, elles sont chastes, ne craignent point de s'entretenir avec les hommes & sont laborieuses.

Les nobles portent deux camisolles, l'une sur l'autre, la première est blanche, la seconde rayée, & soutenue par une ceinture bleue ou rouge, dans laquelle passe un couteau dont le manche est travaillé soit en or, soit en argent, & le fourreau chargé de cizelure; ils ne sortent jamais qu'avec une canne peinte à la main, & se font suivre par un valet, qui est nud-tête, & qui tient la bourse où l'on met les feuilles de bétel. Les femmes de ces nobles sont entièrement couvertes de bijoux, de bracelets, de bagues, tant aux pieds qu'aux mains; c'est en quoi consiste le luxe des Chingulais, qui n'épargnent rien pour parer leurs épouses, qui, non plus qu'eux, ne se servent jamais de chaussure, parce que cette distinction est réservée au souverain.



L'Id
ils ren
sous d
Dieu.
Maup
teur d
nités r
excell
exécu
gulais
morts
venus
de ces
l'agric
ci dor
& tou
trueu
& qu'
tamm
Ce
sainte
nées p
putat
Ribe
vivai

C H A P I T R E V.

Religion des Chingulais.

L'IDOLATRIE est la religion des Chingulais, ils rendent des adorations à plusieurs dieux, sous différens noms ; mais ils reconnaissent un Dieu suprême, qu'ils appellent Ossa, Polla, Maups ; c'est-à-dire, en leur langue, le créateur du ciel & de la terre ; & les autres divinités ne sont que les lieutenans de ce dieu par excellence, qui les envoie sur la terre pour exécuter ses ordres. Ce sont, disent les Chingulais, les ames des gens de bien, qui étant morts dans la pratique de la vertu, sont parvenus au rang des dieux inférieurs ; chacune de ces divinités a son emploi ; l'une préside à l'agriculture, une autre à la navigation, celle-ci donne la richesse, cette autre la santé, &c. & toutes sont représentées d'une façon monstrueuse : une autre divinité du premier ordre & qu'ils nomment Buddou, est toujours constamment occupée à sauver les ames.

Ce Buddou mena autrefois une vie très-sainte & très-pénitente ; il vécut nombre d'années parmi les Chingulais, &, suivant une supputation qui pourrait bien n'être pas exacte, Ribeyro (histoire de Ceylan) a trouvé qu'il vivait vers l'an quarante de l'ère chrétienne,

& suppose qu'il n'y a pas de difficulté à croire qu'il fût le même que saint Thomas ; mais il ferait plus naturel de prendre Buddou pour Fo & Xéquia.

Buddou , selon les Chingulais , est descendu souvent sur la terre , depuis qu'il est dieu , & s'est montré quelquefois sous un grand arbre , nommé Bogaha , qui par cette raison est un des principaux objets du culte de ces idolâtres ; lorsqu'il remonta au ciel , il laissa l'empreinte de ses pieds sur une haute montagne. Le soleil & la lune ont aussi leurs adorateurs dans cette île pendant que les Portugais y étaient en quelque sorte les maîtres ; un viceroi , pour porter un coup décisif à l'idolâtrie , s'avisâ de faire brûler une dent de singe , que les prêtres faisaient adorer au peuple , comme une dent de Buddou ; mais la superstition trouva moyen de se sauver de cet outrage , elle publia que la dent s'était échappée des mains des prophanes , & était venue se réfugier sur une rose :

Pour prouver quelle est la fécondité des ressources de ces corrupteurs du peuple ignorant , il ne faut que rapporter le trait suivant. Le mépris qu'un roi du pays avait témoigné pour une certaine idole , avait fait désert son temple & réduit les prêtres au plus cruel état de pauvreté. Ces fourbes formèrent le projet de sortir de leur indigence , en vengeant leur idole. Un jour que par hazard ce souverain entra dans la pagode de ce dieu oublié , ils le lui firent voir , les yeux étince-

D
lans , je
bras lev
cimeterr
aux pied
rendit a
enlevés
suivit l'e
profonde
nité , qu
laire du
Ceylan ;
dans tou
On vo
qui a la t
sageffe ,
richesses
d'éléph
mins , d
des creu
toujours
croire q
voyent a
gulais qu
rain que
lui avait
Les Phé
quité eur
res , &
comme d
tière d'un
parvenir
ont été i
Outre

lans , jettant des flammes par la bouche & le bras levé , prêt à frapper ce prince de son cimenterre. Le roi fut effrayé , il se prosterna aux pieds de l'idole , confessa son incrédulité , rendit aux moines les biens qu'il leur avait enlevés & les combla de présens: Le peuple suivit l'exemple du maître, & eut depuis la plus profonde vénération pour cette terrible divinité, qui est regardée comme le dieu tutélaire du monde & en particulier de l'isle de Ceylan ; c'est le grand refuge des Chingulais dans toutes leurs aduersités.

On voit dans plusieurs temples une idole qui a la tête d'un éléphant ; c'est le Dieu de la sagesse , des sciences , celui qui distribue les richesses , qui accorde la santé. Cette tête d'éléphant se trouve aussi sur les grands chemins , dans des niches faites exprès , ou dans des creux d'arbres. Les voyageurs y déposent toujours quelque chose , & l'on serait tenté de croire que les monceaux de pierres qui se voyent aux environs , obtiennent des Chingulais quelque hommage religieux. Il est certain que Jacob oignit d'huile une pierre qui lui avait servi de chevet pendant une nuit. Les Phéniciens & les autres payens de l'antiquité eurent la superstition d'oindre des pierres , & ces pierres furent souvent regardées comme des espèces d'autels. Ce serait la matière d'une curieuse dissertation , si l'on pouvait parvenir à prouver comment les Chingulais ont été instruits de ces antiques coutumes.

Outre le soleil & la lune , ces insulaires

rendent un culte aux planètes. Ils leur attribuent un pouvoir si étendu, que lorsque ces Géréahs (c'est le nom de ces divinités,) ont pris une forte affection pour quelque personne, il n'y a ni dieu ni diable qui puisse lui nuire ni l'empêcher de devenir heureux. Le culte qu'on rend à ces Géréahs consiste à former d'argile autant d'idoles, qu'on suppose de dieux déclarés contre soi : on les peint de différentes couleurs, on leur sert à manger, on forme des danses autour d'elles; & lorsque ces cérémonies nocturnes sont achevées, on les jette avec mépris sur les grands chemins, & les provisions sont livrées au pillage de la canaille; alors on n'a plus rien à redouter.

Quoi qu'il en soit de toutes ces superstitions, il est certain que les Chingulais ne regardent point leurs idoles comme des dieux réels, mais comme les représentations des dieux & des hommes qu'ils adorent & qu'ils honorent: quelques-uns prétendent que la vertu céleste descend dans l'idole pendant qu'ils la prient, & qu'elle s'y établit pour entendre leurs demandes; malgré cette idée, il n'est point d'insulaire qui, étant mécontent de ses dieux, ne les traite avec ignominie.

Tout le pays est rempli d'un nombre considérable d'idoles: chaque province a les siennes, qui sont inconnues dans les autres districts. On y voit des temples magnifiques bâtis en pierres de taille, ornés de figures & d'un travail exquis. Il n'est pas aisé de décider qui a construit ces superbes édifices,

D
dont les
& qu'ils
que le te
écrouler;
rainemen
ont la for
ble étage
d'argent.
Des arme
vrent les
de la pai
d'armes
de jaunes
remple a
servans
leur entr

Les pr
ordres;
qui sont
ples se n
vent est
reçoit d
sonnes d
le plus
plus de
roi, par
ils jouiss
chefs de
Gonnis
tour des
tête est
ils tienn
se garan

DES CHINGULAIS. 251

dont les naturels de l'isle ignorent l'origine, & qu'ils ne sont pas capables de relever, lorsque le tems ou d'autres accidens les ont fait écrouler; des mains plus habiles les ont certainement édifiés. Les pagodes de Buddou ont la forme d'un colombier carré & à double étage; on y trouve par-tout des statues d'argent, de cuivre & de différens métaux. Des armes de toutes sortes de formes couvrent les murs en dehors: Buddou est le dieu de la paix, & par cette raison on ne voit point d'armes dans ses temples; des hommes, vêtus de jaunes, y sont seuls représentés. Chaque temple a ses terres, qui fournissent à ses desservans toutes les provisions nécessaires à leur entretien.

Les prêtres Chingulais sont divisés en trois ordres; le premier est celui des Tirinanxes, qui sont les prêtres de Buddou, dont les temples se nomment Ochars: leur principal couvent est dans la ville de Digliby, & l'on ne reçoit dans cette communauté que les personnes de la plus haute naissance & du savoir le plus distingué. Rarement s'en trouve-t-il plus de trois ou quatre, qui, par la faveur du roi, parviennent à la dignité de Tirinanxes; ils jouissent d'un revenu immense, & sont les chefs de tous les autres, qui sont appelés Gonnis: ils portent un habit jaune plissé autour des reins avec une ceinture de fil, leur tête est rasée, & jamais ils ne la couvrent; ils tiennent à la main un éventail rond, pour se garantir de l'ardeur du soleil. Le roi & le

peuple respectent extraordinairement ces prêtres, & se courbent devant eux, comme devant les idoles; ils ne saluent personne. « Par- » tout où ils vont, dit Knox, on étend sur un » siège une natte & un linge blanc dessus » pour s'asseoir, ce qui est un honneur qu'on » ne fait qu'au roi. » Il leur est défendu de travailler, de se marier, & même de toucher aucune femme. Ils ne doivent manger de la viande qu'une fois le jour, encore n'est-ce qu'à condition qu'ils ne l'apprêtent pas, qu'ils n'ayent pas ordonné de tuer l'animal, & n'ayent pas consenti à sa mort. Ils peuvent cependant se marier, en abjurant l'ordre; & pour lors ils n'ont d'autre cérémonie à observer que celle de jeter leur habit dans la rivière, & de se laver la tête & le corps.

La superstition livre une grande partie des richesses du peuple entre les mains des Gonnis. Lorsque quelqu'un pense à quitter sa mauvaise vie, il envoie chercher un de ces prêtres; qui vient en cérémonie sous un dais porté par quatre hommes: le converti lui prépare un grand festin, & lui fait des présens proportionnés à ses facultés. Le Gonnis reste chez lui un jour ou deux, & pendant ce tems il chante un cantique, tiré d'un livre de la religion, dont il fait ensuite l'explication aux assistans: plus les libéralités sont considérables, plus les prières sont efficaces.

Le second ordre des prêtres est celui de Koppahs; ils portent, même dans leurs cérémonies, les habits ordinaires de la nation;

D
seulement
ger de li
bouilli à
ment De
qui les d
terre pou
ges de l'

Les Ja
ce sont: l
pagodes
homme d
une chap
tre. Il fa
lebardes
cliers, d
sons s'app
dire, ma
le démon
pectés du
ployés q
prit; non
parce qu
suadés q
les mauz
jusqu'à c
de la pe
Knox fu
» des ho
» posséd
» reconr
• d'une
» uns fu
» des cri

seulement alors ils doivent se laver & changer de linge, avant que de présenter le riz bouilli à leurs idoles. Leurs temples se nomment *Deovels*, ils sont peu riches, & ceux qui les desservent sont obligés de cultiver la terre pour vivre, & tenus de payer les charges de l'état.

Les *Jaddèses* forment le troisième ordre : ce sont les prêtres des esprits, mais dont les pagodes ne jouissent d'aucuns revenus. Un homme dévot bâtit à ses dépens un temple ou une chapelle, il en est le *Jaddèse* ou le Prêtre. Il fait peindre sur les murailles des halbardes, des épées, des flèches, des boucliers, des images. . . . ces sortes de maisons s'appellent ordinairement *Jacco*, qui veut dire, *maison du diable*, (*Jacco* ou *Jacca* est le démon ;) ces temples sont assez peu respectés du peuple, & les *Jaddèses* n'y sont employés qu'à offrir des sacrifices au malin esprit ; non que les Chingulais l'adorent, mais parce qu'ils le craignent, & qu'ils sont persuadés qu'ils détourneront par des offrandes les maux qu'il leur prépare. Il est étonnant jusqu'à quel point ces insulaires sont frappés de la peur du diable : écoutons le récit de *Knox* sur ce sujet : « J'ai vu souvent, dit-il, » des hommes & des femmes si étrangement » possédés, qu'on ne pouvait s'empêcher de » reconnaître que leurs agitations venaient » d'une cause surnaturelle. Dans cet état, les » uns fuyaient au milieu des bois, en poussant » des cris, ou plutôt des hurlemens, d'autres de-

254 RELIGION DES CHINGULAIS.

» meuraient muets. & tremblans , faisant des
 » contorsions , ou parlant comme des fous ,
 » sans aucunes liaisons. dans leurs discours ;
 » quelques-uns en guérissent ; d'autres en
 » meurent. Je puis affirmer que souvent le
 » diable crie la nuit d'une voie intelligible,
 » qui ressemble à l'aboyement d'un chien ,
 » je l'ai moi-même entendu : les habitans du
 » pays remarquent , & j'ai fait la même ob-
 » servation , qu'immédiatement avant qu'on
 » l'entende , où bientôt après le roi fait mourir
 » quelqu'un. Les raisons qu'on a de croire que
 » c'est la voix du diable sont celles-ci , 1.
 » qu'il n'y a point de créature dans l'isle dont
 » la voix ressemble à celle qu'on entend ; 2.
 » qu'on l'entend souvent dans un lieu d'où elle
 » part tout d'un coup , pour aller se faire en-
 » tendre dans un autre lieu plus éloigné &
 » plus vite qu'un oiseau ne peut voler ; 3.
 » que les chiens même tremblent à ce funeste
 » bruit ; enfin que c'est l'opinion de tout le
 » monde. » C'est un homme d'honneur , &
 reconnu pour tel par les personnes les plus
 respectables , c'est un protestant qui s'expli-
 que ainsi ; & qui , saisi de crainte , ainsi
 que toute une nation , plongée dans la som-
 bre horreur du paganisme , a jugé trop légé-
 rement.

Malgré toutes leurs extravagances , les
 Chingulais croient la résurrection des corps ,
 l'immortalité de l'ame , & des récompenses
 & des punitions dans une autre vie.

C
Cérén

LES p
 pas dire
 les lieut
 pas favor
 au grand
 demeure
 hommes
 des somm
 viandes
 des cér
 remplie
 extrava
 La gr
 la plus r
 elle con
 Le Tir
 ton pei
 tout le
 présent
 bâton
 d'un vo
 ne le
 un élép
 blanche
 ville.

LAIS.
faisant des
des fous,
discours ;
autres en
souvent le
intelligible,
un chien,
habitans du
même ob-
tant qu'on
fait mourir
croire que
les-ci, 1^o.
l'isle dont
ntend ; 2^o.
u d'où elle
se faire en-
éloigné &
voler ; 3^o.
ce funeste
de tout le
onneur, &
es les plus
ui s'expli-
nte, ainsi
ns la som-
trop légé-
nces, les
des corps,
compensés
e.

CHAPITRE VI.

Cérémonies, fêtes, processions & usages superstitieux des Chingulais.

LES prières des Chingulais ne s'adressent pas directement à l'Être suprême, mais à ses lieutenans ; & quand ceux-ci ne leur sont pas favorables, ils vont faire leurs demandes au grand Démon. Ce mauvais génie fait sa demeure dans une forêt ; il est servi par des hommes habillés en diables, qui portent des sonnettes aux jambes, & lui sacrifient des viandes apprêtées, ou un coq rouge, avec des cérémonies particulières, des danses remplies de postures ridicules, & des chants extravagans & intelligibles.

La grande fête des esprits est la cérémonie la plus remarquable du culte de ces insulaires ; elle consiste en une procession à leur honneur. Le Tirinauxé ou grand pontife porte un bâton peint & orné de fleurs, devant lequel tout le peuple se prosterne à genoux, en lui présentant une offrande ; ensuite il met ce bâton sur son épaule & se couvre la bouche d'un voile, dans la crainte que son haleine ne le souille ; le pontife monte alors sur un éléphant, entièrement couvert d'une toile blanche, & se promène ainsi par toute la ville. Cinquante éléphans, ornés de sonnet-

256 CÉRÉMONIES, FÊTES,
tes , ouvrent la marche ; des hommes travestis en géans les suivent , précédés par des tambours , des espèces de trompes , des danseurs qui font mille tours , & des femmes qui se destinent au service des pagodes. On voit paraître l'éléphant qui porte le Tirinauxé avec son bâton mystérieux ; il représente le créateur du ciel & de la terre ; un autre prêtre le garantit des ardeurs du soleil avec un éventail ; deux éléphants sont à ses côtés , ils sont montés par deux prêtres qui représentent deux divinités différentes : des femmes à pied entourent ces dieux , & ne cessent de les éventer pendant la procession. Des milliers de dévots , marchant trois à trois , terminent ce brillant cortège : ce jour-là toutes les maisons sont ornées de feuillages , de festons & de banderolles ; des lampes sont placées au milieu de ces ornemens , & brûlent le jour & la nuit. Pendant cette fête toutes les pagodes sont ouvertes , & les idoles exposées à la vénération des insulaires. Cette cérémonie dure environ quinze jours , & commence à la nouvelle lune ; deux ou trois jours avant son plein , on porte tous les palanquins devant les idoles pour leur faire honneur. Il y a dans ces palanquins un pot d'argent , rempli d'eau de rivière , & cette eau qui passe pour bénite , est conservée avec respect dans les maisons jusqu'à l'année suivante.

Dans le mois de novembre , les Chingulais célèbrent une autre fête , pendant la nuit de la pleine lune ; cette cérémonie consiste à planter

PRO
planter
orner d
Nous
dent de
dans d
grands
rencont
font d'a
re : à la
que mo
vres ; m
tombe c
va faire
bres dan
la fameu
sous le
rons en
& sur la
l'autre ,
qui vint
neur de
que peut
un degre
nir par t
jet des s
tour de c
rêveries
les dévo
dou a co
Les fer
de dévot
fiées de
à autres
Tom

PROCESSIONS ET USAGES, &c. 257

planter des arbres devant les pagodes, & à les orner de lampes jusqu'au faite du bâtiment.

Nous avons parlé dans le chapitre précédent de ces têtes d'éléphants, qui se trouvent dans des creux ou dans des niches sur les grands chemins, & au fond des forêts; on y rencontre aussi des figures de Buddou, qui sont d'argent, de cuivre, d'argille ou de pierre: à la pleine & à la nouvelle lune de chaque mois, les dévots y viennent offrir des vivres; mais la grande fête de cette divinité tombe dans le mois de mars. C'est alors qu'on va faire des pèlerinages à deux endroits célèbres dans les légendes Chingulaïses; l'un est la fameuse montagne connue des Européens, sous le nom de Pic-d'Adam, dont nous aurons encore occasion de parler dans la suite, & sur laquelle Buddou imprima son pied: l'autre, cet arbre sous lequel il se reposa, & qui vint exprès s'y planter pour jouir de l'honneur de le couvrir de ses branches. Quiconque peut faire un de ces pèlerinages acquiert un degré de mérite, qu'il ne pourrait obtenir par toutes les bonnes œuvres; tel est l'objet des sermons de tous les prêtres établis autour de ces endroits sacrés, pour autoriser les rêveries & les prétendus miracles opérés sur les dévots pèlerins, par les vertus que Buddou a communiqué au rocher & à l'arbre.

Les femmes Chingulaïses ont une très-grande dévotion au dieu Buddou; les plus qualifiées de la nation, ne manquent pas de tems à autres de promener sur leurs mains & cou-

258 CÉRÉMONIES, FÊTES,
verte d'un voile une image de Buddou, dans
toutes les maisons de leur connaissance, en
disant : « Nous vous demandons l'aumône
» pour le Buddou & pour lui faire un sacri-
» fice. » Elles recueillent ordinairement de
l'huile pour les lampes, du riz pour ses sacri-
fices, de l'argent ou du coton filé. C'est au
nom de ce dieu, dont ils présentent l'image,
que les pauvres demandent l'aumône.

Lorsque les Chingulais sont malades, ils
offrent au malin esprit un coq rouge, que le
Jaddèse ne manque pas de consacrer avec cer-
taines cérémonies ; mais qu'il se garde bien de
sacrifier, parce qu'il les vend sitôt qu'il en a
rassemblé un bon nombre. Quand ils doutent
si c'est un de leurs dieux ou le diable qui est
cause de l'état de langueur où ils se trouvent,
ils forment un arc de la première branche
d'arbre qu'ils rencontrent, sur la corde du-
quel ils suspendent un petit instrument sem-
blable à des cizeaux. Le suppliant tient l'arc
par les deux bouts, & prononce distinctement
tous les noms des dieux ou des démons ; &
au nom de l'auteur de la maladie, les cizeaux
tournent, quelque effort qu'on fasse pour les
retenir. Des sacrifices apaisent sa colère.

Quelquefois le Jaddèse veut consulter ses
dieux ; pour lors il se couvre des armes qui
sont suspendues dans la pagode qu'il sert, &
bientôt il paraît tomber en extase ; c'est le
moment favorable pour lui faire des demandes
& pour en recevoir des réponses ; ses paroles
sont regardées comme autant d'oracles, &

PRO

sont au
étaient

Si, ap

connus,
gement

» terre

» on la p

» peller

» maison

» prépar

» du soi

» du log

» lieu pr

» rond &

» on allu

» on fai

» mens p

» fille, q

» danser

» les affit

» rambou

» laisse r

» & ayant

» de la tr

» fleurs q

» mettre

» bien ac

» part, &

» contre

» nonce-1

» vent r

» tendu. S

» la fille r

PROCESSIONS ET USAGES, &c. 259

sont aussi respectées du peuple que si elles étaient sorties de la bouche du dieu.

Si, après avoir employé tous les remèdes connus, un malade n'en reçoit aucun soulagement, « on forme, dit Ribeyro, avec de la terre la figure du malade à demi-relief & on la pose sur une planche. Alors on fait appeler tous les parens & tous les amis de la maison de l'un & de l'autre sexe, & on leur prépare un grand festin; sur les neuf heures du soir tous les convives se trouvent autour du logis. Après le repas on se rend dans un lieu préparé pour cela: tous se mettent en rond & laissent un espace vuide au milieu; on allume des flambeaux, on bat du tambour, on fait un grand bruit avec divers instrumens pendant une heure; ensuite une jeune fille, qu'on prétend devoir être vierge, va danser au milieu du cercle, pendant que les assistans mêlent leurs voix au bruit des tambours. . . . Après quelques tours, elle se laisse tomber, jettant l'écume par la bouche & ayant les yeux étincelans; c'est alors qu'un de la troupe se détache pour lui faire plusieurs questions, & la prier de ne pas se mettre que le malade meure, de vouloir bien accepter les fruits qu'il lui offre de sa part, & de lui enseigner quelque remède contre son mal. La fille possédée prononce l'arrêt du malade, qui meurt souvent contre la prédiction de l'oracle prétendu. Si on se plaint d'avoir été trompé, la fille répond que c'est qu'on a mal entendu:

260 CÉRÉMONIES, FÊTES,

» quelquefois ne sachant que répondre, la
 » fille dit qu'elle ne peut parler, parce qu'il
 » y a dans la compagnie quelqu'un qu'elle
 » désigne & qui est son ennemi. On prie po-
 » sument la personne de se retirer; alors le
 » démon ne manque pas de répondre. Ceci
 » fait, on le remercie, & on lui présente à
 » manger au pied d'un arbre qui lui a été pré-
 » cédemment consacré. » Il n'est pas permis
 de toucher à cette offrande qu'on a soin de
 couronner de fleurs.

Telle est l'inconséquence de ces idolâtres,
 que, croyant fermement que Dieu, indépen-
 damment de tout événement, a prédestiné
 l'homme au bonheur ou au malheur, ils ne
 laissent pas de lui faire des prières, à l'effet de
 changer cet ordre qu'ils soutiennent immua-
 ble: au reste, leurs superstitions portent sur
 les moindres choses; s'ils éternuent, c'est
 un signe fâcheux, qui les détourne d'entre-
 prendre un voyage ou une affaire. Lorsqu'ils
 sortent de leurs maisons, ils observent soi-
 gneusement tout ce qui se présente à eux; si
 c'est une femme grosse ou un homme blanc,
 cela passe pour un excellent augure; si au con-
 traire, ils apperçoivent un vieillard ou une
 personne qui ait quelque difformité, c'est le
 plus dangereux pronostic. On dit que les Chin-
 gulis charment les serpens: il est vrai qu'ils
 les apprivoisent; & ce que quelques-uns re-
 gardent comme l'effet de la magie, peut bien
 venir d'une cause fort naturelle & de la con-
 naissance de quelque simple, ainsi que ce

PRO

qu'on rap-
 savent en
 ils ont de
 coliques
 pays cha-
 dos, lui
 tomac,
 achevée.
 Il guérie
 prière, q

Marie

ON se
 Chingul
 celles de
 détermi
 cord, il
 future ép
 ces, & l
 rémonie
 trouver
 mangen
 l'égalité
 Quelqu
 & vont a
 époux v
 la femm
 Il y

PROCESSIONS ET USAGES, &c. 261

qu'on rapporte au sujet des crocodiles qu'ils savent endormir, & contre la morsure desquels ils ont des préservatifs. Pour guérir certaines coliques violentes & fort communes dans ces pays chauds, ils couchent le malade sur le dos, lui appuient la main sur le creux de l'estomac, & marmotent une prière : la prière achevée, la douleur cesse & l'affligé est guéri. Il guérirait de même indépendamment de la prière, qui, sans doute, n'est qu'une fourberie.

CHAPITRE VII.

Mariages & funérailles des Chingulais.

ON se ressouvient qu'il n'est pas permis aux Chingulais de s'allier à d'autres femmes qu'à celles de leurs classes : ce sont les parens qui déterminent le mariage : lorsqu'ils sont d'accord, il est censé fait. Le garçon envoie à sa future épouse les présens & les habits de nocces, & l'on prend un jour pour achever la cérémonie. Le fiancé accompagné de ses amis va trouver sa fiancée ; ils se mettent à table & mangent dans le même plat, pour marquer l'égalité qui doit être entre mari & femme. Quelquefois ils se lient les pouces ensemble, & vont ainsi se coucher ; le lendemain les deux époux vont prendre possession de leur maison, la femme marche la première, le mari la suit.

Il y a souvent d'autres cérémonies obser-

262 MARIAGES ET FUNÉRAILLES

vées dans le mariage : l'homme tient un bout de la toile qui enveloppe la femme, & la met autour de ses reins, tandis qu'elle tient l'autre bout : on leur verse dans cet état de l'eau sur le corps & le mariage est fait.

Le divorce est permis suivant les loix de Ceylan. Quand deux époux cessent de s'accorder, ils peuvent se séparer : le mari rend à sa femme ce qu'il en a reçu, & il est permis à cette dernière de prendre un autre mari, lorsque celui-ci choisit une autre épouse. Les enfans se partagent, les garçons suivent le père, les filles vont avec la mère.

Il est assez ordinaire de voir dans cette île des hommes & des femmes se marier quatre ou cinq fois, & se séparer de même. Les Chingulais ne peuvent avoir qu'une femme, mais il arrive souvent qu'une femme a deux maris, qui sont les deux frères, & que les enfans reconnaissent également pour pères. Lorsqu'une femme s'est enfin fixée, elle doit garder à son époux une fidélité inviolable. L'adultère est puni de mort, & l'époux qui trouve sa femme avec un galand, est en droit de les tuer tous deux ; cependant en certaines occasions, les Chingulais permettent à leurs épouses d'accorder les droits de l'hymen à leurs amis ou à quelques grands seigneurs ; & lorsque cela leur arrive, elles en sont plus glorieuses : mais la plus grande insulte qu'on puisse faire à une femme, c'est de lui dire qu'elle a couché avec un homme d'une classe inférieure. Lorsque le tems des infirmités des femmes arrive,

elles c
parce
du lieu
ladie s
les me
qu'elle
& crai
qui la
jours u
leine n
Malgr
servitu
tées av
maris.
rien au
les ani
le mor
ce que
qu'il n
riage c
femme
devant
suprém
enfance
la vie,
ou qu'i
Aux
gulais
après a
ou mép
nouve
des ch
bons,

elles doivent en informer toute la maison , parce qu'on ferait souillé si l'on s'approchait du lieu qu'elles habitent jusqu'à ce que la maladie soit passée. C'est un usage reçu dans tous les ménages, que la femme, quelque riche qu'elle soit, apprête elle-même les viandes, & craigne de les laisser toucher aux esclaves qui la servent. En servant son mari, elle a toujours un voile sur la bouche, afin que son haleine ne puisse gâter ce qu'elle lui présente. Malgré ces devoirs qui semblent tenir de la servitude, les femmes Chingulaises sont traitées avec beaucoup de complaisance par leurs maris. Les terres dont elles héritent ne payent rien au roi. Leur sexe est respecté jusques dans les animaux ; & par une loi qui est unique dans le monde connu, on ne paye rien pour tout ce que porte une bête femelle. Terminons ce qu'il nous est possible de recueillir sur le mariage de ces peuples, par remarquer que la femme, par respect, ne doit jamais s'asseoir devant son mari, & que les pères, maîtres suprêmes de leurs enfans, peuvent dans leur enfance, les donner, les vendre ou leur ôter la vie, lorsqu'ils en ont un trop grand nombre, ou qu'ils les prennent en aversion.

Aux erreurs de la métempsychose les Chingulais mêlent l'opinion que l'ame des méchans après avoir passé dans des animaux immondes ou méprisables, reçoivent dans l'autre vie un nouveau degré de méchanceté, qui leur attire des châtimens terribles ; & que les ames des bons, après avoir demeuré dans les corps de

264 MARIAGES ET FUNÉRAILLES

quelques animaux courageux , reçoivent une double portion de plaisirs & d'honneurs. C'est d'après ce principe, qu'ils enterrent avec leurs morts tout ce qui leur a appartenu , excepté les instrumens qui servent à l'agriculture. Cet usage est pour les gens ordinaires, qui enterrent leurs morts sans cérémonie , la tête à l'occident & les pieds à l'orient.

Les corps des gens de qualité sont brûlés avec beaucoup d'appareil. Dabord on lave le mort , on le vuide , on remplit le corps de poivre & on le place dans un tronc d'arbre creusé exprès. Il reste dans cet état , jusqu'à ce que le roi ordonne qu'il soit brûlé , car sans cette permission , on n'oserait procéder à cette dernière partie de ses funérailles. La religion n'entre pour rien dans cette cérémonie. On dresse à la campagne un bûcher haut de quelques pieds , sur lequel on place le corps , sous une sorte de dais , fait en arcade , & qui est orné de divers morceaux de toile peinte & de branches de cocotier. On y met le feu & lorsque le tout est consumé , on rassemble toutes les cendres en forme de pain de sucre , on sème de l'herbe autour , & cet endroit est entouré de fortes haies vives , pour le préserver du ravage des animaux féroces.

Ceux qui meurent de la petite vérole sont sans cérémonie brûlés indistinctement sur des épines.

Quelquefois après les funérailles on appelle un prêtre dans la maison mortuaire , qui fait quelques prières , chante des hymnes & assure

D
ensuite ,
reçoit ,
Le deuil
lesquels
par des
elles ont
& , avec
elles ne
vertus d

C

Loix ,

S'IL s'
dispute q
difficile ,
ou par le
& souver
sions ex
l'huile b
Knox la
la craint
» gulais
» affaires
» lorsqu
» & qu'
» chacun
» du go
» corps

DES CHINGULAIS. 265

ensuite, suivant la qualité des présens qu'il reçoit, que l'ame du mort est très-heureuse. Le deuil dure environ trois jours, pendant lesquels les hommes témoignent leurs regrets par des soupirs & les femmes par des cris: elles ont leurs cheveux épars sur les épaules, &, avec un bruit véritablement épouvantable elles ne cessent matin & soir de raconter les vertus du défunt.

CHAPITRE VIII.

Loix, sermens, supplicés, & sciences des Chingulais.

S'IL s'éleve entre les Chingulais quelque dispute qui soit embarrassée & d'une discussion difficile, elle doit se terminer par l'épreuve ou par le serment. On jure devant les Dieux, & souvent dans les temples, & dans les occasions extraordinaires l'épreuve se fait par l'huile bouillante. Empruntons du judicieux Knox la description de ce dernier usage, dans la crainte d'en altérer le sens: « Les Chingulais, dit-il, ne jurent ainsi que dans les affaires de grande conséquence, comme lorsqu'ils ont des procès pour leurs terres, & qu'il n'y a point de témoins. Ils doivent chacun avoir une permission écrite & signée du gouverneur. Après cela ils se lavent le corps & la tête, qui est une cérémonie de

266 LOIX, SERMENS, SUPPLICES,
» leur religion ; on les resserre tous les deux
» pendant toute la nuit , dans une maison où
» il y a garde , & on leur enveloppe la main
» droite d'un linge qui est cacheté , de peur
» qu'ils ne se servent de quelque charme pour
» endurcir leurs doigts. Le lendemain on les
» fait sortir , on leur met du linge blanc , &
» ils se purifient , comme des gens qui vont pa-
» raitre devant Dieu. On attache à leur poi-
» gnet la feuille sur laquelle est écrite la per-
» mission du gouverneur , & ensuite ils se
» rendent sous le *Boghaah* , ou arbre-Dieu ,
» (c'est l'arbre consacré à Buddou ,) où s'af-
» semblent tous les officiers de la province
» avec un grand concours de peuple. On ap-
» porte sur le lieu des noix de coco , dont on
» tire l'huile à la vue de tout le monde , afin
» qu'on voie qu'il n'y a point de fourberie.
» Il y a aussi là auprès une chaudière pleine
» de fiente de vache & d'eau , qui bouillent.
» L'huile & la fiente bouillant à gros bouillons ,
» ils prennent une feuille de noix de coco ,
» qu'ils trempent dans l'huile , afin que tous
» les spectateurs voient qu'elle est chaude.
» Toute l'assemblée étant persuadée qu'elle
» est bouillante , les deux parties viennent
» des deux côtés de la chaudière & disent ,
» l'un : *Le Dieu du ciel & de la terre est témoin*
» *que je n'ai pas fait ce dont je suis accusé ; ou*
» *bien , les quatre Dieux sont témoins que telle*
» *ou telle chose en dispute m'appartient ; l'autre*
» jure tout le contraire. L'accusateur jure tou-
» jours le premier , l'accusé tâche d'établir

ET S
» après
» Après
» étaient
» répét
» même
» lante
» la cha
» la fier
» la mē
» main
» jusqu
» main
» avec
» lui do
» parju
» cusato
» quefo
» impo
» & on
» adver
Les c
dans l'i
des gar
charge
obligés
tisfait à
jusqu'à
créancie
épines e
Lorsq
créancie
teur , il
de s'em

ET SCIENCES DES CHINGULAIS. 267

» après lui son innocence ou son droit . . .
 » Après cela on ôte les linges dont leurs mains
 » étaient enveloppées. Le premier qui a juré
 » répète les paroles du serment , trempe en
 » même tems deux doigts dans l'huile bouil-
 » lante , & en jette jusqu'à trois fois hors de
 » la chaudière . . . Ensuite il en fait autant à
 » la fiente de vache qui bout . . . L'accusé fait
 » la même chose. Enfin on leur réenveloppe les
 » mains , & on les garde tous deux en prison
 » jusqu'au lendemain : alors on regarde leurs
 » mains , & on leur frotte le bout des doigts
 » avec un linge , pour voir s'ils se pèlent ; ce-
 » lui dont le doigt se pèle le premier est censé
 » parjurer (on ne dit pas si les doigts de l'ac-
 » cusateur & de l'accusé ne se pèlent pas quel-
 » quefois également en même tems ,) on lui
 » impose une grosse amende au profit du roi ,
 » & on l'oblige de donner satisfaction à son
 » adversaire. »

Les débiteurs sont traités fort cruellement dans l'isle de Ceylan. D'abord on leur donne des gardes ; s'ils refusent de payer , on leur charge sur le dos une grosse pierre qu'ils sont obligés de porter jusqu'à ce qu'ils aient satisfait à la dette , & ce poids est augmenté jusqu'à son entière extinction. Quelquefois le créancier est assez barbare pour mettre des épines entre les jambes de son débiteur.

Lorsque , malgré tous ces tourmens , le créancier ne peut rien arracher de son débiteur , il lui déclare qu'il est dans la disposition de s'empoisonner , s'il ne le paye. Cette ruse

268 LOIX, SERMENS, SUPPLICES,
est sans doute le comble de la méchanceté ;
car si celui qui menace passe aux effets & s'em-
poisonne, le débiteur est jugé homicide de son
créancier, & doit donner sa vie pour la sienne.

Les Chingulais ont des livres de religion,
de médecine, d'astronomie & de magie : les
gonnis écrivent seuls sur tout ce qui regarde le
culte. Les autres prêtres sont astrologues &
astronomes : ils instruisent le peuple de l'in-
stant où la vieille année finit, & de celui où doit
précisément commencer celle qui suivra : ce
sont eux qui indiquent le tems propice pour
se laver la tête, suivant la connaissance qu'on
leur donne de la minute de la naissance. Ils
prédissent par l'aspect des étoiles comment se
terminera une maladie, ce qui arrivera aux
ensans nouveaux-nés ; & avec la même effron-
terie, ils annoncent dans tous les cas, ce qu'un
homme doit craindre ou espérer, pendant le
cours de sa vie.

L'année Chingulaise commence à la nou-
velle lune de mars, soit le 27, le 28 ou le 29,
selon que ces insulaires croyent devoir le ré-
gler pour la faire quadrer au cours du soleil ;
elle est de trois cens soixante-cinq jours, di-
visée en douze mois, & les mois en semaines :
le jour est partagé en trente parties, qu'ils
nomment *Paies*, & qu'ils commencent par le
lever du soleil, & la nuit qui succède aussi-tôt
le coucher de cet astre est divisée également.
Une certaine fleur leur sert à déterminer le
tems ; l'usage leur a appris qu'elle s'ouvre
constamment sept *paies* avant la nuit.

ET SC

Pour
se servir
dont K
mais son
extrava
Il nous
fourbes
d'autan
rans, il
impress
pertine
de péne
mes.

Les
quefois
cet an
postich
qu'on a
par le l

ES,
nceté ;
c s'em-
de son
sienne.
ligion ,
ie : les
garde le
gues &
e l'inf-
où doit
vra : ce
ce pour
e qu'on
nce. Ils
ment se
era aux
e effron-
e qu'un
ndant le

la nou-
u le 29,
ir le ré-
u soleil ;
urs , di-
maines :
, qu'ils
nt par le
aussi-tôt
lement.
miner le
s'ouvre

ET SCIENCES DES CHINGULAIS. 269

Pour découvrir les voleurs , les Chingulais se servent d'une espèce de baguette divinatoire, dont Knox dit avoir vu des effets singuliers ; mais son récit ne peut donner de poids à des extravagances qui répugnent à la saine raison. Il nous suffit de dire que trompés par des fourbes , faibles , puisqu'ils sont hommes , & d'autant plus crédules qu'ils sont plus ignorans , ils sont susceptibles de toutes les folles impressions qui prennent leur source dans l'importante curiosité de connaître l'avenir , & de pénétrer ce qui doit être caché aux hommes.

Les grands criminels sont condamnés quelquefois à périr sous les pieds des éléphans : cet animal déchire le coupable avec des dents postiches , d'un fer aigu à trois tranchans , qu'on ajoute aux siennes , qui sont coupées par le bout pour les faire croître.



C H A P I T R E I X.

Riz, arbres, oiseaux, singes & animaux particuliers qui se trouvent dans l'isle de Ceylan.

LÉ riz est la nourriture ordinaire des Chinois : il n'a rien de remarquable que l'industrie avec laquelle les habitans le cultivent. On fait que la culture du riz exige beaucoup d'eau ; c'est pour cette raison que ces insulaires ont pratiqué des réservoirs depuis le sommet des plus hautes montagnes, d'espace en espace ; jusqu'aux approches des plaines. Ces montagnes sont applanies en forme d'amphithéâtre, dont les sièges ont depuis trois jusqu'à huit pieds de largeur, les uns plus hauts, les autres plus bas, à proportion que la colline a plus ou moins de roideur. Dans le besoin qu'on peut avoir d'eau, on ouvre ces réservoirs, qui arrosent tous les détours de la montagne où il y a des plants de riz, & portent ainsi par-tout la fécondité.

Entre les arbres que produit cette isle, on remarque sur-tout le talipot. Il est fort droit, & ses feuilles sont d'une telle grandeur qu'une seule peut couvrir quinze ou vingt hommes & les défendre de la pluie. On s'en sert pour former des toits aux maisons, pour faire des tentes à l'armée, & à mille autres usages : cet arbre ne porte du fruit que l'année de sa mort.

SIN

Il pousse de fleurs très-fort dur, de que pas commence à une sorte sert à fai

Le ke aussi droit donner c liqueur les insul une espè peu d'in que le su

L'arbre celui qui runda-g les bois, c'est pou d'ennem côtes, q qui a ca tant de f écorce e tronc, n devient l'eau, p aussi dur

L'isle d'autres forêts so

SINGES ET ANIMAUX, &c. 271

Il pousse alors de grandes branches chargées de fleurs jaunes , qui répandent une odeur très-forte , & se changent en un fruit rond & dur, de la grosseur de nos cerises. On ne manque pas de couper cet arbre , lorsqu'il commence à pousser des boutons , & on y trouve une sorte de moëlle, qui, réduite en farine, sert à faire des gâteaux d'un assez bon goût.

Le ketule est un arbre moins haut, mais aussi droit que le cocotier. Sa propriété est de donner chaque jour jusqu'à douze pintes d'une liqueur douce, saine & fort agréable, dont les insulaires, en la faisant bouillir, tirent une espèce de cassonade noire, qu'avec un peu d'industrie ils rendraient aussi blanche que le sucre, & égale en bonté.

L'arbre le plus intéressant de cette île, est celui qui porte la canelle. On le nomme gorunda-gouhah. Il croît indifféremment dans les bois, & est fort peu estimé des Chingulais; c'est pourtant cet arbre qui leur a procuré tant d'ennemis, qui a attiré les Portugais sur leurs côtes, qui y a appelé les Hollandais, enfin qui a causé tant de guerres & fait répandre tant de sang. Sa grandeur est médiocre, son écorce est la canelle, qui paraît blanche sur le tronc, mais qui, enlevée & séchée au soleil, devient brune. On fait bouillir son fruit dans l'eau, pour en tirer une huile, qui devient aussi dure & aussi blanche que le suif.

L'île produit une quantité prodigieuse d'autres arbres, communs dans les Indes : ses forêts sont remplies de simples excellens, &

272 RIZ, ARBRES, OISEAUX, &c.
d'herbes médicinales dont le peuple connaît
les propriétés. Outre les légumes particuliers
au pays, toutes celles qu'on y apporte d'Eu-
rope y réussissent parfaitement; on y trouve
des vaches, des buffles, des cochons, des
chèvres, des daims, des lièvres, des chiens,
des zackals, des singes, des tigres, des ours,
des sangliers, des éléphants, des lions, des
chevaux & des ânes. Il y a quelques perro-
quets verts, beaucoup d'oiseaux aquatiques,
& d'autres qui ne cessent de faire entendre
leur ramage dans les bois. On y voit des ser-
pens de plusieurs sortes, des alligators. Les
richesses de ces intulaires consistent en bois
d'ébene & autres propres à bâtir, en mine de
plomb, dents d'éléphants, tumeric, musc,
coton, cire, huile, riz, sel, poivre, canelle
& miel sauvage; mais, renfermés dans leurs
terres & presque toujours en guerre avec les
Hollandais, qui sont maîtres des côtes, ils
ont peu de moyens pour étendre leur com-
merce. Ils ont quelques rubis, des saphirs &
quelques yeux de chat. Le fer & le crystal sont
assez communs dans l'isle, & les habitans
font d'assez bon acier de leur fer.

Fin. de la description de l'isle de Ceylan.



ISLES

D

CES

la Sond
va; elle
l'équate
tendent
trente -
plus co
Sumatra
due, no

IS

CH

Descripti

L'ISLE
ment Jav
pour la c
est pas é
Java ou B
Tome

&c.
e connaît
articuliers
rte d'Eu-
y trouve
ons, des
s chiens;
des ours,
ons, des
es perro-
uatiques,
entendre
t des fer-
tors. Les
t en bois
mine de
, musc,
, canelle
ans leurs
e avec les
côtes, ils
eur com-
saphirs &
ystal font
habitans

Ceylan.

ISLES

ISLES DE LA SONDE.

Ces Isles sont ainsi appellées du détroit de la Sonde, qui se trouve entre Sumatra & Java; elles sont situées en-deçà & au-delà de l'équateur, à l'occident des Moluques, & s'étendent entre le cent douzième & le cent trente-quatrième degré de longitude: les plus considérables de ces Isles sont Java, Sumatra & Borneo, dont, avec quelque étendue, nous allons donner la description.

ISLE DE JAVA.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique de l'isle de Java.

L'ISLE que nous nommons, ordinairement Java, & quelquefois la grande Java, pour la distinguer d'une autre isle qui n'en est pas éloignée, & qui s'appelle la petite Java ou *Bali*, est située à l'est quart de sud-est

Tome II.

S

274 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE
de celle de Sumatra. On s'est long-tems imaginé que c'était une partie du continent méridional, qu'on nomme autrement terre australe inconnue, ou terre de feu. L'ancien voyageur Marco Polo prétend que son circuit est de trois cents lieues: d'autres observateurs, non moins dignes d'être crus, l'ont fait commencer par les sept degrés de hauteur du sud, & lui ont donné cent cinquante lieues d'étendue en longueur, sans se croire certains de sa largeur. Nos meilleurs géographes modernes la placent entre cent vingt-trois & cent trente-quatre degrés de longitude, & entre six & neuf degrés de latitude du sud.

Pour mettre quelque ordre dans la description sommaire de cette isle, il est nécessaire de la parcourir depuis la pointe orientale jusqu'à celle qui regarde l'occident.

Lorsque les Hollandais abordèrent pour la première fois à Java, ils trouvèrent Balambuan, ville célèbre & revêtue de bonnes murailles, qui soutenait un siège contre le roi de Passaruan. Cette ville, située à l'extrémité orientale de l'isle, fait face à l'isle de Bali, dont elle n'est séparée que par un détroit, qui n'a pas plus d'une demi-lieue de large, appelé le détroit de Balambuan.

On trouve à dix lieues de cette ville, celle de Panarucan, qui a un excellent port. Il s'y fait un grand commerce d'esclaves & de poivre long. Dix mille insulaires y périrent en 1586, par l'éruption d'une grande montagne ardente, qui n'est pas éloignée de la ville, &

D
qui la c
pierres.
volcan o
Passar
rucan. U
dont le r
assiégeai
caule de
n'être pa
ruan fût i
en maria
avait em
cette pri
velle ép
mais le r
quitter sa
mariage,
ficiers de
son armé
lambuan.
En sui
prescrite
ville de J
le roi est
fins, qu'i
jointes. S
côte. Dix
rencontre
plus conf
Hollanda
eurent oc
nous ont
la cour du

DE L'ISLE DE JAVA. 279

qui la couvrit entièrement de cendres & de pierres. La fumée effroyable qui sortit de ce volcan obscurcit le soleil pendant trois jours.

Passaruan est à environ six lieues de Panarucan. Une belle rivière traverse cette ville, dont le roi, comme nous venons de le voir, assiégeait en 1597 la ville de Balambuan. La cause de cette guerre est trop singulière pour n'être pas rapportée. Quoique le roi de Passaruan fût idolâtre, il n'avait pas laissé d'obtenir en mariage la fille du roi de Balambuan, qui avait embrassé le mahométisme. Le père de cette princesse envoya à son gendre sa nouvelle épouse, avec un cortège nombreux; mais le roi de Passaruan n'ayant pu la forcer à quitter sa religion, après avoir consommé le mariage, la massacra, & avec elle tous les officiers de sa suite. Après ce crime, il assembla son armée & fût mettre le siège devant Balambuan.

En suivant la route que nous nous sommes prescrite, on trouve un peu plus à l'ouest la ville de Joartan, & plus loin Gertici, dont le roi est tellement respecté des rois ses voisins, qu'ils ne lui parlent jamais que les mains jointes. Surbaia & Cidaio sont sur la même côte. Dix lieues plus au nord-nord-ouest, on rencontre Tubaon, qu'on regarde comme la plus considérable ville de toute l'isle. Les Hollandais, dans leur second voyage à Java, eurent occasion d'y faire quelque séjour, & nous ont laissé une relation fort étendue de la cour du roi de ce pays.

Il fit l'honneur aux Hollandais de venir le voir sur le rivage, où ils avaient dressé quelques tentes en débarquant : il était assis dans un petit château couvert, qui était placé sur le dos d'un éléphant. Un pourpoint de velours noir à grandes manches composait tout son habillement : sa suite était nombreuse, & ses gardes étaient armés de fusils & de javelines à double pointes de fer. Après les premiers complimens, le roi invita ces nouveaux venus à le suivre dans son palais. Ils remarquèrent à l'entrée un assez grand nombre d'éléphants d'une beauté extraordinaire ; celui que montrait ordinairement le prince se servait d'une épée avec autant de dextérité que le soldat le mieux exercé. Lorsque son maître prononçait une sentence de mort, il saisissait le criminel, le foulait aux pieds jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir, & prenant le cadavre, qu'il jettait sur son dos avec sa trompe, il venait le porter à ses pieds.

On fit voir aux étrangers tous les appartemens du palais. Dans le premier était tout le bagage du roi, dans de grandes caisses ; ce bagage le suit dans ses promenades comme dans ses voyages. Ils traversèrent ensuite l'appartement des coqs de joute : ils sont dans des cages séparées, à la vue les uns des autres, ce qui les rend si vifs, qu'étant lâchés, ils se battent avec un acharnement inconcevable ; delà ils se rendirent à l'appartement des perroquets, puis à celui des chiens, à celui des canards, & enfin à celui de ses femmes légi-

D
times ;
narque
lui avait
viron tre
esclaves
Repre
cident.
baon, e
particul
qui a un
puissant
encore v
Matazan
comme l
qui jadis
l'autorité
contre es
qui trav
on arriv
commerç
grands v

(*) C'est
que les Ho
sa situati
ridionale,
une plaine
grandes for
trouve dan
Amboinien
kres, des H
fait un com
les établis

HIQUE,
venir le
ffé quel-
ffis dans
blacé sur
e velours
tout son
se, & ses
javelines
premiers
aux venus.
arquèrent
éléphants
ue mon-
ait d'une
soldat le
rononçait
criminel,
eût rendu
vre, qu'il
venait le

apparte-
ait tout le
es; ce ba-
nme dans
l'apparte-
ns des ca-
utres, ce
és, ils se
ncevable;
t des per-
a celui des
nmes légi-

DE L'ISLE DE JAVA. 277

times; & à ceux de ses concubines. Ce monarque avait quatre femmes légitimes, qui lui avaient donné six fils & deux filles, environ trois cents concubines, & plus de mille esclaves pour les servir.

Reprenons notre route de l'orient à l'occident. A cinq lieues au nord-ouest de Tubaoon, est la ville de Caïaon, qui a son roi particulier. Cinq lieues plus loin est Japara, qui a un bon port, & dont le souverain est puissant sur mer & sur terre. En parcourant encore vingt-cinq lieues on trouve la ville de Matazan, résidence d'un monarque qui est comme l'empereur de tous les rois de l'isle, qui jadis les a tous fait trembler, mais dont l'autorité est entièrement anéantie. On rencontre encore plusieurs villes jusqu'aux isles qui traversent le golphe de Jacatra; * enfin, on arrive devant Bantam, ville spacieuse & commerçante, dont le port reçoit les plus grands vaisseaux.

(*) C'est sur le terrain de l'ancienne ville de Jacatra, que les Hollandais ont bâti la fameuse ville de Batavia; la situation est à six degrés dix minutes de latitude méridionale, au côté septentrional de l'isle de Java, dans une plaine unie, mais basse, qui a la mer au nord & de grandes forêts, avec de hautes montagnes au sud. On trouve dans cette ville des Chinois, des Malays, des Amboiniens, des Javanois, des Macassars, des Martdyekres, des Hollandais, des Portugais, des Français. Il s'y fait un commerce immense, & c'est la métropole de tous les établissemens des Hollandais aux Indes.

278 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

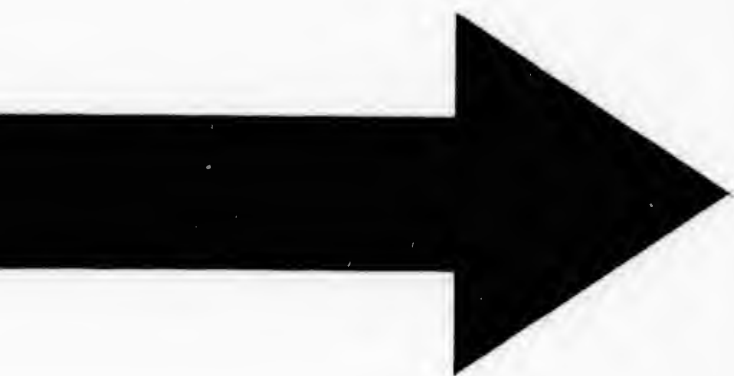
Cette ville est bâtie au pied d'une haute montagne, dans un pays plat, à la distance d'environ vingt-cinq lieues de Sumatra; elle a environ trois milles dans sa longueur: ses édifices sont de bois & de cannes, & par conséquent fort légers, mais ornés, chez les seigneurs, de sculptures & de vernis qui leur donnent de l'éclat: dans presque toutes les maisons on voit une grande chambre de briques, dont l'unique usage est de mettre les meubles à couvert, en cas d'incendie. Bantam est arrosé par quantité de petits ruisseaux, qui communiquent d'un quartier à l'autre: trois rues traversent la ville dans sa totalité; toutes trois commencent devant le palais du prince; l'une va droit à la mer, la seconde à la porte qui donne sur la campagne, & la troisième à celle qui regarde la montagne. Mais ce qui mérite une attention particulière dans Bantam, ce sont trois grandes places, où chaque jour se tient le marché public, autant pour le commerce que pour les nécessités de la vie. Nous suivrons avec exactitude le voyageur de qui nous empruntons cette relation.

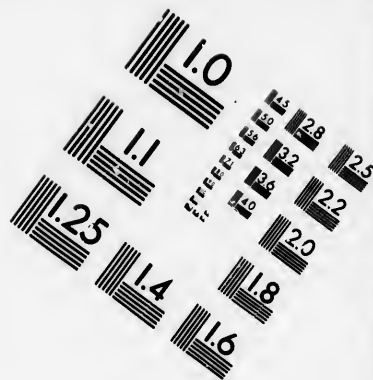
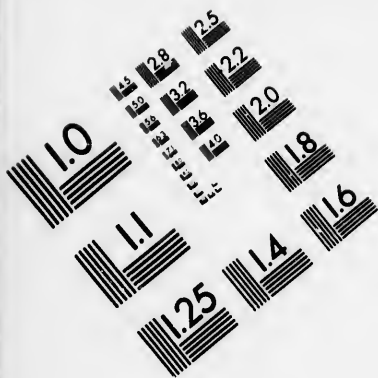
« Le marché le plus considérable, qui est
 » du côté oriental de la ville, & qui s'ouvre
 » dès la pointe du jour, est, dit-il, le rendez-
 » vous d'une infinité de marchands, Portu-
 » gais, Arabes, Turcs, Chinois, Quillins,
 » Péguans, Malays, Bengalois, Guzarates,
 » Malabares, Abyssins, & de toutes les ré-
 » gions des Indes. Cette assemblée dure jus-
 » qu'à neuf heures du matin; c'est dans la

D
 » même
 » de Ban
 » trouve
 » se tien
 » sure no
 » trois l
 » payfan
 » ché: e
 » merce
 » vont a
 » d'ache
 » trouve
 » lapalif
 » des m
 » loin pl
 » pâtisse
 » place
 » telles
 » gnards
 » & d'a
 » homm
 » comm
 » vend
 » ment
 » miel &
 » rouge
 » des oi
 » prom
 » tres m
 » aussi
 » autres
 » du m
 » où se

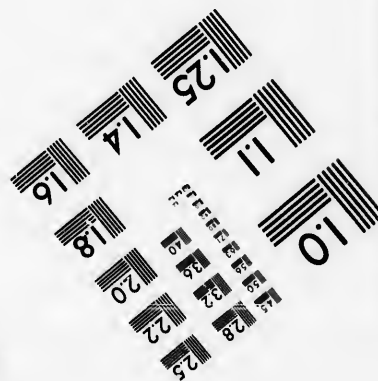
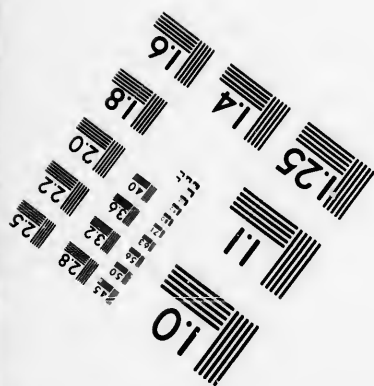
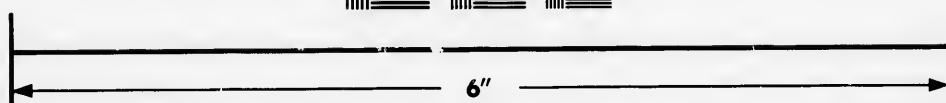
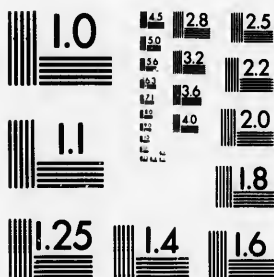
» même place qu'on voit la grande Mosquée
 » de Bantam, environnée d'une palissade. On
 » trouve en chemin quantité de femmes, qui
 » se tiennent assises avec des sacs & une me-
 » sure nommée *Gantan*, qui contient environ
 » trois livres de poivre, pour attendre les
 » paysans qui apportent cette denrée au mar-
 » ché : elles sont fort entendues dans ce com-
 » merce ; mais les Chinois, encore plus fins,
 » vont au-devant des paysans, & s'efforcent
 » d'acheter en gros toute leur charge : on
 » trouve d'autres femmes dans l'enceinte de
 » la palissade, qui vendent du bétel, de l'arecca,
 » des melons d'eau, des bananes, & plus
 » loin plusieurs autres encore, qui vendent des
 » pâtisseries chaudes ; d'un autre côté de la
 » place, on vend diverses espèces d'armes,
 » telles que des pierriers de fonte, des poi-
 » gnards, des pointes de javelots, des couteaux,
 » & d'autres instrumens de fer ; ce sont les
 » hommes qui se mêlent exclusivement de ce
 » commerce. Ensuite on trouve le lieu où se
 » vend le sandal blanc & jaune, & successive-
 » ment, dans des lieux séparés, du sucre, du
 » miel & des confitures ; des fèves noires,
 » rouges, jaunes, vertes, grises ; de l'ail &
 » des oignons. Devant ce dernier marché se
 » promènent ceux qui ont des toiles & d'au-
 » tres marchandises à vendre en gros : là sont
 » aussi ceux qui assurent les vaisseaux & les
 » autres entreprises de commerce : à droite
 » du même lieu, est le marché aux poules,
 » où se vendent en même-tems les cabris, les







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 1.8
2.0 2.2
2.5 2.8
3.2 3.6
4.0 4.5

10
15
20
25
30
35
40
45
50

280 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

» canards, les pigeons, les perroquets & quan-
 » tité d'autres volailles. Ici le chemin se di-
 » vise en trois; dont l'un conduit aux bouti-
 » ques des Chinois, l'autre au marché aux
 » herbes, & le troisième à la boucherie: dans
 » la première on trouve à main droite, des
 » jouailliers, la plupart Coracons ou Ara-
 » bes, qui présentent aux passans des rubis,
 » des hyacinthes & d'autres pierreries, & à
 » main gauche, des Bengalois qui étalent
 » toutes sortes de métaux & de merceries:
 » plus loin on arrive aux boutiques des Chi-
 » nois, qui offrent des soies de toutes les cou-
 » leurs; des étoffes précieuses, telles que des
 » damas, des velours, des satins, des draps
 » d'or, du fil d'or, des porcelaines & mille for-
 » tes de bijoux; dont il y a deux rues entières
 » garnies des deux côtés: par le second che-
 » min, on trouve d'abord, à droite, des bou-
 » tiques d'émaux, & à gauche le marché au
 » linge pour les hommes, ensuite est le mar-
 » ché au linge pour les femmes, dans l'en-
 » ceinte duquel il est défendu aux hommes
 » d'entrer, sous peine d'une grosse amende:
 » un peu plus loin on arrive au marché aux
 » herbes & aux fruits, qui s'étend jusqu'au
 » bout des places, & en retournant on trouve
 » la poissonnerie; un peu au-delà est la bou-
 » cherie à main gauche, où l'on vend sur-tout
 » beaucoup de grosses viandes, telles que le
 » bœuf & le buffle; plus loin encore est le
 » marché aux épiceries & aux drogues, où
 » les boutiques ne sont tenues que par des

I
 » femm
 » le ma
 » mém
 » marc
 » bour
 » La
 » royal
 » du ro
 » & du
 » même
 » se tie
 » place,
 » elle e
 » nois e
 C'est
 trouve l
 tier qu'l
 ré de Ba
 ville est
 entremê
 maisons

DE LISLE DE JAVA. 281

» femmes ; ensuite on trouve , à main droite ,
» le marché au riz , d'où l'on revient par le
» même chemin à la grande place , où les
» marchands s'assemblent , & qui leur sert de
» bourse.

» La seconde place , qui se nomme place
» royale ou *Pacebam* , est vis-à-vis du palais
» du roi ; ce marché commence après l'autre ,
» & dure ordinairement jusqu'à midi , ou
» même jusqu'à la fin du jour. Après midi il
» se tient un autre marché dans la troisième
» place , qui appartient au quartier des Chinois ;
» elle est aussi pour les denrées , & les Chi-
» nois en tirent beaucoup de profit. »

C'est à l'extrémité de ces marchés que se
trouve la ville Chinoise , c'est-à-dire , le quar-
tier qu'habitent les Chinois , & qui n'est sépa-
ré de Bantam que par une grande rivière : cette
ville est bâtie presque entièrement de briques ,
entremêlées de cannes qui se croisent : les
maisons en sont quarrées & plates au sommet.



 CHAPITRE II.

*Loix, gouvernement, justice, police, mœurs
& caractère des habitans de Bantam.*

LE roi de Bantam est despotique & l'on doit le regarder comme le plus puissant prince de l'isle de Java, depuis que les différens monarques du pays ont cessé de reconnaître la suprématie de l'empereur de Mataran ; c'est pendant la nuit & à la clarté de la lune que se tient le conseil d'état, lorsqu'il est question de prendre les plus importantes résolutions. Ce conseil s'assemble sous un grand arbre, & doit être composé de cinq cents personnes au moins ; mais ces sortes d'assemblées ne se tiennent que dans le cas où il faut imposer de nouveaux droits, ou faire quelque levée de deniers. Quand le pays est menacé de la guerre, ou que le roi veut la porter chez ses voisins, les principaux officiers militaires sont appelés au conseil, au nombre de trois cents : après les délibérations, ce sont eux que le monarque charge d'en presser l'exécution, en leur accordant à chacun une suprême autorité sur une partie du peuple, qui leur doit rendre une obéissance aveugle.

Les Javanois ont le teint brun ; ils sont grands, robustes & bien proportionnés, le visage plat, les joues larges & élevées, de grandes paupières, de petits yeux, peu de

JUST
barbe,
neur de
naturel
leurs su
ne peu
qui leu
rendent
affronte
pendant
vent m
javeline
coutelas
cuir éter
sont co
liées av
d'une e
ceintur
çoit que
le porte
Tout
solde,
fournit
poisson.
aux gra
qui leur
C'est da
consister
blessé d
toujours
faciles à
peaux &
ploits s
à des co

JUSTICE, POLICE, MŒURS, &c. 283

barbe, les cheveux longs, & tenant à honneur de laisser croître leurs ongles. Ils sont naturellement soumis & respectueux envers leurs supérieurs : la crainte même de la mort ne peut les détourner d'exécuter les ordres qui leur sont donnés ; toutes ces qualités les rendent bons soldats, & d'une intrépidité qui affronte aisément les plus grands périls : cependant ils sont mauvais canonniers & se servent mal du fusil ; leurs armes sont de longues javelines, des poignards, des sabres & des coutelas. Leurs boucliers sont de bois ou de cuir étendu sur un cercle : leurs cottes-d'armes sont composées de plusieurs plaques de fer liées avec des anneaux ; leurs poignards sont d'une excellente trempe, ils les portent à la ceinture ; un enfant de cinq ou six ans en reçoit quelque fois un du roi, avec le droit de le porter, & c'est un grand honneur.

Toute la milice du pays ne reçoit point de solde, mais tant que dure la guerre, on lui fournit des habits, des armes, du riz & du poisson. La plupart de ces soldats sont attachés aux grands seigneurs & aux personnes riches, qui leur donnent le logement & la nourriture. C'est dans ce grand nombre d'esclaves que consistent la puissance & le faste de la noblesse de Java. Il en résulte que ces soldats, toujours sous la main de leurs maîtres, sont faciles à conduire, à rassembler sous le drapeau & à désarmer. Leurs plus grands exploits se réduisent à des invasions subites & à des coups de main.

284. LOIX, GOUVERNEMENT,

La ville de Bantam est divisée en plusieurs quartiers, dont chacun a son commandant ou son inspecteur. Chaque quartier est séparé par des portes qui se ferment régulièrement le soir à une certaine heure. A chacune de ces portes on voit un très-gros tambour, avec un maillet suspendu auprès, pour donner l'alarme, en cas de désordre. Il y en a aussi un à la porte de la grande mosquée qui ne sert que dans les occasions de la plus grande importance, & au son duquel, en peu d'heures, il s'assemble plus de dix mille hommes armés. Tous les citoyens ont aussi des tambours ou des bassins de cuivre, qui rendent à peu près le son de nos cloches, mais ils ne s'en servent que pour leur musique ou pour les proclamations. A chaque coin des rues on trouve des sentinelles, qui font la garde la plus exacte; le soir venu, on ferme dans certains lieux destinés pour cela, tous les bateaux qui servent dans la ville, les portes se ferment, & personne ne doit plus sortir de sa maison, sans un besoin extrême. Un usage assez singulier, c'est que si le feu prend à quelque bâtiment, les femmes seules sont obligées de l'éteindre, tandis que les hommes se tiennent sous les armes, pour écarter les voleurs.

La justice se rend sommairement à Bantam & avec intégrité. Les magistrats s'assemblent à cet effet tous les soirs au palais. Ce tribunal n'admet ni avocat ni procureur; chacun vient plaider lui-même sa cause, qui bientôt

JUSTI
éclaircie
damnés
poignar
plice. U
meurtre
d'argent
du mort
restrictio
favoriser
Les i
portés a
quérelle
ils ont l
& du li
l'assassin
naître.
peut évi
du mor
châtiment
Celui q
s'abandon
droite,
sans épa
qu'à ce
à la just
saisisse e
crainte
manque
coups. I
redoute
verfaire
mortel
battans

JUSTICE, POLICE, MŒURS, &c. 285
éclaircie est aussi-tôt jugée. Les criminels condamnés à mort sont attachés à un poteau & poignardés dans cet état. C'est l'unique supplice. Un étranger coupable de quelque meurtre peut se racheter pour une somme d'argent qu'il paye au maître ou à la famille du mort. On s'apperçoit facilement que cette restriction n'a été faite que dans la vue de favoriser le commerce.

Les insulaires de Java sont naturellement portés au larcin & à la vengeance. Ils sont querelleurs, & quoique grands & robustes, ils ont la lâcheté de saisir l'avantage du tems & du lieu pour fondre sur leur adversaire & l'assassiner, sans lui permettre de se reconnaître. Comme le meurtrier sait qu'il ne peut éviter de périr par les mains des parens du mort, son désespoir & la certitude du châtiment produisent un effet bien étrange. Celui qui a tué son ennemi dans un combat s'abandonne à toute sa fureur ; il perce à droite, à gauche tout ce qui se présente, sans épargner les enfans ni les femmes, jusqu'à ce qu'arrêté par la populace, il soit livré à la justice ; mais il arrive rarement qu'on le saisisse en vie : ceux qui l'attaquent, dans la crainte d'être eux-mêmes poignardés, ne manquent pas de le faire tomber sous leurs coups. D'ailleurs celui qui veut se venger ne redoute pas de se présenter au fer de son adversaire, pour pouvoir lui porter un coup mortel, & presque toujours les deux combattans restent sur la place.

Un Javanois est toujours dans la crainte : incapable de pardonner une offense, il fait qu'elle ne lui sera pas pardonnée ; c'est ce qui, la nuit comme le jour, l'engage à ne prendre aucun moment de repos, sans avoir ses armes près de lui. Les liens du sang, ceux de l'amitié sont de faibles motifs pour éloigner cette défiance mutuelle qui forme le caractère de la nation. Un frère ne recevra jamais son frère, sans être armé de son poignard & trois ou quatre javelines à portée de lui. Les seigneurs ont toujours dans l'avant-cour de leurs maisons plusieurs pierriers. Ils ont l'usage de certains tuyaux, à travers lesquels ils soufflent des flèches empoisonnées, dont les blessures sont presque toujours mortelles.

Il semble que l'orgueil soit le compagnon de la paresse : un seigneur de Java, mol, lâche, efféminé, n'en veut paraître qu'avec plus de faste dans les occasions. Lorsqu'il doit se rendre à la cour, il fait toujours porter devant lui plusieurs javelines, & une épée dont le fourreau est rouge & noir. A cette marque tout le peuple de l'un & de l'autre sexe doit se retirer le long des maisons & se mettre à genoux jusqu'à ce que le cortège soit passé. Pour peu qu'un Javanois soit riche, il ne marche jamais dans la ville, sans se faire accompagner par un grand nombre de domestiques : l'un tient la boîte où est renfermé le bétel, l'autre un pot de chambre, & plusieurs un grand parasol. Ce serait alors une infamie d'avoir des sandales, la vanité exige qu'on

marche p
main un r
un turban
plus grand
d'un petit
& il n'oub
à sa ceintu

Il y a d
d'une mor
un district
tité de po
lonie d'ho
de l'extré
qui suive
des Bram
des anima
de l'agric
leurs conc
ner une v
ce sont e
plus grand
& les fru

On nor
tion d'ha
river la te
maines d
Esclaves
redevien
pli les co
riches on
grand no
du poivr
volaille

JUSTICE, POLICE, MŒURS, &c. 287
marche pieds nuds. Le maître porte dans sa main un mouchoir brodé d'or, & sur sa tête un turban de Bengale, dont la toile est de la plus grande finesse. Ses épaules sont couvertes d'un petit manteau de velours ou de drap, & il n'oublie jamais son poignard, qui pend à sa ceinture.

Il y a derrière la ville de Bantam, au pied d'une montagne, qui s'appelle Gonon-besar, un district qui produit une très-grande quantité de poivre; c'est là que se trouve une colonie d'hommes paisibles & laborieux, venue de l'extrémité orientale de l'isle. Ces colons, qui suivent à quelques égards les principes des Bramines & ne touchent jamais à la chair des animaux, sont leur principale occupation de l'agriculture, & profitent de la paresse de leurs concitoyens pour s'enrichir & pour mener une vie aisée & vraiment philosophique; ce sont eux qui fournissent à la capitale la plus grande partie du poivre qui s'y débite & les fruits qui s'y consomment.

On nomme captifs du roi une certaine portion d'habitans, qui s'attachent aussi à cultiver la terre & qui prennent à ferme les domaines de la couronne & ceux des seigneurs. Esclaves pendant la durée de leur bail, ils redeviennent libres aussi-tôt qu'ils en ont rempli les conditions. Outre ces fermes les gens riches ont des métairies, où ils tiennent un grand nombre d'esclaves qui leur apportent du poivre, du riz, des noix de cocos, de la volaille & des chèvres. Quelquefois ces es-

288 LOIX , GOUVERNEMENT , &c.
claves prennent une partie de ces terres à ferme , mais presque toujours ils en font les dupes , parce que quelqu'accident qui survienne , il faut que le maître soit payé. Ils aiment mieux travailler à la journée , six jours pour le maître & six autres jours pour fournir à leur subsistance & à celle de leur famille. S'ils se rendent coupables de quelqu'infidélité, leur punition est de porter à leur col pendant le reste de leur vie une grosse chaîne ou une lourde pièce de bois. Les femmes ne sont pas exemptes de travailler ; ce sont elles qui doivent débiter certaines denrées dans les marchés : le reste du tems elles filent & fabriquent des étoffes. Un esclave est vendu au plus offrant ; son prix est ordinairement de cinq *fardos* , ce qui revient à neuf livres. Les enfans des esclaves appartiennent à leurs maîtres , qui a tout droit sur eux , excepté de leur ôter la vie.



CHAPITRE

C
LE roi
hométism
& une pa
leur prem
fort étonn
plus de soi
embrassé l
raient de
zélés doct
Les peu
lâtres , ai
bitent les
lâtres croi
mais ils r
que nous
& l'offranc
non pour
qu'il ne le
mettent le
Dieux ; pl
folie jusq
née la pre
matin , en
quelques d
idée de la
ne nous ex
Tome

CHAPITRE III.

Religion de l'isle de Java.

LE roi de Bantam suit les erreurs du mahométisme, ainsi que les seigneurs de sa cour, & une partie des habitans des côtes. Dans leur premier voyage les Hollandais furent fort étonnés d'apprendre qu'il n'y avait pas plus de soixante ans que les Javanois avaient embrassé la religion de Mahomet & qu'ils tiraient de la Mecque & de Médine leurs plus zélés docteurs.

Les peuples de l'intérieur de l'isle sont idolâtres, ainsi que beaucoup de ceux qui habitent les côtes orientales. Les Javanois idolâtres croient un Dieu créateur de l'univers, mais ils rendent un culte à cet être nuisible que nous nommons le Diable. Ils le prient, & l'offrande à la main ils s'adressent à lui, non pour en obtenir des faveurs, mais afin qu'il ne leur fasse point de mal. Quelques-uns mettent le soleil & la lune au rang de leurs Dieux; plusieurs poussent la superstition & la folie jusqu'à choisir pour le Dieu de leur journée la première chose qu'ils rencontrent le matin, en sortant de leur logis. On fait qu'en quelques districts ces insulaires ont une légère idée de la métempsychose, mais les voyageurs ne nous expliquent point à quelle idole par-

Tome II.

T

290 RELIGION DE L'ISLE DE JAVA.
ticulière ils rendent des hommages , quelle
est la forme de leurs temples & s'ils ont des
bonzes, ou autres prêtres qui les entretiennent
dans leur profonde ignorance. Ils rapportent
seulement qu'ils ont quelques creux de ro-
chers , quelques cavernes sacrées , qui sont
l'objet de leur vénération , & dans lesquelles
ils n'oseraient pénétrer , vraisemblablement
plus par crainte du Diable que par respect
pour lui.



C

Mar

SUIVANT
mahomé
& l'idol
polygam
Java ; un
usage , c
un hom
insulaire
concupis
aux épo
se prom

AVA.
, quelle
ont des
tiennent
pportent
x de ro-
qui sont
esquelles
blement
r respect



CHAPITRE IV.

Mariages & funérailles des habitans de Java.

SUIVANT la loi musulmane, les Javanois mahométans peuvent avoir plusieurs femmes, & l'idolâtrie en permet la pluralité, ainsi la polygamie est en vigueur dans toute l'isle de Java; une raison de plus pour autoriser cet usage, c'est qu'il s'y trouve dix femmes pour un homme. Outre les femmes légitimes ces insulaires entretiennent un grand nombre de concubines, qui servent comme de servantes aux épouses, & forment leur suite lorsqu'elles se promènent dans la ville. Pour coucher avec

292 MARIAGES ET FUNÉRAILLES

son maître, il faut que la concubine obtienne la permission de l'épouse légitime, mais elle ne lui est jamais refusée, & celle qui oserait s'y opposer, se couvrirait de honte. Les enfans des concubines ne peuvent être vendus, quoique leurs mères soient esclaves, ils appartiennent aux femmes légitimes; mais ces marâtres s'en défont le plus souvent par le poison. Les enfans de l'un & de l'autre sexe vont exactement nus jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans, excepté les parties naturelles qui sont couvertes de plaques d'or & d'argent ou d'autre métal, selon la fortune des personnes; les filles y joignent des bracelets. A l'âge de douze ans, & plutôt même, lorsqu'elles sont formées de bonne heure, les filles sont obligées de se couvrir tout le corps, & elles ne tardent pas à être mariées par leurs parens, pour les empêcher de tomber dans le libertinage auquel elles ne sont que trop portées. Une autre raison sert à précipiter cette union, sans laquelle elles ne pourraient hériter de leurs pères. La loi de Bantam adjuge au roi les biens, la femme & les enfans d'un homme qui meurt. La dot des filles consiste en une certaine somme d'argent & plusieurs esclaves.

Comme l'incontinence est le vice dominant des Javanois de l'un & de l'autre sexe, un seigneur ou un riche marchand ne manque pas de moyens pour se procurer l'objet de leur passion. En général tous les citoyens sont pauvres, & il n'en est aucun qui refuse l'argent qu'un homme opulent veut bien lui pré-

D
ter, &
& les e
quitte p
gne les
manque

Le jo
monie c
nupriale
rambour
dre à la
des pare
marié. L
en guise
figurent
la march
ves port
pièces d
se rend
attend s
pleine d
vance d
les pied
maison,
cessaire
de la fu
le même
poux, à
pied &
que la c
les nouv
tour que
Les f
renferm

ter, & celui-ci est autorisé à saisir la femme & les enfans de l'emprunteur, s'il ne s'acquitte pas au tems marqué. Cette voie épargne les soupirs, abrège les embarras & ne manque jamais de réussir.

Le jour déterminé pour les noces, la cérémonie commence par une espèce de procession nuptiale, qui traverse la ville, au bruit des tambours & des bassins de cuivre, pour se rendre à la maison de la mariée: elle est composée des parens, des amis & de tous les voisins du marié. Les uns portent des queues de cheval en guise d'étendards, les autres sont armés & figurent diverses sortes de combats pendant la marche. Les filles, les femmes & les esclaves portent les prétens de noces & les autres pièces de ménage: le marié est à cheval. On se rend de la sorte au logis de la mariée, qui attend son futur à la porte, avec une cuve pleine d'eau. Si-tôt qu'elle le voit, elle s'avance deux pas, se met à genoux, lui lave les pieds & les essuye. On entre alors dans la maison, mais on n'y reste que le tems nécessaire pour faire des complimens aux parens de la future, & l'on se remet en marche dans le même ordre pour gagner la maison de l'époux, à l'exception que cette fois il est à pied & conduit son épouse par la main. Dès que la compagnie est arrivée, on laisse seuls les nouveaux mariés & ce n'est qu'à leur retour que les réjouissances commencent.

Les femmes de qualité sont étroitement renfermées, & il n'est pas permis même à

294 MARIAGES ET FUNÉRAIL. &c.
leurs fils de les visiter. Elles sortent peu, & tous les hommes qui se trouvent alors sur leur route, sans en excepter le roi, doivent se retirer à l'écart. Ce n'est qu'avec la permission de leurs maris qu'elles peuvent être vues, & cette permission est bien rarement accordée. Jour & nuit ces femmes s'amusent à mâcher du bétel & à se faire grater la peau par leurs esclaves. Il n'y a point de jour qu'elles ne prennent cinq ou six bains. Lorsqu'elles sortent on ne peut guères les distinguer des femmes du peuple. Toutes ont le corps entièrement couvert par deux pièces d'étoffe ou de toile, l'une depuis la tête, jusqu'au dessous du sein, & l'autre depuis la ceinture jusqu'aux pieds.

Les voyageurs n'entrent dans aucun détail au sujet des funérailles des Javanois; ceux qui sont mahométans suivent à quelques égards les usages des Turcs, & les Payens brûlent ou enterrent indifféremment leurs morts.



Religio

DE te
mercé à
est pare
gouvern
ont eu l'
partie d
sont étal
mens
charges.

Lorsq
humble
souffrir
les plus
de la f
Javanoi
se déro
mes, i
vindicat
toyens.

On n
princip
se disem
rement
qu'ils
teurs l
guent l

CHAPITRE V.

Religion & usages des Chinois établis dans l'Isle de Java.

DE tems immémorial les Chinois ont commercé à Java. Comme le peuple de cette isle est paresseux & qu'il a peu de génie pour le gouvernement & pour les affaires, les Chinois ont eu l'adresse d'attirer à eux la plus grande partie du commerce du pays : plusieurs s'y sont établis ; ils y possèdent des richesses immenses & ont été élevés aux plus éminentes charges.

Lorsque le Chinois arrive à Bantam , il est humble , modeste , insinuant , & capable de souffrir toutes sortes d'injures & de supporter les plus rudes travaux pour trouver le chemin de la fortune ; mais dès qu'il est naturalisé Javanois , comme il y est souvent forcé pour se dérober à la punition dûe à quelques crimes , il devient fier , insolent , paresseux , vindicatif , ainsi que ses nouveaux concitoyens.

On ne pourrait trop juger quels sont les principes de religion de ces colons. Les uns se disent de la secte des lettrés & sont purement déistes ; car il n'est pas présumable qu'ils soient athées , comme quelques auteurs les représentent. Ceux qui se distinguent le plus dans leurs pratiques religieuses,

296 RELIGION ET USAGES

font profession de croire qu'après la mort ils doivent passer dans d'autres corps pour être riches & honorés, s'ils ont bien vécu, & pour exercer les plus vils métiers, ou pour animer quelques bêtes méprisables, s'ils ont irrité le ciel par leurs crimes. Ils font divers sacrifices à la nouvelle lune, brûlent des figures de papier, ainsi que plusieurs sectes de la Chine, font leur prière au son d'une cloche, & ne sacrifient de victimes que dans les nécessités les plus pressantes. On les dit fort versés dans la chronologie & dans l'astronomie, mais on n'a pas remarqué qu'ils observassent aucun jour de fête; seulement ils cessent leurs travaux & se réjouissent beaucoup, lorsqu'ils jettent les fondemens d'une maison, ou quand ils entreprennent quelque affaire importante. Ils brûlent leurs morts, font des fumigations en leur honneur, & ils envoient leurs cendres à leurs amis dans de petites urnes de porcelaine. Souvent dans ces solemnités ils donnent des spectacles & des comédies publiques, & il semble que cela fasse partie de leur culte religieux, & que par ce moyen absurde ils se flattent d'obtenir les faveurs de l'Être suprême. Ils ont aussi des devins qu'ils consultent lorsqu'ils doivent envoyer des vaisseaux à la Chine, & sur toutes les affaires intéressantes; & quoique l'événement trompe presque toujours les oracles qu'ils rendent, leur crédit n'en est pas moins assuré, parce qu'ils rejettent le mal sur le doute ou l'indévotion des supplians. Ces four-

bes cor
l'épée à
menace
de resp
Quel
avec ce
comme
rent un
dessus;
tions le
font gra
sans po
Chine,
des fem
leur en
tournen
sent leu
Chinois
soixante
esclaves
& avait
il voulai
en instr
rement
dénatur
déjà cin
s'embar
En vain
il de re
moitié d
méprisa
de vend
par l'ind

bes courent souvent comme des furieux , l'épée à la main dans la ville Chinoise , & menacent de mort tous ceux qui manquent de respect pour leurs inspirations.

Quelle différence de ces rénégars Chinois avec ceux dont nous avons tracé le portrait au commencement de cet ouvrage ! ceux-ci portent une longue robe & une casaque par-dessus ; ils sont efféminés & capables des actions les plus honteuses pour s'enrichir. Ils sont grands, robustes, les yeux petits & noirs, sans poil au visage. Comme en partant de la Chine , on ne leur permet pas d'en emmener des femmes , ils achètent des esclaves qui leur en tiennent lieu. Lorsqu'ils s'en retournent ils vendent ces femmes , & conduisent leurs enfans dans leur patrie. Un de ces Chinois extrêmement riche & qui avait eu soixante enfans de plusieurs de ces femmes esclaves , se disposait à partir pour la Chine & avait déjà vendu toutes les femmes , mais il voulait aussi se débarrasser de ses enfans ; on en instruisit le roi de Bantam , qui secrètement fit acheter tous les enfans que ce père dénaturé faisait mettre en vente ; il en avait déjà cinquante-six , lorsque le Chinois prêt à s'embarquer fut arrêté avec les quatre autres. En vain voulut-il excuser son crime , & offrit-il de reprendre ses enfans & de sacrifier la moitié de ses richesses pour les racheter, le roi méprisa ses offres ; il lui dit qu'un père capable de vendre ses enfans , sans y avoir été forcé par l'indigence , seroit sans doute capable de

les tuer par avarice. Il fut jetté dans un cachot, où la crainte de mourir lui causa bientôt la mort. Le prince rendit la liberté aux enfans, & leur accorda la plus grande partie des biens du père, qui lui étaient acquis par droit de confiscation.

CHAPITRE VI.

Fêtes des Javanois.

AU défaut d'autres renseignemens sur les fêtes des Javanois, nous allons extraire des mémoires du voyageur Anglais Edmont Scot, le récit qu'il fait des cérémonies, qui en 1605 accompagnèrent la circoncision du jeune roi de Bancam, & l'hommage public que lui rendit le roi de Jacatra.

On avait élevé sur une grande place verte, qui fait face au palais du roi, un vaste & magnifique théâtre, que l'on avait environné de palissades; dans l'enfoncement paraissait une énorme figure du Diable: sur ce théâtre étaient placés trois trônes, le premier plus élevé pour le jeune monarque, les deux autres plus bas pour les deux héritiers de la couronne.

C'est l'usage dans tous les royaumes de l'Inde, qui professent la religion de Mahomet, que chacun fasse un présent au roi le jour de sa circoncision. On emploie plusieurs

semaines
 garde du
 dats, ve
 théâtre,
 fant réter
 instrumen
 fête tout
 l'arraque
 teaux de
 cet effet a

Le mat
 au théâtre
 te, dans l
 sur celles
 & tous s
 fermée pa
 mençaïen
 pagnies d
 suite celle
 tingué qu
 tions aup
 d'esclaves
 avec leur
 procession
 vivans, le
 présentés
 de la natu
 danseurs
 dins qui
 souplesse,
 jeunes fem
 des panier
 le matrôn

PÊTES DES JAVANOIS. 299

semaines pour les recevoir. Chaque jour la garde du prince, composée de trois cents soldats, venait se ranger aux deux côtés du théâtre, tenant leurs piques hautes, & faisant retentir l'air du son désagréable de leurs instrumens militaires. Le premier jour de la fête toute cette milice donna le spectacle de l'attaque & de la défense de quelques châteaux de cannes, qui avaient été construits à cet effet au milieu de la place.

Le matin le roi de Bantam se faisait porter au théâtre sur les épaules d'un homme robuste, dans la posture où l'on représente Anchise sur celles d'Enée : il montait sur son trône, & tous ses courtisans occupaient l'enceinte fermée par la balustrade; alors les jeux commençaient. On vit d'abord défilér deux compagnies de mousquetaires & de piquiers, ensuite celle de porte-boucliers, corps plus distingué que les deux précédens par ses fonctions auprès du roi; un fort grand nombre d'esclaves, portant plusieurs sortes d'arbres avec leurs fruits, précédèrent une longue procession d'animaux de toute espèce; les uns vivans, les autres artificiels, mais si bien représentés, qu'ils ne paraissaient pas différens de la nature; ils firent place à quantité de danseurs & de danseuses, & d'autres baladins qui faisaient des tours de forces & de souplesse, & auxquelles succédèrent trois cents jeunes femmes, qui portaient des présens dans des paniers galamment ornés, avec une vieille marrône à chaque dixaine, pour les con-

tenir dans l'ordre. Ce nombre infini de personnes étant passé, on vit paraître les riches présens, tels que les turbans brodés, les étoffes d'or & d'argent, les perles & les pierres : toutes ces richesses étaient portées par des femmes, qu'accompagnaient des esclaves, qui les garantissaient des ardeurs du Soleil avec les larges parasols ; parut ensuite un nombre presque infini de particuliers, chacun un présent à la main. Tout ce peuple, en passant devant le trône y déposait son offrande, & allait s'asseoir sur des nattes, placées aux deux côtés.

Après cette longue procession, un crieur public entra dans le corps du Diable, & cria par la bouche de cet énorme colosse, que le roi ordonnait à l'assemblée de faire silence, alors la musique se fit entendre seule, lorsqu'elle eut achevé son charivari, les piquiers donnèrent le spectacle d'un jeu de dards fort agréable, & exécuté avec beaucoup d'adresse.

Les autres jours il y eût des représentations de joncs ou petits bateaux chargés de diverses marchandises, qui parurent voguer dans un grand bassin, sans le secours d'aucun matelot. On joua aussi des espèces de comédies, tirées des anciennes chroniques de Java, & même, si nous en croyons l'auteur déjà cité, prises dans l'ancien testament, dont la communication doit leur être venue des Arabes, des Turcs, des Persans & des Chinois, mais qu'ils ont altérées par cent chimères de leur imagination.

On ch
avec plus
roi de Ja
nous ven
se trouve
tous les
Bantam.
de Jacatr
quelques
hommage
prince tri
une cage
plus terril
dans cette
la place u
seulement
gé de gra
prodigieu
nageaient
étaient co
claves &

Enfin,
fête, le ro
échafaud
cles, & il
bre de cér
le récit q
mens aux
qu'il n'en
touchant l
cision, &
fidé à Pa
jouer ces

FÊTES DES JAVANOIS. 301

On choisit un de ces jours pour recevoir avec plus d'éclat les présens & l'hommage du roi de Jacatra ; cette foule de peuple dont nous venons de faire mention, eut ordre de se trouver à cette cérémonie, & l'on y admit tous les étrangers qui résidaient alors dans Bantam. Le roi, à l'approche du souverain de Jacatra, se leva de son trône, s'avança quelques pas au-devant de lui, reçut son hommage & l'embrassa. Entre les présens du prince tributaire, on admira un *machan* dans une cage de fer, sorte de lion qui passe pour le plus terrible de toutes les bêtes féroces. Pendant cette même journée, on vit paraître sur la place un jardin tout entier, couvert non-seulement de fleurs & de légumes, mais chargé de grands arbres : on aperçut ensuite un prodigieux étang rempli de poissons, qui nageaient dans l'eau. Toutes ces machines étaient conduites par un grand nombre d'esclaves & tirées par des buffes.

Enfin, le dernier jour de cette singulière fête, le roi fut porté au temple, sur le même échafaud où il avait assisté à tous ces spectacles, & il y fut circoncis avec un grand nombre de cérémonies bizarres. Tel est en abrégé le récit que Scot nous fait de ces divertissemens auxquels il avait assisté ; il est fâcheux qu'il n'entre pas dans un plus grand détail touchant les cérémonies bizarres de la circoncision, & sur l'industrie qui devait avoir présidé à l'assemblage des ressorts qui faisaient jouer ces grandes machines. Il n'aime pas les

302 COMMERCE ET PRODUCTIONS
peuples de Java , & il dit seulement qu'inca-
pables de rien produire de raisonnable dans
ce genre , ils en devaient l'invention aux Chi-
nois établis parmi eux.

C H A P I T R E V I I .

*Commerce & quelques productions de l'Isle
de Java.*

LA fraude & l'infidélité sont l'ame du com-
merce des marchands de Bantam , & cepen-
dant il est très-florissant. Il s'étend non-seu-
lement dans les pays & dans les isles voisines,
mais encore à la Chine & dans toutes les dif-
férentes parties de l'Inde , sans y comprendre
celui qu'y exercent les Portugais , les Hollan-
dais & les Anglais , soit ouvertement ou par
des moyens détournés. Le grand objet du
commerce de cette isle est le poivre que ces
Insulaires savent falsifier , en y mêlant du sa-
ble & de petites pierres , qui en augmentent
le poids. Le riz leur vient de Macassar & de
Sombaia. Ils tirent leurs noix de cocos de
Balambuan & autres lieux de l'isle , ainsi que
le sel , qu'ils transportent eux-mêmes à Su-
marra , où ils l'échangent contre de la laque,
du benjoin , du coron , de l'écaille de tortue &
d'autres marchandises. On leur apporte le su-
cre , le miel & la cire de Jacâtra , de Japara ,
de Timor & de Palimban ; le poisson sec de

D
Bandern
résine de
côte de
Bali & d

Tout
considéra
que leur
intérêts
tres. Le
cians , s'é
un poin
feuilles ,
on les m
vent prop
Les Java
phabet ,
caractère
lent. Ils
dont ils
quelques

Ce son
des pierre
les plus h
les marc
trafiquen
qui sans
cians de
Javanois
noie , qu
indifféren
roduite.
pitol en l
depuis 1

DE L'ISLE DE JAVA. 303

Bandermachen ; le fer de l'isle de Borneo ; la résine de Banica ; l'étain & le plomb de la côte de Malaca ; les étoffes & les habits de Bali & de Cambaia.

Tout ce commerce se fait par un nombre considérable de petits marchands , qui dès que leur fortune est établie , risquent à gros intérêts des sommes sur les vaisseaux des autres. Les contrats qui se font entre ces négocians , s'écrivent sur des feuilles d'arbres avec un poinçon de fer. On roule ensuite ces feuilles , ou lorsqu'on en veut faire un livre , on les met entre deux planches , qui se peuvent proprement relier avec de petites cordes. Les Javanois ont vingt lettres dans leur alphabet , & avec cette médiocre quantité de caractères , ils expriment tout ce qu'ils veulent. Ils ont emprunté ces lettres des Malays , dont ils parlent aussi la langue. On en voit quelques - uns qui étudient l'Arabe.

Ce sont les Persans qui font le commerce des pierreries & des drogues ; on les estime les plus honnêtes & les plus judicieux d'entre les marchands. Les Arabes & les Portugais trafiquent particulièrement avec les Chinois , qui sans contredit sont les plus fameux négocians de Bantam. C'est à cette nation que les Javanois doivent cette misérable petite monnoie , qui a cours dans l'isle , & il n'est pas indifférent de savoir comment elle y a été introduite. On la nomme caxas en Malays , & pitil en langue de Java ; elle n'est connue que depuis 1590.

Wontay, empereur de la Chine, ayant vu que le nombre des caxas qui avaient été monnoyés sous son prédécesseur, ayant été portés dans les isles voisines, étaient devenus très-rare parmi ses sujets, résolut d'en faire fondre de si mauvais aloi & de si cassant, que chaque année il s'en perdit beaucoup. Cette idée réussit & produisit une nouvelle branche de commerce. Hommian, successeur de Wontay, en fit fabriquer de plus mauvais encore; c'est cette monnoie qui a cours à Bantam & dont les Chinois apportent une grande quantité chaque année sur leurs vaisseaux, avec de la porcelaine, de la soie à coudre & des étoffes: en retour ils prennent laque, poivre, indigo, noix muscades, cloux de girofles, écailles de tortue & dents d'éléphants.

Les Javanois ont quelques galères & beaucoup de petits bâtimens, nommés pirogues; mais ils n'ont qu'une très-médiocre connoissance de la marine.

On trouve dans l'isle de Java beaucoup d'éléphants, de rhinoceros & d'autres animaux, tels que buffes & sangliers, &c., des singes de toute espèce, des chats-civette qui donnent le musc, des poules d'Inde, des paons, des perroquets, & à peu près tous les autres oiseaux qui sont communs dans les autres parties de l'Asie.

Le bétel, dont on fait une si grande consommation dans ce pays, croît sans culture dans une isle nommée Pulo-Sevessi, qui est au-delà du détroit de la Sonde. Les ananas de

de Java
La plan
che & c
appelés
tor est d
les sont
unies q
de papi
sauvage
si bonne
trouve a
coup de
c'est un
chaudes
animal n
dans les
souris,
serpenti
pens, &
a recours
tôt sa gu

Fin

T. II.

L'ISLE DE JAVA. 305

de Java passent pour les meilleurs de l'Inde. La plante du poivre y est commune, s'attache & croît le long de certains gros roseaux, appellés *Mambus*. L'arbre qui se nomme *Lantor* est d'une beauté extraordinaire; ses feuilles sont de la longueur d'un homme, & si unies que les habitans s'en servent au lieu de papier. La casse est commune; la canelle sauvage ne l'est pas moins, mais elle n'est pas si bonne que celle de l'isle de Ceylan. On y trouve aussi du bois de sandal rouge, & beaucoup de racines de serpente ou serpentine; c'est un excellent préservatif contre les fièvres chaudes & les morsures de serpent. Un petit animal nommé Quil ou Quirpel, qu'on élève dans les maisons de Java pour les rats & les souris, a fait connaître les propriétés de la serpentine; il est ennemi déclaré des serpens, & comme il en est souvent mordu, il a recours à cette racine, dont il reçoit aussitôt sa guérison.

Fin de la description de l'Isle de Java.



I S L E

D E S U M A T R A.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique de l'Isle de Sumatra.

L'ISLE de Sumatra, que Maffæi croit être la Chersonèse d'or des anciens, est une grande isle de l'Océan Indien, à l'occident de la presqu'isle de Malaca & de l'isle de Borneo, & séparée de celle de Java par le détroit de la Sonde; elle s'étend depuis la pointe d'Achem, à cinq degrés & demi de latitude du nord, jusqu'au détroit de la Sonde, vers cinq degrés & demi du sud, ce qui fait environ trois cents lieues communes pour sa longueur; sa largeur, qui est plus considérable au nord qu'au sud, peut être, l'un portant l'autre, de soixante-douze lieues dans cette dimension. L'intérieur du pays est occupé par de hautes montagnes; mais les parties basses de l'isle, du côté de la mer, offrent d'excellens pâturages, & des terres propres pour la culture du riz, & qui produisent abondamment tous les fruits connus dans les Indes.

Le royaume d'Achem comprend la meil-

leure &
reste est
La ville
nord : e
péré, q
Une gr
n'en est
elle a d
fournit
à douze
Pedir,
Pacem &
l'ouest, c
Cinquel
kou, Pri
font And
bo, & A
riche apr
en partie
Malays :
connu, n
La côte
bordée d'
sieurs sont
blent tire
grande isle
recèle une
gue cheve
& qui se f
tous les étr
ques-uns d
mercent av
mes de Su

DE L'ISLE DE SUMATRA. 307

leure & la plus grande partie de l'isle, & le reste est partagé entre cinq ou six petits rois. La ville d'Achem est située à la pointe du nord : elle jouit d'un air plus pur & plus tempéré, que les districts qui lui sont opposés. Une grande rivière baigne ses murs ; la mer n'en est éloignée que d'une demi-lieue, & elle a derrière elle une vaste plaine, qui lui fournit tous les besoins de la vie. On trouve à douze lieues d'Achem, du côté du levant, Pedir, ville considérable & très-peuplée ; Pacem & Dali, sont plus loin. Sur la côte de l'ouest, on voit successivement Daya, Labo, Cinquel, Barros, Bataham, Passaman, Tikou, Priaman & Padang. Les cinq royaumes sont Andigri, Jambi, Palimbam, Manincabo, & Andripoura. Jambi est l'état le plus riche après Achem. Les côtes de l'isle sont en partie peuplées par des étrangers & des Malays : l'intérieur du pays, qui est peu connu, n'est habité que par les naturels.

La côte occidentale de l'isle de Sumatra est bordée d'un très-grand nombre d'isles ; plusieurs sont peuplées par des sauvages qui semblent tirer leur origine des habitans de la grande isle. Celle d'Enganno, par exemple, recèle une nation cruelle, qui porte une longue chevelure, qui ignore l'usage des habits, & qui se fait un devoir barbare de massacrer tous les étrangers dont il peut se saisir ; quelques-uns des insulaires des autres isles commercerent avec les habitans des côtes maritimes de Sumatra.

CHAPITRE II.

Grande révolution dans le gouvernement d'Achem.

SI l'on craint de substituer des fables à la place de l'exacte vérité, il ne faut pas remonter aux tems historiques des petits royaumes de l'Inde, qui précèdent les époques de nos découvertes dans ces vastes régions. Pour ce qui concerne l'isle de Sumatra, nous nous bornerons à rassembler les faits qui peuvent éclaircir la grande révolution qui changea le gouvernement du royaume d'Achem.

Vers la fin du quinzième siècle le Prince qui régnait dans Achem, & qui dominait sur les autres petits monarques de l'isle, quoique despotique, avait laissé envahir une partie de sa puissance par les Orancaies, c'est-à-dire, par les premiers seigneurs de sa Cour. Endormi sur le trône, il coulait ses jours dans une molle oisiveté, tandis que cette noblese, amie de la nouveauté, insolente & superbe, vexait le peuple & attirait à elle toutes les richesses de l'état. Dans ce tems Achem était une ville immense: le commerce s'y faisait avec bonne-foi & promptitude, & l'abondance y régnait, malgré la tyrannie des seigneurs. Ces hommes cruels & avarés avaient fait élever des palais magnifiques devant lesquels on voyait plusieurs pièces de canon. Ils

D
entrec
ves, q
richem
blic qu
ainsi c
qu'ils i
souver
ces Or
leur M
un aut
prouvé
n'avait
réserva
de Roi
& à s
Oranca
tr'eux
Com
homme
le choi
eux le
faient
douter
& ind
voulai
des dif
ger sa
relles.
Cep
loin, c
la ruine
horreu
que q

entretenaient un nombre considérable d'esclaves, qui leur servaient de gardes. Toujours richement vêtus, ils ne se montraient en public que bien accompagnés, & se faisaient ainsi craindre & respecter des sujets, tandis qu'ils imprimaient la terreur dans l'ame du souverain. Il était même souvent arrivé que ces Orancaies, ennuyés de la domination de leur Maître, l'avaient massacré pour en élever un autre à sa place, qui peu après avait éprouvé le même sort. Celui qui régnait alors n'avait pu se conserver la vie, qu'en ne se réservant que l'ombre du pouvoir & le titre de Roi. Il était le dernier de la race royale, & à sa mort, qui fut naturelle, tous les Orancaies s'assemblèrent pour élire un d'entre eux à sa place.

Comme l'ambition seule gouvernait ces hommes puissans, ils ne purent s'accorder sur le choix d'un Maître : tous briguaient pour eux le suprême pouvoir ; mais ils se connaissaient trop pour ne pas réciproquement se redouter. Le peuple, accoutumé à l'esclavage, & indifférent sur le fantôme de roi qu'on voulait lui donner, fut le tranquille spectateur des dissentions de ses tyrans ; il les vit s'égorger sans daigner prendre part à leurs querelles.

Pendant les massacres furent portés si loin, que quelques gens sensés en prévirent la ruine totale de la nation. Au milieu de ces horreurs le chef de la religion musulmane, que quelques-uns avaient embrassée depuis

peu de tems, osa élever la voix; il leur proposa de mettre bas les armes, de renoncer tous à l'ambition d'être Roi, puisqu'aucun d'eux ne voulait souffrir que son égal se couvrit du diadème, & d'élire un orancaie, qui, seul entre tous, s'était tenu tranquille pendant les troubles, & avait paru mépriser la couronne, tant pour lui que pour les siens. Ce seigneur était riche, chef d'une des plus nobles familles, reconnu pour un homme sage & avisé, & de plus il était âgé de soixante-dix ans. Toutes ces raisons firent pencher la balance en sa faveur: les prétendans, tous plus jeunes que cet illustre Achemois, ne crurent pas s'avilir en lui cédant un sceptre qu'ils ne pouvaient usurper que par des flots de sang. Il furent le trouver, & lui annoncèrent qu'ayant reconnu en lui toute la prudence nécessaire pour les bien gouverner, ils venaient de le proclamer Roi. Le vieillard parut surpris à cette nouvelle: « je vous » remercie de vos faveurs, leur dit-il, mon » grand âge, la faiblesse de corps & d'esprit » qui suivent nécessairement les longues années, ne me permettent pas de me charger » d'un si pesant fardeau. Je ne me suis retiré » des affaires tumultueuses du monde, que » pour passer le peu de jours qui me restent à » vivre sans inquiétude & dans la tranquillité. » En vain les orancaies voulurent-ils faire de nouvelles instances, ils ne purent tirer d'autres réponses de ce vieillard.

De retour dans leur assemblée, ils reprirent

D
leurs d
voix en
tative f
contrai
au lieu
n'euren
plicatio
rait, &
au bien
pour la
lait emp
cet obft
pouvait
alors un
tife de
cien des
royale n
à genou
entendre
» faut u
» ou le
bien qu'
» véritab
» le reste
» mêler
» ter le
» vous n
» éviter
» pour ve
» dition
» fans,
» un père
» nes du

leurs délibérations, & tentèrent de réunir les voix en faveur de quelqu'un d'eux. Cette tentative fut encore infructueuse, & ils se virent contraints de retourner chez le vieillard; mais au lieu de prières ils usèrent de menaces, qui n'eurent pas plus d'effet que les premières supplications. Cependant plus l'interrègne durait, & plus il portait de coups irréparables au bien public. Enfin, après s'être rassemblés pour la troisième fois, ils décidèrent qu'il fallait employer la violence pour placer sur le trône cet obstiné vieillard, ou l'assassiner, si l'on ne pouvait vaincre sa résistance, & chercher alors un autre expédient. Ils partent, le Pontife de la loi porte la couronne; le plus ancien des orancaies tient dans sa main l'épée royale nue: on arrive, les députés se jettent à genoux, & l'un d'eux élève la voix & fait entendre ces paroles: « l'Etat périt, il nous faut un Roi: nous t'avons élu; choisis, » ou le trône ou la mort. » L'orancaie vit bien qu'il n'y avait pas à reculer. « J'aurais véritablement désiré, leur dit-il, d'achever le reste de mes jours dans ma maison, sans me mêler d'aucunes affaires qui pussent inquiéter le repos de ma vieillesse; mais puisque vous ne trouvez pas d'autre remède pour éviter une fâcheuse guerre, que de m'élire pour votre roi, j'accepte votre offre, à condition que vous traitant à l'égal de mes enfans, vous ayez pour moi le respect dû à un père. Croyez que si vous sortez des bornes du devoir, le père vous châtierra sévè-

» rement , & souvenez vous que vous devez
 » supporter ces punitions en enfans dociles. »
 Dans l'étonnement où ce discours plongea les
 députés , ils jurèrent au nouveau roi qu'ils le
 respecteraient comme leur souverain seigneur,
 & ils lui prêtèrent serment de fidélité. Il fut
 conduit à la grande mosquée , & de là au pa-
 lais royal , dont il prit possession.

Quelque tems après le roi d'Achem annon-
 ça qu'il voulait donner un festin royal à toute
 sa cour. Pour cet effet on vit faire des prépa-
 ratifs extraordinaires dans le château. Le jour
 marqué , tous les Orancaies s'y rendirent en
 habits de cérémonie. L'air retentissait du son
 de tous les instrumens , tant du palais que ceux
 qu'on avait pu rassembler de la ville : & l'afflue-
 nce des domestiques qui paraissaient occupés à
 servir sur les tables les viandes , les confitures
 & les différentes liqueurs , donnaient à penser
 que le souverain n'épargnait rien pour remer-
 cier ceux qui l'avaient élevé sur le trône. Cha-
 que Orancaie , flatté de cette réception , s'em-
 pressait d'entrer , & gémissait du retardement
 que les plus pressés opposaient au plaisir qu'il al-
 lait goûter : mais sitôt qu'un Orancaie avait tra-
 versé les premières salles , on le pouffait dans
 une cour qui était derrière les bâtimens , où le
 roi avait fait creuser une fosse profonde , sur le
 bord de laquelle il était égorgé , puis on le pré-
 cipitait dedans. Onze cents furent ainsi massa-
 crés en peu de momens , & leurs cris , à travers
 les chants d'alégresse & le bruit de la musique , ne
 purent être entendus de ceux du dehors. Tou-

D.
 tefois i
 par une
 bre en
 mer le t

Lorsq
 qu'il av
 soins à la
 à tous c
 ensuite
 nait de
 autorise
 reste for
 dans for
 justice f
 bons de
 qu'il n'
 sujets , i
 sons des
 ter dans
 meubles
 s'étaient
 nir aucun
 ment au
 du canon
 la maniè
 sent con
 jourd'hu
 cher & l

Délivr
 de nouve
 tie des bi
 que tem
 les suppl

DANS LE GOUV. D'ACHEM. 313

tesfois il y en eut plusieurs qui se retirèrent par une espèce de pressentiment ; mais le nombre en était trop peu considérable pour allumer le sanguinaire monarque.

Lorsqu'il se fût ainsi défait des ambitieux qu'il avait eu lieu de redouter, il donna ses soins à la sûreté du palais, & distribua des armes à tous ceux de ses amis qu'il y avait rassemblés ; ensuite il fit déclarer dans la ville ce qui venait de se passer, & les motifs qui pouvaient autoriser cet acte d'inhumanité, assurant qu'au reste son intention était de maintenir la paix dans son royaume, d'exercer une rigoureuse justice sur les méchans, & de combler les bons de faveurs. Après ce premier pas, voyant qu'il n'avait rien à craindre de la part de ses sujets, il envoya démolir les forts, & les maisons des Orancaies, égorgés & il en fit apporter dans le palais, le canon, les armes & les meubles, avec défense expresse à ceux qui s'étaient sauvés du massacre, d'élever à l'avenir aucun édifice de pierre, aucun rerranchement autour de leur habitation, ni de placer du canon dans leur cour. Il prescrivit ensuite la manière dont il voulait que les maisons fussent construites, & c'est celle qui subsiste aujourd'hui : un bâtiment n'a qu'un seul plancher & les murs en sont de nattes.

Délivré de ces soins, le roi d'Achem créa de nouveaux Orancaies & leur donna une partie des biens des anciens tyrans. Pendant quelque tems le sang coula dans la capitale, & les supplices détruisirent tous les citoyens qui

314 RELIGION DES HABITANS
parurent attachés aux malheureux proscrits.
Telle est l'origine de la forme du gouverne-
ment qui est aujourd'hui en vigueur dans ce
royaume. En 1601 ce roi régnait encore : son
fils, né d'une concubine qu'il affectionnait
beaucoup, lui succéda, & ne mourut qu'en
l'année 1683, âgé de plus de quatre vingt-
quinze ans. Avant que d'expirer il recom-
manda à deux de ses fils, entre lesquels il
partageait ses états, un jeune prince son pe-
tit fils, qui réunit sur sa tête le royaume d'A-
chem & celui de Pedir, que ses oncles avaient
gouvernés.

CHAPITRE III.

Religion des habitans de l'Isle de Sumatra.

LE royaume d'Achem & presque tous les
habitans de l'isle de Sumatra, professent la
religion musulmane, avec plus d'ignorance &
d'hypocrisie que de zèle. L'intérieur du pays
est encore plongé dans les ténèbres de l'ido-
lâtrie; & comme ces insulaires ont peu de
commerce avec ceux des bords de la mer, &
point du tout avec les étrangers, on n'a que
très-peu de lumières rouchant leur croyance
& leurs mœurs.

On fait que jadis ces sauvages n'avaient d'au-
tre monnoie que les crânes de leurs ennemis :
ils adorent le soleil & la lune. Le vol des oi-

seaux,
leurs aff
cabanes
rentren
fâcheus
de la jo
oiseaux
d'aller,
ges relig
la conna
conform
de Born
des répo
obligés
derniers
luquois,
ne peuve
à leurs m
ennemies
termes s
ce prix q
ces payen
de ceux
les côtes.
croient l
après cet

seaux, le cri des bêtes féroces dirigent toutes leurs affaires : lorsqu'ils sortent le matin de leurs cabanes, si certains oiseaux volent à eux, ils rentrent aussi-tôt, & dans la crainte de quelque fâcheuse rencontre, ils ne quittent pas le logis de la journée : mais au contraire, si les mêmes oiseaux volent vers l'endroit où ils ont dessein d'aller, c'est un heureux présage. Leurs usages religieux, au moins ceux qui sont venus à la connaissance des voyageurs, ont tant de conformité avec les coutumes des insulaires de Borneo & des Moluques, que pour éviter des répétitions fastidieuses, nous sommes obligés d'en renvoyer le détail à l'article de ces derniers. On est instruit qu'ainsi que les Moluquois, les jeunes gens de l'isle de Sumatra ne peuvent se marier qu'après avoir apporté à leurs maîtresses quelques têtes étrangères ou ennemies ; car étranger ou ennemi sont deux termes synonymes chez ces sauvages. C'est à ce prix que sont les conquêtes amoureuses de ces payens, qui sur-tout en veulent aux crânes de ceux qui viennent acheter du poivre sur les côtes. Quelques auteurs ont avancé qu'ils croyent l'anéantissement du corps & de l'ame après cette vie.



C H A P I T R E I V.

Loix , justice , forces , mœurs & usages des Achemois.

Ainsi que dans tous les pays Mahométans, la pluralité des femmes est permise à Achem, & les mariages s'y contractent de la même manière: on n'y souffre point de prêteurs sur gages, & les grandes usures y sont défendues.

La loi contre les débiteurs est extrêmement rigoureuse: à l'expiration du terme fixé pour payer une dette le débiteur est appelé en justice, & devant lui le créancier est obligé de lui prouver son droit; le Juge alors prononce un court délai, au bout duquel le débiteur est condamné. Si par impossibilité ou par obstination le débiteur ne s'acquitte pas, on lui attache les mains derrière le dos, & en cet état on le laisse aller. Chaque jour dans ce même état, il faut qu'il se présente devant le juge, & celui qui entreprendrait de lui délier les bras serait jugé digne de mort. Il arrive que, fatigué de ce tourment continuel, le débiteur enfin se déclare insolvable: pour lors il devient l'esclave de son créancier, jusqu'au parfait paiement de la dette. Ce tribunal, qui est celui de la justice civile, se tient le matin; celui de la justice criminelle, qui connaît de tous les meurtres, se tient le soir: les Orancaies président alternativement à l'un & à l'autre.

E
Le r
justice
un enf
que cel
rer de
quillen
commu
tonnad
monter
femme
femme
venait
va cher
devant
le coup
coups
l'exécu
pièces
quaran
il reçut
ché à v
fortes
bunâl,
elle l'e
peine le
Il es
s'amuse
châtrer
oreilles
arrêts f
au coup
châtré
poingt

ET USAGES DES ACHEMOIS. 317

Le respect que les Achemois ont pour la justice doit exciter l'admiration : une femme, un enfant peuvent arrêter un criminel, sans que celui-ci fasse le moindre effort pour se tirer de leurs mains. Il se laisse conduire tranquillement devant le Juge, qui, si c'est une faute commune, lui fait donner sur le champ la bastonnade. Un jour un homme s'était avisé de monter sur le mur de sa maison pour voir la femme de son voisin qui se baignait : cette femme se plaignit à son mari de l'insulte qui venait de lui être faite. Aussi-tôt cet homme va chercher ce curieux indiscret, & le traduit devant le Juge : le procès fut bientôt terminé ; le coupable fut condamné à recevoir trente coups sur les épaules. Il voulut capituler avec l'exécuteur pour éviter le supplice, & offrit six pièces de monnaie : l'autre en prétendait quarante, & tandis que le premier bataillait, il reçut un coup qui arrangea bientôt le marché à vingt pièces, payables sur le lieu. Ces sortes de capitulations se font à la vue du tribunal, & quoique la sentence soit exécutée, elle l'est si faiblement que le bâton touche à peine les habits.

Il est peu de jours que le roi d'Achem ne s'amuse à faire couper le nez, crever les yeux, châtrer, couper les pieds, les poings & les oreilles, & c'est alors que les exécuteurs de ces arrêts font une bonne récolte. Ils demandent au coupable combien il veut donner pour être châtré proprement, pour avoir le nez ou le poing coupé d'un seul coup, ou pour recevoir

318 LOIX, JUSTICE, FORCES, MŒURS

la mort sans languir : l'opération se fait en proportion de la somme. Ces sortes de mutilations sont rarement mortelles : on jette les parties mutilées dans la rivière, on étanche le sang, on bande la playe ; & la guérison n'est presque pas douteuse. Au reste, quelle que soit la sentence prononcée contre un criminel, si-tôt qu'il a reçu son châtimeut, il n'est pas permis de lui rien reprocher ; il peut tuer impunément celui qui lui en rappellerait le souvenir. « Tout homme, dit l'Achemois, » est sujet à faillir, & le châtimeut expie la » faute ».

Il y a à Achem un Pontife qui connaît de tout ce qui concerne les affaires de la religion & les mœurs, & un Juge, nommé Sabandar, qui est comme le Président du commerce. Quatre chefs de patrouille veillent nuit & jour à la sûreté publique. Tout le royaume est partagé en districts de peu d'étendue, qui sont sous l'administration d'un orancaie, assez puissant pour se faire respecter du peuple, mais trop faible pour que le Roi le redoute. Deux cents hommes de cavalerie, commandés par un seigneur, rodent toutes les nuits dans les campagnes voisines de la capitale, maintiennent l'ordre au dehors, & sont toujours prêts à rentrer dans la ville, s'il arrive la plus légère émeute.

La garde du Prince est composée de trois mille soldats : ils restent constamment dans le palais & n'ont aucune communication avec les autres citoyens. Les eunuques, au nombre

ET
de cinq
sans com
une cour
par le R
guère dé
renferme
vingt fill
Outre c
de quinze
les autres
obligé de
& d'y pas
le grand
jour une
intéressan
laisser leu
enceinte.
rer de ces
son sont i
Le palai
lieu de c
ment, il e
ses palissac
l'intérieur
d'y être e
la partie se
qu'elle éta
agréable :
verse & va
bouchures
joncs & d
pieds au-d
grandes ma

ET USAGES DES ACHEMOIS. 319

de cinq cents, forment une autre garde, qui, sans communication avec la première, occupe une cour intérieure près du bâtiment habité par le Roi & par ses femmes. On ne peut guère déterminer le nombre des beautés que renferme ce ferrail : on y a compté jusqu'à vingt filles de Rois.

Outre ces deux gardes, il y en a une étrangère de quinze cents hommes, renfermés comme les autres. Outre cela chaque orancate est obligé de se rendre au palais, suivant son rang, & d'y passer vingt-quatre heures, ce qui, vu le grand nombre, compose encore chaque jour une garde assez considérable, mais peu intéressante, puisque ces seigneurs doivent laisser leurs propres armes dans la première enceinte. Cette politique ne tend qu'à s'affurer de ces seigneurs, qui sur le moindre soupçon sont impitoyablement massacrés.

Le palais royal d'Achem a plus d'une demi-lieue de circuit; sans être fortifié régulièrement, il est fort par sa situation, ses fossés & ses palissades. Il est impossible de rien dire de l'intérieur; aucun voyageur ne peut se vanter d'y être entré. La ville d'Achem, située dans la partie septentrionale de l'isle, n'est plus ce qu'elle était jadis. Cependant son aspect est agréable : une grande & belle rivière la traverse & va se jeter dans la mer par trois embouchures. Les maisons sont construites de joncs & de bois de Bambou, élevés de six pieds au-dessus de la terre, par rapport aux grandes marées, qui, deux fois l'an innon-

320 LOIX, JUSTICE, FORCES, MŒURS
dent la ville. Ses fortifications ne méritent pas d'être remarquées: des forts répandus dans la campagne, & le long des côtes, semblent préserver cette capitale de toute insulte.

Le Roi d'Achem compte dans ses ports cent grosses galères, plus grandes incomparablement que celles dont on se sert en Europe. Chacune est montée de trois bonnes pièces de canon, & d'un coursier de quarante livres de balles. Ordinairement elles reçoivent sept à huit cents hommes, qui tous sont très-bons rameurs. Il nourrit neuf cents éléphants exercés pour la guerre; & à leur sujet on ne peut se dispenser de rapporter un fait attesté par des auteurs dignes de foi. Le roi d'Achem, partant pour le siège de Déli, voulut faire embarquer cent éléphants. Lorsqu'ils furent sur le rivage, on ne pût les faire entrer dans les vaisseaux. Le roi furieux y courut, & fit de vifs reproches à ces animaux, à qui, dit-il, depuis si long-tems, il avait accordé la nourriture, & des honneurs qu'ils ne méritaient pas. Ensuite il fit arrêter le plus distingué d'entr'eux, & ordonna qu'on lui ouvrit le ventre, ce qui fut exécuté sur le champ en présence des autres. Ce châtiment fit effet. Les éléphants s'embarquèrent avec soumission, & il n'y en eut aucun qui fut rétif pendant le voyage.

Il en coûte peu à ce roi Indien, pour lever & pour entretenir une armée. Chaque Citoyen est obligé de se rendre sous le drapeau, au premier ordre, & de porter des vivres pour trois

ET
trois moi
la campa
les soldat
lui donne

Il sera
les reven
partie de
payent en
l'excéder
propres s
leurs ses
produit d
iltire un c
des habit
ajoutez à
de tous le
vail de to
qui entre
ritier natu
rent sans
biens est u
velle pou
avarice,
laissent ja

Fir de

Tome I

ET USAGES DES ACHEMOIS. 321

trois mois ; le prince fournit les armes , & si la campagne dure au-delà du tems marqué , les soldats sont nourris de riz seulement : on lui donne plus de mille pièces de canon.

Il serait assez difficile de calculer au juste les revenus de ce monarque : la plus grande partie des impôts , qui font sa richesse , se payent en nature , & la consommation faite , l'excédent est vendu à son profit , soit à ses propres sujets , soit aux étrangers : il a d'ailleurs ses domaines particuliers , l'immense produit de ses manufactures , sur lesquelles il tire un droit considérable , indépendamment des habits pour ses femmes & ses esclaves ; ajoutez à cela les présens qu'il reçoit sans cesse de tous les officiers de son royaume , le travail de tous ses esclaves , & les autres revenus qui entrent dans ses coffres. De plus il est l'héritier naturel de tous ses sujets , lorsqu'ils meurent sans enfans mâles. La confiscation des biens est une mine d'or qui toujours se renouvelle pour le souverain , & que son insatiable avarice , ou la perversité des Achemois , ne laissent jamais tarir.

Fir de la description de l'isle de Sumatra.



Tome II.

I S L E

D E B O R N E O.

BORNEO est à trois degrés de latitude du sud : cette grande isle produit beaucoup d'or, de bézoards, de diamans, de cire, de sang de dragon, & le meilleur camphre des indes.

Le camphre est la gomme d'un arbre extrêmement haut, & dont les branches s'étendent beaucoup. Il y en a de plusieurs sortes : on en trouve une entre les veines du bois, & une autre qui sort par l'écorce rompue : elle est rouge d'abord & devient blanche, ou par la chaleur du soleil, ou à force de feu ; il y en a une brune & obscure, qui est moins estimée.

Le grand commerce de Borneo est celui des diamans, qui s'y trouvent en abondance & qui passent pour les meilleurs de l'univers. On les trouve le long d'une rivière nommée Lavi, où l'usage est de les aller chercher dans des parcs, en plongeant, comme l'on fait pour les perles. On compte quatre sortes de diamans qui sont distingués par leur eau, que les indiens appellent verna. Verna ambon est le blanc ; verna loud, le verd ; verna sakkar, le jaune, & verna beffi, une couleur entre le verd & le jaune.

Cette isle abonde en fruits de toute espèce, en riz, en sucre, en bois d'aloës, en écailles

de tort
n'est p
massen
nom :
bitans
Borneo
qui est
bité pa
lâtre, f

En g
d'une
robuste
larcin.
pirates
mer de
de frêle
Cepen
que lon
lui fon
honneur
paix ;
ont tou
pour m
nes, c
dans le

Ces
d'œufs
vin de
la pude
portent
ils ento
de cote
dont le

ISLE DE BORNEO. 323

de tortue ; mais l'air y est mal-fain , & elle n'est pas peuplée pour sa grandeur. Benjarmassen est la capitale du royaume du même nom : elle est située au midi , & tous les habitans sont mahométans , ainsi que ceux de Borneo, qui est la capitale d'un autre royaume qui est au nord. L'intérieur du pays est habitée par les Béajous , nation sauvage & idolâtre , sur laquelle on a peu de renseignemens.

En général les habitans de cette isle sont d'une couleur olivâtre , grands , bien faits , robustes , mais paresseux & fort adonnés au larcin. Ils exercent volontiers le métier de pirates , & vont hardiment jusques dans la mer de Malacca & sur les côtes du Pégu , dans de frêles barques , pour chercher leur proie. Cependant ils n'attaquent jamais leurs voisins que lorsqu'ils en ont reçu quelque offense : ils lui font la guerre alors , mais ils tiennent à honneur d'être les premiers à demander la paix ; & ceux qui ne veulent pas l'accorder ont tous les autres pour ennemis , & passent pour méchans & cruels. Les femmes sont brunes , chastes , vaillantes & fort intelligentes dans le commerce.

Ces insulaires vivent de poissons , d'oiseaux , d'œufs & de miel ; leur boisson ordinaire est le vin de palmier. Ils vont nus , excepté ce que la pudeur ordonne de cacher. Les gens riches portent une chemise courte & fort légère , & ils entourent leur tête d'un morceau de toile de coton. Ils ont pour armes un poignard dont le manche est ordinairement d'or , enri-

324 ISLE DE BORNEO.
chi de pierreries. Les armes de la nation consistent dans un arc & un carquois rempli de flèches empoisonnées, une épée, une javeline & quelquefois un fusil. Lorsque leurs rois les conduisent au combat, ils doivent marcher les premiers à l'ennemi; s'ils périssent, c'est alors qu'ils entrent en fureur, & qu'ils s'exposent à tous les dangers pour venger sa mort, & pour leur liberté. Ces rois exigent le plus grand respect de leurs sujets: on ne leur parle que de loin & à genoux: ils ne quittent leur palais que pour faire la guerre ou pour chasser. On avance que chez ces idolâtres, l'adultère est puni de mort; mais n'ayant pu pénétrer dans l'intérieur des terres, les Voyageurs n'ont pas été à portée de s'instruire quelle pouvait être leur religion.

Fin de la description de l'Isle de Borneo.



=====
M
ON d
Moluqu
midi de
Torride
deuxièm
cinquan
1520 p
gnols: l
& en fu
des Hol
tres ver
le comr
On d
petites:
Gilolo,
appelle
Tidor,
compre
tes ces i
plûpart

I S L E S

M O L U Q U E S.

ON comprend sous le nom général d'Isles Moluques, toutes les isles qu'on trouve au midi des Philippines. Elles sont dans la Zone Torride, & s'étendent depuis le cent trente-deuxième degré de longitude, jusqu'au cent cinquantième. Ces isles furent découvertes en 1520 par Magellan, & soumises aux Espagnols : les Portugais s'en emparèrent ensuite, & en furent chassés par les Insulaires, aidés des Hollandais, qui enfin s'en rendirent maîtres vers l'an 1600, & qui depuis y font tout le commerce.

On divise les Isles Moluques en grandes & petites : les grandes sont Célèbes ou Macassar, Gilolo, Céram, Timor, &c. les petites, qu'on appelle aussi Moluques propres, sont Ternate, Tidor, Motir, Machian & Bachian : on y comprend de même Amboyne & Banda. Toutes ces isles ont leurs Rois particuliers, qui la plupart sont sous la protection des Hollandais.



CHAPITRE PREMIER.

Description géographique des Isles Moluques.

T E R N A T E.

L'ISLE de Ternate n'a pas plus de huit lieues de tour. Le terrain en est haut, & l'eau de puits y est fort douce. Du côté de l'orient elle a deux ports, Telingamma & Toloco. Le roi de Ternate tient sa cour à Gammalamma, ville située sur le rivage. Cette ville n'a qu'une rue, qui n'est point pavée : ses édifices sont de roseaux, en partie, & le reste de bois. Une jettée de pierres, construite par les habitans, la met à couvert des surprises. On découvre au milieu de l'isle une montagne fort haute, couverte de Palmiers & d'autres arbres, dont le sommet est occupé par un volcan d'une nature extraordinaire, qui jette souvent une prodigieuse quantité d'eau, & une certaine matière légère semblable à la pierre de ponce. Ce qu'il y a de particulier, c'est que depuis le bas de cette montagne jusqu'au haut, les arbrisseaux qui la couvrent, conservent constamment leur verdure, sans que le feu qui brûle dans ses entrailles paraisse jamais les altérer, & qu'au contraire, il semble contribuer à les arroser, & à les rafraîchir par les ruisseaux qui se forment des vapeurs qu'il exhale.

Il fa
jours e
de Te
illes f
nomm
près d
nes ca
envoy
rent f
sang.
ces ca
des co
seaux,
femen
quatre
tems a
mes &
re dan
accré
honor
ros, d
pour
treize
Sultan
Mufu
lorsq

L'
cuit:
gnée
signi

DES ISLES MOLUQUES. 327

Il faut que l'origine des nations soit toujours enveloppée de fables ridicules. Les rois de Ternate & de Tidor prétendent que leurs isles furent jadis gouvernées par un Prince, nommé Bico Cigara, qui, navigeant un jour près de Bachian, vit entre les rochers certaines cannes appellées dans le pays Rocas, les envoya couper, & qu'au moment où elles furent frappées par la coignée, il en sortit du sang. On découvrit au pied de la racine de ces cannes quatre œufs, semblables à ceux des couleuvres, & une voix sortie des rochers, dit au roi qu'il devait garder soigneusement ces œufs, parce qu'il en devait sortir quatre excellens Princes. En effet, quelque tems après on vit naître de ces œufs trois hommes & une femme, qui régnèrent avec gloire dans les Moluques. Cette fable est tellement accréditée qu'encore aujourd'hui ces insulaires honorent Bico Cigara, comme un grand Héros, & qu'ils ont la plus singulière vénération pour les rochers & les quatre œufs. Il y eût treize Rois idolâtres de cette race, jusqu'à Sultan Tidor Bongue qui embrassa la religion Musulmane, dont le successeur régnait encore lorsque Magellan aborda ces côtes.

T I D O R.

L'ISLE de Tidor a près de dix lieues de circuit : elle est au sud de Ternate, & n'en est éloignée que d'une demi-portée de canon : son nom signifie fertilité & beauté. En effet, rien n'est

328 DESCRIPT. GÉOGRAPHIQUE
plus beau que la vue de ce pays : la côte orientale est entièrement couverte de bois : celle du nord au sud est plus ouverte, & pour la garantir d'insulte on y a élevé un retranchement de cailloux. On apperçoit à l'extrémité méridionale une montagne assez haute, au pied de laquelle est la ville de Tidor, où le Roi fait sa résidence. Cette isle est très-peuplée ; l'intérieur du pays est rempli de riches bourgs & de villages considérables : les forts élevés sur les côtes sont au pouvoir des Hollandais,

M O T I R.

MOTIR peut avoir quatre lieues de tour ; cette isle est précisément sous l'équateur ; elle dépend de Ternate, & est située entre Tidor & Machian. Sa fertilité est prodigieuse, surtout en sagu, racine dont les insulaires font du pain. Elle a été entièrement ruinée & dépeuplée pendant la guerre entre les Espagnols & les Hollandais : depuis il y est revenu environ deux mille habitans.

M A C H I A N.

CETTE isle, qui appartient au roi de Ternate, n'est qu'à quinze lieues de l'équateur du côté du sud. Son circuit est de sept lieues : ses habitans sont laborieux & fort adonnés à la culture de la terre, de sorte que non-seulement elle fournit avec abondance à la subsistance de plus de neuf mille habitans, mais

encore
de Tidor

BACH
l'horrible
en ruine
plusieurs
canaux,
lieues ;
quatre
pendant
qu'il de
fait reste
qu'à être
moisson

L'ISL
latitude
degrés d
detour.
gais en
rent en
gnie de
puis ce
Batavia
que dan
sément
l'isle de
de long
tient au

DES ISLES MOLUQUES. 329

encore elle nourrit une partie des insulaires de Tidor & de Ternate.

B A C H I A N.

BACHIAN est un Royaume particulier, que l'horrible paresse de ses habitans a fait tomber en ruine. Ce n'est pas une seule isle, mais plusieurs petites isles, séparées par d'étroits canaux, dont le circuit peut être de vingt lieues; elles sont éloignées d'un degré de l'équateur. Le Roi de cette contrée est indépendant, mais son pays n'est pas aussi peuplé qu'il devrait l'être, & la mollesse de ses sujets fait rester en friche une terre qui ne demande qu'à être cultivée pour rapporter d'abondantes moissons.

A M B O I N E.

L'ISLE d'Amboine est à quatre degrés de latitude méridionale, & à cent soixante-dix degrés de longitude: elle a environ seize lieues de tour. Cette isle fut découverte par les Portugais en 1515. Les Hollandais la leur enlevèrent en 1603 & dès l'année 1607 la Compagnie de Hollande y avait un Gouverneur: depuis ce tems Amboine est devenue, après Batavia, la principale place de la République dans les Indes Orientales. De cet établissement des Hollandais dépend une partie de l'isle de Céram, qui a cinquante-six lieues de long sur seize de largeur: le reste appartient au roi de Ternate.

Nous traiterons des Célèbes dans un article particulier.

CHAPITRE II.

Religion des habitans des Isles Moluques.

QUOIQUE depuis long-tems la religion Musulmane ait été embrassée par la plus grande partie de ces insulaires, ceux qui habitent l'intérieur des terres sont encore idolâtres, & ceux même qui se sont soumis aux erreurs du Mahométisme ont conservé la plûpart de leurs anciennes superstitions.

Les Moluquois idolâtres adorent l'air, ou le démon de l'air, sous le nom de Lanitho. Ils donnent le nom de Nitos aux mauvais esprits, mais ils croient que ces Nitos sont soumis à un être supérieur qu'ils appellent Lanthila. Ce Lanthila est le Lieutenant de Taulay. Chaque ville, chaque bourg, chaque cabane même a son Nito.

Lorsqu'on se dispose à entreprendre quelque affaire de conséquence, il faut consulter le Nito. Pour cet objet on s'assemble vingt ou trente, on allume des bougies, on prononce certaines paroles mystérieuses, & au bruit d'un petit tambour consacré, on évoque le malin esprit. Le plus apparent, ou le plus âgé de la compagnie, fait dans cette occasion l'office de ministre du Nito; il agit, il parle comme

s'il l'étais
oracle il
cruche d
réponse c
que le m
tions se p
de partic
rieur des
duit du
Nito; c'
manger,
parcelles
un gage
rémonies
insulaires
peine de
religion:
mal qu'il
faire, pe

Le ser
sauvages
pagné de
l'eau dan
terre & u
pe la poi
cette eau
on reçoit
compagn
jurent co

Les M
Zwangis
lent d'en
Ces Zwa

DES ISLES MOLUQUES. 331

s'il l'étais lui-même. Avant de consulter cet oracle il faut lui présenter des fruits, & une cruche de liqueur ou de vin de Palmier. La réponse obtenue, chacun se jette sur les restes que le ministre a laissé. Ces sortes de superstitions se pratiquent en public, mais il en est de particulières qui s'observent dans l'intérieur des maisons. Il y a toujours un petit réduit du logis où l'on suppose que réside le Nito; c'est là que le chef de famille lui sert à manger, en observant de conserver certaines parcelles de ce qui lui a été présenté, comme un gage de son amitié. Malgré toutes ces cérémonies, les voyageurs conviennent que les insulaires des Moluques ne prennent pas la peine de cacher le mépris qu'ils ont pour leur religion: il faut donc croire que la crainte du mal qu'ils prétendent que leur Nito peut leur faire, perpétue leur respect pour lui.

Le serment est en usage chez ces nations sauvages: il est redoutable pour eux & accompagné de cérémonies bizarres. On verse de l'eau dans un vase, on y jette de l'or, de la terre & une balle de plomb: ensuite on trempe la pointe d'une épée ou d'une flèche dans cette eau, & on en donne à boire à celui dont on reçoit le serment. Cette superstition est accompagnée de malédictions contre ceux qui jurent contre leur conscience.

Les Moluquois ont des sorciers, appelés Zwangis, qui évoquent le malin esprit, se mêlent d'enchantemens & préparent des poisons. Ces Zwangis, disent-ils, enlèvent les morts

& les mangent , & c'est pour préserver les corps de leurs parens de cette horrible sépulture qu'ils font une garde exacte autour des tombeaux.

La connoissance de la magie n'est pas générale chez les insulaires d'Amboine , elle ne réside que dans certaines familles , qui sont seules en droit de l'exercer. Cet art redoutable qu'elles possèdent exclusivement , leur donne une autorité sans bornes sur leurs concitoyens. Ceux-ci , à l'imitation de certaines figures de cire des Romains , dont parle Horace , & par lesquelles les sorciers de son tems prétendaient faire périr leurs ennemis , ceux-ci , dis-je , forment certaines images de bois , & persuadent aux crédules que les coups donnés à l'image tourmentent & font enfin périr celui dont ils veulent se venger. Cependant leur art ne va pas jusqu'à attaquer un homme courageux & qui s'est souvent offert au danger : ils ne prêtent jamais leur ministère contre lui , parce que , assurent-ils , il possède un secret qui le rend invulnérable.

Les habitans d'Amboine se persuadent qu'ils doivent leur origine à un crocodile ; d'autres , d'un canton plus éloigné des côtes , prétendent que le chef de leur race était un serpent. Il y en a qui croient qu'ils sont sortis d'un vieux tronc d'arbre : d'anciens Rois de l'isle reconnoissent les cocotiers pour leurs ancêtres : au reste ces extravagances leur sont communes avec les plus illustres peuples de l'antiquité : la terre échauffée par les rayons du soleil avait

D
enfanté le
niens : les
d'un mor
d'autres o
Empires
Le serpen
était l'ob
d'Amboin
le , qui é
& les Gau
par tradit
quelqu'id

C

Superstiti

SI par
mort en
aussi-tôt,
L'ame ne
qu'elle a
devenir,
du cadav
s'attache
tent , &
venir les
faire , ce
certains
cou de
qu'elles

DES ISLES MOLUQUES. 333

enfanté les Rhodiens, les Crétois & les Athéniens: les Scythes se prétendaient descendus d'un monstre demi-femme & demi-serpent; d'autres ont reconnu pour fondateurs de leurs Empires des loups, des tigres & des chiens. Le serpent a été adoré par les Orientaux; il était l'objet du culte des Egyptiens, & ceux d'Amboine ont de la vénération pour ce reptile, qui était adoré par les Grecs, les Romains & les Gaulois. Sérait-il absurde de penser, que par tradition, ces hommes sauvages ont retenu quelque idée du péché du premier homme?

CHAPITRE III.

Superstitions, présages & autres usages des insulaires des Moluques.

SI par hazard un Moluquois rencontre un mort en sortant de chez lui, il se détourne aussi-tôt, sur-tout s'il a un enfant avec lui. L'ame ne se sépare qu'avec violence du corps qu'elle animait; incertaine sur ce qu'elle va devenir, elle voltige long-tems en l'air autour du cadavre: ne pouvant plus l'habiter, elle s'attache à nuire à tous les êtres qui se présentent, & sur-tout aux jeunes enfans. Pour prévenir les maux que ces ames errantes peuvent faire, ces insulaires savent la composition de certains talismans qu'ils lient aux bras & au cou de ces innocentes créatures, aussi-tôt qu'elles ont atteint l'âge de quatre mois. Les

334 SUPERST. PRESAGES ET AUTRES
ames effrayées par ces préservatifs redou-
rables, s'éloignent & le Nito ne peut rien contre
les enfans qui en sont armés.

C'est le Nito qui donne la petite vérole,
& pour peu qu'on cesse de veiller le malade,
c'est ce méchant esprit qui le transporte au
milieu de la campagne. Pour empêcher ce
Nito d'entrer dans une maison & d'y apporter
cette maladie dangereuse & presque toujours
mortelle pour ces insulaires; il est un moyen
sûr : vainement on fermerait les portes, on
boucherait les fenêtres; il suffit de placer une
de ces images de bois dont nous avons fait
mention dans le chapitre précédent, vis-à-vis
un certain trou qui est dans le toit : le démon
à ce signe fuit & va attaquer des sauvages qui
ont négligé cette précaution.

Une personne contrefaite qui se présente
aux Moluquois le matin, les oblige à garder
la maison toute la journée. Pour chasser le
Nito pendant la nuit, lorsqu'on est forcé de
voyager, il ne faut que porter sur soi une
gouffe d'ail, un couteau & quelques morceaux
d'un certain bois. Une mère ne manque ja-
mais de munir de ces choses intéressantes les
berceaux de ses enfans : enfin, le Diable est
dans ces pays regardé comme l'agent universel
de tout ce qui se fait.

Un enfant peut être enforcé par les re-
gards, par l'attouchement, par les louanges.
Une fille n'oserait manger des fruits doubles:
une esclave se garde bien d'en présenter au-
cun de cette sorte à sa maîtresse, dans la crain-

USA
te de m
jumeaux
sa cheve
quois d
s'expose
tion, la
changem

Une f
dans le
spectre,
voltige
& fait p
femme n
il faut, l
sous cha
croit ter
la crain
tant plu
uns plan
doigts d
avec du
certaine

Les l
ment fa
tite isle
des gran
leurs ma
du lieu
dit pas
d'y fair
maladie
de lui d
tout un

USAGES DES INSUL. DES MOL. 335

te de mettre l'une ou l'autre au monde des jumeaux & d'accoucher avec peine. C'est dans sa chevelure que réside la force d'un Moluquois d'Amboine : sur cette assurance, il s'expose à tous les dangers, il brave la question, la mort même, & ses souffrances ne changent pas son opinion pour la suite.

Une femme qui meurt en couche ou pendant le tems de sa grossesse se transforme en spectre, erre dans les bois, dans les villages, voltige continuellement autour de son mari, & fait peur aux gens. Pour empêcher que la femme morte ne se métamorphose de la sorte, il faut, lorsqu'elle est expirée, lui placer un œuf sous chaque aisselle avant de l'enterrer : elle croit tenir ses enfans & reste tranquille dans la crainte de les blesser. Pour assurer d'autant plus l'efficacité de ce remède, quelques-uns plantent au cadavre des épingles dans les doigts du pied, en remplissant les intervalles avec du coton, & lui lient les jambes avec certaines cordes, faites d'écorce d'arbre.

Les Moluquois ont une terre qu'ils estiment sainte, & qu'ils nomment Messape, petite isle inhabitée, & à peu-près dans le centre des grandes isles. C'est là qu'ils transportent leurs malades, bien persuadés que la sainteté du lieu doit leur rendre la santé ; mais on ne dit pas pourquoi en même tems ils ont soin d'y faire passer quelques boucs. Pendant la maladie le moribond doit toujours avoir auprès de lui de l'ail & quelques herbes, mais surtout un bâton pour se défendre contre le Nito.

Nous craignons de nous trop appesantir sur ces folies ; cependant nous n'olons nous en dispenser : cet ouvrage est en quelque façon le registre des extravagances humaines.

C H A P I T R E I V.

Mariages des Moluquois.

C O M M E les Moluquois n'ont point de Prêtres qui dirigent leur culte religieux , leurs mariages s'achèvent sans beaucoup de cérémonies. Ce sont les parens qui règlent les conditions de l'alliance : le père de l'époux prétendu fait à la future épouse les présens dont on est convenu , & le père de la fille est chargé des frais du festin. La fête commence par les bruyans accords du tambour , du rabana & du tifa , sortes d'instrumens de l'invention des sauvages : on forme des danses , le mariage est fait , & les nouveaux époux en vont remplir les devoirs les plus essentiels.

Les Moluquois connaissent le divorce : lorsqu'ils en viennent à cette extrémité , & que c'est la femme qui le demande , elle doit d'abord rendre les présens de nocés , après quoi il faut qu'elle fasse la cérémonie de verser de l'eau sur les pieds de son mari ; pour marquer qu'elle veut entièrement se nettoyer de l'impureté qu'elle a contracté avec lui. Si

dans

dans ce
ses noc

Dans
dès le l
tous , se
des dan
amis d
ces la f
vre qu
Le jou
de vien
ne fille
sent su
lavent
gant q
elles l
cette p
la reco
marche
trons &

Dans
taquée
ques ,
une hu
telle m
malhe

Les
pères d
moins
qualité
sistent
mens d
en toil

Ta

dans ce pays le mariage se contracte aisément, & ses nœuds se brisent avec la même facilité.

Dans l'isle d'Amboine on marie les enfans dès le berceau. Aussi-tôt qu'une fille est nubile tous ses parens en témoignent leur joie par des danfes, & l'on donne un grand festin aux amis de la maison : mais avant ces réjouissances la fille, pendant quelques jours, ne doit vivre que de racines, & s'abstenir de se laver. Le jour marqué pour la cérémonie du repas, de vieilles matrones viennent prendre la jeune fille au logis de son père : elles la conduisent sur les bords d'un ruisseau, & elles lui lavent exactement tout le corps, en prononçant quelques paroles mystérieuses : ensuite elles la couvrent d'habits neufs. C'est dans cette pompe, & couverte d'un voile, qu'elles la reconduisent à sa cabane : pendant cette marche les jeunes garçons lui jettent des citrons & des goyaves à la tête.

Dans d'autres isles, lorsque les filles sont atteintes de certaines incommodités périodiques, on les relègue au milieu d'un bois dans une hute construite de feuillages, car une telle impureté pourrait attirer les plus grands malheurs sur la maison paternelle.

Les présens que les jeunes garçons font aux pères de leurs futures épouses sont plus ou moins considérables, proportionnément à la qualité & aux graces de la fille. Ces présens consistent en esclaves, en joyaux & autres ornemens d'or & d'argent : en étoffes de soie & en toiles peintes. Après ces préliminaires les

338 MARIAGES DES MOLUQUOIS.

futurs vivent dans la plus intime familiarité, & l'on pourrait assurer qu'alors il ne manque rien pour rendre le mariage valide.

Les infulaires de l'isle de Cérám ne permettent à leurs jeunes gens d'entrer dans les liens du mariage qu'après qu'ils ont apporté quelques têtes de leurs ennemis : mais une coutume bien plus singulière, c'est qu'il n'est pas permis à ces jeunes gens de porter des habits, pas même de couvrir ce que l'honnêteté défend de montrer, ni de demeurer dans une maison couverte d'un toit, jusqu'à ce qu'ils aient fourni une tête pour les habits & une autre pour le toit. Toutes ces têtes sont portées sur une grande pierre, consacrée sans doute, & destinée à recevoir ces affreuses offrandes.

CHAPITRE V.

Funérailles des Moluquois.

Aussi-tôt qu'un Moluquois a rendu le dernier soupir on nettoie toute la maison ; ensuite on le couvre d'un linceul & on l'enterre sans beaucoup de cérémonie. Les sept jours qui suivent cet acte lugubre, on fait le lit du mort comme s'il vivait encore ; on lui prépare à manger, on couvre sa table, & on lui sert abondamment toutes sortes de vivres. Il ne faut pas oublier de placer de la lumière dans la chambre, & une cuve remplie d'eau

FU
auprès
taisie
font pe
soit da
aband
vient
jours :
tés, e
grats q

Aut
voyaie
pour y
étaient
de l'iss
l'usage
ou infir

Parr
ligion
ver des
Les fer
leurs p
hurlem
l'ame
blemen
gantes
observ
l'on ne
allumé
mortua
l'on fat
Jadis
luques
les aut

FUNÉRAIL. DES MOLUQUOIS. 339

auprès du lit , en cas qu'il lui prenne en fantaisie de boire ou de se laver. Ces insulaires sont persuadés que quoique le corps du défunt soit dans la terre ; son ame a tant de peine à abandonner son ancienne demeure qu'elle y vient continuellement roder pendant ces sept jours : d'ailleurs si l'on négligeait ces formalités , elle saurait bien s'en venger sur les ingrats qui l'auraient si promptement oubliée.

Autrefois les habitans des Moluques envoyaient leurs criminels dans l'isle de Célébes pour y être dévorés par les insulaires , qui étaient tous antropophages. Dans l'intérieur de l'isle d'Amboine les sauvages ont encore l'usage de priver de la vie leurs parens vieux ou infirmes , & d'en faire un horrible festin.

Parmi les insulaires qui ont embrassé la religion de Mahomet , on ne laisse pas de trouver des traces de leurs anciennes superstitions. Les femmes de l'isle de Banda , à la mort de leurs parens , observent de pousser d'affreux hurlemens : c'est , disent-elles , pour engager l'ame du mort à revenir. Comme vraisemblablement elle ne se rend pas à leurs extravagantes prières , on enterre le corps ; mais on observe de brûler des parfums sur la fosse , & l'on ne manque pas d'y entretenir une lampe allumée. Nous ne parlerons pas des festins mortuaires , & des singulières questions que l'on fait au défunt pendant plusieurs jours.

Jadis lorsqu'un Souverain d'une des isles Moluques était mort , on devait en informer toutes les autres. Chaque isle envoyait un certain

nombre de députés pour complimenter le cadavre & pour aider à l'ensevelir. Au reste tous ces insulaires bravent ou affectent de braver la mort. Ils vont gaiement au supplice & la tête couronnée de fleurs. Non loin de nous, il nous est possible de trouver de pareils exemples:

CHAPITRE VI.

Caractère, Mœurs & usages des Moluquois.

LES insulaires des isles Moluques sont ordinairement basanés & d'une couleur tirant sur le coing: ils ont les cheveux longs & plats, de grands yeux, les poils des sourcils longs & épais, qu'ils colorent d'une sorte de peinture, aussi bien que ceux de leurs paupières: plusieurs se parfument d'huiles odoriférantes. Ils vivent long-tems, mais ils blanchissent de bonne heure. La plupart sont robustes & infatigables à la guerre, mais lâches & paresseux pour tout autre exercice: l'intérêt les rend doux & officieux envers les étrangers; du reste ils sont ingrats, soupçonneux & trompeurs.

Les femmes de ces isles sont d'une taille médiocre, blanches, jolies, vives & voluptueuses. Elles s'occupent à filer du coton: ce sont elles qui vendent le poisson & les autres denrées nécessaires à la vie.

ET
Les
turban
mes &
forme
pèce d
court.
que;
des p
ou de
fiste d
qu'elle
relève

Il n
soient
comm
autres
cessive
Persan
De là l
de l'id
métis
sieurs
descen
ancien
femme
n'en r
aucun
La pr
penda
dultér
pardo
villes
tre du

ET USAGES DES MOLUQUOIS. 341

Les Moluquois Mahometans portent des turbans de diverses couleurs, ornés de plumes & de pierreries : celui du roi est fait en forme de mitre. L'habit commun est une espèce de veste, & quelquefois un manteau court. Les femmes portent des robes à la turque ; elles ont des bracelets, des colliers, des pendans d'oreilles de perles, de rubis ou de diamans. Leur grande coquetterie consiste dans l'arrangement de leurs cheveux, qu'elles laissent flotter en boucles, ou qu'elles relèvent par des nœuds ornés d'aigrettes.

Il n'est pas douteux que les Moluquois ne soient un composé de divers peuples. On croit communément que les Chinois occupèrent autrefois les Moluques, & qu'après eux successivement les Javanois, les Malays, les Persans & les Arabes s'en rendirent maîtres. De là les superstitions, qui, mêlées avec celles de l'idolâtrie, s'introduisirent dans le mahométisme, que ces derniers y apportèrent. Plusieurs familles tiennent encore à honneur de descendre, ainsi qu'elles le prétendent, des anciennes divinités du pays. La pluralité des femmes est autorisée par les loix ; mais elles n'en règlent pas le nombre, & ne prescrivent aucun ordre raisonnable pour les mariages. La première femme du roi donne seule cependant des successeurs à la couronne. L'adultère n'est pas toujours puni, mais on ne pardonne jamais le larcin. Il y a dans les villes des crieurs publics, préposés pour battre du tambour à la pointe du jour, afin de

réveiller les personnes mariées, & les exciter à remplir le devoir conjugal. Les Moluquois croient que le premier & le plus intéressant objet de la politique, est la propagation de l'espèce. Revenons aux insulaires de l'intérieur du pays.

Les habitans idolâtres de l'isle de Céram déclarent avec des formalités la guerre à leurs ennemis. Il leur envoient une espèce de héraut, qui, lorsqu'il aborde sur leurs terres, prend le ciel, la terre, les eaux & les morts pour témoins de la justice des droits de sa nation: après quoi il publie les raisons qu'elle a de déclarer la guerre & de la faire, non par embuscade & en employant la trahison, ainsi que des brigands, mais à force ouverte. Ce cri de guerre est répété jusqu'à neuf fois. Après la victoire, ils coupent les têtes de leurs ennemis, & les portent en triomphe jusque dans leurs villages, où ils sont reçus avec cérémonie par toutes les jeunes filles au son des instrumens.

Pour décider si la guerre que l'on va entreprendre sera heureuse, la nation s'assemble à l'entrée d'une forêt; un des chefs prend une hache & l'enfonce dans un arbre: si, après le coup porté, elle y remue d'elle même, c'est un excellent signe, & l'on peut marcher en assurance contre l'ennemi: si, au contraire, elle y reste immobile, il faut se desister de l'entreprise. Le vol des oiseaux, immédiatement après le coucher du soleil, est encore un pronostic de la bonne ou de la mauvaise fortune.

ET
Cern
curs,
On ég
remp
décide
brasse
Tel
extrair
Moluq
serait p
ter un
par un

Comme

LE c
des ill
ne cro
qu'on e
attirés
ques,
sorte d
Perse d
rosse, d
l'appel
Clavo
& l'arb
L'an
laurier

ET USAGES DES MOLUQUOIS. 343

Certains colliers, qu'ils appellent *mamacurs*, sont les oracles du conseil de guerre. On égorge une poule à la nouvelle lune; on trempe dans son sang le *mamacur*, & l'on se décide selon la couleur dont paraît alors le *brasselet*.

Tel est raisonnablement tout ce qu'on peut extraire des Voyageurs qui ont parlé des isles Moluques: entrer dans de plus grands détails, serait publier des fables sans suite, ou présenter un fait, souvent mal exposé, & détruit par un autre observateur.

CHAPITRE VII.

Commerce & productions des Isles Moluques.

LE clou de girofle est la principale richesse des isles Moluques. Cette précieuse denrée ne croît que dans ces isles, & l'on prétend qu'on en doit la découverte aux Chinois, qui, attirés par son odeur, en chargèrent leurs barques, & donnèrent la connaissance de cette sorte d'épicerie aux habitans des Golphes de Perse & d'Arabie. Pline a connu le clou de girofle, & il le nomme *Cariophylum*. Les Perses l'appellent *Calafu*: les Espagnols *Girofa* ou *Clavo*, & les insulaires *Chimque* ou *Chamque*, & l'arbre qui le porte *Siger*.

L'arbre du girofle ressemble beaucoup au laurier; ses fleurs sont d'abord blanches, puis

344 COMMERCE ET PRODUCTIONS
vertes, ensuite rouges, & chaque fleur produit son clou, qui, en séchant, devient d'un brun jaunâtre. Lorsque la récolte des clous est faite, il en reste encore une certaine quantité sur les arbres, qui portent le nom de mères : ils y demeurent jusqu'à l'année suivante, & passent pour les meilleurs. On ne plante point le girofle : les clous qui tombent prennent aisément racine, & dès la huitième année ils donnent du fruit. L'arbre dure cent ans : les fruits mûrissent depuis la fin du mois d'août jusqu'au commencement de janvier. Il est singulier qu'autour des arbres de girofles, il ne pousse ni herbes, ni aucune autre sorte de verdure : ils sont d'une nature si chaude qu'ils attirent à eux tous les suc's nourriciers de la terre.

On raconte que les pigeons ramiers, qui sont en grand nombre dans ces isles, se nourrissent volontiers des clous qui restent sur les arbres, & que leur fiente en étant remplie, il en renaît des girofliers par-tout où ils la déposent. On dit de plus que les insulaires, indignés de la manière barbare avec laquelle ils étaient traités par les Portugais leurs vainqueurs, crurent se délivrer de leur tyrannie en brûlant les objets de leur cupidité ; mais ce moyen eut un effet tout contraire, les cendres des girofliers brûlés en reproduisirent une bien plus grande quantité qu'auparavant. Au reste, dans toutes les indès, on confit le girofle dans du sucre, dans du sel ou dans du vinaigre. Les femmes indiennes en mâchent continuellement. Les principales isles

des Mol
viron c
de giro
deux li
seuleme
tre-ving
trois ce
sième an
deux au

Il cro
le Sagu
& d'aut
ces con
rait reg
car tout
tent se
& le ta
Moluqu

L'isle
paradis.
assurent
point de
pieds,
trouven
comme
aux Ho
ne leur
qui est
a cru j
C'est en
Moluqu
raitre l

Dans

DES ISLES MOLUQUES. 345

des Moluques produisent, année commune, environ chacune quatre mille bahars de clous de girofle, le bahar pesant six cents soixante-deux livres huit onces. Ternate en donne seulement mille bahars; Machian, mille quatre-vingt-dix; Tidor, neuf cents; Bachian, trois cents; Motir, six cents: chaque troisième année la récolte est plus féconde que les deux autres.

Il croît dans ces isles un arbre qu'on appelle Sagu, dont la moëlle, au défaut du riz & d'autres grains que ne produisent point ces contrées, sert à faire du pain qu'on pourrait regarder comme une monnoie courante, car tout ce que les insulaires vendent ou achètent se payent avec le sagu. Les amandiers & le tabac viennent en abondance dans les Moluques.

L'isle de Ternate a quantité d'oiseaux de paradis. Les naturalistes se trompent lorsqu'ils assurent que cet oiseau vit de l'air, & qu'il n'a point de pieds. La vérité est qu'ils ont deux pieds, qu'ils se posent à terre, & qu'ils y trouvent sans doute leur subsistance; mais comme ceux qui les prennent & les vendent aux Hollandais leur arrachent les pieds, pour ne leur laisser que la tête, le corps & la queue, qui est composée de plumes admirables, on a cru jusqu'ici qu'ils naissaient sans pieds. C'est en les faisant sécher que les marchands Moluquois trouvent le secret de faire disparaître les traces de leurs pieds.

Dans la même isle de Ternate, on voit une

346 COMMERCE ET PRODUCT. &c.
plante nommée Catopa, d'où tombe de petites
feuilles, qui, aussi-tôt qu'elles sont à terre pré-
sentent la tête d'un ver ou d'un papillon, qui
se forme de la queue de la feuille: les forts
filamens deviennent les pieds de l'insecte, &
les plus minces se transforment en ailes,
de sorte que c'est en même tems une feuille
& un papillon.

Les animaux, les oiseaux, les poissons, les
arbres & les autres productions de la terre
sont à peu près les mêmes dans les Moluques
que dans les autres parties de l'Inde. Tout le
commerce est entre les mains des Hollandais,
qui trafiquent avec les naturels de ces isles.

Fin de la description des Isles Moluques.



ISL

M

CHA

Description

L'ISLE d
des voyag
elle n'est é
lieues. Su
du nord a
tude, & e
est sous la
a un degré
tie méridi
du sud. S
pointe sep
mais du c
pointe, lo
est près d
lieues de
a été prise
les Moluc

ISLE CÉLÈBES

O U

M A C A S S A R.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique de l'Isle Célèbes.

L'ISLE de Célèbes est comprise par la plupart des voyageurs au nombre des Moluques, dont elle n'est éloignée que d'environ quatre-vingt lieues. Suivant Dampierre, elle a de longueur, du nord au sud, environ sept degrés de latitude, & environ trois de largeur. Comme elle est sous la ligne, la partie septentrionale est à un degré trente minutes du nord, & la partie méridionale à cinq degrés trente minutes du sud. Suivant la supputation ordinaire, la pointe septentrionale s'étend du nord au sud, mais du côté du septentrion, il y a une autre pointe, longue & ferrée, qui règne au nord-est près de trente lieues : & à environ trente lieues de cette pointe est l'isle de Gilolo, qui a été prise par Mercator pour Célèbes, d'où les Moluques ne sont pas éloignées. Au midi

448 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

de Célèbes on trouve un golphe, qui n'a pas moins de huit lieues de large, & quarante-cinq de long, qui règne entre les terres, & va presque droit au nord. Ce golphe contient plusieurs petites isles. La ville de Macassar est à l'occident de l'isle & presqu'au sud : à l'orient il y a des lacs d'une grande étendue, & quantité de petites isles ; du côté du septentrion on apperçoit une haute montagne, mais du côté de l'orient les terres sont basses : toute cette côte est couverte de bois.

Le royaume de Macassar, qui est le plus important & le plus considérable de l'isle, n'est arrosé que par une seule grande rivière, qui le traverse du septentrion au midi : elle se jette dans le golphe vers le cinquième degré de latitude méridionale : son embouchure est d'une demi-lieue, sa largeur ordinaire de trois cents pas, & beaucoup moins en remontant vers sa source : mais dans son cours, elle se divise en une infinité de petits bras, qui répandent l'abondance dans le pays, par la facilité qu'ils apportent au commerce.

De Macassar à Borneo, d'où les Hollandais qui y sont établis reçoivent de l'or, des diamans, du poivre & d'autres marchandises, le trajet n'est que d'un jour de navigation : pour arriver aux isles d'Amboine, de Banda & autres, qui fournissent la muscade & le girofle, on n'employe que deux ou trois jours : jusqu'à Timor, d'où l'on tire la cire & le bois de sapan, il n'en faut pas plus de quatre. Les Moluques proprement dites, n'en sont sépa-

sées que pas plus. à la Coch & aux isle que le ro avantages commerc

Manca vant l'arri te, & qu nées par l tre encore au-dessus viron ver dionale, fournit à sont gran bres les que les m cepté le p tes bâties ou de cou éclat. Ch long sur c très étroit de feuille te pluie. calier ; c que soigr entré, d ne vienno singulière venus m

HIQUE
ui n'a pas
quarante-
erres, &
e contient
acassar est
d : à l'o-
ndue, &
u septen-
ne, mais
sses : tou-
st le plus
de l'isle,
e rivière,
ndi : elle
ième de-
bouchure
linaire de
en remon-
ours, elle
bras, qui
s, par la
e.
Hollandais
l'or, des
handises,
avigation :
de Banda
ade & le
ois jours :
& le bois
atre. Les
sont sépa-

DE L'ISLE CÉLÈBES. 349

sées que de quatre-vingt lieues : il n'y en a pas plus de trois cents à Siam, à Camboye, à la Cochinchine, au Tunquin, à la Chine & aux isles Philippines ; ainsi l'on peut dire que le royaume de Macassar est un des plus avantageusement situés du monde pour le commerce.

Mancacara est la capitale du pays, qui, avant l'arrivée des Portugais, était très florissante, & quoique ses fortifications aient été ruinées par les Hollandais, elle ne laisse pas d'être encore une assez belle ville. Elle est située au-dessus de l'embouchure de la rivière, environ vers le sixième degré de latitude méridionale, dans une plaine large & fertile, qui fournit à tous les besoins de la vie. Ses rues sont grandes & sablées, un double rang d'arbres les ombragent continuellement, ainsi que les maisons, qui sont toutes de bois, excepté le palais du monarque. Elles sont toutes bâties d'ébène ou autres arbres odoriférans ou de couleurs, qui leur donnent le plus grand éclat. Chaque maison n'a que cinq toises de long sur deux de large : les fenêtres en sont très étroites, & le toit n'est qu'un assemblage de feuilles, qui cependant résiste à la plus forte pluie. Dans aucune on n'apperçoit d'escalier ; c'est par une échelle qu'on y monte & que soigneusement on retire, quand on est entré, dans la crainte que quelques chiens ne viennent souiller le logis. C'est une des singulières superstitions de ces insulaires devenus mahométans : ils regardent le chien

350 DESCRIPTION GÉOGRAPH. &c.
comme l'animal le plus immonde, & aussi-tôt
que malheureusement ils en ont été touchés,
ils doivent se laver dans la rivière, sans quoi
ils seraient indignes du jour.

La ville de Mancacara offre un grand nombre de boutiques remplies de richesses, & de tout ce qui sert aux commodités de la vie. Elle a de très-belles places & deux marchés chaque jour, l'un avant le lever du soleil, l'autre une heure avant qu'il se couche. Ce qu'il y a de singulier c'est qu'on n'y voit que des femmes : un homme serait deshonoré s'il y paraissait. Avant la guerre qui a réuni presque toutes les parties de cette isle sous l'autorité du roi de Macassar, on comptait dans cette capitale plus de cent soixante mille hommes en état de porter les armes : il n'y en a pas aujourd'hui quatre-vingt mille.

Boné est la capitale de la province de Bon-guis, & est distante de Mancacara d'environ neuf ou dix journées. Tandar & Moroja sont de grandes villes, & toutes deux capitales des provinces de leur nom. Il y en a quantité d'autres du second ordre, qui sont très-riches & fort peuplées.



Ancien

LES ANCIENS
plus de de
bres de l'i
lune, &
leur culte
adressaien
daient qu
vait que p
l'autre de
nuage, ce
le pronost
dérobaient
dans leurs
représenta
conjuraient
d'être irri
étaient d'
dorée, &
considérab
insulaire.
lune étaie
ils offraient
divinités
vres : cep
métempy
usage, tu

H. &c.
aussi-tôt
touchés,
sans quoi

and nom-
es, & de
de la vie.

marchés
du soleil,
ache. Ce
it que des
ré s'il y
uni pres-
ous l'au-
rait dans
ille hom-
n'y en a

e de Bon-
d'environ
oroja sont
bitales des
ntité d'au-
riches &

CHAPITRE II.

Ancienne religion des habitans de l'Isle Célèbes.

Les anciens Macassarois étaient, il n'y a pas plus de deux cents ans, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils adoraient le soleil & la lune, & ces deux astres étaient les objets de leur culte : chaque jour, matin & soir, ils leur adressaient de ferventes prières, & ils n'attendaient que d'eux tous leurs besoins. S'il arrivait que pendant leurs supplications l'un ou l'autre de ces astres fût obscurci par quelque nuage, cet accident naturel & journalier était le pronostic des plus grands malheurs : ils se dérobaient à la lumière, ils se renfermaient dans leurs maisons, & prosternés devant les représentations du soleil & de la lune, ils conjuraient ces prétendues divinités de cesser d'être irritées contre la nation. Ces figures étaient d'or, d'argent, de cuivre ou de terre dorée, & d'une grandeur plus ou moins considérable, suivant les facultés du pieux insulaire. Le premier & le quinze de chaque lune étaient consacrés à un culte public ; ils offraient ces jours-là en sacrifice à leurs divinités des bœufs, des vaches & des chèvres : cependant imbus des principes de la métempsychose, ils n'auraient osé, pour leur usage, tuer aucun de ces animaux. Souvent

on voyait des pères de famille , après avoir immolé au soleil & à la lune tous leurs bestiaux , leur sacrifier leurs enfans. Sans temples , comme sans prêtres , ils prétendaient que ç'aurait été faire injure à leurs dieux que de leur élever des bâtimens fragiles , & que la terre ne produisait point de matière assez pure pour composer leur demeure. C'est pour cela que les sacrifices solempnels étaient toujours faits dans les places publiques , & ceux des particuliers devant la porte des maisons.

Les Macassarois , quoique sans pontife & sans ministres de leur religion , avaient cependant des anciens , dans la mémoire desquels reposait le dépôt sacré de leurs principes & des cérémonies de leur culte. Ces vieillards enseignaient que le ciel n'avait jamais eu de commencement , que le soleil & la lune en avait toujours été les souverains suprêmes , & qu'ils avaient vécu une immensité de siècles dans la plus parfaite harmonie , jusqu'à l'instant d'une malheureuse dispute , dont ils n'expliquaient pas le sujet. « Un jour , disaient-ils ; le soleil avait poursuivi la lune pour la maltraiter : celle-ci , voulant se dérober à la fureur de son adversaire : se blessa en fuyant , & accoucha de la terre , qui tomba dans la position où elle se trouve encore aujourd'hui. Ce qu'il y a de singulier , c'est que la terre s'ouvrit en tombant , & accoucha elle-même de deux sortes de géans , dont les uns s'emparèrent de la mer : & les autres s'enfoncèrent dans les entrailles de » la

» la te
 » aux
 » colé
 » men
 » quer
 » géan
 » & la
 » mét
 » vau
 » occa
 » que
 » les.

était en
 elle ac
 forts ,
 confun
 que ce
 terre n
 de leu
 d'être
 l'empir
 traité c
 lune c

Ces
 de la tr
 ne fais
 la chaî
 ils pré
 le mon
 damné
 sale qu
 feaux e
 pouvoi
 Te

DES HABIT. DE L'ISLE CÉLÈBES. 353

» la terre : les géans de la mer commandent
» aux poissons , ce sont eux qui , dans leur
» colère , produisent des tempêtes sur cet élé-
» ment , & lorsqu'ils éternuent ils ne man-
» quent jamais d'y causer des naufrages : les
» géans de la terre , de concert avec le soleil
» & la lune , travaillent à la production des
» métaux , & , à proportion que leurs tra-
» vaux exigent une plus grande force , ils
» occasionnent des tremblemens de terre , qui
» quelquefois renversent les plus grandes vil-
» les. » Ces anciens ajoutaient , que la lune
était encore grosse de plusieurs mondes , dont
elle accoucherait successivement & sans ef-
forts , pour remplacer les mondes qui seraient
consumés par les brûlantes ardeurs du soleil ;
que ces deux astres , s'apercevant que la
terre ne pouvait exister sans la liaison intime
de leurs influences bénignes , avaient juré
d'être toujours unis , dans le partage égal de
l'empire du ciel , & que c'est pour remplir ce
traité que le soleil régnait le jour , & que la
lune commandait la nuit.

Ces anciens idolâtres suivaient la doctrine
de la transmigration des ames ; cependant
ils ne faisaient aucune difficulté de se nourrir
de la chair du porc , & de manger les oiseaux :
ils prétendaient qu'il ne pouvait y avoir dans
le monde d'ame assez coupable pour être con-
damnée à vivre dans le corps d'un animal aussi
sale qu'est le cochon , & que le corps des oi-
seaux est trop petit & trop mal organisé pour
pouvoir recevoir une âme humaine , qui ne

354 ANCIENNE RELIGION, &c.
pourrait y avoir la liberté nécessaire pour ses diverses opérations. Au reste, ils croyaient fermement l'ame immortelle, & pour la mettre en état de paraître avec éclat dans les transfigrations qui doivent suivre sa séparation d'avec le corps, ils ne manquaient pas d'enterrer celui-ci avec ses plus beaux habits, & les principales richesses qui lui avaient appartenues. C'est pour cette raison que l'on trouve souvent des vases, des bracelets, des joyaux & même des lingots d'or, dans les anciens tombeaux des anciens Macassarois.

CHAPITRE III.

Comment le Christianisme s'est introduit dans l'Isle Célèbes, & par quelle étrange aventure il en a été chassé par le Mahométisme.

DEUX marchands Macassarois ayant été conduits à Ternate, par l'idée d'y faire un commerce utile, eurent occasion d'y fréquenter les Portugais qui venaient de s'y établir & qui y professaient publiquement leur religion. Les augustes cérémonies du christianisme enchantèrent ces insulaires, & ce que les chrétiens leur dirent des merveilles qu'opérait journellement sur tous les hommes en général, le créateur de l'univers, leur donna un vif desir d'être instruits des mystères de sa loi: ils demandèrent à recevoir le bapême,

RELIG
& Antoin
Portugais
ministra lu
& l'autre l
ces Macass
compatriot
proselites.
rent à leurs
plaisirs sen
qui en ord
Soppen, dé
veaux cony
jurer son
qu'il tira du
qui vint da
scandal sur l
ainsi que sa
beaucoup de
On croit
que Saint Fr
Il fut inform
dans l'isle C
par son zél
insurmontab
D'autres in
missionnaires
plusieurs fois
Pendant ces
cour du roi de
de l'isle de Su
pour lui prop
sulmane, &
Palsoran. D

RELIGION DE L'ISLE CÉLÉBES. 355

& Antoine Galva , commandant du fort Portugais , au défaut de prêtre, le leur administra lui-même. L'un fut nommé Antoine, & l'autre Michel. De retour dans leur isle, ces Macassarois annoncèrent l'évangile à leurs compatriotes, & firent un grand nombre de prosélites. Les rois de l'isle cependant résistèrent à leurs pieuses instructions. Attachés aux plaisirs sensuels, ils ne purent goûter une loi qui en ordonnait la privation. Le seul roi de Soppen, déjà ébranlé par les discours des nouveaux convertis, fut enfin déterminé à abjurer son idolâtrie, par les éclaircissements qu'il tira du capitaine d'un vaisseau Portugais qui vint dans ce tems charger du bois de sandal sur les côtes. Le roi reçut le baptême ainsi que sa famille: une partie de sa cour, & beaucoup de ses sujets suivirent son exemple.

On croit que ceci se passait dans le tems que Saint François Xavier arrivait aux indes. Il fut informé des progrès que faisait l'évangile dans l'isle Célèbes & résolut d'y contribuer par son zèle, mais il trouva des obstacles insurmontables qui l'empêchèrent d'y passer. D'autres inconvéniens arrêterent aussi les missionnaires que les Portugais firent partir plusieurs fois à la demande du roi de Soppen. Pendant ces circonstances, il y avoit à la cour du roi de Macassar quelques mahométans de l'isle de Sumatra. Ils saisirent cette occasion pour lui proposer d'embrasser la religion musulmane, & lui parlèrent de la sainteté de l'Alcoran. Deux religions présentées sous des

356 RELIGION DE L'ISLE CÉLÈBES.

aspects si différens, l'une prêchant la mortification, l'autre accordant tout aux plaisirs des sens, mirent le roi de Macassar dans la plus cruelle incertitude : pour s'en tirer, il fit partir plusieurs députés, les uns pour Malaca, afin d'y demander des missionnaires chrétiens, les autres pour Achem, afin d'y solliciter l'envoi de quelques prêtres musulmans. Il arrêta de ne se décider en faveur d'une religion qu'au retour de ses ambassadeurs, & lorsqu'il aurait eu le tems d'examiner mûrement quelle pouvait être la meilleure ; mais son conseil lui fit bientôt changer de sentiment : il lui représenta qu'il arriverait indubitablement qu'au retour de ses députés, les docteurs chrétiens & les mahométans partageraient l'attention de ses peuples, que la tranquillité publique en serait peut-être troublée, & que pour détourner un pareil malheur il était de la saine politique d'embrasser la religion de ceux qui arriveraient les premiers. « D'ailleurs, ajoutèrent ces » ministres, le ciel vous fera connaître par » cette voie, sa suprême volonté & l'excellence de l'une ou de l'autre religion. » Cet avis fut malheureusement suivi, & tous les peuples jurèrent de s'y conformer. Les députés d'Achem arrivèrent les premiers. Le roi de Macassar se fit circoncire, ses sujets suivirent l'exemple de leur maître, l'idolâtrie fut abolie, & dans toutes les villes on éleva des mosquées. Les missionnaires chrétiens qui s'étaient embarqués sur des vaisseaux Portu-

RELIGION

gais, abor-
mais il n'
leur perni
gile, ils
guerre qu
réduire l
son obéiss
de Jesus-
ruines les

Mœurs &

L'ISLE
torridé e
les plus
rées par
gulièrem
les plain
produit
le vent
ment qu
plus gra
jours, q
gronder
ordinaire
cette isl
En gé
grands
moins b

CÉLÈBES.
la mort-
x plaisirs
r dans la
n tirer , il
uns pour
ffionnaires
n , afin d'y
res musul-
en faveur
s ambassa-
s d'exami-
e la meil-
ôt changer
u'il arrive-
de ses dé-
les maho-
de ses peu-
e en seroit
détourner
ne politique
arriveraient
utèrent ces
onnaître par
& l'excel-
e religion.
ivi , & tou
former. Les
premiers. Le
e , ses sujet
e , l'idolâtri
elles on élev
chrétiens qu
ieux Port

RELIGION DE L'ISLE CÉLÈBES. 357
gais, abordèrent bientôt les côtes de Célèbes,
mais il n'était plus tems ; & quoique le roi
leur permit d'annoncer publiquement l'évan-
gile , ils ne firent que peu de progrès ; la
guerre qu'entreprit ensuite ce monarque pour
réduire la plus grande partie de l'isle sous
son obéissance , porta le dernier coup à la loi
de Jesus-Christ , & établit fermement sur ses
ruines les erreurs de Mahomet.

CHAPITRE IV.

*Mœurs & usages des habitans de l'Isle Célèbes,
& propriété du climat.*

L'ISLE Célèbes, située au milieu de la zone
torridé éprouverait sans doute les chaleurs
les plus excessives, si elles n'étaient modé-
rées par d'abondantes pluies qui tombent ré-
gulièremment six jours avant & six jours après
les plaines lunes. L'air y est mal sain , &
produit des maladies mortelles, aussi-tôt que
le vent du nord cesse de souffler : heureuse-
ment que ce vent s'y fait sentir pendant la
plus grande partie de l'année. Il y a peu de
jours, qu'au coucher du soleil, on n'entende
gronder le tonnerre : cependant il est assez
ordinaire de voir les hommes vivre dans
cette isle jusqu'à cent vingt ans.

En général les habitans des Célèbes sont
grands , robustes & infatigables : ils sont
moins basanés que les Siamois ; leur nez

plat & écrasé, les défigure beaucoup à nos yeux, mais ils regardent cette défautuosité comme une beauté essentielle, & ne peuvent concevoir comme un homme peut être bien avec un nez long. Les enfans depuis leur naissance, jusqu'à ce qu'ils puissent se tenir sur leurs jambes, sont élevés dans des paniers, & plusieurs fois chaque jour on leur applatit le nez & on leur frotte tous les membres avec une huile pour en faciliter le développement: à six ans ils sont mis en dépôt chez quelque parent ou quelque ami, & ne rentrent dans la maison paternelle que quand ils ont atteint leur seizième année. Le Macassarois aime les armes, les arts & les sciences; il a l'esprit juste, la conception aisée & beaucoup de mémoire; aucun Indien ne monte mieux à cheval, ne décoche mieux une flèche, ne tire mieux un coup de fusil, & même ne pointe mieux un canon: sur-tout il se sert du cri & du sabre avec l'adresse la plus étonnante.

Le cri est une arme terrible dans la main de ces insulaires; il est long d'un pied & demi, & ressemble fort à un poignard, avec cette différence que la lame s'allonge en serpentant, comme nos peintres représentent un rayon du soleil; la moindre playe faite avec cette arme est mortelle.

C'est à travers une sarbacane que les Macassarois soufflent leurs légères flèches, armées de dents de requin, & ils sont si adroits qu'ils ne manquent jamais de frapper la partie qu'ils se proposent de toucher.

DES
L'ha
posé d'
leur de
sont étr
portent
nôtres :
deux bo
Par des
mantea
la ville
sabre. L
Ils. von
pendan
sandale
Un u
essentie
c'est qu
sorte de
aussi tei
personn
prendre
fait pol
imbibe
les plu
même
d'en po
gent,
L'ha
pre; el
line,
tes de
passé l
metten

DES HABITANS DE L'ISLE, &c. 359

L'habillement de ces insulaires est composé d'une veste d'étoffe ou de brocard, qui leur descend jusqu'au genou ; les manches en sont étroites & se ferment au poignet ; ils portent dessous une culotte semblable aux nôtres : leur ceinture est large, riche, & les deux bouts retombent aussi bas que la veste. Par dessus cet ajustement, ils portent un manteau de mouffeline, lorsqu'ils vont dans la ville. Ils sont toujours armés du cri & du sabre. Leurs turbans sont faits de riches étoffes. Ils vont communément les pieds nus ; cependant les gens de qualité chaussent de petites sandales à la morefque.

Un usage bien singulier, & qui fait partie essentielle du luxe & de la mode de ce pays, c'est qu'il faut entretenir sur ses ongles une sorte de teinture rouge. Les dents doivent être aussi teintes en verd ou en rouge, au choix des personnes. Pour donner lieu à la couleur de prendre sur les dents, dès l'enfance on se les fait polir & limer, & on a grand soin de les imbiber de jus de citron. On nous assure que les plus grands seigneurs Macassarois se font même arracher les dents pour avoir la gloire d'en porter d'artificielles, faites d'or, d'argent, ou de tombac.

L'habit des femmes est magnifique & propre ; elles ont de longues chemises de mouffeline, sous lesquelles elles portent des culottes de brocard, mais qui descendent jusque passé le gros de la jambe. Par-dessus elles mettent un petit jupon d'une légère étoffe,

ou d'une mouffeline rayée, qui laisse voir la richesse de la culotte. Leurs cheveux sont élégamment relevés en boucles sur leur tête.

Les loix de Célébes défendent aux pères & mères de vendre leurs enfans. On ne connaît presque point d'esclaves dans ce pays, & contre l'ordinaire, les femmes ont l'administration du ménage.

La noblesse est héréditaire à Célébes & ne dépend pas du caprice du souverain; elle est fondée sur des titres, qui la rendent perpétuelle. Les premiers nobles sont ceux dont la noblesse est attachée à des terres ennoblies par les rois, pour récompenses de services rendus à l'état. Ces terres sont inaliénables & les propriétaires sont tenus de payer une certaine redevance à la couronne & de servir gratuitement le prince lorsqu'il y a guerre. Les sujets de ces domaines doivent faire le service chez le seigneur, ou s'en racheter à prix d'argent. On appelle ces nobles *dacus*; il ne peut y en avoir qu'un certain nombre & ce sont proprement les grands officiers du royaume & les gouverneurs de province.

Le second ordre est celui des Carrés: ce sont les nouveaux nobles, de la création des monarques.

Les Lolos composent le troisième ordre & cette distinction peut s'acheter, comme dans certains pays.

Les rois de Macassar occupent le trône depuis plus de neuf cents ans, & ce sont les frères qui succèdent, à l'exclusion des fils.

Le prince
ième de
ment mo
consiste
mille ho
cavaliers

La natu
une prod
partie de
il s'en tr
île. Elle
les torre
entraîné
de petits
vallées,

On y t
de calan
de rosea
avec un
à quelq
lébes. L
admirab
les fleur
pour la
mier dor
de Fran
Les foré
font cou

L'arb
l'opium
il croît
creux d
verd pâ

DES HABITANS DE L'ISLE, &c. 361

Le prince qui régnait en 1685, était le vingtième de sa race. Le gouvernement est purement monarchique. Les forces de ce royaume consistent, en tems de guerre, en quatre-vingt mille hommes d'infanterie & douze mille cavaliers.

La nature a accordé aux habitans de Célèbes une production qu'elle a refusé à la plus grande partie des pays de l'Inde, ce sont les carrières; il s'en trouve de très-abondantes dans cette île. Elle a des mines d'or, de cuivre & d'étain: les torrens qui se précipitent des montagnes entraînent avec eux des parcelles & souvent de petits lingots qui se ramassent dans les vallées, lorsque les eaux sont écoulées.

On y trouve les bois d'ébène, de calambou, de calamba & de sandal. Le bambou, espèce de roseau, si nécessaire aux indés, y croît avec une supériorité qui n'a point d'égale; il a quelquefois trois pieds de diamètre à Célèbes. Les poissons y sont excellens, les fruits admirables, & de la plus grande abondance: les fleurs sont toutes supérieures aux nôtres pour la beauté, l'éclat & le parfum. Le palmier donne un vin, qu'on égale aux meilleurs de France, mais qu'on croit moins pectoral. Les forêts abondent en cocotiers, & les vallées sont couvertes des meilleurs légumes.

L'arbusse le plus renommé de ce pays est l'opium, que les Portugais appellent ophyon; il croît sur les bords des tombeaux & dans les creux des montagnes; ses feuilles sont d'un verd pâle: on tire une liqueur de ses rameaux,

par une incision qu'on y fait, & à l'ouverture de laquelle on applique un morceau de bouchon ; il faut observer que l'air n'y puisse pénétrer. Cette liqueur s'épaissit au bout de quelques jours & acquiert une sorte de consistance ; alors on la divise en boules, que les Malays & les Mahométans viennent acheter au poids de l'or. On connaît les vertus de l'opium, & ses effets funestes, lorsqu'on en prend une dose trop forte.

Si l'isle Célèbes est abondante en productions utiles, elle a aussi ses plantes vénémeuses, dont les poisons sont mortels. Elle nourrit des singes blancs, qui particulièrement font la guerre aux femmes, & qui seraient bien plus dangereux s'ils n'étaient pas sans cesse poursuivis par d'affreux serpens, qui leur donnent la chasse la nuit & le jour. On prétend que dans les excréments de ces singes, on trouve des pierres de bézoard, plus rondes, plus grosses, beaucoup plus estimées & qui produisent de plus heureux effets que celles qui viennent des chèvres.

*Fin de la description de l'Isle Célèbes
ou Macassar.*



P

CH

Descrip

LES
de Ma
Magell
Louis
lippine
présom
isles fo
mes de
pa, C
Leur si
l'équat
pointe
le cap d
trente
Manill
minute
res car
quaran
fément

I S L E S

P H I L I P P I N E S .

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique des Isles Philippines.

LES anciens ont connu ces isles sous le nom de Manioles : elles furent découvertes par Magellan, en 1521, & vingt-deux ans après Louis Lopez de Villalobos les nomma Philippines, à l'honneur de Philippe, héritier présomptif de la monarchie d'Espagne. Ces isles sont situées vis-à-vis les côtes des royaumes de Malacca, de Siam, Camboie, Champa, Cochinchine, Tunquin & la Chine. Leur situation est sous la zone torride entre l'équateur & le tropique du cancer : car la pointe de l'isle de Mindanao, ou autrement le cap de S. Augustin, se trouve à cinq degrés trente minutes de latitude, & la ville de Manille au quatorzième degré & quelques minutes. La longitude, suivant les meilleures cartes, est entre cent trente-deux & cent quarante-cinq degrés. On ne fait pas précisément le nombre de ces isles : il y en a de

364 DESCRIPTION GÉOGRAPH. &c.
très-considérables, comme Luçon où se trouve l'importante ville de Manille & Mindanao, qui en est à deux cents lieues du côté du sud-est ; mais nous n'entreprendrons point d'en donner une description détaillée : il nous suffit pour remplir notre plan de rapporter ce que nous rencontrerons de plus probable dans les voyageurs, touchant l'espèce de religion, les mœurs & les usages des différens habitans de ces contrées, puisque nous n'aurions, à offrir que des erreurs, si nous voulions composer une histoire suivie de traits épars dans cent auteurs, qui donnent souvent leurs conjectures pour des réalités.

CHAPITRE II.

Caractère, mœurs & usages des habitans des Isles Philippines.

IL est naturel de penser que d'abord des naufrages & plus tard des vues de commerce ont accidentellement peuplé les isles Philippines. Lorsque les Européens arrivèrent sur ces côtes, ils y trouvèrent des Mores-Malays, dont les ancêtres y étaient venus de l'isle de Borneo, & de la terre ferme de Malacca. Leur figure, leur langage, leur habillement même, tout justifiait leur récit. Les peuples des isles de Camerines, de Layre, de Samar, Panay & autres, viennent certainement des

Célébes: ceux de Mindanao, Xolo, Bool & Sébu tirent leur origine de Ternate.

Les noirs qui habitent les rochers & les forêts de l'isle de Luçon ne ressemblent en aucune façon à ceux qui sont établis sur les côtes. Ces sauvages se nourrissent des fruits de leurs arbres, des racines de leurs terres, & des animaux qu'ils tuent à la chasse. Il vont nuds, excepté ce que la pudeur oblige de cacher, & qui ne l'est encore qu'avec un étroit morceau d'écorce d'arbre. Les femmes ne portent en cet endroit qu'un tissu fait de jeunes joncs ou d'écorce. Ils n'ont ni roi, ni loix: le chef de chaque famille est le monarque des siens. Ils n'ont point de demeure fixe, & leur penchant pour la liberté est si fort qu'ils ne permettent pas à ceux d'une autre montagne de mettre le pied sur leur terrain. Lorsqu'ils tuent un Espagnol, ils boivent dans son crâne pour célébrer cette grande victoire. Il y a grande apparence que les premiers habitans de toutes ces isles ont été noirs, & qu'à l'approche des Européens, ils ont fui vers les montagnes.

Les insulaires de Mindanao sont divisés en quatre nations, les Mindanaos, les Caragos, les Lutaos & les Sabanos. Les Caragos sont braves, les Mindanaos sont perfides, les Lutaos n'aiment que l'indépendance, & les Sabanos sont lâches.

Tous ces insulaires sont presque sans idée de religion & sans loi. Le père qui rachète son fils de l'esclavage, en fait son propre esclave, & le

366 CARACTERE, MŒURS

père devient l'esclave du fils, si celui-ci lui rend le même service. Celui qui vous oblige a droit à votre liberté, si vous ne payez pas son bienfait. L'adultère chez ces peuples est une faute légère ; mais ils ont le vol en horreur. La vengeance est non-seulement autorisée, mais elle est en honneur : celui qui a coupé la tête à sept ennemis, porte pour marque de sa honteuse victoire, car c'est presque toujours par la surprise, une espèce de turban rouge, & il est appelé brave.

Passons aux habitans des côtes de Mindanao. Ils sont sous l'autorité de deux rois : la justice est administrée par un gouverneur qui porte le nom de Zarabandal. Les grands de chaque état sont partagés en deux classes : Tuau est le titre de la première noblesse, les Orancaies composent la seconde. On appelle Cacites les successeurs au trône. Ces nobles sont mahométans, ainsi qu'une grande partie du peuple. C'est dans les funérailles qu'ils font aux morts que paraît particulièrement leur magnificence : le plus pauvre insulaire sacrifie tout ce qu'il possède pour fournir des habits neufs à son parent défunt. Les tombeaux sont entourés d'arbres & de fleurs ; on y brûle souvent des parfums. Au-dessus de ceux des princes, on élève de superbes pavillons, au quatre coins desquels on voit voltiger des étendards blancs. La coutume s'est conservée long-tems de sacrifier un grand nombre d'esclaves, pour aller servir le mort dans l'autre monde. Une remarque que l'on ne doit pas laisser échapper, c'est

ET U

que cha
cercuei
droit le
cette vi
mortel.

Les f
ment ch
trouve
preinte
& qui f
après q
qui lui
mari en

Les M
cre : «
» petit
» ovale
» fendu
» de,
» dents
» noirs
» tirans
» autres
» mes.
» du po
» gauch
» le rac
» beau
» rieux
» fainéa
» s'ils n
» & fran
» & imp

ET USAGES DES HABITANS, &c. 367

que chaque insulaire doit faire construire son cercueil pendant sa vie, & le placer dans l'endroit le plus apparent de la maison, afin qu'à cette vue, il se rappelle sans cesse qu'il est mortel.

Les femmes de Mindanao sont naturellement chastes & modestes, mais aussi on en trouve peu qui ne porte sur son visage l'empreinte de la laideur. Les fêtes qui précèdent & qui suivent les nœces durent quatre jours, après quoi la femme conserve l'habit blanc qui lui a servi pendant la cérémonie, & le mari en prend un rouge.

Les Mindanayens sont d'une taille médiocre: « ils ont, dit Dampierre, le corps » petit & droit, la tête menue, le visage » ovale, le front plat, les yeux noirs & peu » fendus, le nez court, la bouche assez grande, les lèvres petites & vermeilles, les » dents noires & fort saines, les cheveux » noirs & luisans, le teint bazané, mais » tirans plus sur le jaune clair que dans les » autres parties des indes, sur-tout les femmes. Leur coutume est de porter l'ongle » du pouce fort long, sur-tout celui du pouce » gauche: ils ne le coupent jamais, quoiqu'ils » le raclent souvent. Ils ont naturellement » beaucoup d'esprit. Ils sont agiles & laborieux, quand ils veulent; mais en général, » fainéans & larrons, sans goût pour le travail, » s'ils n'y sont forcés par la faim. Ils sont civils » & francs avec les étrangers, mais vindicatifs » & implacables dans leurs vengeances. »

Lorsque les vaisseaux Européens abordent l'Isle de Mindanao, les insulaires montent précipitamment sur le tillac & demandent à chacun s'il a besoin d'un camarade, ou s'il desire une pagaly, c'est-à-dire, un ami familier, ou une intime amie : il faut payer cette politesse par des présens.

CHAPITRE III.

Religion des Insulaires des Isles Philippines.

CE n'est qu'en puisant dans les chansons de ces insulaires qu'on a pu jusqu'ici avoir une idée vague de leur croyance. Ils célèbrent dans ces chansons les faits héroïques de leurs ancêtres, & ils y expliquent la généalogie de leurs dieux.

Il est certain que ces sauvages adorent le soleil, la lune & les étoiles, il est aussi prouvé qu'ils rendent un culte au malin esprit, qu'ils lui font des sacrifices, & le remercient des richesses & des faveurs qu'ils prétendent en recevoir. Leur principal dieu porte le nom de Maglante, & Maglante signifie le dieu qui lance le tonnerre. Chez quelques-uns Barala est le dieu créateur de toutes choses, chez les autres, Barala est proprement le tems. Ils ont aussi des dieux subalternes qui sont de l'un & de l'autre sexe.

Le dieu des Tagales est appelé Bathala-May-

May-C
Ceux-c
ligieux
la lune
sur-tou
sacrific
Sur cet
résiden
voyent
arbre. C
ont une
de peti
corps p
l'odora
que ces
leur im
marque
aperço
être vi

Ces T
ticulier
aux mo
celui-ci
la conf
leurs bi
ainsi qu
foudre
C'est po
fissent p
des mo
qui ava
mort, l
les invo

Ton

DES ISLES PHILIPPINES. 369

May-Capal, c'est-à-dire, dieu fabricant. Ceux-ci honorent, par une espèce de culte religieux, les animaux, les oiseaux, le soleil, la lune, les rochers, les caps, les rivières, & sur-tout un vieil arbre, auquel ils offrent des sacrifices. Ce serait un sacrilège de le couper. Sur cet arbre, ils prétendent qu'est fixée la résidence des ames de leurs ancêtres. Ils voyent ces ames voltiger sur la cime de cet arbre. Ces fantômes, qu'ils nomment Tibalang, ont une taille gigantesque, de longs cheveux, de petits pieds, des ailes très-étendues & le corps peint : ils reconnaissent leur arrivée par l'odorat. En vain voudrait-on leur représenter que ces fantômes ne sont qu'une erreur de leur imagination, ils soutiennent, avec les marques de la plus forte persuasion, qu'ils les apperçoivent, & que sans doute ils ne doivent être visibles que pour eux.

Ces Tagales ont encore plusieurs dieux particuliers, qu'ils nomment Anitos. Un préside aux montagnes, un autre aux semences, celui-ci à la pêche, celui-là aux édifices & à la conservation des enfans. Leurs ayeux & leurs bisayeux sont au nombre de ces Anitos, ainsi que ceux qui meurent par le fer, par la foudre ou qui sont mangés par les crocodiles. C'est pour cette raison que les vieillards choisissent pour leur sépulture quelque endroit élevé des montagnes, ou quelque pointe de rocher, qui avance dans la mer, afin, qu'après leur mort, les pêcheurs & les mariniers puissent les invoquer dans leurs besoins.

Tome II.

A a

370 RELIGION DES INSULAIRES

Dans une de ces isles méridionales, on ne trouve d'autre culte religieux que des mains jointes, des yeux élevés au ciel, quand on parle du fabricant de l'univers à qui on donne le nom Dabba.

Ceux qui adorent le soleil lui sacrifient un cochon avec beaucoup de cérémonies bizarres; ce sont toujours de vieilles femmes qui remplissent ces fonctions. La solemnité commence par une grande musique; lorsqu'elle a cessé, les vieilles font plusieurs révérences au soleil; après cet hommage rendu, elles placent sur leurs têtes un ruban, dont elles forment deux cornes & tiennent dans leurs mains quelque chose qui ressemble à une ceinture; ensuite elles dansent au son d'un chalumeau, & prononcent quelques paroles en l'honneur de l'astre révééré; on répand alors une certaine liqueur sur la victime, qui est liée au milieu du cercle que trace la suite de ces singulières prêtresses, & enfin le cochon est égorgé. Pour terminer cette fête, toutes les prêtresses plongent leurs chalumeaux dans le sang de la victime, y trempent leur doigt & marquent leur mari au front. La chair du pourceau est présentée au feu pendant quelques instans & l'assemblée s'en régale.

Nous ne parlerons point des ridicules préjugés que les insulaires tirent des diverses rencontres qu'ils font au commencement de la journée, ni des incisions qu'ils se font sur le corps, & que quelques voyageurs

D
ont rega
stition ;
trouve da
sièrement
sentent de
avec quat
aux défen
On n'of
tiales, ni
on sçait qu
& qu'ils
continent
autre. Qu
cision, &
de l'amou
l'usage de
certaine e
pointe est

C

Production

D
DEPUIS
quelques-u
titude parl
ou de sing
Le fam
Philippine
pez Legas

DES ISLES PHILIPPINES. 371

ont regardé comme des actes de superstition ; seulement est-il constant qu'on trouve dans leurs forêts certains arbres grossièrement taillés en forme d'idoles, qui présentent de grosses faces plates & difformes, avec quatre dents dans la bouche semblables aux défenses du sanglier.

On n'ose rien dire de leurs cérémonies nuptiales, ni de celles de leurs funérailles ; mais on sçait qu'ils croient l'immortalité de l'ame, & qu'ils veulent, comme leurs voisins du continent, qu'elle passe d'un corps dans un autre. Quelques-uns ont l'usage de la circoncision, & on leur reproche un abus criminel de l'amour, qui a fait introduire parmi eux l'usage de passer aux jeunes garçons, vers une certaine extrémité du corps, un clou dont la pointe est rivée & la tête formée en couronne.

CHAPITRE IV.

Productions des Isles Philippines, & leur commerce.

DEPUIS que les Espagnols sont maîtres de quelques-unes de ces isles, on peut avec certitude parler de ce qu'elles produisent d'utile ou de singulier.

Le fameux Magellan avait découvert les Philippines en 1521, & en 1564 Michel Lopez Legaspi vint aborder les côtes de l'isle de

372 PRODUCTIONS DES ISLES

Sibu, & emporta d'assaut la ville indienne de ce nom, où il forma son premier établissement. En 1570 il se présenta devant la ville de Manille, &, après l'avoir subjuguée, sans effusion de sang, il posa les fondemens de la nouvelle Manille, qui subsiste aujourd'hui. Legaspi mourut en 1572, & son successeur Guido de la Bazarria poussa ses conquêtes dans l'Isle. En 1575 dom François de Sande pilla l'Isle de Borneo, & imposa un tribut aux rois de Mindanao & de Xolo. En 1597 l'Isle de Mindanao fut réduite sous le joug des Espagnols par le brave Stephano Rodriguez de Figueroa. Dom Sébastien Hurtado de Corcuero, gouverneur de Manille en 1638, conquiert l'Isle de Xolo, mais les Espagnols ne l'ont pas gardée & ne se sont réservé que la liberté d'y trafiquer : cependant, malgré tous leurs exploits, ils n'ont pas jusqu'ici subjugué la dixième partie des habitans de ces isles.

Nous avons déjà remarqué que les isles Philippines peuvent être regardées comme un centre où toutes les richesses du monde aboutissent ; on y trouve l'or & l'argent du Pérou & de la Nouvelle-Espagne, les diamans de Golkonde, les topases, les saphirs & la canelle de Ceylan, le poivre de Java, le girofle & les noix muscades des Moluques, les rubis & le camphre de Borneo, les perles & les tapis de Perse, le benjoin & l'ivoire de Cambodie, le musc de Lequios, les toiles de coton & les étoffes de Bengale, les étoffes, la porcelaine, & les raretés de la Chine.

PHILIP

Les buff
sans nomb
dans les fo
chèvres d'u
y font d'un
qu'aisémen
lorsqu'ils r
ils descend
mer, & f
bes.

Ces isles
espèce de c
de la coule
qui ont de
mais couve
ment de br
dix pieds.

L'ibitin
dinaire, est
tinct de se
& d'attend
ou homme

Le tavor
de ces isle
poule ; il d
de la grosse
sablonneu
que lorsqu
encore le j
blanc ; ce
ce n'est pa
dent les p
rassemble

PHILIPPINES, ET LEUR COM. 373

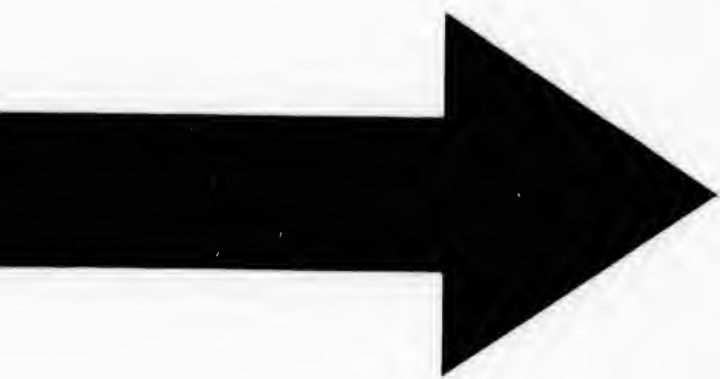
Les bueles sauvages sont, on l'ose dire, sans nombre dans les Philippines. On trouve dans les forêts des sangliers, des cerfs & des chèvres d'une grosseur surprenante : les singes y sont d'une grandeur monstrueuse, & si forts qu'aisément ils se défendent contre un homme; lorsqu'ils manquent de fruits pour se nourrir, ils descendent en troupes sur les bords de la mer, & se repaissent d'huitres & de crabes.

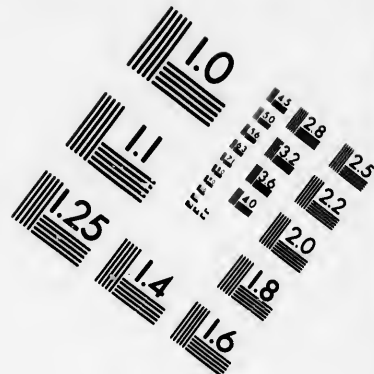
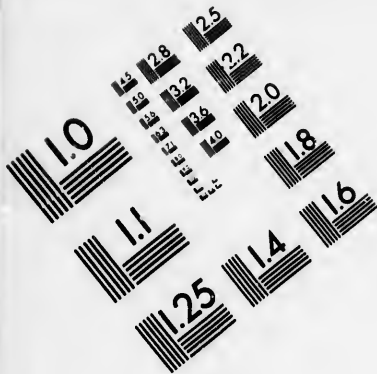
Ces isles abondent en civettes : elles ont une espèce de chats, de la grandeur des lièvres & de la couleur des renards, appelés taguans, qui ont des ailes comme les chauves-souris, mais couvertes de poil, & qui sautent aisément de branche en branche, à la distance de dix pieds.

L'ibitin, serpent d'une grosseur extraordinaire, est commun aux Philippines : il a l'instinct de se suspendre par la queue à une branche, & d'attendre dans cette posture cerf, sanglier ou homme, qu'il dévore tout entiers.

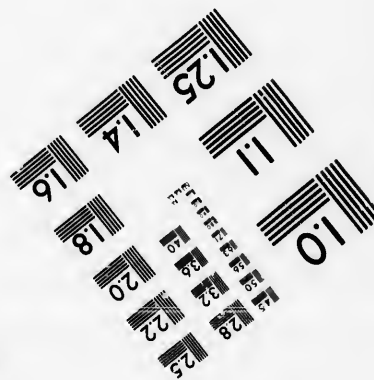
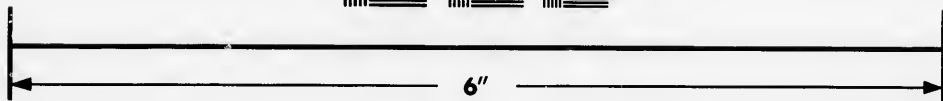
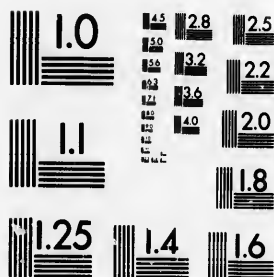
Le tavon est un des plus singuliers oiseaux de ces isles : il est noir & plus petit qu'une poule; il dépose ses œufs, qui sont à peu près de la grosseur de ceux des oyes, dans les terres sablonneuses. Ce qu'il y a de particulier, c'est que lorsque les petits sont éclos, on y trouve encore le jaune absolument entier sans aucun blanc; ce qui prouveroit invinciblement que ce n'est pas toujours dans les jaunes que résident les principes de la fécondité. Le tavon rassemble trente ou quarante de ses œufs, &







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

10
15
16
18
20
22
25
28

10
11
12
15
18
20
22
25
28

374. PRODUCTIONS DES ISLES

les couvre de sable : c'est la chaleur de l'air qui les fait éclore.

L'oiseau dont les nids passent pour un mets si délicieux à la Chine & dans toutes les Indes, est nommé salangan par les insulaires, & se trouve communément dans les isles de Calamianes & de Xolo ; il attache son nid aux pointes des rochers qui s'avancent le plus dans la mer.

Le douyon, que les Espagnols appellent *pesce-muger*, est un poisson qui a les parties du sexe & les mammelles d'une femme ; ses os ont la propriété d'étancher le sang : la fécondité de la femelle du crocodile, & la voracité de son mâle seraient capable de dépeupler ces isles, si la nature n'y avait mis un frein ; lorsque les œufs qu'elle dépose sur le sable sont éclos, la femelle se met sur le passage de ses petits, & les avale l'un après l'autre ; ceux qui par hazard se détournent du chemin échappent seuls à ce danger.

Entre les différens fruits de ces isles, on distingue le santor, dont on fait d'excellentes confitures, le mabal, le chicoy, le macupa, le bilimbin, &c. ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, quoique ces pays abondent en fruits de toute espèce, aucune sorte de l'Europe ne peut y réussir.

On connaît jusqu'à quarante espèces de palmiers, dont les principales fournissent les isles de vin ; une espèce seulement donne du vin & du vinaigre. Les cocos sont nombreux & l'on en tire du vin & de l'huile.

PH
Les
letam
noir ;
une te
& duc
l'arbre
une so
Les l
ne per
tant l'

Fin

PHILIPPINES, ET LEUR COM. 375

Les insulaires ont le bois qui porte la casse, le tamarin ou sampale, égale à l'ébène; l'ébène noir, le balayon rouge, le naga, qui donne une teinture bleue à l'eau & la rend plus saine, & duquel on tire le sang de dragon; enfin, l'arbre de fer, & un autre dont l'écorce est une sorte de canelle.

Les herbes médicinales, ainsi que les poisons, ne peuvent se nombrer dans les Philippines; tant l'abondance en est extraordinaire.

Fin de la description des Isles Philippines.



I S L E S

M A R I A N N E S.

Nous n'aurons que peu de choses à dire touchant les isles Mariannes, qu'on a connues jadis sous le nom d'isles des Larrons : elles forment une chaîne qui s'étend du sud au nord, c'est-à-dire, depuis l'endroit où elle commence, vis-à-vis de la nouvelle Guinée, jusqu'au trente-sixième degré qui les approche du Japon : ainsi elles se trouvent renfermées entre le tropique du cancer & la ligne équinoxiale. Magellan les découvrit en 1521. Un peu après le milieu du dernier siècle, les Espagnols formèrent des établissemens dans ces isles & leur donnèrent le nom d'isles Mariannes, à l'honneur de Marie-Anne d'Autriche, reine d'Espagne, femme de Philippe IV. Legaspi en avait pris possession pour cette couronne en 1565.

Avant que les Espagnols se fussent établis dans ces isles, les insulaires ignoraient qu'il existât d'autres terres que la leur. Ils se croyaient seuls au monde, & vivaient libres & heureux, n'ayant pour loix que leurs caprices : contens des racines de leurs forêts, ils ne soupçonnaient pas seulement l'existence du feu.

Il serait imprudent de décider si ce sont les

Japon
ou si c
en son
par qu
frage
part
seule
mille.

Les
nés, r
ils son
propo
vent l
homm
caché
montr
beauté
blancs
peuple
des so
qu'il a
trois
nobles
font
perdu
peuple
honte
Cham
qui pa
leurs r
La
de ce p

ISLES MARIANNES. 377

Japonois qui ont peuplé les isles Mariannes, ou si quelques habitans des Philippines, qui en sont à plus de quatre cents lieues, poussés par quelques tempêtes y sont venus faire naufrage : ce qu'il y a de certain, c'est que la plûpart de ces isles fourmillent d'habitans : la seule isle de Guassan en contient plus de trente mille.

Les insulaires des isles Mariannes sont basanés, mais cependant leur teint est assez clair : ils sont robustes, & leur taille est haute & bien proportionnée, ils ont peu de maladies & arrivent la plûpart à une extrême vieillesse. Les hommes vont exactement nus : les femmes ne cachent que ce que la pudeur empêche de montrer ; l'un & l'autre sexe fait consister la beauté à avoir les dents noires & les cheveux blancs. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce peuple, qui n'a pas la plus légère connaissance des sciences & des arts, aime la poésie, & qu'il a ses poètes. La nation est partagée en trois ordres, qu'on pourrait nommer, les nobles, le tiers-état, & le peuple. Les nobles sont d'une vanité incroyable : ils seraient perdus d'honneur s'ils s'alliaient à une fille du peuple, & les parens laveraient une pareille honte dans son sang. Ces nobles ont le titre de Chamorris & possèdent des espèces de fiefs, qui passent héréditairement à leurs frères ou à leurs neveux, & jamais à leurs fils.

La pêche est l'occupation la plus ordinaire de ce peuple : leurs maisons sont bâties de co-

cotiers & couvertes de feuilles de palmiers ; chacun est maître de ses actions. Le respect que la nature nous inspire pour nos parens , est chez eux un sentiment inconnu ; les seuls besoins les lient entr'eux , avec cet esprit d'indépendance ; ils sont heureusement portés à la paix ; leurs guerres ne sont ni longues ni sanglantes : deux ou trois jours suffisent pour les terminer , & de part & d'autre il ne reste jamais quatre hommes sur le champ de bataille. Les vaincus envoient des présens aux vainqueurs , qui ne tirent d'autres fruits de leur victoire que la satisfaction de composer & de chanter des vers satyriques contre leurs ennemis humiliés : ils ne connaissent ni l'arc , ni les flèches , ni les épées : leur arme est un bâton , garni de l'os de la jambe , de la cuisse ou du bras d'un homme , dont la pointe est aiguë & venimeuse. Ils se servent aussi de frondes pour lancer des pierres. Un homme peut avoir plusieurs femmes , ce qui lui arrive rarement ; mais un usage qui ne peut se remarquer que chez ces insulaires , la femme est maîtresse absolue dans la maison , le mari n'y peut disposer de rien ; s'il est mécontent de son épouse , il n'ose le témoigner , parce qu'alors la femme a le droit d'emporter ce qui lui appartient , & de se marier à un autre. Les enfans suivent la mère & regardent son nouveau mari , comme leur père propre : ce qui fait que quelquefois un homme se trouve dans le moment sans femme & sans enfans : bien plus , si la femme

I
est con
autre ,
l'habita
routes
désolera
fondam
minieu
pas d'e
mariag
libertin

Ces
péens
vertis
religio
& sont
sacrific
une int
& que
soupon
heureu
mais ,
crime
bonnes
tueuses
manière
meurt
tage ;
turelle
un lieu
appere
système
ont par

est convaincue que son mari la trahit pour une autre, elle assemble toutes les femmes de l'habitation, & la lance à la main, elles vont toutes assiéger la maison du coupable : elles désolent ses terres, dépouillent ses arbres, & fondant alors sur lui, elles le chassent ignominieusement. Une telle coutume ne laisse pas d'éloigner les jeunes gens des liens du mariage, & contribue beaucoup à entretenir le libertinage dans la nation.

Ces insulaires, avant l'arrivée des Européens & des Missionnaires, qui en ont convertis quelques-uns, n'avaient aucune idée de religion ; ils ne reconnaissent aucune divinité, & sont encore sans temples, sans autels, sans sacrifices & sans prêtres ; cependant ils ont une intime persuasion que l'ame est immortelle & que les esprits reviennent après la mort. Ils soupçonnent un paradis où les ames sont heureuses, & un lieu où elles sont tourmentées ; mais, selon eux, ce n'est ni la vertu, ni le crime qui conduisent dans ces endroits. Les bonnes & les mauvaises actions sont infructueuses pour la vie future : tout dépend de la manière dont on sort de ce monde. Celui qui meurt d'une mort violente, a l'enfer pour partage ; tandis que celui dont la mort a été naturelle, se nourrit des plus excellens fruits dans un lieu de délices. Combien ne doit-on pas appercevoir de contrariétés dans cet absurde système ? Mais ne nous en étonnons pas, ils ont parmi eux des imposteurs ; & chez quelle

380 ISLES MARIANNES.
nation ne s'en trouve-t-il pas? Ces frippons
nommés Mançanas, sont médecins, astro-
logues, forciers, si l'on veut, & ce sont eux
qui, subjuguant le peuple imbécille par la
crainte ou l'espoir de recouvrer la santé, lui
débitent ces rêveries.

Fin de la description des Isles Mariannes.



T

CH

Deser

Sous
les gé
gion d
Turqu
jusqu'à
un peu
années
la mer
& de
limite
de Ta
rie Ru
zin, le
De l'o
tié de
cinq &
de, &
re-cin
cette

9.
ippons
, astro-
ont eux
e par la
nté, lui

ernes

81

DE LA TARTARIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique de la Tartarie.

Sous le nom de Tartarie, ou plutôt *Tatarie*, les géographes comprennent cette vaste région de l'Asie, qui s'étend au nord depuis la Turquie, l'Indoustan, la Perse & la Chine jusqu'à la mer glaciale, & que l'on ne connaît un peu particulièrement que depuis quelques années. A l'ouest ce grand pays est borné par la mer Caspienne, & par les rivières de Jaik & de Tobol, qui le sépare de la Russie: ses limites à l'est sont l'océan oriental ou la mer de Tartarie: au nord il a pour bornes la Sibérie Russe, & au sud, le royaume de Karazin, les deux Bukkaries, la Chine & la Corée. De l'ouest à l'est, il comprend une grande moitié de l'Asie, & sa situation est entre le soixante-cinq & cent soixante-sixième degré de longitude, & entre le trente-septième & le cinquante-cinquième degré de latitude. Il résulte de cette observation qu'il contient quatre-vingt-

382 DESCRIPTION GÉOGRAPH.

fix degrés de longitude, c'est-à-dire, trois mille six cents milles de longueur de l'ouest à l'est, & dix-huit degrés de latitude du nord au sud, qui font neuf cents soixante milles dans sa plus grande largeur, quoique dans certains endroits il n'en ait pas plus de trois cents trente.

Quelle que soit encore actuellement la vaste étendue de la Tartarie, elle est bien inférieure à ce qu'elle était lorsque le fameux Jenghiz-khan & ses successeurs la réduisirent sous leur domination, avec toute l'Asie méridionale : cet empire formait alors presqu'un quart du monde. Les divisions qui s'élevèrent entre les chefs des hordes ou tribus qui possédaient la Tartarie, donnèrent occasion aux puissances voisines d'en usurper différentes parties : les Russes s'étendirent à l'ouest du Don, & au nord ils se saisirent du pays des Eluths ou Kalmuks, & reculèrent les bornes de la Sibérie.

Ce que nous appelons aujourd'hui la grande Tartarie se divise en trois parties inégales ; les deux premières sont situées au midi ; savoir, la Tartarie Chinoise & la Tartarie indépendante. La Tartarie Chinoise est gouvernée par des gouverneurs envoyés par l'empereur de la Chine, & par plusieurs princes tributaires : la Tartarie indépendante est sous la puissance de quelques khans : & la Tartarie Russe, qui forme la troisième partie, mais beaucoup plus considérable que les deux autres, dépend de l'empire de Russie, & occu-

D E

pe tout le r
tes, bien r
la mer Ca

T A

Ce pays
tarie indép
de murail
des Mant
Léaoton,
les Mongo
Mugales n
Mongols-
sont simp
cet empire
entr'eux p
appellent
lieues de
assez fertil
Chinois l'
qui prenn
celui de
Léaoton,
du bled,
sans sont l
s'étend co
couvert d
de plante
cupent la
s'appeller
se couvre
sième pro

DE LA TARTARIE. 383

de tout le nord, tandis que les deux précédentes, bien moins étendues, sont partagées par la mer Caspienne.

TARTARIE CHINOISE.

Ce pays que l'on trouve à l'orient de la Tartarie indépendante, en est séparée par la grande muraille de la Chine. On le divise en pays des Mantcheous ou Nyuches, y compris le Léaoton, en celui des Mongous ou Mongols : les Mongols sont distingués en Mongols ou Mugales noirs, tributaires de la Chine, & en Mongols-kalkas ou Mugales jaunes, qui ne sont simplement que sous la protection de cet empire. Ces deux peuples sont séparés entr'eux par un grand désert que les Chinois appellent Chamo, qui a plus de trois cens lieues de long. Le pays des Mantcheous est assez fertile dans sa partie méridionale, & les Chinois l'ont partagé en trois gouvernemens, qui prennent leurs noms des villes capitales : celui de Chinyang comprend tout l'ancien Léaoton, & produit abondamment du riz, du bled, des fruits & des légumes : ses habitans sont bons guerriers. Celui de Kirin-oula s'étend considérablement au nord-est, il est couvert de bois & l'on y recueille beaucoup de plantes médicinales. Les Tartares qui occupent la partie orientale de ce gouvernement s'appellent Yupi, sans doute parce qu'ils ne se couvrent que de peaux de poisson. La troisième province est nommée Triticar de Ttit-

384 DESCRIPTION GÉOGRAPH.

cià sa capitale. Elle abonde en superbes fourrures, & peut-être les plus belles du monde. C'est dans ce gouvernement que les Chinois relèguent les prisonniers d'état, & les criminels qui ne méritent pas la mort : au reste ce pays confine à l'empire de Russie.

Le pays des Mongols a pour bornes à l'est, la Tartarie orientale ; au sud, la grande muraille de la Chine ; à l'ouest, le grand désert de Chamo, & le territoire des Kalkas ; & au nord, une partie des terres des Kalkas & de la Tartarie orientale. La situation de cette vaste contrée est entre cent vingt-quatre & cent quarante-deux degrés de longitude orientale, & entre trente-huit & quarante-sept degrés de latitude. Sa longueur vers l'ouest est de plus de trois cents lieues, & sa largeur du nord au sud est d'environ deux cents. Ce fut le théâtre des plus mémorables actions des Tartares de l'orient & de l'occident, le siège de l'empire de Jenghiz-khan, le centre où se réunirent & où se perdirent plus d'une fois toutes les richesses de l'Asie, où l'on éleva les villes les plus florissantes, & enfin où les sciences furent cultivées pendant des siècles, sans qu'il en reste maintenant les plus légères traces. Les Mongols sont divisés en quarante-neuf étendards ou districts, dont les chefs, tributaires des Chinois, en regardent l'empereur comme leur suprême khan. Chaque district a ses bornes prescrites, & il n'est pas permis aux uns d'empiéter sur les terres des autres.

Les

D
Les Mo
pour les
pelle Mug
kas, de la
laquelle s
meure. L
le père G
depuis la
ce de Solo
cinquante
latitude,
grand dese
camper pe
ride, sans
d'endroits
fermer d'e
ges, des b
en abonda
quelques é
pluyes & p

TART

La Tart
que la Tart
du côté de
par la Russ
& la Perse
On la divi
Dans la par
en occiden
Eluths ou
ment joint
Tome 1

DE LA TARTARIE. 385

Les Mongols kalkas , ou Mugales jaunes , pour les distinguer des précédens qu'on appelle Mugales noirs , tirent leur nom de Kalkas , de la petite rivière de Kalka , auprès de laquelle ses souverains avaient fixé leur demeure. Le pays des Kalkas , si l'on en croit le père Gerbillon , s'étend de l'ouest à l'est , depuis la montagne d'Altay jusqu'à la province de Solon ; & du nord au sud , depuis le cinquante & le cinquante - unième degré de latitude , jusqu'à l'extrémité méridionale du grand désert de Chamo , où ces Tartares vont camper pendant l'hiver. Ce désert , quoiqu'aride , sans arbres & sans herbes en beaucoup d'endroits , ne laisse pas dans d'autres de renfermer d'excellentes terres , de bons pâturages , des bois , des fontaines & des ruisseaux en abondance : ailleurs on ne rencontre que quelques étangs , des marais formés par les pluies & plusieurs puits creusés par intervalle.

TARTARIE INDÉPENDANTE.

La Tartarie indépendante est plus au midi que la Tartarie chinoise , & s'étend fort loin du côté de l'occident ; elle est bornée au nord par la Russie asiatique ; au midi par les Indes & la Perse , & à l'occident par la mer Noire. On la divise en deux parties très-inégaies. Dans la partie orientale , on trouve d'orient en occident , les états du grand khan des Eluths ou Calmuks , auxquels est actuellement joint le Tibet , le Turkestan & le pays

386 DESCRIPTION GÉOGRAPH.

des Uibecs. Dans la partie occidentale qui est renfermée entre la mer Caspienne, la mer Noire & celle d'Asoph, on trouve le Dagestan; la Circassie, dont une partie dépend du khan de la petite Tartarie, & divers peuples libres qui habitent les environs du mont Caucafe.

Le pays des Etuths ou Calmuks, s'étend depuis la mer Caspienne & la rivière Jaik, du soixante-douzième degré de latitude vers le mont Altay, jusqu'au cent-dixième degré, & du quarantième jusqu'au cinquante-deuxième; ce qui forme à peu-près dix-neuf cents trente milles de longueur de l'ouest à l'est, & six cents cinquante dans sa plus grande largeur du sud au nord. Il a pour bornes au nord une partie de la Russie & de la Sibérie, dont il est séparé par des montagnes; au sud, les terres de Karam & de la grande & petite Bukkarie; & à l'ouest, la rivière de Jaik.

Le Tibet, que les Tartares appellent Barantola, comprend une étendue de plus de vingt degrés de l'est à l'ouest, & de plus de huit du nord au sud: il est situé entre le quatre-vingt-septième & le cent vingt-unième degré de longitude, & entre le vingt-sixième & le trente-neuvième degré de latitude; ce qui fait de l'ouest à l'est dix-sept cents trente cinq milles, & sept cents quatre du nord au sud, dans sa plus grande largeur. Il a pour bornes au nord, le pays de Kohonor & le grand désert de sable, qui le sépare de la petite Bukkarie; à l'est, l'empire de la Chine; à l'ouest,

l'emp
de B
royau
partie

Le
empi
me su
re ju
ils fu
avaie
Jeng
ils co
ce qu
dans

Le
ciden
nord
à l'or
par
habi
hord
des
me,
bérie
vole
Tart
& de
des
gan
ni a
tout
ridie
blan

DE LA TARTARIE. 387

l'empire du Mogol ou l'Indoustan, & la grande Bukkarie ; au sud, le même empire, le royaume d'Ava, & quelques provinces qui appartiennent à la presqu'île du Gange.

Le Turkestan est une faible partie du grand empire que les Turcs possédaient vers le sixième siècle, & qui s'étendait depuis la mer Noire jusqu'à la Chine. Long-tems conquérans, ils furent presqu'abatus par les peuples qu'ils avaient soumis, & dans le treizième siècle Jenghiz-khan leur imposa le joug : cependant ils conservèrent un état assez considérable dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Turkestan & dans la petite Bukkarie.

Le Turkestan est actuellement borné à l'occident par la mer Caspienne & le Jemba, au nord par une partie de la Tartarie russe, à l'orient par les Eluths ou Calmucs, & au midi par les Usbecs. Quatre peuples principaux habitent cette contrée : 1^o les Tartares de la horde ou tribu de Kafatchia, qui dépendent des Eluths, mais dont la turbulence est extrême, & qui font des courses jusque dans la Sibérie : ils sont sobres, excellens cavaliers, voleurs impitoyables & toujours errans : 2^o les Tartares poruttes qui relèvent aussi des Eluths, & dont les mœurs sont aussi sauvages que celles des précédens : 3^o les Mankats, hardis brigands qui se disent mahomérans, mais qui n'ont ni alcoran, ni mosquées, ni prêtres, & dont toute la religion se réduit à quelques pratiques ridicules & superstitieuses : 4^o les Turkmens blancs, qui occupent les terres qui sont en-

tre la mer Caspienne & le lac Arall. Ceux-ci sont aussi bons musulmans que les autres, & se plaisent dans la vie errante; mais, soit manque d'occasions ou bonté naturelle, ils sont moins adonnés au brigandage.

Les terres qu'habitent les Tartares Usbecs composent la partie de la Tartarie la plus voisine de la Perse. Ce sont les provinces que les anciens appelaient la Sogdiane & la Bactriane, autrement dites la Transoxane. Le pays des Usbecs est traversé par le Gihon jadis l'Oxus, & se partage en grande Bukkarie & royaume de Karazm. La grande Bukkarie est située entre le trente-quatrième & le quarante-sixième degré de latitude, & entre le soixante-dix-septième & le quatre-vingt-douzième degré de longitude : elle a pour bornes au nord, la rivière de Sir, qui la sépare du pays des Eluths ou des Calmuks; à l'est, le royaume de Kasngar, qui fait partie de la petite Bukkarie; au sud, les états du Mogol & la Perse; & l'ouest, le royaume de Karazm: sa longueur est de sept cents soixante milles de l'ouest à l'est, & sa largeur, de sept cents vingt du sud au nord. Cette belle contrée se subdivise en trois grandes provinces; Bukkarie, proprement dite; Samarcand & Balk. La Bukkarie, proprement dite, qui est la plus occidentale des trois provinces, a trois cents quatre-vingt milles de longueur, sur trois cents de largeur; on y trouve la ville de Bokhara, résidence du Khan de Bukkarie, & renommée pour la somptuosité des

I
bains, q
dans le
Il est p
cette vil
vin, qu
la religi
salubrité
seule abl
que de
buveur
punition
souverain
traïreme
La pr
Bukkarie
Balk; el
petite Bu
quarante
geur, d
cand; q
une fam
les Mah
papier id
Au su
trouve c
cents so
de deux
Le Ka
de Core
Turkesta
Eluths o
Bukkarie
mer. Casp

Bains, qui, dit-on, n'ont rien de comparables dans le monde, sur-tout pour l'invention. Il est plus particulièrement défendu dans cette ville de boire de l'eau-de-vie, ou du vin, que dans tous les pays qui professent la religion de Mahomet. Malgré le peu de salubrité des eaux d'une petite rivière, qui seule abreuve les habitans, on ne peut boire que de cet. eau ou du lait de jument. Un buveur de vin est exposé à de rigoureuses punitions, que le chef de la religion, plus souverain que le Khan même, prononce arbitrairement contre les coupables.

La province de Samarcand est à l'est de la Bukkarie, proprement dite, & au nord de Balk; elle s'étend jusqu'aux frontières de la petite Bukkarie; sa longueur est de cinq-cents quarante milles de l'ouest à l'est, & sa largeur, de cinq cents du sud au nord. Samarcand, qui en est la capitale, est célèbre par une fameuse université, fort fréquentée par les Mahométans: on y fabrique le plus beau papier de soie de toute l'Asie.

Au sud de la province de Samarcand, on trouve celle de Balk, large d'environ trois cents-soixante milles, & longue à-peu-près de deux cents quarante.

Le Karazmand, ou autrement le royaume de Coreang, a pour bornes au nord, le Turkestan & les états du grand Khan des Elurhs ou des Calmuks; à l'est, la grande Bukkarie; au sud, la Perse, & à l'ouest, la mer Caspienne. Du sud au nord, sa longueur

190 DESCRIPTION GÉOGRAPH. &c.
est d'environ quatre cents quarante milles, & sa largeur de trois cents quarante, de l'est à l'ouest; par conséquent, il est situé entre le trente-neuvième & le quarante-sixième degré de latitude, & entre le soixante-onzième & le soixante-dix-huitième degré de longitude. Tous les lieux arrosés par des rivières, sont extrêmement fertiles; le reste de la contrée ne présente que de vastes déserts, couverts de sable.

Entre les Tartares libres qui habitent les environs du Caucase, ceux du Dagestan ne sont pas les moins sauvages; ils sont de la plus grande laideur, brigands, intrépides, & l'on pourrait avancer, sans religion, quoiqu'ils se prétendent Mahométans. Ces barbares campent sur les bords de la mer Caspienne, près le Chirvan, province de la Perse. Ils sont gouvernés par différens princes, dont le plus considérable se nomme *Chercal*; il est élu par le sort; tous les chefs de la nation se forment leur cercles; on jette au milieu une pomme d'or, & celui qu'elle touche est proclamé *Khah*.
Nous décrirons les pays des autres Tartares, dans l'article de l'empire de Russie, & dans celui de la Circassie.



Fabl

J A I
quitt
s'étai
du V
cinq
huit
inve
trou
de v
trou
con
Ce
defo
par
dieu
de c
l'hé
emp
le n
de l
dan
vers
Les
une
lère
ces.

CHAPITRE II.

Fables dont les Mongols ornent leur origine.

JAPHET, troisième fils de Noé, ayant quitté la montagne (l'Ararat), où l'arche s'était arrêtée, vint s'établir vers les rivières du Volga & de Jaik : il y vécut deux cents cinquante ans après le déluge; & mit au monde huit fils, qui lui survécurent : Tierk, son aîné, inventa les tentes; Taunak, fils de Turk, trouva par hasard l'usage du sel. Une pièce de viande rôtie étant tombée à terre, & se trouvant impregnée de particules de sel, on connut l'utilité de cette précieuse production. Ce fut sous le règne d'Alanza, cinquième descendant de Turk, que le peuple amolli par l'abondance, abandonna le culte du vrai dieu, pour adorer les idoles. Les deux fils de ce prince, Tatar & Mogul, partagèrent l'héritage de leur père, fondèrent les deux empires des Tatars & des Mongols, & prirent le nom de Khan. Tatar eut la partie orientale de la grande Tartarie; Mogul fixa sa résidence dans le voisinage du Katay, c'est-à-dire, vers les parties septentrionales de la Chine. Les deux nations vécutent quelque tems dans une bonne intelligence; mais elles se brouillèrent, se firent la guerre sous différens princes, & elle ne se termina que par la

392 FABLES DONT LES MONGOLS
destruction de l'empire des Mongols. Nous
revenons.

Mogul eut le malheur de voir pendant son règne, le monde entier plongé dans la plus ténébreuse idolatrie : ses descendants régnerent jusqu'à la neuvième génération : Kara Khan, successeur de Mogul, eut un fils nommé Oguz, qui fut, dit-on, aussi brillant que le soleil. En venant au monde, il refusa le sein de sa mère, qui s'étant endormie de douleur & de fatigue, rêva que son fils la sollicitait de quitter le culte des idoles pour adorer le vrai Dieu, avec menaces, si elle ne le faisait, de refuser constamment son lait, aux dépens de sa propre vie : la mère fit vœu d'abjurer les faux dieux, & Oguz reprit le teton. A l'âge d'un an, lorsque son père, selon l'usage, voulut lui donner un nom, l'enfant s'écria : Je m'appelle Oguz ; & dès qu'il put parler distinctement, il ne cessa de répéter *Allah*, qui signifie Dieu. Devenu grand, il répudia ses deux premières femmes, parce qu'elles ne voulurent pas renoncer à l'idolatrie. Celle qui leur succéda ne fit nulle difficulté d'adorer l'Être suprême : mais Kara Khan, instruit de sa conduite, & excité par d'infâmes courtisans, résolut de faire périr son fils. Oguz aurait perdu la vie, si sa troisième femme ne l'eût averti des embûches qu'on dressait contre lui. Dans une bataille, Kara Khan périt, & Oguz devenu roi, rétablit la véritable religion, & poursuivit de tous côtés les sectateurs des idoles. C'est sous le règne de

te pri
riots,
qu'ils
reçut
tribu o

Pen
cessa d
conque
au-del
tion gu
ses pas
de ses
dans le
cet enf
en anc
conque
ou Tar
en poss

Nou
tres co
d'après
extrait
hordes
qu'aprè
étendu
il fit en
d'or, d
trois fl
Il avai
prendre
& dans
rendre
Les pro

ORNENT LEUR ORIGINE. 397

Le prince, qu'on trouva l'invention des chariots, qui furent appellés *kunk*, du bruit qu'ils font dans leur marche. L'inventeur reçut le nom de *Kaukli*, que porte encore la tribu dont il fut le chef.

Pendant soixante-douze années, *Oguz* ne cessa de combattre les infidèles : il poussa ses conquêtes jusqu'aux côtes maritimes, qui sont au-delà du *Katay* ; mais il rencontra une nation guerrière, qui l'obligea à retourner sur ses pas. Pendant sa retraite, la femme d'un de ses officiers se délivra d'un enfant mâle, dans le creux d'un arbre, & le *Khan* nomma cet enfant *Kipjak*, qui signifie arbre creux en ancien turc. Ce *Kipjak* fut le pere des conquérans, qui chassèrent des bords du *Don* ou *Tanaïs* & du *Volga*, les peuples qui étaient en possession de ces vastes pays.

Nous ne suivrons point *Oguz* dans ses autres conquêtes, & nous ne rapporterons pas, d'après *Abulgazi Khan*, qui nous fournit cet extrait, les origines des noms des différentes hordes de *Tartares* ; il nous suffira de dire qu'après s'être formé un empire d'une vaste étendue, & se trouvant près de *Sham* (*Damas*), il fit enterrer, à l'est de la forêt voisine, un arc d'or, dont le bout sortait de terre, & à l'ouest, trois flèches d'or dans une pareille situation. Il avait six fils : il envoya les trois aînés prendre le divertissement de la chasse à l'est, & dans le même dessein, les trois cadets se rendirent par ses ordres du côté de l'ouest. Les premiers trouvèrent l'arc, qui fut rompu

394 FABLES DONT LES MONGOLS

& partagé entr'eux : les seconds rencontrèrent les flèches , & chacun eut la sienne.

Oguz, de retour dans ses états, donna une superbe fête à ses enfans & aux principaux officiers de l'empire. Il fit dresser une tente magnifique , ornée de pommes d'or , enrichies de pierreries , & ordonna un sacrifice de neuf cents chevaux & de neuf mille moutons , avec quatre-vingt-dix-neuf flacons de cuir , dont neuf furent remplis d'eau-de-vie , & les autres de lait de jument. Ce fut au milieu de cette auguste cérémonie , que l'empereur remercia ses officiers de leurs services , & qu'il les récompensa généreusement. A l'égard de l'arc & des flèches , il déclara que la volonté de Dieu s'étoit manifestée dans cette occasion ; que la postérité de son aîné régnerait jusqu'à son entière extinction , & que celle des cadets lui obéirait.

Oguz mourut après un règne de cent seize ans , & laissa le trône à son fils Kiun-Khan. Ce jeune empereur , pour se concilier l'amitié de ses frères & de ses neveux , & leur ôter tout prétexte de troubler la paix , dont les peuples jouissaient , fit entr'eux un partage de ses états : il leur donna une fête , à l'imitation de celle de son pere : des tentes , de la plus grande richesse , furent élevées dans une plaine ; à quelques pas de là , on planta deux arbres , hauts de quarante brasses : une poule d'or couronna le sommet du premier ; une poule d'argent brillait sur la cime du second : la branche aînée d'Oguz tira au premier , la branche

cadet
le bu
Dep
cont
narq
ghaz
rable
guerr
que
& Na
gén
leurs
quel
déli
meu
ainfi
L
s'app
de le
la pa
cles
par l
la pl
ruite
un c
renf
vri
app
y m
don
peu
ouv
fer

ORNENT LEUR ORIGINE. 395

cadette tira au second ; & ceux qui frappèrent le but , remportèrent des prix considérables.

Depuis Kiun-Khan, jusqu'au règne d'Il-Khan, contemporain de Siunt Khan, huitième monarque de la race Tartare, l'historien Abulghazi-Khan ne nous présente rien de mémorable. Ces deux souverains se firent une cruelle guerre, dans laquelle Il-Kan périt avec presque toute sa famille : son jeune fils Kayan, & Nagos son neveu, se sauvèrent du massacre général, & se réfugièrent avec plusieurs amis, leurs femmes & leurs troupeaux, au-delà de quelques montagnes escarpées, dans un pays délicieux, où leur postérité nombreuse demeura pendant plus de quatre cents ans : ainsi finit ce premier empire des Mongols.

Les descendans de ces princes fugitifs s'apercevant que le pays n'était plus capable de les contenir, résolurent de retourner dans la patrie de leurs ancêtres. Après quatre siècles, ils tentèrent de retrouver le passage par lequel leurs pères étaient descendus dans la plaine; mais ce chemin étroit avait été détruit par le tems. Un forgeron, en examinant un certain endroit de la montagne, vit qu'il renfermait une mine de fer, & conseilla d'ouvrir une route à l'aide du feu. En effet, on apporta du bois au pied de la montagne, on y mit le feu, & soixante-dix grands soufflets donnèrent tant d'activité à la flamme, qu'en peu de tems le métal fondit, & forma une ouverture assez considérable pour laisser passer un chameau chargé. Toute la colonie for-

396 FABLES DONT LES MONGOLS

tit par ce merveilleux chemin. C'est en mémoire de cette espèce de prodige, que les Tartares célèbrent annuellement une fête solennelle, au commencement de laquelle on allume un grand feu : un fer que l'on y fait rougir est frappé par le Khan, ensuite par tous les officiers du souverain, & enfin par tout le peuple.

Le prince qui gouvernait cette nombreuse colonie de Mongols, s'appelait Bertezena ; il offrit sa protection à tous les peuples qui avaient jadis été sous la domination de ses ancêtres : quelques-uns se soumirent, mais les descendans de Tatar-Khan rassemblèrent leurs forces, & vinrent livrer bataille à Bertezena ; ils furent presque tous exterminés, & le vainqueur rétablit l'ancien empire des Mongols.

Laissons dans l'oubli quantité de faits, qui ne méritent pas d'être relevés, & passons à l'aventure singulière d'Aranku ; veuve du Khan Deyan-Bayan, qui eut la régence de l'empire, pendant la minorité de ses fils. Cette princesse, en s'éveillant un matin, vit tomber dans sa chambre quelque chose d'aussi brillant que le soleil, & qui s'approcha d'elle sous la figure d'un homme couleur d'orange, avec des yeux étincelans & les plus beaux du monde. La légende tartare dit qu'Aranku fut tellement effrayée de cette apparition, qu'il ne lui resta ni la force de sortir de son lit, ni celle d'appeler ses domestiques ; cependant elle avoue que le fantôme continua

O
ses visites
tôt des
fut décl
l'auteur,
son aver
paigne to
» que ch
» il m'a
» sous l
» taine c
» que ex
» que sa
» plus,
» de mo
» Je fant
ment de
régente
qu'elle a
le fantô
précisém
coucha
s'ils app
gulières
dernier
Jenghis-
chapitre
mêlé de
nous dor
Les nom
évidemm
«onvien

ORNENT LEUR ORIGINE. 397

ses visites, & que la princesse en porta bientôt des marques visibles. Lorsque sa grossesse fut déclarée, on fut curieux d'en connaître l'auteur, & Abulghazi-Khan dit qu'elle raconta son aventure avec ce bon ingénu qui accompagne toujours la vérité : « Si j'avais eu quelque chose à me reprocher, répondit-elle, » il m'aurait été facile de cacher ma faiblesse » sous le voile du mariage ; mais je suis certaine que mon fruit portera quelque marque extraordinaire, qui rendra témoignage » que sa naissance est surnaturelle : au surplus, » plus, s'il reste quelque doute sur la sincérité » de mon aveu, on peut aisément prendre » le fantôme sur le fait. » On posta effectivement des gardes dans l'appartement de la régente : ils virent & confirmèrent tout ce qu'elle avait dit ; mais ils n'aperçurent point le fantôme, c'est-à-dire, qu'ils ne virent point précisément ce qu'il fallait voir. Aranku accoucha de trois fils, mais on ne dit point s'ils apportèrent en naissant ces marques singulières, prédites par la princesse. C'est du dernier de ces fils que descend le fameux Jenghis-Khan, dont nous parlerons dans le chapitre suivant. Au reste, tel est le roman, mêlé de fables & de vérités, que les Tartares nous donnent pour une histoire authentique. Les noms sont vrais, mais la chronologie est évidemment fautive, & tous les critiques en conviennent.



C H A P I T R E III.

J E N G H I Z - K H A N .

CE conquérant Tartare naquit dans le pays de *Diln-yulduk*, ou *Dilon-yldak*, l'an 559 de l'hégire, & 1163 de l'ère chrétienne. On dit qu'en naissant, il apporta un morceau de sang coagulé dans sa main, ce qui fut regardé comme le présage de ses exploits guerriers. Son ayeul, Gassar Khan, ayant trouvé le moyen d'aguerrir le petit nombre de Tartares qui le reconnaissaient pour maître, força plusieurs de ses voisins à devenir ses vassaux, & prépara, en fondant une espèce de monarchie, le chemin aux étonnantes conquêtes de son petit-fils. Jenghiz-Khan commença son règne à l'âge de treize ans, & sa jeunesse fut signalée par des victoires. Toutes les hordes qui entouraient celles qu'il commandait, jalouses de la supériorité qu'il prétendait sur elles, lui déclarèrent successivement la guerre, & furent obligées de subir le joug qu'il leur imposa. Devenu le plus redoutable des chefs de la Tartarie, il prétendit à une gloire plus éclatante. A quarante ans, c'est-à-dire, l'an de l'hégire 599, & 1202 de Jésus-Christ, il se fit nommer souverain des Khans tartares, sous le nom de Jenghiz-Khan. Ce fut au milieu d'une fête qu'il reçut ce titre, & ce fut un prétendu prophète qui le lui donna. Kokza,

fils de M
 de Dieu
 nuds, &
 dit env
 tartare
 avait po
 venir cel
 qu'il ser
 rité règ
 en géné
 quefois
 politique
 réussir,
 ragèrent
 des peup
 exacte
 seule cap
 rans, fu
 la peine
 qui dans
 son cam

Jengh
 troupes,
 l'exécut
 depuis l
 qui sont
 de la C
 appellai
 balu, qu
 & fait r
 de la C
 doivent
 se débor

JENGHIZ - KHAN. 399

fils de Mengliz-Izha , & surnommé *l'Image de Dieu* , parce qu'en hiver il marchait pieds nuds , & portait des vêtemens fort légers , se dit envoyé de Dieu , pour avertir le héros tartare de quitter le nom de Témujin , qu'il avait porté jusqu'alors , & de prendre à l'avenir celui de Jenghis-Khan , en lui annonçant qu'il serait roi de l'univers , & que sa postérité règnerait sur les Mongols , de génération en génération. Ce ressort que l'on voit quelquefois dans l'histoire , employé par les grands politiques , n'a presque jamais manqué de réussir , & les vassaux de Témujin s'encouragèrent à remplir la prédiction. Maître absolu des peuples qu'il gouvernait , il établit la plus exacte discipline dans son armée. Une loi , seule capable de faire des héros & des conquérans , fut prescrite à ses soldats : il ordonna la peine de mort contre celui de ses guerriers , qui dans une bataille , appelé au secours de son camarade , fuirait , au lieu de le défendre.

Jenghis-Khan , certain du courage de ses troupes , ne trouva plus rien de difficile dans l'exécution des grands projets qu'il méditait depuis long-tems. Il attaque ces vastes pays qui sont entre le Volga & la grande muraille de la Chine : il se jette sur cet empire , qu'on appelait autrefois le Katay , prend Cambalu , qui porte aujourd'hui le nom de Péking , & fait reconnaître sa puissance jusqu'au fond de la Corée. D'aussi promptes conquêtes ne doivent point paraître étonnantes : un torrent se déborde , il ravage tout ce qui s'oppose à

400 JENGHIZ - KHAN.

sa violence ; mais ses forces se perdent en proportion des contrées qu'il parcourt , & il cesse enfin d'être dangereux , en cessant d'être grossi par de nouvelles eaux. Telle est l'image d'un conquérant ordinaire : mais un guerrier politique trouve dans son génie des ressources contre l'inconstance de la fortune , & même contre l'épuisement de ses forces ; il sçait enchaîner les événemens , & faire servir les vaincus à la gloire du vainqueur. Tel fut Jenghis-Khan Il arma une partie des Chinois , contre les Chinois qui étaient encore affectionnés à leur empereur , & gouverna avec tant de bonheur la partie de ce grand empire qu'il avait conquise , qu'elle n'osa se révolter pendant qu'il volait à de nouvelles conquêtes. On le voit combattre Sultan Mohammed , Kotbeddin , Schah de Karaom , & maître du Turkestan : détruire , à l'aide de ses quatre fils , une armée de quatre cents mille hommes , entrer en vainqueur dans la ville de Boktarah , une des plus célèbres de l'Asie , & forcer à la fuite ce malheureux souverain , qui , traînant ses trésors de province en province , meurt enfin abandonné de tous les siens.

Le conquérant Tartare ne songe pas encore à borner ses exploits ; tandis qu'il pénètre jusqu'au fleuve de l'Inde , une de ses armées soumet tout l'Indoustan , & une autre , sous le commandement d'un de ses fils , subjugue toutes les provinces qui sont au midi & à l'occident de la mer Caspienne , le Khorassan ,

l'Irak

l'Irak ,
tré dans
que pas
& où ;
se jette
qu'à M
Khan ,
Maître
la plus
de la
grande
des fron
avaient
Jenghiz
de Ton
empire.
plains ,
à ses p
ce fut l
phe ave
peut se
qu'il ré
cents. A
des fils d
chevaux
lui donn
vaste dé
sie jusq
tune vill
appaiser
lorsqu'en
camp , à
terré sou

Tom

JENGHIZ - KHAN. 401

l'Irak, le Shirvan & l'Aran; elle était entré dans ces pays par les portes de fer, unique passage à travers les gorges du Caucase, & où, dit-on, Alexandre bâtit Derbent; elle se jette au milieu de la Russie, ravage tout jusqu'à Moscow, & vient rejoindre Jenghiz-Khan, par le nord-est de la mer Caspienne.

Maitre de la moitié de la Chine, de la plus grande partie de l'Indoustan, de la Perse jusqu'à l'Euphrate, de la grande Tartarie, & de Casan, d'Astrakan & des frontières de la Russie, conquêtes qui lui avaient coûtées dix-huit ans de travaux, Jenghiz-Khan vint s'arrêter dans la ville de Toncat, comme au centre de son vaste empire. Ce fut là qu'au milieu d'une immense plaine, ses fils & ses généraux déposèrent à ses pieds toutes les richesses de l'Asie; ce fut là qu'il reçut les honneurs du triomphe avec une pompe asiatique, dont on ne peut se former que difficilement l'idée, & qu'il recueillit les hommages de plus de cinq cents Ambassadeurs des pays conquis. Un des fils de Jenghiz-Khan lui présenta cent mille chevaux. Ce fameux destructeur, (on peut lui donner ce nom, puisqu'il ne fit qu'un vaste désert depuis les frontières de la Russie jusqu'à la Chine, & qu'il ne fonda aucune ville,) ce fameux destructeur courrait appaiser une révolte dans la Tartarie Chinoise, lorsqu'en 1226 la mort l'enleva dans son camp, âgé de soixante-cinq ans. Il fut enterré sous un arbre, d'une hauteur extraordinaire.

naire, au pied duquel il avait choisi son tombeau : dans la suite, il poussa autour de cet arbre, un bois assez épais, qui reçut le nom de Burkan-Kaldin, & qui devint la sépulture de tous les descendans de Jenghiz-Khan, qui moururent dans ces provinces.

Si l'on examine la discipline que Jenghiz-Khan établit dans ses armées, on ne pourra disconvenir que ce conquérant ne fut un génie supérieur : il les divisa en plusieurs corps de dix mille hommes chacun, avec un général à leur tête. Ces corps étaient subdivisés en bataillons de mille hommes, ayant chacun leur chef, & ces bataillons formaient des compagnies de cent soldats, qui composaient dix escouades de dix hommes. Ces divisions subordonnées les unes aux autres, recevaient leurs ordres du chef général, qui lui-même les prenait du grand Khan.

Jenghiz-Khan savait exciter l'émulation par les éloges, & reconnaître les services par les récompenses. Empressé à mettre les gens vertueux au-dessus des autres, il n'était pas moins attentif à punir les vicieux. La bonne conduite était l'unique moyen de mériter les faveurs & d'obtenir des postes distingués. Il avait cinq cents femmes, tant légitimes que maîtresses ou concubines. Ses quatre fils partageaient avec lui le poids des affaires : l'un était grand maître de sa maison ; le second administrait la justice & recevait les plaintes des sujets ; le troisième avait le département des affaires de la guerre, & le quatrième était

le trésor
gouverne
comptes

Les T

LES M
pire de
maîtres,
telle qu
province
avons re
dont les
pays, ni
mission
pereur
Yang ou
vernemen
ble, dep
l'empire
telle, &
qui est
plus de
vinces d
Le go
médiocre
ville de
roi, & d
certain a

le trésorier général, & c'était à lui que les gouverneurs des provinces rendaient leurs comptes.

CHAPITRE IV.

Les Tartares Mantcheous ou Nyuches.

LES Mantcheous, jadis tributaires de l'empire de la Chine, en sont maintenant les maîtres, & cette partie de la Tartarie orientale qu'ils habitent est regardée comme une province Chinoise, divisée, comme nous avons remarqué, en trois gouvernemens, dont les habitans ne peuvent quitter leur pays, ni entrer dans la Chine, sans la permission des Mandarins préposés par l'Empereur pour leur rendre la justice. Chin-Yang ou Magden, capitale du premier gouvernement, est devenue une ville considérable, depuis que les Mantcheous ont usurpé l'empire. Le pays en général est assez fertile, & l'on y trouve abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, & même avec plus de profusion que dans les meilleures provinces de la Chine.

Le gouvernement de Kirin-Oula est assez médiocrement peuplé: il a pour capitale la ville de ce nom, qui est la résidence du vice-roi, & dont la nombreuse cour lui donne un certain air d'opulence; mais le commerce

qui se fait dans Ninguta, rend cette dernière ville bien autrement considérable. On trouve dans cette partie de la Tartarie orientale la fameuse plante, appelée *Jin-Seng*, si estimée des Tartares & des Chinois. Ils la nomment la reine des plantes, & vantent ses vertus, pour la guérison de beaucoup de maladies, & pour rétablir un tempérament épuisé par le travail. Le *Jin-Seng* se vend à Peking, sept fois la valeur de son poids en argent. Autrefois les marchands Chinois obtenaient à prix d'argent, des gouverneurs de Kirin-Oula, la permission de se mêler dans le cortège des Mandarins, & d'envahir par ce moyen, la plus grande partie du commerce du *Jin-Seng*: mais en 1709, l'empereur voulant absolument conserver ce profit aux Mantcheous, forma auprès de la grande muraille un camp de dix mille hommes, pour aller cueillir le *Jin-Seng*, à la seule condition que chacun lui en apporterait gratuitement deux onces du meilleur, & prendrait pour le reste un poids égal en argent. Dès la première année, il eût vingt mille livres de cette précieuse plante, à trois quarts de moins qu'elle ne coûtait ordinairement.

Ceux qui vont chercher le *Jin-Seng* dans les vastes solitudes qui le produisent, quittent leurs chevaux & leur bagage, & ne portent avec eux ni lits, ni tentes, mais seulement un sac de millet rôti au four. Cette recherche est on ne peut pas plus périlleuse, par rapport aux bêtes féroces, & sur-tout aux tigres dont ces contrées sont

remplies
sent les
chantes
& lorsqu
donnent
leur pro
conclut
sans les

Le *Jin*
des mon
bords de
rochers
peut sup
trop gra
des autr
par une
qui sont
qu'elle p
racine d
usages d
plus elle

Aux e
Oula,
trouve u
me Yu-P
que de p
peaux,
ou quat
qu'à la p
la soie.
& bordé
blanc ou
mantes,

MANTCHEOUS OU NYUCHES. 405

remplies. Ceux qui cherchent la plante passent les nuits sous les arbres & dans des méchantes huttes, qu'ils construisent à la hâte, & lorsqu'ils ne répondent pas au signal que donnent ceux qui sont chargés de leur porter leur provision de bœuf & de venaison, on conclut qu'ils sont dévorés, & l'on décampe sans les attendre.

Le Jin-Seng ne croît que sur le penchant des montagnes couvertes de bois, ou sur les bords des rivières profondes, ou parmi les rochers les plus escarpés. Cette plante ne peut supporter ni la grande chaleur, ni le trop grand froid; on la distingue aisément des autres plantes dont elle est environnée, par une grappe de grains rouges, très-ronds, qui sont comme son fruit, ou par une tige qu'elle pousse au-dessus de ses feuilles. La racine de Jin-Seng est seule employée aux usages de médecine, & plus elle est grosse, plus elle est estimée.

Aux extrémités du gouvernement de Kirin-Oula, du côté qui avoisine la Corée, on trouve une horde de Tartares, que l'on nomme Yu-Pis. Ces peuples ne vivent exactement que de poissons, & ne s'habillent que de leurs peaux, qu'ils ont l'art de teindre de trois ou quatre sortes de couleurs, & l'on assure qu'à la première vue, ces vêtements jouent la soie. Les robes des Yu-Pis sont longues & bordées de verd ou de rouge, sur un fond blanc ou gris. Les femmes, au bas de leurs mantes, portent de petites sonnettes, pour

avertir de leur approche : leurs longs cheveux forment plusieurs tresses sur leurs épaules, & sont ornés d'anneaux & de petits morceaux de verd, qu'elles regardent comme de riches parures. Cette nation s'occupe tout l'été de la pêche : une partie du poisson qu'elle prend sert pour la nourriture journalière, une autre est séchée & conservée pour l'hiver ; car elle n'a pas l'usage du sel, & ce qui reste sert à faire de l'huile pour ses lampes. On a peine à se persuader que le poisson fasse l'unique nourriture des hommes & des bêtes pendant l'hiver, & cependant rien n'est plus vrai, au rapport du père du Halde. Les chiens sont attelés aux traîneaux dans ce pays, & ces animaux font quelquefois dix lieues de France, sans se reposer. Ce peuple est tranquille, mais grossier, sans connaissance & sans aucun culte public de religion. La pauvreté du pays, & les incommodités du climat, ont sans doute dissuadé les bonzes de la Chine, de chercher à y répandre leurs extravagantes superstitions.

Le troisième gouvernement est celui de Triticéar ; il est habité par des Tartares Mantcheous, des Solons, & particulièrement par les Tuguris, qu'*Isbrand-Ides* appelle Targariz. Les Tuguris sont grands & robustes, & les seuls dans ces contrées qui sèment du grain & qui bâtissent des maisons. Les Tartares Solons s'occupent constamment de la chasse des Martres ; ils sont braves & adroits ; leurs femmes montent

Bien à
entrepr
bères.
rent de
dans l'é
& étroi
bonnet
dos. L
à-peu-p
à la Ch

LE
Tartar
des plu
science
l'empir
celui d
y donn
destruc
décider
monarc
ont ren
des peu
ruines
prit leu
Le p
étendu

MANTCHEOUS OU NYUCHES. 407

Bien à cheval, elles conduisent la charrue, & entreprennent la chasse de toutes sortes de bêtes. Dans l'hiver, l'un & l'autre sexe portent des robes de peaux de renard ou de tigre; dans l'été, ils sont vêtus de camisoles courtes & étroites faites de peaux de loup, avec un bonnet de la même peau, & leur arc sur le dos. La religion de ces Tartares est la même à-peu-près que celle que les Bonzes prêchent à la Chine.

CHAPITRE V.

Les Tartares Mongols.

LE pays des Mongols, qu'on appelle la Tartarie occidentale, a été jadis le théâtre des plus mémorables actions; les arts & les sciences y fleurirent pendant plusieurs siècles; l'empire de Jenghiz-Khan, celui du Katay, celui du Kara-Kitai, y prirent naissance; on y donna des batailles sanglantes: les fameux destructeurs des nations, les conquérans, y décidèrent souvent à main armée, du sort des monarchies; & dans ces lieux, que nos histoires ont rendus célèbres, on ne rencontre que des peuples errans & vagabonds, & quelques ruines de villes, qui rappellent à peine à l'esprit leur splendeur & leur ancienne puissance.

Le pays des Mongols est beaucoup plus étendu que celui des Mantcheous, & cette

408 LES TARTARES MONGOLS.

nation est infiniment plus considérable. Nous avons dit que les Mongols étaient réunis sous quarante-neuf étendards différens, & quoique dans l'usage de mener une vie errante, il n'est pas permis au peuple, réuni sous une bannière, de franchir les bornes qui lui ont été prescrites, pour pénétrer dans le district d'une autre bannière. Tous ne reconnaissant qu'une même origine, ont le même langage, la même religion & les mêmes mœurs, à quelques nuances près. Les Mongols, pour la plupart, sont d'une taille médiocre, mais robuste : ils ont la face large & plate, le teint basané, le nez plat, les yeux noirs & pleins, les cheveux noirs & aussi forts que le crin de leurs chevaux. Ils se les coupent assez près de la tête, & n'en laissent qu'une touffe sur le sommet, qu'ils laissent croître dans toute sa longueur naturelle ; ils ont peu de barbe.

Les auteurs se réunissent à nous représenter les Mongols comme grossiers ; mais cependant honnêtes & d'un très-bon naturel. Ils sont habiles cavaliers, excellens chasseurs, & très-adroits à se servir de l'arc. Ils dédaignent souverainement les travaux de l'agriculture, qui pourraient leur procurer une vie aisée, & ne se plaisent que dans leurs tentes, au milieu de leurs animaux, dont la fiente leur donne une chaleur douce, mais sans doute d'une odeur fort désagréable. L'unique ambition que connaisse le Mongol, c'est de conserver le rang de sa famille : une chose utile

LE

est pour
ou la ra
gai & o
tude, il
circonsta
pourrait
ni à la p
raient :
corps, v
ses amu
assez de
dans les
de s'y ap

Les ha
composé
dont ils t
leur fait
ce qui l
le sobriq
portent c
de cerfs
qu'ils fa
ques-uns
des cher
coton, Il
onds, l
quatre d
i-peu-pr
mais leur
bottes r
armes de
le sabre

Les ch

LES TARTARES MONGOLS. 409

est pour lui une chose précieuse ; la beauté ou la rareté ne le détermine jamais. Il est gai & ouvert, & comme il est sans inquiétude, il vit sans contrainte, & la moindre circonstance l'excite à la joie : il ne pourrait s'affujettir au manège des cours, ni à la poursuite des affaires qui en exigeraient : la chasse, la pêche, les exercices du corps, voilà ses occupations journalières & ses amusemens favoris. Il a cependant assez de pénétration pour faire des progrès dans les sciences, lorsqu'il prend la peine de s'y appliquer.

Les habits des Mongols sont ordinairement composés de peaux de moutons & d'agneaux, dont ils tournent la laine du côté du corps, ce qui leur fait contracter une odeur rebutante, & ce qui leur a attiré de la part des Chinois le sobriquet de Tartares puans. Les gens riches portent dans le printems des vestes de peaux de cerfs, de daims & de chèvres sauvages, qu'ils savent préparer & blanchir, & quelques-uns d'entr'eux ont pour habits de grandes chemises & des caleçons de toile de coton. Ils se couvrent la tête de petits bonnets ronds, avec une bordure fourrée, large de quatre doigts. Les vêtemens des femmes sont à-peu-près les mêmes que ceux des hommes, mais leurs robes sont plus longues, leurs bottes rouges & leurs bonnets plats. Les armes des Mongols sont la pique, l'arc & le sabre : ils ne sortent jamais qu'à cheval. Les chevaux, les chameaux, les vaches &

110. LES TARTARES MONGOLS.

les moutons, composent leurs troupeaux. Ils ont une horreur invincible pour les porcs. Leur nourriture est simple; pendant l'été ils vivent de laitues, & boivent indifféremment le lait de leurs vaches, de leurs juments, de leurs brebis & de leurs chèvres. Ils mêlent dans leur thé, de la crème, du beurre ou du lait. Le lait aigre de jument, fermenté & distillé ensuite, leur procure une liqueur spiritueuse qui fait leurs délices: les gens riches préfèrent celle qu'ils tirent de la chair du mouton, fermentée dans du lait aigre, parce qu'elle est plus forte, plus nourrissante & bien plus enivrante. De tous les plaisirs, le plus sensible pour eux, est celui de fumer du tabac. Ils ne font que rarement usage de la permission qui leur est accordée de prendre plusieurs femmes. Ils brûlent leurs morts, & ont coutume d'en enterrer les cendres dans quelque lieu élevé, où ils forment un amas de pierres, sur lequel ils plantent de petits étendards.

Leurs tentes sont rondes & jointes si parfaitement; que ceux qui les occupent sont à l'abri du souffle perçant des vents du nord: les portes en sont étroites & si basses, qu'il est impossible d'y entrer sans se courber: un trou au sommet sert de passage à la fumée, lorsque la rigueur de la saison oblige d'allumer du feu.

Au reste les Mongols, n'ayant que peu de besoins, ne font qu'un médiocre commerce. Les Chinois leur apportent du riz, du thé,

L
du tabac
de cor
de cuis
bestiaux
ne com
d'argent
en acqu

Ra
Nou
la relig
ici le cu
Tartare
mais po
sur ce
donner
du per
voyageu

On c
Fo fut i
de Kubl
dition d
il arriva
lamas q
lamas,
leurs fu
une vie
nombre

LES TARTARES MONGOLS. 417

du tabac , quelques pièces d'étoffe ou de toile de coton commune , & certains ustensiles de cuisine , & ils reçoivent en échange des bestiaux. Heureux peuple à cet égard , qui ne connaît point encore les monnoies d'or & d'argent , ni les crimes qu'on se permet pour en acquérir !

CHAPITRE VI.

Religion des Tartares Mongols.

Nous pourrions rejeter à l'article de la religion du Tiber , tout ce qui concerne ici le culte de l'idole Fo ou Foé , dont les Tartares Mongols sont les dévots adorateurs ; mais pour ne rien laisser à désirer au lecteur sur ce sujet important , nous allons lui en donner un précis , d'après les observations du pere du Halde , & de quelques autres voyageurs.

On croit communément que le culte de Fo fut introduit en Tartarie , sous le règne de Kublay , empereur de la Chine. Une tradition du pays rapporte , que vers ce tems il arriva dans cette contrée des prêtres ou lamas qui prêchèrent les peuples ; mais ces lamas , disent les Mongols , bien différens de leurs successeurs , étaient savans , menaient une vie irréprochable , & faisaient un grand nombre de miracles. Ce récit laisse croire au

pere Gerbillon , que ces anciens lamas pour-
raient bien être des moines chrétiens , venus
de Syrie & d'Arménie , alors soumises à l'em-
pereur Kublay , pour prêcher l'évangile aux
Mongols & aux Chinois , & il se persuade
que la communication de ces deux pays avec
la Chine , ayant été coupée par le démemb-
rement de ce grand empire , les bonzes
Chinois parvinrent à mêler leurs absurdes
superstitions avec les respectables pratiques
du christianisme. Sa conjecture paraît d'autant
mieux fondée , qu'on trouve dans l'idolâtrie
des lamas , quantité de cérémonies & de cou-
tumes qui semblent venir des chrétiens : leur
eau lustrale a rapport à notre eau bénite :
ils emploient le chant dans les prières qu'ils
adressent à leurs idoles ; ils prient pour les
morts : l'habit qu'ils portent a beaucoup de
ressemblance avec celui que nos peintres
donnent aux apôtres : ils se servent d'une
mitre semblable à celle de nos évêques , &
le grand lama tient parmi eux le rang que
les catholiques romains donnent au souverain
pontife.

La religion des Mongols , comme celle du
Tibet , consiste dans le culte de Fo , qu'ils
appellent Tu-Cheki dans leur langue. La
doctrine de la métempsychose est le fondement
de leur croyance , mais ils n'ont ni sacrifices ,
ni l'usage des offrandes ; tous leurs actes
religieux se réduisent à chanter quelques can-
tiques sur des airs assez harmonieux.

Il serait difficile d'exprimer à quel point

D
les lan
peine s
sent lir
mais il
groslier
ni écri
les sou
tendenc
à geno
plus fo
impude
avec ce
Le p
affreuse
femme
ques te
gols est
plus co
se tien
prenner
& leur
où ils l
supposé
ou forc
est néce
rans &
suprém
gèrent
jouit de
vivante
l'immo
fait sa
parleron

DES TARTARES MONGOLS. 413

Les lamas des Mongols sont ignorans : à peine s'en trouve-t-il quelques-uns qui puissent lire leurs livres saints en langue du Tibet ; mais il n'en faut pas davantage à des peuples grossiers , qui , en général , ne savent ni lire ni écrire , qui ont un respect aveugle pour les fourbes qui les séduisent , & qui se prétendent purgés de tous leurs crimes , lorsque , à genoux , tête nue , & dans l'attitude la plus soumise , ils ont reçu l'absolution d'un impudent lama , qui leur impose les mains avec cérémonie.

Le père du Halde nous fait une peinture affreuse du libertinage de ces Lamas : nulle femme , dit-il , n'est à l'abri de leurs impudiques tentatives ; mais la prévention des Mongols est si grande en leur faveur , que les plus considérables seigneurs de la nation se tiennent honorés de leurs visites , qu'ils prennent leurs conseils dans toutes les affaires , & leur cèdent le pas dans tous les endroits où ils les rencontrent. Chefs de la religion , supposés médecins , & réputés enchanteurs ou forciers , les lamas réunissent tout ce qui est nécessaire pour tromper les hommes ignorans & crédules. Ils reconnaissent un pontife suprême , qui n'est cependant que le vice-gérant du Dalai-lama du Tibet , mais qui jouit des mêmes honneurs que cette idole vivante , à laquelle les idolâtres attribuent l'immortalité : on l'appelle Khûtaktû , & il fait sa demeure à Khûkhû-Horûm : nous en parlerons avec plus d'étendue dans un des

414 LES MONGOLS KALKAS.

articles des Mongols Kalkas. Au reste, les lamas ont le secret de tirer à eux, tout ce que les Mongols ont de plus précieux. Il est nécessaire de remarquer, qu'en adoptant le système de la transmigration des âmes, ils ne se persuadent pas qu'elles passent dans le corps des bêtes; c'est par cette raison qu'ils mangent & permettent de manger la chair des animaux farouches qui sont pris à la chasse, & celle des nombreux troupeaux que nourrissent les Mongols.

CHAPITRE VII.

Les Mongols Kalkas.

ENTRE les Mongols, qui sont tributaires de la Chine, la nation des Kalkas est sans contredit la plus célèbre: elle erre continuellement dans un pays qui a plus de deux cents lieues d'étendue, & qui est traversé par les plus belles rivières de la Tartarie. Les Kalkas descendent de ces Mongols, qui furent chassés de la Chine, vers l'an 1368, par Hong-Vu, fondateur de la race de Ming. Les Kalkas ont autrefois été soumis à un monarque ou Khan, qui descendait de Jenghiz-Khan, mais qui était tributaire du chef de la branche aînée de l'Empereur Kublay, petit fils de Jenghiz-Khan. Dans la suite, la nation des Kalkas s'étant extrêmement

multipliés
réussirent
l'autre,
les bornes
plus de
lées en
leur chi
en plus
de fami
grand
mais les
la sup
respecti
ces nou
d'honne
& à rec
l'air env
ainsi, ils
que les
Tant
bonne
riches
ple qui
besoins
les satis
événem
tranquil
Jinza
viste. Ch
lui ôte il
partie
ter, l'esc
assassiné
quelq

LES MONGOLS KALKAS. 419

multipliée, tous les descendans de Kublay réussirent à se rendre indépendans l'un de l'autre, & resserrèrent l'autorité de Khan dans les bornes les plus étroites. On comptait alors plus de six cents mille familles Kalkas, divisées en sept bannières, qui avaient chacune leur chef, & qui étaient encore subdivisées en plusieurs centaines de Tay-Kis, ou chefs de famille. Trois de ces chefs obtinrent du grand lama du Tibet, le titre de Khan; mais les Tay-Kis n'en conservèrent pas moins la suprême autorité dans leurs territoires respectifs, & bornèrent leur soumission pour ces nouveaux Khans, à leur accorder la place d'honneur dans leurs assemblées générales, & à recourir à eux, lorsque le plus fort voulait envahir les possessions du plus faible: ainsi, les Khans étaient moins les souverains que les protecteurs d'un peuple confédéré.

Tant que ces différens chefs vécurent en bonne intelligence, ils furent heureux & riches; car l'on doit appeler riche, un peuple qui se renferme dans un petit cercle de besoins, & qui trouve abondamment de quoi les satisfaire, sans sortir de son pays. Un événement imprévu détruisit cette désirable tranquillité.

Jinzang-Hum-Tay-Ki attaque à l'improviste Cha-Suktu-Khan; il le fait prisonnier, lui ôte la vie, & s'empare de ses états & d'une partie de ses officiers: ceux qui peuvent éviter l'esclavage, fuient avec les fils du Khan assassiné, & vont demander une retraite à

Tuchuktu-Khan, qui assemble aussi-tôt tous les Tay-Kis & les chefs de bannière, & leur demande des secours contre l'usurpateur. Une grande armée marche contre Linzang-Hum-Khan : il est pris, & envoyé au grand Lama, afin qu'il prononce la punition que mérite le traître, & qu'il investisse le fils de Cha-Suktu-Khan de la dignité de son père. Ces deux demandes furent accordées, mais on ne put rendre au nouveau Khan, ni les troupeaux, ni les sujets de son père, parce que Tuchuktu-Khan, excité par son frère, qui était revêtu de la dignité de vice-gérent du grand Lama, s'en était mis en possession. Cet adroit politique, que l'on nommait Kuruktu de Tsing-Chung-Tumba, avait passé huit années à la cour ecclésiastique du Tibet, & à son retour, plein de vanité, de manège & d'ambition, il s'était acquis tant d'autorité parmi les Kalkas, qu'ils le regardaient comme un Fo vivant, & l'adoraient comme une divinité. Son frère, par ses déférences hypocrites, entretenait le peuple dans cette étonnante idolâtrie, & ce fut la mauvaise conduite de ce Lama, qui occasionna la ruine de sa famille & la destruction de l'empire des Kalkas.

Le jeune Cha-Suktu-Khan réclame l'héritage de son père : le Dalai-Lama reconnaît la justice de ses plaintes ; il donne des ordres pour les faire cesser : il enjoint aux usurpateurs de restituer au Khan les biens dont ils se sont injustement emparés ; mais les ministres de ses volontés, gagnés par des présents

I
présens,
tice. A
protectio
se dispo
lorsqu'un
fils aîné
Khan de
rons bie
droits :
nois & l
envoyera
kas, afin
querelle

Les é
impérial
comme p
du Dalai
mais ell
Tuchuk
un Fo v
rain pon
tems dis
audace,
l'esprit d
se retirer
les auteu
hostileme
de concil
deur à T
le malhe
de fer, &
côt à mai
surprit C

Tom

LES MONGOLS KALKAS. 417

présens, dédaignent de lui faire rendre justice. Alors Cha-Suktu-Khan a recours à la protection de l'empereur de la Chine : tout se disposait favorablement pour ce Khan, lorsqu'une maladie le mit au tombeau : son fils aîné, qui venait de s'allier avec Kaldan-Khan des Eluths, peuples dont nous parlerons bientôt, succéda à ses titres & à ses droits : il obtint que le monarque des Chinois & le souverain pontife de la Tartarie, enverraient des députés aux princes Kalkas, afin de les engager à terminer cette querelle par un accommodement.

Les états du pays assemblés, le ministre impérial s'y rendit, & prit la première place, comme président de ce tribunal. Le député du Dalay-Lama devait occuper la seconde, mais elle lui fut disputée par le frère de Tuchuktu, sous prétexte qu'il était lui-même un Fo vivant, & égal en dignité au souverain pontife. Cette ridicule prétention, longtemps discutée, & toujours soutenue avec audace, excita une telle indignation dans l'esprit des ambassadeurs des Eluths, qu'ils se retirèrent, avec menace d'en faire repentir les auteurs. Cependant Kaldan, avant d'agir hostilement, voulut encore tenter les voies de conciliation : il envoya un nouvel ambassadeur à Tuchuktu & au Lama son frère ; mais le malheureux ministre fut arrêté & chargé de fer, & l'impitoyable Tuchuktu entra aussitôt à main armée sur les terres des Eluths, surprit Cha-Suktu, & le fit noyer en sa

418 LES MONGOLS KALKAS.

présence. Il porta sa rage de tous côtés, & sans respect pour la famille de Kaldan, il fit son frère prisonnier, lui coupa lui-même la tête, & ordonna qu'elle fût exposée sur un pieu, au milieu de son camp.

Kaldan frémit à la nouvelle de cette barbarie; il rassemble toutes ses forces, & dès que le printemps lui permet de se mettre en campagne, il entre sur les terres de son ennemi; (c'était dans l'année 1688.) Tuchuktu l'attendait avec une armée considérable, mais qui fut bientôt affaiblie par la désertion de plusieurs Tay-Kis, qui d'abord avaient pris son parti, & que la vue du péril rendit assez lâches pour l'abandonner pendant la nuit. Kaldan saisit ce moment, il tombe sur les Kalkas, il les disperse, la mort vole devant lui, Tuchuktu, & le Lama son frère laissent leur pays en proie aux flammes & au pillage, & après s'être cachés pendant quelque tems dans les déserts, ils vont implorer les secours de l'empereur de la Chine, contre un ennemi dont ils exagèrent la cruauté: pour réussir dans ce dessein, ils se rendent eux & leurs sujets, vassaux à perpétuité de la Chine, & engagent plusieurs Khans Kalkas à suivre leur exemple. C'était livrer la nation à l'esclavage; mais à quels crimes ne poussaient pas l'ambition & la soif de se venger?

Le monarque Chinois, voulant cacher sous le voile de la modération le desir qu'il avait de joindre le pays des Kalkas à ses puissans états, écrivit à Kaldan pour l'exhorter à la

paix,
où ses
à son re
» le Kh
» moi
» vous
» Lama
» pour
» aussi t
dre la p
offen(er
il le cru
sous sa p
nouveau
Tartari
Le K
l'orage
Avec d
disciplin
grand n
fit beau
esclayag
sur les
leur acc
permit p
ils en a
fit parti
secours
avec de
longue,
sous les
recrutée
s'obligea

LES MONGOLS KALKAS. 419

paix, & lui représenter que le misérable état où ses ennemis étaient réduits, devait suffire à son ressentiment. « Vous avez, lui répondit » le Khan des Eluths, le même intérêt que » moi à venger l'infraction d'un traité, dont » vous vous êtes rendu garant avec le Dalay- » Lama : livrez - moi le Lama des Kalkas » pour être jugé par ce pontife, & je cesse » aussi tôt toutes les hostilités. » Faire dépendre la paix d'une pareille condition, c'était offenser la majesté de l'empereur ; au moins il le crut, & déclara qu'il prenait les Kalkas sous sa protection : il fit plus, il assigna à ses nouveaux sujets des terres qu'il possédait en Tartarie, pour y former un établissement.

Le Khan des Eluths, prêt à voir fondre l'orage sur sa tête, se hâta de le prévenir. Avec des troupes peu nombreuses, mais bien disciplinées, il attaqua les Kalkas, tua un grand nombre des meurtriers de son frère, fit beaucoup de prisonniers qu'il réduisit en esclavage, & poursuivit les fuyards jusques sur les terres que les Chinois venaient de leur accorder. Cette démarche insultante ne permit pas aux Chinois de temporiser comme ils en avaient formé le dessein ; l'empereur fit partir un corps d'armée, qui vint au secours des malheureux Kalkas : on se battit avec des succès divers ; mais comme à la longue, le plus faible parti devait succomber sous les efforts d'une armée continuellement recrutée, Kaldan consentit à la paix, & s'obligea par le traité, à ne jamais rentrer sur

420 LES MONGOLS KALKAS.

les terres de l'empire, ni sur celles de ses nouveaux alliés.

Quatre années se passèrent, pendant lesquelles Kaldan n'osa enfreindre son serment ; mais en 1694, il se crut assez fort pour renouveler ses projets de vengeance. On nous a conservé la lettre qu'il écrivit au Khan des Tartares Korchins, afin de le faire entrer dans la ligue qu'il venait de former contre ses ennemis : « Quelle plus grande indignité, » lui écrivit-il, que de se voir esclaves après » avoir été maîtres ? Ne sommes-nous pas » Mongols, & n'avons-nous pas la même loi ? » unissons nos forces, & rentrons en possession d'un empire qui nous appartient par » droit d'héritage. Je partagerai ma gloire » & le fruit de mes conquêtes avec ceux qui » voudront partager mes travaux & mes dangers : mais si contre mon espérance, il est » quelque prince Mongol qui n'ait pas honte » de l'esclavage des Mantcheous, nos ennemis communs, qu'il s'attende à ressentir » les premiers efforts de mes armes. » Cette lettre envoyée à l'Empereur de la Chine, fit prononcer l'arrêt des Eluths : on craignait peu à Peking la foible armée que Kaldan pouvait mettre en campagne, mais on redoutait une confédération générale des princes Mongols, soutenue du nom sacré du Dalay-Lama. Cette considération politique fit résoudre la guerre, qui se termina en 1697, par la mort du brave Kaldan, & qui acheva d'anéantir la nation des Eluths. L'empereur

KHU
Kang-H
& des K
déserts.
Russie.

C

K

LE
pas sou
tuktu d
parlé d
guerre
il s'étai
de Tul
des ouv
les ruin
Ce pou
ce peup
une esp
ces ten
honna
l'idole
peuple
lâtres,
plus se
que la
il a rem
ses fav
renâtr

KHUTUKTU, OU PONTIFE, &c. 421
Kang-Hi, maître absolu des états des Eluths
& des Kalkas, étendit ses conquêtes jusqu'aux
déserts & aux vastes forêts qui bornent la
Russie.

CHAPITRE VIII.

Khutuktu, ou Pontife des Kalkas.

LE chef de la religion des Kalkas n'est pas soumis au Lama-Dalay comme le Khutuktu des Eluths ou Kalmuks, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Avant la guerre qui détruisit cette malheureuse nation, il s'était fait élever un temple magnifique près de Tula ; mais ce fameux édifice, bâti par des ouvriers Chinois, & dont on voit encore les ruines, fut détruit par Kaldan, en 1688. Ce pontife, objet de l'adoration des restes de ce peuple, habite sous des tentes. Assis sur une espede d'autel, il occupe la principale de ces tentes, & y reçoit impérieusement les hommages de plusieurs nations. Ministre de l'idole Fo, il est considéré des grands & du peuple, comme Fo lui-même. Selon ces idolâtres, le Khutuktu connaît tout, jusqu'aux plus secrettes pensées ; c'est par sa bouche que la divinité s'explique ; c'est à lui à qui il a remis sa puissance, & c'est lui qui dispense ses faveurs : il est déjà né quatorze fois, & il renaitra encore.

422 KHUTUKTU, OU PONTIFE

Des extrémités de la Tartarie, on voit chaque jour arriver des dévots pour rendre leurs adorations à cette divinité vivante ; & ce qui doit paraître singulier, c'est qu'il en vient des lieux soumis à la domination du Dalay-Lama du Tibet, quoique le Khutuktu des Kalkas ne soit dans son origine, que le subdélégué de ce souverain pontife, dont il a sçu politiquement secouer le joug. Chef absolu de la religion, dans les parties orientales de la Tartarie, il conférait la dignité Khutuktu à un petit nombre de ses Lamas ; & celui des Kalkas, l'un des plus éloignés, osa prétendre à l'indépendance, & se conduisit avec tant d'adresse, que parmi les Mongols, on ne parle plus du Dalay-Lama. C'est à la politique de la cour de Peking, que ce prêtre doit sa puissance ; en appuyant ses prétentions, elle a divisé les Kalkas & les Mongols, & ce schisme ecclésiastique lui a fourni les moyens d'affujettir les deux nations.

Lorsque le Khutuktu est obligé de décamper, tous les Lamas subalternes, tous les seigneurs Kalkas, se rassemblent pour lui apporter leurs tributs, recevoir sa bénédiction, & l'escorter dans son nouveau camp. Les plus qualifiés obriennent la liberté de s'approcher de lui, & il les bénit, en posant sur leur tête sa main fermée, dans laquelle il tient un chapelet.

Au reste, tout le peuple est intimement persuadé que cette idole vivante vieillit avec

de l'un
la jeu
Dans
ses ad
des c
avec
côté,
assez
violo
leurs
sur d
un li
& seu
Au
vous
occup
se pr
excla
imme
dans
bes o
les i
peup
celai
on, e
sept
gou
bus,
narq
tion
intér
Russ
toute

la lune, & qu'elle reprend toute la vigueur de la jeunesse, lorsque cet astre se renouvelle. Dans les jours de cérémonie, il se montre à ses adorateurs, sous un superbe dais, assis sur des coussins de velours, les jambes croisées, avec deux statues du dieu Fo, une à chaque côté, pendant que les instrumens, qui sont assez semblables à nos trompettes & à nos violons, font retentir l'air. Ses Lamas, suivant leurs dignités, sont placés au-dessous de lui sur des coussins, & tiennent à la main chacun un livre, dans lequel ils lisent en silence, & seulement des yeux.

Aussi-tôt que le Khutuktu a pris place, tous les instrumens cessent, & le peuple qui occupe tout l'espace qui est devant la tente, se prosterne à terre, en poussant certaines exclamations en l'honneur de Fo & de son immortel vicaire. Ensuite les Lamas mettent, dans leurs engensoirs, des parfums & des herbes odoriférantes, & ils encensent d'abord les idoles, puis le pontife, & enfin tout le peuple. Alors on apporte des vases de porcelaine remplis de liqueurs & de confitures; on en place sept devant chaque idole, & sept devant le Khutuktu, qui, après en avoir goûté, les fait distribuer aux chefs des tribus qui assistent à cette cérémonie. Ce monarque ecclésiastique est en grande considération à la cour impériale de Peking, & son intérêt le porte à ménager l'amitié des Russes, dont il favorise le commerce dans toutes les occasions.

Les Lamas ne vivent point en communauté, comme ils font à la Chine : le Khuktu leur confère des espèces de prébendes, qui consistent en terres & en troupeaux ; formant un patrimoine auquel succèdent ceux qui ont été leurs disciples ou leurs compagnons. Le père du Halde nous dit, que quelque dispersés dans leurs habitations, ils se rassemblent pour prier.

CHAPITRE IX.

Les Eluths ou Kalmuks.

Ces peuples errans, qui habitent la plus grande partie des vastes régions que nous nommons la Tartarie indépendante, sont comme toutes les autres nations Mongols ou Tartares, divisés en tribus. Chaque horde est composée d'un certain nombre de familles, qui campent ensemble, & qui ne se séparent point du corps sans en avertir leur chef, afin que dans les occasions il puisse aisément les rassembler. Quelques divisions qui se font dans ces hordes, les nouveaux chefs conservent exactement le souvenir de celles dont ils descendent, & elles sont censées faire toujours corps avec la tribu principale. Ces différens chefs se nomment Tay-Kis, & reconnaissent le Contaisch, ou grand Khan, pour leur chef suprême, dont ils sont les conseillers

& les p
les che
de la f
un suc
jours s
quité c
ni pou
des Kl
les Tar
tous ce
dant l'e
cesseur
bare a
d'hui l
les Elu
leurste
rait fai
La n
en trois
Songari
hatis ;
mière
breuse
elle se
tribus,
Contais
du roy
dançe d
le mini
Torgau
ment d
Russie :
Khan p

& les généraux. Lorsque le Contaisch meurt, les chefs des tribus assemblent tous les princes de la famille régnante, afin de choisir entr'eux un successeur : ce choix tombe presque toujours sur le plus âgé, sans égards pour l'antiquité des différentes branches de la famille, ni pour les enfans du mort. Aux funérailles des Khans, quelques auteurs prétendent que les Tartares étaient dans l'usage de massacrer tous ceux qu'ils rencontraient en chemin pendant l'enterrement, jusqu'au tombeau des successeurs de Jenghiz-Khan : cette pratique barbare a pu jadis avoir lieu ; cependant aujourd'hui l'on n'en rencontre aucunes traces, & les Eluths vivent tellement dispersés dans leurs tentes, ou sous leurs huttes, qu'on pourrait faire cent lieues sans en trouver dix.

La nation des Eluths est maintenant divisée en trois branches, qui sont ; 1°. les Kalmuks-Songaris, ou Jungaris ; 2°. les Kalmuks-Koshatis ; 3°. les Kalmuks-Torgautis. La première de ces trois branches est la plus nombreuse, & par conséquent la plus puissante : elle se subdivise en une grande quantité de tribus, qui toutes reconnaissent l'autorité du Contaisch. Les Kalmuks-Koshatis sont maîtres du royaume de Tangut, & sous la dépendance du Dalay-Lama, qui les gouverne par le ministère de deux Khans. Les Kalmuks-Torgautis se sont mis, depuis le commencement de ce siècle, sous la protection de la Russie : mais, quoiqu'ils aient toujours leur Khan particulier, ils ne laissent pas de rendre

un certain hommage au Contaisch, & de lui fournir des secours lorsqu'il est en guerre avec ses voisins les Mongols, les Chinois, ou les Tartares mahométans.

Le camp du Contaisch est remarquable par son arrangement : il est divisé en différens quartiers, en places publiques, & en rues, comme une ville : il n'a pas moins d'une grande lieue de tour, & contient au moins quinze mille hommes de cavalerie. Le quartier du Contaisch est au centre : ses tentes, qui sont de toiles fortes, & couvertes de feutre en hiver, sont peintes, très-élevées, & forment un spectacle extrêmement agréable : elles sont composées de façon, que pendant toute l'année elles sont impénétrables aux injures de l'air, soit qu'il fasse ou trop chaud, ou trop froid. Les femmes & les concubines du Khan habitent près de ces tentes de petites maisons de bois qui s'abbattent promptement, & que l'on charge sur des chariots lorsque l'on veut décamper. L'auteur de l'histoire des Turcs & des Mongols, &c. assure que le Contaisch peut aisément mettre cent mille hommes en campagne. Il nous dit que les armes des Eluths sont de grands arcs & des flèches proportionnées, qu'ils tirent avec autant de vigueur que de justesse ; qu'avec cette arme terrible ils percent le corps d'un homme de part en part ; qu'ils ont de grandes arquebuses longues de plus de six pieds, dont le canon a plus d'un pouce d'épaisseur ; qu'ils se servent d'une mèche pour y mettre le feu, & que leurs corps

sont for-
busés su-
la guer-
lances,
fer : les
La vale-
on fait
attaque
trême v-
même
dangere-
il ne le
être rec-

La ba-
pièce d-
long, a-
pieds. C-
meau,
écrit de
ont con-
n'entrep-
ter tout-
qu'ils p-
leurs en-
toujours
une fau-
oblige à
a mis su-
source a-
ils y pé-
rière eu-
partie d-
leurs voi-

sont sûrs à six cents pas. Ils portent ces arquebuses sur le dos ; & comme ils ne font jamais la guerre qu'à cheval , ils se servent aussi de lances , de cottes de maille , & de calottes de fer : les chefs portent le sabre au côté gauche. La valeur de ces peuples est reconnue ; mais on sait qu'ils combattent sans méthode. Ils attaquent avec furie , ils fuient avec une extrême vitesse , reviennent à la charge avec la même promptitude , & ne sont jamais plus dangereux que lorsqu'ils paraissent vaincus : il ne leur manque que de la discipline pour être redoutables.

La bannière de chaque tribu consiste en une pièce d'étoffe colorée d'environ une aune de long , attachée au haut d'une lance de douze pieds. On y représente la figure d'un chameau , d'une vache , ou d'un cheval ; & l'on écrit dessous le nom de la tribu. Les Eluths ont conservé l'usage de leurs ancêtres , qui n'entreprenaient jamais de guerre sans emporter toutes leurs richesses avec eux. Aussi lorsqu'ils perdent une bataille , leurs femmes , leurs enfans , leurs bestiaux restent presque toujours au pouvoir du vainqueur : c'est moins une fausse politique que la nécessité qui les oblige à suivre une coutume qui cent fois les a mis sur le penchant de leur ruine. Sans ressource au milieu des déserts qu'ils traversent , ils y périraient sans provisions ; & laissant derrière eux leurs femmes & leurs enfans , cette partie de la nation deviendrait la proie de leurs voisins toujours disposés à s'enrichir sur

que l'occasion se présente. Les Eluths, ainsi que tous les autres Tartares, paient deux fortes de dixmes, la première au Khan, la seconde aux chefs des tribus : ils ne reçoivent d'autre paie que leur part du butin qu'ils font sur l'ennemi, & donnent au souverain la dixme de leurs troupeaux.

Les Eluths, ou Kalmuks, sont d'une taille médiocre, mais bien prise, & robuste ; ils ont la tête grosse & large, le visage plat, le teint olivâtre, les yeux noirs & brillans, mais trop éloignés l'un de l'autre, & peu ouverts, quoique très-fendus : ils ont le nez plat, & presqu'au niveau du reste du visage ; on n'en distingue guere le bout, qui s'ouvre par deux grandes narines : leurs oreilles sont très-grandes, & sans rebords, leurs cheveux noirs ; leur bouche est petite, leurs dents blanches, & le reste de leurs membres bien proportionnés : ils n'ont que peu ou point de barbe, & ne conservent qu'une boucle de cheveux sur le sommet de la tête. Les femmes Kalmuks ont à-peu-près les mêmes traits, & ne manquent cependant pas d'agrémens.

Une chemise de kitayka, forte d'étoffe qui vient de la Chine, & des hautes-chausses de la même étoffe, ou le plus souvent de peau de mouton, mais extraordinairement larges, forment tout l'ajustement d'un Eluth. Quelques-uns portent seulement une veste de peau de mouton, dont la laine est en-dehors pendant l'été : en hiver cet habillement descend jusqu'au milieu de la jambe, & la partie lai-

neuse e
d'une
éclatan
tête : l
très-inc
la par
qu'on
rouge e
tare &
choses
privés
clat :
c'est cel
particu

Les
chair d
manger
ne touc
Leur b
savent
tillation
tarie le
qu'elles
fait la r

Les
fortes d
sont attr
ne cher
des Ta
sont tou
de pill
le mari
de fem

OU KALMUKS.

429

neuse est en-dedans. Un bonnet rond, couronné d'une touffe de soie ou de crin, d'un rouge éclatant, & bordé de peau, leur couvre la tête : leurs bottes sont larges, & doivent être très-incommodes. Il y a peu de différence pour la parure entre les femmes & les hommes : ce qu'on peut remarquer, c'est que la couleur rouge est la couleur honorable, & qu'un Tartare & sa femme se passeraient plutôt des choses les plus nécessaires à la vie, que d'être privés d'une robe rouge dans les occasions d'éclat : c'est l'habit de cérémonie du Khan, c'est celui du Tay-Kis, c'est celui du moindre particulier d'entre le peuple.

Les Eluths se nourrissent ordinairement de chair de cheval & de mouton ; rarement ils mangent leurs vaches & leurs veaux, & ils ne touchent jamais ni au porc, ni à la volaille. Leur boisson est le lait de jument, dont ils savent tirer une espèce d'eau-de-vie par la distillation. On nous observe que dans la Tartarie les vaches ne se laissent point tirer, & qu'elles perdent leur lait aussitôt qu'elles ont fait la nourriture de leurs veaux.

Les Eluths sont passionnés pour les liqueurs fortes & pour le tabac ; mais en-général ils sont attachés aux principes de l'honnêteté, & ne cherchent jamais à nuire, bien différens des Tartares mahométans avec lesquels ils sont toujours en guerre, & qui ne vivent que de pillage. Chez eux la loi ne restreint point le mariage à certains degrés ; ils ont autant de femmes qu'il leur plaît d'en choisir, &

autant de concubines qu'ils veulent en tirer du nombre de leurs esclaves : mais sitôt que leurs femmes cessent d'être en état d'avoir des enfans , ils cessent de les voir , & ces malheureuses deviennent souvent les esclaves de leurs servantes , qui les chassent du lit du maître : pour lors , réduites au dernier rang , elles s'occupent des soins du ménage. Les enfans des concubines sont regardés comme légitimes , & ont la même part que les autres à l'héritage du père , avec cette seule différence , que le fils de la concubine d'un Khan , ou d'un Tay-Kis , ne succède à son père qu'au défaut des fils des femmes légitimes. Les enfans des femmes publiques n'ont aucun droit aux successions , parce que leur naissance est trop incertaine.

Une des vertus de ce peuple idolâtre , c'est le respect des enfans envers leurs pères ; mais à moins d'y être excités par des raisons particulières , ils n'ont pas les mêmes égards pour leurs mères. Le fils qui vient de perdre son père doit longtems pleurer sa mort , & se priver généralement de tous les plaisirs , s'éloigner pendant plusieurs mois de tout commerce avec ses femmes , ne rien épargner pour donner , suivant ses moyens , de l'éclat aux funérailles , & sur-tout aller pendant toute sa vie , une fois au moins chaque année , faire ses prières sur le tombeau paternel.

Tous les anciens auteurs qui nous ont parlé de cette nation nous disent que les Eluths sont de grands magiciens ; mais on fait ce qu'on

doit pen
forcelles
l'ignorant
peuple
sentés q

Nous
demeure
Les ten
grands p
des cour
lité de le
Elles son
défend c
milieu d
fenêtre &
ment au-
Les gens
cabane d
reste , da
bres , ni
une gran
hauteur
des ouv
le jour ,
à la mod

« On
» hauts c
» qui tou
» en mé
» venté
» en-deh
» circula
» passage

doit penser de ces fréquentes accusations de forcellerie, qui ne tirent leur origine que de l'ignorance & de la crédulité. Il y a parmi ce peuple des fourbes qui trompent, & des insensés qui sont séduits.

Nous avons déjà remarqué que les Eluths demeurent dans des huttes, ou sous des tentes. Les tentes sont rondes, & soutenues par de grands pieux d'un bois fort léger, joints avec des courroies de cuir, ce qui donne la facilité de les planter & de les remuer aisément. Elles sont couvertes d'un feutre épais qui les défend contre le froid & le mauvais tems. Au milieu du toit est une ouverture qui sert de fenêtre & de cheminée : le foyer est directement au-dessous, & les lits autour de la hutte. Les gens riches entourent leurs tentes d'une cabane de planches, couverte de feutre. Au reste, dans tout cet édifice, il n'y a ni chambres, ni fenêtres, ni greniers, c'est seulement une grande pièce d'environ douze pieds de hauteur : les plus commodes ont quelquefois des ouvertures pratiquées pour laisser passer le jour, & on les bouche avec des papiers à la mode de la Chine.

« On construit aussi des lieux pour dormir, » hauts de deux pieds, sur quatre de largeur, » qui tournent autour de la maison. Ils servent » en même tems de cheminées : car on a inventé » une nouvelle manière de faire le feu » en-dehors, ou à côté de la porte, & la fumée » circulant par cette espèce de canal, ne trouve » passage que de l'autre côté : ce qui porte

» dans les dortoirs une chaleur modérée, qui
 » est fort commode en hiver. Toutes les habi-
 » tations, soit fixes, ou mobiles, ont leur
 » porte au sud, pour les garantir des vents du
 » nord, dont le souffle est perçant dans toute
 » la grande Tartarie.

» Ces habitations mobiles se transportent
 » sur des chariots qui ont deux flèches, mais
 » moins épaisses & moins longues qu'en Alle-
 » magne : elles sont composées d'un bois lé-
 » ger & fort pliant, & jointes à l'essieu par
 » un de leurs bouts. On les place entre le
 » corps du chariot & la roue, en liant une
 » corde à un demi-pied de distance de l'ex-
 » trémité des flèches : cette corde entre au
 » bout de l'essieu, qui passe par le moyeu de
 » la roue : de sorte que la roue, qui est assez
 » petite, joue des deux côtés du chariot
 » entre la flèche & la corde. Le cheval marche
 » entre les deux flèches ; sur son dos passe
 » une autre branche d'un bois extrêmement
 » pliable, en forme de demi-cercle, qui est
 » attaché des deux côtés au harnois, comme
 » les flèches le sont à ses deux bouts. Les Tar-
 » tares prétendent que dans cette situation le
 » cheval est plus à son aise. En effet, quoique
 » leurs chevaux ne soient pas robustes, un
 » seul suffit pour traîner, l'espace de cent
 » lieues, un chariot bien chargé ; mais il
 » faut observer aussi que ces machines ne sont
 » pas fort grandes. Si l'on veut y mettre plu-
 » sieurs chevaux, on les place devant le pre-
 » mier, ou bien on les attache au dernier
 » essieu. »

» effie
 parmi
 Ap
 pour n
 nous c
 culier
 robes
 soie,
 se par
 vienne
 femme
 d'écor
 au-dess
 monté
 précieux
 des rei
 sein av
 leur. U
 les yeu
 couvre
 famille
 de la re
 & les f
 droit o
 représe
 L'épou
 de son
 vache,
 pour le
 traire c
 voyage
 leur lai
 achevée

Ton

OU KALMUKS.

433

» effieu. » Cette sorte de voiture est en usage parmi les Russes & les Cosaques.

Après avoir parlé des coutumes générales, pour ne rien laisser à desirer sur cet article, nous dirons un mot de quelques usages particuliers. Plusieurs riches Kalmuks portent des robes de drap d'or, & de superbes étoffes de soie, qu'ils tirent de la Chine, & en hiver ils se parent des précieuses fourrures qui leur viennent des régions septentrionales. Les femmes ont un bonnet rond & creux, fait d'écorce d'arbre, revêtu d'une étoffe de soie, au-dessus duquel s'élève un cône quarré, surmonté de plumes de paon, & orné de pierres précieuses. Elles lient leurs robes au-dessus des reins avec une écharpe bleue, & vers le sein avec une autre écharpe de la même couleur. Un morceau d'étoffe qui leur prend sous les yeux, & leur pend sur la poitrine, leur couvre tout le bas du visage. Le lit du chef de famille occupe la place qui fait face à l'entrée de la tente; les hommes se rangent à la droite, & les femmes à la gauche. Au-dessus de l'endroit où se tient le mari est une image, qui représente le Dieu tutélaire de la famille. L'épouse principale a une pareille idole près de son lit, & une seconde avec une retine de vache, qui a le visage tourné vers les servantes, pour leur rappeler que leur emploi est de traire ces animaux: cependant la plupart des voyageurs conviennent que les vaches perdent leur lait si-tôt que la nourriture des veaux est achevée. Aussi voit-on du côté des hommes

une troisième idole avec une terine de cavale, pour marquer qu'ils sont chargés du même soin à l'égard des jumens.

Les Eluths ne font nulle difficulté de manger la chair des bêtes tuées, ou celle des animaux morts naturellement. Ils coupent cette chair en morceaux qu'ils suspendent en l'air, pour la faire sécher au soleil ou au vent, & elle se conserve ainsi aussi bien que si elle avoit été salée. On dit qu'avec le sang des chevaux ils font du boudin beaucoup plus délicat que le nôtre. L'eau & le sel sont les uniques assaisonnemens qu'ils connaissent pour la viande. On la sert dans un énorme plat : le chef de la famille se munit le premier du morceau qui le flatte, les autres par rang prennent celui qu'ils veulent au bout de leur couteau. Si à ce repas il se trouve des convives, c'est le maître qui leur présente à manger ; & lorsqu'il leur a offert plus de nourriture qu'ils n'en peuvent consommer, ils sont, par politesse, obligés à déposer les restes dans un petit sac, qu'à cet effet ils portent toujours avec eux ; les os même ne doivent pas rester chez celui qui donne le festin.

Dans les grandes réjouissances les convives ne manquent pas de jeter quelques gouttes de leurs liqueurs sur les idoles qui sont dans la tente ; ensuite un valet ou esclave, sort avec un vase, en verse trois fois du côté du midi, en l'honneur du feu, avec autant de révérence, & continue la même cérémonie du côté de l'orient, en l'honneur de Pair ; du

côté
du c
mort
dom
famil
assis
music
ques
devar
maîtr
la mu
toute
le dé
d'en
Kalm
par l'
qu'il
lique
danse
diver
deux
tasse p
s'avan
prend
badin
de gr
No
se ma
une fe
la pré
voisin
qui lu
» êtes

côté de l'occident, en l'honneur de l'eau, & du côté du septentrion, en l'honneur des morts. Lorsque le valet est rentré, d'autres domestiques présentent à boire au chef de la famille, & à sa principale épouse, qui sont assis sur le même lit. Lorsqu'ils boivent, la musique se fait entendre, tous les domestiques battent des mains, & les hommes dansent devant le maître, & les femmes devant la maîtresse. Alors, au signal du principal valet, la musique discontinue, on sert les liqueurs à toute l'assemblée, & l'on ne se sépare que par le défaut de boisson, ou par l'impossibilité d'en avaler d'avantage. Pour faire boire un Kalmuk, la politesse exige qu'on le prenne par l'oreille, qu'on agite un peu, jusqu'à ce qu'il ait ouvert la bouche pour recevoir la liqueur qu'on lui présente : il est d'usage de danser devant lui pendant qu'il boit. Si le divertissement a pour objet un particulier, deux domestiques en dansant lui offrent une tasse pleine, & la retirent toutes les fois qu'il s'avance pour la saisir, & ils ne la laissent prendre qu'après avoir répété longtems ce badinage, qui se termine par des danses & de grands battemens de mains lorsqu'il boit.

Nous pouvons ajouter qu'un Eluth ne peut se marier que lorsqu'il est en état d'acheter une femme : si-tôt que le marché est conclu, la prétendue va se cacher dans quelque tente voisine. Le mari vient la demander au père, qui lui répond : « Ma fille est à vous, vous » êtes le maître de la prendre où vous la

436 LES ELUTHS, &c.

» trouverez. » En conséquence de ces mots , il la cherche , il la trouve , & la conduit dans sa hutte , comme une conquête qu'il ne doit qu'à son courage. Lorsqu'un enfant naît , on appelle les devins ; qui , après beaucoup d'impertinentes cérémonies , annoncent effrontément quelle sera sa destinée. Ces mêmes imposteurs décident aussi si la maladie dont on est attaqué est naturelle , ou l'effet de quelque sortilège. Ce peuple a beaucoup de vénération pour une certaine idole assez grossièrement faite , qu'il porte à la chasse sur un traîneau , & à laquelle il sacrifie la première bête qui est prise.



Pro

O
gols
prop
mieu
qu'h
cont
table
ces d
foi te
espè
plus
ces p
rouff
faver
entre
mule
Gerh
biabl
dom
porte
man
trouv
du sa
mille
conn

C H A P I T R E X.

*Productions du pays des Mongols, des Kalkas,
& des Eluths ou Kalmuks.*

ON est d'accord que les terres des Mongols, jusqu'à la mer Caspienne, sont peu propres au labourage : celles des Kalkas sont mieux fournies d'eau & de bois, que le pays qu'habitent les Eluths; mais dans ces immenses contrées, il y a des endroits qui sont inhabitables, parce qu'ils manquent absolument de ces deux secours. La Tartarie abonde en toutes sortes de gibier & de bêtes fauves de toute espèce, sans en excepter celles qui sont les plus communes en Europe. Il y a sur-tout dans ces plaines désertes des troupeaux de chèvres rousses, qui, par leur vitesse extraordinaire, savent presque toujours se mettre à l'abri des entreprises des chasseurs. On y trouve des mulets sauvages, (& si l'on en croit le pere Gerbillon, ces animaux produisent leurs semblables) qui sont très-différens de nos mulets domestiques, & ne peuvent s'accoutumer à porter des fardeaux. Les Tartares sont gourmands de la chair de ces mulets, & ils la trouvent plus saine & plus délicate que celle du sanglier. Les dromadaires sauvages n'ont nulle différence essentielle avec ceux que nous connaissons; mais les chevaux sauvages sont

E c iij

438 PRODUCTIONS DU PAYS

si légers , qu'ils se dérobent aux flèches des plus habiles chasseurs. Ils ne marchent qu'en troupes , & lorsqu'ils rencontrent quelques chevaux domestiques , ils le forcent à prendre la fuite.

Le han-ta-han est un animal de la grosseur de nos bœufs , fort pesant , & par cette raison aisé à chasser , d'autant qu'il aime les endroits marécageux , où l'on a coutume de le forcer.

Le chulon , ou chelason , est à-peu-près de la forme & de la grosseur d'un loup ; son poil est long , doux , épais & de couleur grisâtre : on fait de sa peau d'excellentes fourrures.

Le tigre est l'animal le plus féroce de ces contrées : son cri perce d'horreur ceux qui ne sont pas accoutumés à l'entendre. Ordinairement sa peau est d'un roux fauve , tachetée de marques noires ; mais il s'en rencontre de blancs avec des taches noires & grises. Lorsque le tigre se trouve environné de chasseurs , armés de leur épieu , il s'accroupit sur sa queue , & soutient long-tems l'aboyement des chiens , & les flèches émoussées qu'on lui tire ; mais lorsqu'il entre en furie , il fixe un chasseur , & s'élançe sur lui : c'est dans ce moment qu'il est abattu.

Le pau est une sorte de léopard , dont la peau est blanchâtre & tachetée de rouge & de noir. Les daims sont en prodigieuse quantité dans ces déserts , & ne diffèrent point de ceux que l'on trouve en Europe. Les cerfs sont aussi communs , & c'est la chasse que les Tartares trouvent la plus agréable.

DES

Les

pays a
petits.

l'herm

tael-p

ils se r

seurs e

terre e

paille

à la pe

les ré

La p

ils ont

leur fo

turgeo

phibie

au cat

& d'un

La r

tarie ,

par la

d'une

blanch

sont d

& tire

Dan

ticultiè

ce fam

De tou

dit la p

fait si

d'un p

brun f

DES MONGOLS, DES KALKAS, &c. 439

Les Kalkas ont peu de martres ; mais le pays abonde en écuréuls , en renards , & en petits animaux qui ressemblent beaucoup à l'hermine , & qu'ils appellent *Tael-pi* : ces tael-pis creusent des trous dans la terre , où ils se renferment en grand nombre. Les chasseurs environnent ces terriers ; ils ouvrent la terre en plusieurs endroits , ils y brûlent de la paille enflammée , & la frayeur que cela cause à la petite troupe l'oblige à se précipiter dans les rêts qui sont tendus.

La pêche des Kalkas n'est pas fort abondante ; ils ont cependant des rivières & des lacs qui leur fournissent une assez grande quantité d'esturgeons. Ils prisent beaucoup un animal amphibie qui se nomme turbighi , qui ressemble au castor , & dont la chair est fort tendre , & d'un aussi bon goût que celle du chevreuil.

La rhubarbe est très-commune dans la Tartarie , mais elle passe presque toute en Russie par la Sibirie. On y voit beaucoup d'oiseaux d'une rare beauté. Il y a des hérons à plumes blanches , dont le bec , les aîles & la queue sont du plus beau rouge ; sa chair est délicate , & tire pour le goût sur la gelinote.

Dans le pays des Eluths on trouve plus particulièrement que dans les autres contrées , ce fameux animal que l'on nomme le glouton. De toutes les bêtes féroces , c'est sans contredit la plus vorace. Le glouton n'est pas tout-à-fait si grand qu'un loup : il a le dos couvert d'un poil fort rude & fort long , d'un beau brun foncé. Il grimpe facilement sur les ar-

440 PRODUCTIONS DU PAYS, &c.

bres, & de-là il observe sa proie. Lorsqu'elle passe, il se précipite dessus; il s'attache avec ses griffes au dos de la bête qu'il saisit, & la mange vive en courant, jusqu'à ce que la faiblesse la fasse tomber, & lui permette de l'achever à son aise. Trois chiens ne font quelquefois pas capables d'atterrer cet animal terrible, dont la peau est fort recherchée, surtout par les Russes, qui en font des manchons & des bordures de bonnets.



... C. I.

CETTE V...
donnent le...
états. gou...
petit Tibe...
le royau...
ou Barante...

... Ce peti...
n'a pas plu...



CHAPITRE XI.

LE TIBET.

CETTE vaste contrée à laquelle les auteurs donnent le nom de Tibet, renferme plusieurs états gouvernés par différens souverains : le petit Tibet, ou Baltistan ; le grand Tibet, ou le royaume de Boutan ; le royaume de Lassa, ou Barantola, & le pays des Sifans, ou Tufans.

Petit Tibet, ou Baltistan.

Ce petit pays, suivant le voyageur Bernier, n'a pas plus de trente à quarante lieues d'étendue.

due, & Delisle lui donne environ deux cents quatre vingt milles de long, & cent soixante de large. En 1664, ou peu d'années auparavant, un des prétendans à la couronne de ce royaume, cherchant à supplanter ses concurrents, obtint à cet effet de puissans secours de Shah-Jéhan, & étant resté possesseur du trône, il s'engagea à payer au Mogol un tribut annuel de crystal, de musc & de laine. Il n'est pas vrai, comme quelques-uns l'ont avancé sans preuves, que le pays renferme des mines d'or; il est d'ailleurs assez fertile: on y recueille de bons fruits, d'excellens melons & les denrées que l'on peut échanger & qui sont l'objet d'un commerce fort médiocre, ne consistent qu'en musc, crystal & laine. Pendant les hivers qui y sont rigoureux, il tombe beaucoup de neige sur la terre. Les habitans professent la religion de Mahomet & sont de la secte des Persans.

Grand Tibet, ou royaume de Boutan.

La découverte du grand Tibet est si récente, & si peu de voyageurs ont trouvé le secret d'y pénétrer, qu'on n'a encore que des notions bien vagues de ce pays. Nous ne chercherons point à en fixer les limites, que l'on ne connaît pas bien encore; il suffit de remarquer que cette région est misérable & couverte de neige pendant plus de cinq mois de l'année, qu'elle ne produit qu'un peu de bled & d'orge & que les arbres, les fruits & les racines y

sont de grand ils sont quoiqu' comme troupez soit pro

Quoi sur les peuple séquent suprême nité, ap & dieu aussi l'e d'une fl dans le fleur à mere d débrou dans ce quelqu ou Jesu lâtres r se serv transmi manger de viat

Les lamas, leurs c reilles; que lei

sont de la plus grande rareté. Les peuples du grand Tibet sont naturellement doux, mais ils sont ignorans & grossiers : leurs maisons, quoique bâties de pierres, ne présentent aucune commodité ; ils s'habillent de la laine de leurs troupeaux, & n'ont point de monnoie qui soit propre à leur pays.

Quoiqu'il se trouve quelques Mahométans sur les frontières du grand Tibet, tout le peuple en général est idolâtre & par conséquent fort superstitieux : il donne à l'Être suprême le nom de *Kinchok* : une autre divinité, appelée *Urghien*, qu'il dit être homme & dieu, sans avoir eu ni père ni mère, est aussi l'objet de son adoration : il la croit née d'une fleur, il y a sept cents ans, & l'on voit dans le pays, une statue de femme avec une fleur à la main, que l'on dit représenter la mere d'Urghien : sans oser entreprendre de débrouiller ce cahos, on peut avancer qu'il y a dans ceci quelque trace du christianisme : car quelques Musulmans croient que la mere d'Isa ou *Jésus* conçut en flairant une fleur. Ces idolâtres rendent un certain culte aux saints & se servent de chapelet, mais ils rejettent la transmigration des ames & la polygamie, & mangent indistinctement de toutes les sortes de viandes.

Les prêtres du grand Tibet sont appelés lamas, & il ne leur est pas permis de tresser leurs cheveux & de porter des pendans d'oreilles ; ce qui les distingue du peuple, ainsi que leur habit : on les reconnaît aussi à la

tonsure qu'ils se font faire à la manière du clergé romain. Ils vivent en communauté, sous les ordres d'un supérieur, qui lui-même est soumis à un chef, dont l'autorité s'étend sur tous les monastères du pays. Les lamas font profession d'un célibat perpétuel, ils emploient le chant dans leurs prières, & s'occupent de la lecture de leurs livres sacrés, qu'on les soupçonne de ne pas bien entendre.

Le royaume de Lassa, ou Baren-ola.

Le royaume de Lassa est borné au sud par une grande chaîne de montagnes, couvertes de neige, à l'ouest par le grand Tibet, au nord par le fameux désert de sable, & à l'est par les pays de Koko-nor & de Tufan, qui bordent la Chine : il a pour capitale la ville de Touker, située au pied du mont Poutala, où le Dalay-lama fait sa résidence. Le palais ou temple de ce grand pontife est, selon Grueber, au centre de cette montagne ; il lui donne quatre étages, mais Gebillon, sur le rapport d'un ambassadeur Chinois, prétend qu'il y en a sept & que le Lama-dalay, occupe le plus élevé.

« Les habitans de Lassa, dit le voyageur » Tavernier, sont robustes & bien propor- » tionnés, mais ils ont le nez & le visage un- » peu plats : on prétend que les femmes ont » la taille plus grosse & sont encore plus vi- » goureuses que les hommes, mais qu'elles » sont sujettés à des enflures de gorge qui en- » font périr un grand nombre. En été l'habil-

» lement
 » de toil
 » de feu
 » sur ia
 » forme
 » qu'ils
 » cailles
 » ou qu
 » corail
 » femme
 » sexes p
 » gauche
 » jusqu'a
 » liés, d
 » col les
 » tressée
 » d'amb
 » glier,
 » tures se
 » des gra
 Quoiq
 ploient l
 habillem
 rouge,
 moins vr
 fort mal p
 des lits n
 & les fer
 qu'ils ma
 se lavent
 ils aiment
 femmes
 arrive à

» lement des deux sexes est une grande pièce
 » de toile de chanvre. En hiver, c'est une sorte
 » de feutre, ou d'étoffe fort épaisse. Ils portent
 » sur la tête une espèce de bonnet, de la
 » forme des canettes à bière d'Angleterre,
 » qu'ils ornent de dents de sangliers & d'é-
 » cailles de tortue en petites pièces rondes
 » ou quarrées. Les plus riches y mêlent du
 » corail & des grains d'ambre, dont leurs
 » femmes se font aussi des colliers. Les deux
 » sexes portent des bracelets, mais au bras
 » gauche seulement, & depuis le poignet
 » jusqu'au coude. Les femmes les portent
 » liés, & les hommes, pendans. Autour du
 » col les femmes portent des colliers de soie
 » tressée, au bout desquels pendent des grains
 » d'ambre ou de corail, ou une dent de san-
 » glier, qui bat sur la poitrine. Leurs cein-
 » tures sont boutonnées du côté gauche, avec
 » des grains de la même espèce. »

Quoique quelques seigneurs de Lassa em-
 ploient le drap d'or & le brocard dans leurs
 habillemens, & qu'ils portent le manteau
 rouge, comme les lamas, il n'en est pas
 moins vrai qu'en général toute la nation est
 fort mal propre, qu'elle ne connaît ni l'usage
 des lits ni des chemises, & que les hommes
 & les femmes couchent exactement à terre,
 qu'ils mangent leur viande crue & qu'ils ne
 se lavent jamais les mains ni le visage; aures-
 tils aiment & accueillent les étrangers, & les
 femmes ne se cachent pas d'eux, comme il
 arrive à la Chine & ailleurs.

Le peuple de ce grand pays ne mange point de chair de vache, qu'il regarde comme, la nourrice du genre humain : la loi ne lui permet de prendre qu'une seule femme, mais elle tolère que les femmes soit épouses de plusieurs maris, qui sont presque toujours ou proches parens ou frères, & l'on appuie cette singulière coutume sur la rareté des femmes dans le royaume, dont le nombre est bien moins grand que celui des hommes. Le premier enfant appartient de droit au mari le plus âgé ; les autres s'emparent de ceux qui suivent, suivant le degré de l'âge.

Le pays de Lassa produit abondamment du riz, du bled, des légumes & du vin ! on y trouve le musc, la rhubarbe, la barbotine & les fourrures. La barbotine ou la poudre à vers, croît dans les campagnes ; mais comme il faut que la plante soit morte avant qu'on en puisse recueillir la graine, le vent presque toujours en disperse la plus grande partie, ce qui la rend rare & chère : à l'égard des fourrures, les martres y sont communes, mais les chasseurs n'ont pas l'adresse de les tuer. La rhubarbe de Lassa est la meilleure de l'univers.



C

IL y a
est l'ob
logiens
des vo
plus éc
christi
été prê
fonden
a quelc
tels qu
sur ce
ordre
sans do
celles
incarna
morale
lamas,
& des
que de
cela est
Sur un
propres
« Je
» billon
» bènific
» sias
» mor

CHAPITRE XII.

Religion du Tibet.

IL y a long-tems que la religion du Tibet est l'objet d'une vive querelle entre les théologiens, qui ne peuvent concilier les rapports des voyageurs, ni ceux des missionnaires les plus éclairés. Quelques-uns prétendent que le christianisme, même du tems des apôtres, a été prêché dans ces régions éloignées : ils se fondent sur ce que l'habillement des lamas a quelque conformité avec ceux des apôtres, tels qu'on les représentent dans nos tableaux ; sur ce qu'on remarque parmi eux un certain ordre hiérarchique ; sur une ressemblance, sans doute éloignée, entre leurs cérémonies & celles de l'église romaine ; sur l'idée d'une incarnation, & enfin sur les maximes de leur morale : on répond à cela, que les livres des lamas, suivant le témoignage des plus doctes & des plus sincères d'entr'eux, ne parlent que de la transmigration des ames & que si cela est vrai, toutes les conjectures tombent. Sur un point si important, rapportons les propres paroles de trois missionnaires.

« Je remarque avec étonnement, dit Gerbillon, que les lamas ont l'usage de l'eau bénite, qu'ils chantent dans le service ecclésiastique, & qu'ils font la prière pour les morts. Je vois que leurs habits ressemblent

» à ceux sous lesquels on représente les apô-
 » tres : qu'ils portent la mitre comme nos
 » évêques , & qu'enfin le grand lama tient à
 » peu près parmi eux le même rang que le
 » souverain pontife dans l'église romaine. »

Grueber va infiniment plus loin : « sans
 » avoir jamais eu liaison avec aucun Européen,
 » dit-il , leur religion s'accorde sur tous les
 » points essentiels avec la religion romaine.
 » Ils célèbrent un sacrifice avec du pain & du
 » vin : ils donnent l'extrême-onction : ils bé-
 » nissent les mariages : ils font des prières
 » pour les malades : ils font des processions :
 » ils honorent les reliques de leurs saints ,
 » ou plutôt de leurs idoles : ils ont des mo-
 » nasteres & des couvens de filles : ils chantent
 » dans leurs temples comme les moines chré-
 » tiens : ils observent divers jeûnes dans le
 » cours de l'année : ils se mortifient le corps ,
 » sur-tout par l'usage de la discipline : ils
 » consacrent leurs évêques : ils envoient des
 » missionnaires , qui vivent dans une extrême
 » pauvreté & qui voyagent nus pieds jus-
 » qu'à la Chine. » Je ne rapporte rien , dit
 Grueber , que sur le témoignage de mes pro-
 pres yeux.

Écoutez le père Horace de la Penna ,
 qui rend aussi témoignage de son côté que
 la religion du Tibet est comme une image de
 celle de Rome. « On y croit , dit ce père
 » capucin , un seul Dieu , une Trinité , mais
 » remplie d'erreurs , un paradis , un enfer ;
 » un purgatoire , mais avec un mélange de
 » fables

» fable
 » & d
 » un g
 » com
 » qui
 » & d
 » des c
 » & q
 » com
 » ven
 » des
 » chie
 » car
 » le g
 » ques
 » tres
 » que
 » ter ,
 » de l'
 » & d'
 Que
 à croire
 nation
 ressemb
 prétenc
 qu'une
 opinion
 ves aut
 La poli
 la fable
 chrétie
 que dan
 quelqu
 Tor

RELIGION DU TIBET. 449

» fables : on y fait des aumônes , des prières
 » & des sacrifices pour les morts. On y voit
 » un grand nombre de couvens , & l'on n'y
 » compte pas moins de trente mille moines ,
 » qui font les vœux de pauvreté , de chasteté
 » & d'obéissance , & plusieurs autres : ils ont
 » des confesseurs que les supérieurs choisissent
 » & qui reçoivent leur pouvoir du lama ,
 » comme d'un évêque , sans quoi ils ne peu-
 » vent entendre les confessions , ni imposer
 » des pénitences. La forme de leur hié-
 » rarchie , n'est pas différente de celle de Rome ;
 » car ils ont des lamas inférieurs choisis par
 » le grand lama , qui ont l'autorité des évê-
 » ques dans leurs diocèses respectifs , & d'au-
 » tres lamas subalternes qui ne représentent
 » que les prêtres & les moines. On peut ajou-
 » ter , dit le même auteur , qu'ils ont l'usage
 » de l'eau bénite , de la croix , des chapelets
 » & d'autres pratiques chrétiennes. »

Que conclure de ces trois récits ? Il est à croire que le zèle , la simplicité & l'imagination ont pris plaisir à grossir ces étonnantes ressemblances , & que l'opinion de ceux qui prétendent que la religion du Tibet n'est qu'une corruption du christianisme , est une opinion hasardée & qui demanderait des preuves authentiques pour devenir une certitude. La politique des Nestoriens a bien accredité la fable du fameux prêtre-Jean & ses sujets chrétiens , qui n'ont jamais eu d'existence que dans leurs écrits : a bien plus forte raison , quelque conformité de cérémonies entre les

450 RELIGION DU TIBET.
missionnaires grecs ou romains & les lamas,
a pu faire imaginer que leur religion était la
même.

La fameuse idole, que les Chinois nomment *Fo*, & qui est le principal objet de leur idolâtrie, est appelée *La* par les lamas du Tibet. *La*, que les Indiens croient frère du premier roi de Tangut, & qui naquit mille vingt-six ans avant Jésus-Christ, se fit passer pour un dieu, qui s'était revêtu d'un corps mortel : il annonça en mourant qu'il reparaitrait bientôt, & ses disciples eurent grande attention de faire croire au peuple qu'il avait exactement tenu parole. Depuis ce tems la tradition du Tibet confirme que *La*, de siècle en siècle, ne cesse pas de vivre corporellement dans la personne du Dalay-lama. Une imposture si bien accréditée n'a pas besoin de beaucoup de précaution. On ne croirait pas combien les lamas prétendent que *La* s'est incarné de fois, aussi le font-ils père de la doctrine de la transmigration des ames.

Après *La*, qui est le grand dieu du Tibet, & dont le Dalay-lama est la représentation vivante, les peuples de ces contrées ont la plus grande vénération pour l'idole *Manipa*, idole sanguinaire & qu'ils disent ne respirer que le sang. *Manipa* est représentée avec neuf têtes, qui sans doute indiquent ses neuf transmigrations : c'est devant cette monstrueuse statue qu'ils font leurs prières, & qu'ils exécutent certaines danses ridicules, en criant :
ô Manipa mihum, ô Manipa mihum ; ce

qui si
offren
de la
affreu
qu'ils
l'anne
toute
un sa
de sa
de pe
fente
reuse
léve
pieds
Le
sur la
nel,
les pe
versel
les pl
dévot
ne lif
en lui
Ce n'
Tibet
qui,
chang
pontif
sa fin
le roy
qu'en
cesseu
il déc

RELIGION DU TIBET. 457

qui signifie, ô *Manipa*, sauvez-nous : ils lui offrent des fruits, du riz & autres productions de la terre. Sous prétexte d'honorer cette affreuse divinité, un jeune homme vigoureux, qu'ils nomment *Burh*, a, certains jours de l'année, la liberté d'assassiner sans distinction toutes les personnes qu'il rencontre, comme un sacrifice agréable à *Manipa* : il sort en effet de sa maison, avec un habit fort gai & orné de petits étendards, il tue ceux qui se présentent à lui, sans qu'aucune de ces malheureuses victimes ose se défendre, & l'on relève ces cadavres, que l'on va déposer aux pieds de sa statue.

Le *Dalay-lama*, comme vicaire de *La* sur la terre, porte le titre de Père éternel, ou Père céleste : on lui accorde toutes les perfections de la divinité, la science universelle & sur-tout la connaissance des secrets les plus cachés du cœur. S'il interroge les dévots qui viennent l'adorer, ce n'est pas qu'il ne lise couramment dans leur ame. *La* vit en lui, *La* l'éclaire & il ne peut se tromper. Ce n'est pas le *Dalay-lama* que l'habitant du Tibet adore, c'est *La* qui est immortel, & qui, lorsqu'il paraît mourir, ne fait que changer d'habitation. Lorsque ce souverain pontife est accablé de vieillesse & qu'il sent sa fin approcher, les lamas cherchent dans le royaume un enfant qui lui ressemble & qu'en secret ils désignent pour être son successeur ; lui-même assemble son conseil, & il déclare qu'il doit passer dans le corps de

tel enfant, nouvellement né. On élève ce jeune lama-dalay avec beaucoup de précaution, & si-tôt qu'il a atteint sa septième année, on lui présente quelques meubles du mort avec les siens, & s'il les distingue, c'est une marque que la transmigration ne souffre plus aucun doute. On est bien persuadé que jamais l'épreuve ne manque.

Le grand lama se tient toujours constamment enfermé au fond de son palais: lorsqu'il se montre en public, il est assis sur un trône ou espèce de lit couvert d'un tapis, & entouré d'un grand nombre de lampes qui jettent une lumière sombre: ceux qui ont la permission de l'approcher, doivent se prosterner devant lui jusqu'à terre & lui baiser les pieds. Ils n'ont pas le bonheur d'examiner ses traits, puisqu'il est de règle qu'il ait toujours le visage couvert d'un voile. Si on lui fait quelque demande, il rend ses réponses à ses lamas, qui expliquent aux intéressés l'oracle du *La* vivant. Une multitude de pèlerins viennent de tous les endroits de la Tartarie, & même des Indes, pour adorer cet imposteur, qui n'a pas plus d'égards pour le chef d'une nation puissante, que pour le dernier du peuple. On ne peut dire jusqu'à quel point est porté l'aveuglement de ses adorateurs; ils regardent comme une relique sacrée, & qui guérit de toutes sortes de maladies, les excréments du Dalay-lama. Son urine, distribuée à ces idolâtres, est un des plus considérables revenus des lamas, & le peuple en mêle quelques gouttes avec sa nou-

riture.
phées
servati
les prin
envoier
sens, p
leur ré

Dans
puissanc
successi
porél &
conquér
un rich
par des
envoie
des kut
que tou
cour.

autant
jamais
vent en
sastique
le kutu
torité
suivront
colosse
son aut
propres

est
une esp
maintie
les sub
devoir

RELIGION DU TIBET. 453.

riture. On élève sur les montagnes des trophées en son honneur, pour obtenir la conservation des hommes & des animaux. Tous les princes, en montant sur le trône, lui envoient des ambassadeurs & de riches présens, pour qu'il bénisse le commencement de leur règne.

Dans l'origine le Dalay-lama n'était qu'une puissance purement spirituelle; mais, par succession de tems, il est devenu prince temporel & même souverain puissant, depuis la conquête des Eluths, dont le khan lui a donné un riche patrimoine, qu'il fait administrer par des gouverneurs. Quant au spirituel, il envoie dans les pays qui professent sa religion des kuruktus ou vicaires, qu'il choisit presque toujours parmi les principaux lamas de sa cour. Ces kutuktus sont regardés comme autant de *La* vivans: leur nombre n'excède jamais deux cents, & les offrandes qu'ils reçoivent en font bientôt de puissans princes ecclésiastiques. On a vu précédemment comment le kutuktu des Mongols kalkas a secoué l'autorité du grand lama; d'autres sans doute suivront cet exemple, & peu à peu cet énorme colosse d'idolâtrie s'épuisera par le partage de son autorité, & se trouvera enseveli sous ses propres ruines.

Il est certain qu'on reconnaît au Tibet une espèce de hiérarchie ecclésiastique qui maintient la puissance du chef, & resserre les subalternes dans les règles étroites du devoir & de la sujétion. On y trouve des

454 RELIGION DU TIBET.

officiers qui répondent à nos archevêques, à nos évêques & à nos simples prêtres; d'autres tiennent le rang d'abbés, d'abbeses, de prieurs, de provinciaux, & des autres supérieurs de nos communautés religieuses. Les temples sont desservis par des lamas tirés du collège des disciples, qui fournissent aussi les missionnaires, chargés d'étendre le culte de *La* dans les régions étrangères.

L'habillement ordinaire des lamas est de laine; les plus élevés en dignités portent une espèce de mitre, qui ressemble assez à celle de nos évêques. La couleur rouge est celle que le Dalay-lama a adoptée; mais depuis que l'empereur de la Chine commence à faire reconnaître sa puissance dans quelques parties du Tibet, les lamas qui veulent obtenir ses bonnes grâces, affectent de prendre la couleur jaune, qui est celle du monarque Chinois. Cette distinction de couleur pourrait bien dans la suite causer un bouleversement général. L'histoire nous fournit des exemples de monarchies détruites, de trônes renversés, dont l'ébranlement a commencé par des causes aussi futiles: elles servent d'aliment à la haine, & la haine que soutiennent l'intérêt & l'ambition se sert de tout pour parvenir à son but, surtout lorsque la rage fanatique peut couvrir ses projets du manteau de la religion.

Les religieuses sont habillées de même que les lamas, mais au lieu de chapeaux elles portent des bonnets de peaux brodés. Les uns & les autres ne paraissent jamais sans de

gran
ils to
leurs
sieurs
comm
d'offi
eux
On v
acco
que
moin
devo
pliés
un,
tous
cera
mag
ecclé
lucra
Il
de p
cesse
four
cepe
qu'il
qu'il
méd
univ
rient
port
faut
rend
nent

RELIGION DU TIBET. 455

grands chapelets d'ambre ou de corail, dont ils tournent continuellement les grains dans leurs doigts, en récitant leurs prières. Plusieurs princes se font honneur de se vêtir comme les lamas, & de prendre la qualité d'officiers du souverain pontife, qui chez eux leur assure une espèce d'indépendance. On voit des Tartares, & même des Chinois, accourir à Lassa pour obtenir ce titre. Chaque famille du Tibet s'efforce d'avoir au moins un lama parmi elle; & comme les devoirs de ces prêtres sont pénibles & multipliés, chaque membre se charge d'en remplir un, ce qui rend le fardeau très-leger; mais tous doivent se soumettre au célibat, & renoncer aux honneurs temporels: ils en sont dédommagés par l'espoir de parvenir aux dignités ecclésiastiques, qui sont infiniment plus lucratives.

Il s'élève un nouveau doute sur cet ordre de prêtres idolâtres: nos missionnaires ne cessent de nous les représenter comme des fourbes, des ignorans & d'infâmes débauchés: cependant on sait qu'ils cultivent l'astronomie, qu'ils calculent les éclipses avec exactitude, qu'ils ont des connoissances dans l'art de la médecine: de plus on avoue qu'ils ont des universités où l'on enseigne tout ce qui appartient à la religion du pays. Si l'on s'en rapporte à Bentink, les lamas enseignent qu'il faut honorer Dieu, n'offenser personne, & rendre à chacun ce qui lui est dû. Ils soutiennent la nécessité d'adorer un seul Dieu; ils

456 RELIGION DU TIBET.

regardent le grand lama & ses vicaires, comme ses serviteurs, auxquels il se communique pour l'instruction & l'utilité des hommes. Ils protestent que les images qu'ils exposent à la vénération des peuples, sont les représentations de la divinité & de quelques saintes personnes, dont la vue doit rappeler les coupables à leur devoir.

La politique engage l'empereur de la Chine à ménager les lamas : ils sont bien reçus à sa cour ; ils sont établis à Péking, & sont souvent décorés du titre de mandarins. C'est ainsi qu'il flatte le Dalay-lama, pour s'assurer des Tartares.



C
E
Turk
Kalm
& à l'
sud,
quara
quara
est sit
rante-
soixan
degré
vaste
rivièr
lens p
& une
lons d
l'Amu
ancien
ment
sont a
pas m
daign
brigar
razm
de la
infruc

CHAPITRE XIII.

Royaume de Karazm.

CE royaume a pour bornes au nord, le Turkestan & les états du khan des Eluths ou Kalmuks, à l'est la grande Bukkarie, au sud & à l'ouest la mer Caspienne. Du nord au sud, sa longueur est d'environ quatre cents quarante milles, & sa largeur de trois cents quarante, de l'ouest à l'est; c'est-à-dire, qu'il est situé entre le trente-neuvième & le quarante-sixième degré de latitude, & entre le soixante-onzième & le soixante-dix-huitième degré de longitude. Tout ce pays n'est qu'un vaste désert de sable, coupé par quelques rivières, près desquelles se trouvent d'excellens pâturages. On y recueille un peu de vin, & une quantité considérable d'excellens melons d'eau. Les trois principales rivières sont l'Amu, le Kefel & le Sir: l'Amu, que les anciens appellaient Oxus, produit abondamment toutes sortes de poissons, & ses bords sont agréables & fertiles; le Kefel ne serait pas moins renommé, si des mains laborieuses daignaient en cultiver les environs; mais le brigandage qu'exercent les habitans de Karazm, les attire plutôt du côté des frontières de la Perse, où leurs incursions ne sont jamais infructueuses, que vers celles des Eluths, où

458 ROYAUME DE KARAZM.

ils rencontrent des peuples aussi exercés qu'eux dans ce méprisable métier,

Dans ces derniers tems les Tartares de Karazm furent en guerre avec les Russes, à l'occasion de la rivière du Kesel, dont ils jugèrent à propos de détourner le cours. Pierre le grand, empereur de Russie, supposant qu'il se trouvait considérablement d'or sur la côte de la mer Caspienne, à l'embouchure du Sir ou Daria, envoya quelques commissaires & un détachement de cosaques pour découvrir cette embouchure; les commissaires ne trouvèrent de rivière considérable que le Kesel, & ils s'imaginèrent que c'était celle qu'ils cherchaient: ils rendirent compte du succès de leur voyage, & en 1719 le Czar envoya le commandant Beckowitz avec deux mille six cents hommes pour se mettre en possession de cette embouchure. Les Tartares ayant eu avis de ce dessein, ouvrirent trois canaux & firent couler les eaux du Kesel dans le lac Arall, de sorte qu'à son arrivée le général Russe trouva l'embouchure à sec: il ne laissa pas de faire débarquer ses troupes, & de les employer à construire des forts. A peine étaient-ils en état de défense que les Tartares s'avancèrent pour les détruire; mais ils furent reçus avec tant de valeur, qu'après quelques heures de combat, ils se retirèrent laissant beaucoup de morts sur le champ de bataille. Desespéré de cet échec, leur khan employa la ruse pour se défaire d'ennemis qu'il ne pouvait vaincre à force ouverte. Il fit dire à

Beckow
le lenc
s'ils éta
occasio
ment,
De sem
à la co
fut la c
de fois
manœ
rendit
Tartar
eaux le
cher l'e
Beckow
troupe
qu'il se
dait:
livrés,
condui
d'eau:
pour s'
nés pa
grand
ou pou
assassin
me de
qui éta
n'eut d
reman
se term
Le S
qui tra

ROYAUME DE KARAZM. 459

Beckowitz que les siens se disposaient à tenter le lendemain une nouvelle attaque, & que s'ils étaient encore repouffés, il saisirait cette occasion pour leur proposer un accommodement, que lui même desirait avec ardeur. De semblables paroles avaient déjà été portées à la cour de Pétersbourg, & Beckowitz en fut la dupe & la victime : il battit une seconde fois les Tartares, & secondant les sourdes manœuvres de leur khan, il exigea que l'on rendit à la rivière son cours ordinaire : les Tartares répondirent que l'impétuosité des eaux les mettait dans l'impossibilité de boucher l'ouverture des canaux, & l'imprudent Beckowitz eut la simplicité de charger ses troupes de ce travail, au moyen des ôtages qu'il se fit livrer : c'était où le khan l'attendait : les ôtages sont échangés, les guides livrés, & les Russes partent ; mais on les conduit à travers des déserts où ils manquent d'eau : il faut les séparer en plusieurs corps pour s'en procurer ; ils se trouvent environnés par les Tartares, qui massacrent le plus grand nombre & font les autres prisonniers, ou pour mieux dire esclaves : Beckowitz fut assassiné sur un drap rouge, suivant la coutume de ces barbares. Le petit nombre de ceux qui étaient restés pour la garde des forts, n'eut d'autres parti à prendre que celui de se rembarquer pour retourner à Astracan : ainsi se termina cette entreprise mal concertée.

Le Sir est la troisième rivière considérable qui traverse une partie du royaume de Karazm ;

460 ROYAUME DE KARAZM.

elle prend sa source dans la grande Bukkarie, & vient se jeter dans le lac d'Arall. Les Arabes la nomment Si-hun, les Grecs Jaxartes, & les Russes Daria. Urgens est la capitale de tout ce pays, autrefois considérable : elle a perdu son ancienne splendeur depuis qu'elle est entre les mains des Tartares, & sur-tout depuis que le bras de la rivière d'Amu, qui baignait ses murailles, a pris un autre cours : ses édifices tombent en ruine, ses murs sont écroulés, son château est presque entièrement abandonné, son commerce est totalement anéanti : une seule rue conserve encore quelque apparence ; c'est celle où se vendent les marchandises. Cependant Urgens doit avoir été une ville fameuse, puisque lorsque Jenghiz-khan s'en empara, les Mongols y firent plus de cent mille hommes au fil de l'épée : triste fait historique à rappeler, pour assurer la gloire d'un conquérant.

Toute cette grande région est habitée par trois nations différentes, les Sarts, les Turcomans, & les Tartares Usbeks. Les Sarts sont les anciens habitans du pays : les Turcomans, originaires du Turkestan, vinrent vers le onzième siècle s'établir dans le royaume de Karazm. Une partie de ces émigrans fut chercher des terres dans les parties occidentales de l'Arménie, l'autre partie se fixa sur les bords de la mer Caspienne. Les Turcomans de cette seconde division sont grands & robustes, ils ont le visage plat & carré, & le teint un peu brun. Pendant l'été ils se

couvre
étouff
ment e
camper
les lieu
en hive
village
professe
quoiqu
férente
ne supp
tars,
comans
traités
nombre
famille

Les
que les
absolut
& ne s
brigand
nombre
mouton
n'est pa
queue
livres.
ils se fe
ges : l'
le col,
lui faire
qui le f
ple ne
vorace

ROYAUME DE KARAZM. 461

couvrent de longues robes de *calico* ou autres étoffes légères : durant l'hiver leur habillement est fait de peaux de mouton. En été ils campent avec leurs nombreux troupeaux dans les lieux qui leur présentent de bons pâturages : en hiver ils se renferment dans les villes & les villages qu'ils ont sur les bords de l'Amu. Ils professent extérieurement le mahométisme, quoiqu'au fond toute religion leur soit indifférente. Leur caractère est turbulent, & ils ne supportent qu'avec peine le joug des Tartares, auxquels ils payent tribut. Les Turcomans qui sont soumis aux Persans, sont traités avec douceur : on prétend que leur nombre peut monter ensemble à cent mille familles.

Les Tartares Usbecs sont plus intraitables que les Sarts & les Turcomans : ils dédaignent absolument l'agriculture & la vie tranquille, & ne se plaisent que dans les courses & le brigandage : ils conduisent avec eux un grand nombre de chameaux, de chevaux & de moutons. Les moutons sont très-gros, & il n'est pas extraordinaire d'en trouver dont la queue seule pèse soixante ou quatre-vingt livres. Ils élèvent des oiseaux de proie, dont ils se servent pour chasser les chevaux sauvages : l'oiseau saisit l'animal par la tête ou par le col, & tandis qu'il le fatigue sans pouvoir lui faire quitter prise, il est aisé au chasseur, qui le suit constamment, de le tuer. Ce peuple ne connaît pas l'usage du pain ; il a une vorace avidité pour la viande, qu'il coupe

46: ROYAUME DE KARAZM.
par petits morceaux & qu'il mange à pleines
mains. Le lait de jument est sa boisson ordi-
naire, & il en tire une liqueur qui enivre
comme le vin. Ces Tartares passent leur vie
dans de fréquentes courses, pour enlever du
butin & des esclaves, & le reste du tems ils
coulent leurs jours dans l'indolence la plus
stupide. Ils sont gouvernés par différens prin-
ces de la même race, dont le plus fort ou le
plus adroit prend le titre de khan, & demeure
ordinairement dans la ville d'Urgens. Ces
petits souverains sont souvent en guerre les
uns contre les autres, & celui qui est vaincu
se retire dans le désert avec ses partisans, où
il vit de ses vols, en attendant qu'il ait réta-
bli ses forces pour pouvoir se mesurer de
nouveau avec ses frères. Le royaume de Ka-
razm a été jadis sous la domination de la
Perse, à qui les Arabes l'enlevèrent : le fa-
meux Jenghiz-khan s'en empara ; Tamerlan
l'arracha aux successeurs de ce prince ; les
Perses en reprirent possession, mais pour peu
d'années, & enfin les Usbecs s'y établirent &
en sont actuellement les maîtres.



L
karie
sans e
l'Asie
ment
riches
ges, &
toutes
L'herb
la hau
sent e
espèce
rarie,
de tou
profite
qu'un
plus
vagab
sans ce
ce gen
bons l
Nou
Bukka
ces ; s
Samar
par un
d'hui

CHAPITRE XIV.

La grande Bukkarie.

LA nature n'a rien refusé à la grande Bukkarie pour en faire un séjour délicieux, & c'est sans contredit le plus riche terroir de toute l'Asie septentrionale : ses montagnes renferment des mines qu'on sait être extrêmement riches : ses vallées sont partagées en gras pâturages, & en terres qui rapportent abondamment toutes sortes de fruits, & d'excellens légumes. L'herbe est quelquefois dans la campagne de la hauteur d'un homme : les rivières fournissent en grande quantité des poissons de toute espèce ; & le bois, si rare dans toute la Tarrarie, est un présent du Ciel, dont, ainsi que de tout le reste, les habitans ne savent pas profiter. La nature ne demande aux Tartares qu'un peu de travail, pour les combler des plus précieuses richesses ; mais ces lâches vagabons, accoutumés au pillage, & nageant sans cesse dans le sang de leurs voisins préfèrent ce genre de vie à la respectable qualité de bons laboureurs.

Nous avons déjà remarqué que la grande Bukkarie était divisée en trois grandes provinces ; savoir, la Bukkarie, proprement dite, Samarcand & Balk, toutes trois gouvernées par un khan particulier : cependant aujourd'hui le khan de Bukkarie est souverain du

464 LA GRANDE BUKKARIE.

pays de Samarcand , & sa puissance est considérable.

Dans la Bukkarie , proprement dite , on trouve Bokkara , ville jadis fameuse , commerçante & la demeure ordinaire du khan ; mais actuellement fort déchue de sa grandeur , & presque sans commerce. La Perse & les états du Mogol en tirent encore des fruits secs d'un parfum exquis.

La révolution des tems n'a pas plus épargné Samarcand , capitale de la province de ce nom. La ville voit ses édifices tombés en ruine , & lorsque son khan vient y faire quelque séjour , il campe dans les prairies qui sont sous ses murs. Son académie des sciences qui est la plus fréquentée de toutes celles des pays mahométans , la read encore célèbre dans l'Asie.

La province de Balk , la moins considérable des trois qui composent la grande Bukkarie , n'en est pas moins recommandable par la fertilité de son terroir : mieux cultivée que les deux autres , elle est en état de payer d'assez gros impôts à son souverain. Elle abonde en soie , dont les habitans font d'assez passables étoffes. Balk , sa ville capitale , est grande , belle , bien bâtie & bien peuplée ; son commerce est considérable , & ses habitans sont plus honnêtes , plus doux , & infiniment plus civilisés que tous leurs voisins : ce que l'on peut attribuer aux liaisons qu'ils conservent avec les indiens & les Persans.

CHAPITRE XV.

LES
pays
Mong
de Ja
les Ta
posses
taille
est aff
plein
bien t
& la b
généra
font a
& l'au
haut-c
mettre
Calico
de la
manière
de dra
les Pol
ceintu
faites d
d'une
taillées
porten
To

CHAPITRE XV.

Mœurs & usages des Bukkariens.

LES Bukkariens sont les anciens habitans du pays auxquels se sont joints les Jagathays ou Mongols, qui s'y établirent sous la conduite de Jagathay, second fils de Jenghiz-khan, & les Tartares Usbecs, qui sont maintenant en possession du gouvernement. Ils sont d'une taille médiocre, mais bien prise : leur teint est assez blanc, leurs yeux grands, noirs & plein de feu ; ils ont le nez aquilin, les joues bien taillées, les cheveux noirs & très-beaux & la barbe fort épaisse. Les femmes sont en général grandes, bienfaites, & leurs traits sont admirablement bien proportionnés. L'un & l'autre sexe portent des chemises & des haut-de-chausses de *Calico*, mais les hommes mettent par-dessus une veste de soie ou de *Calico* piqué, qui leur descend jusqu'au gras de la jambe. Les uns portent un turban à la manière des Turcs, les autres un bonnet rond de drap fourré avec une large bordure, comme les Polonais : leur casetan est soutenu par une ceinture de crêpe de soie : ils ont des bottines faites de cuir de cheval, qu'ils savent préparer d'une façon qui leur est propre, & qui sont taillées à la mode des Persans. Les femmes portent leurs cheveux en tresses, qu'elles

Tome II.

G g

entre-mêlent de perles & autres joyaux ; elles se couvrent la tête d'un petit bonnet plat : leurs robes de cérémonies sont longues , très-amples & flottent majestueusement autour d'elles : leurs pantoufles ressemblent à celles des femmes du nord de l'Inde.

Les Bukkariens font profession de la religion musulmane , suivant le rite des Turcs , dont ils s'écartent cependant à l'égard de quelques cérémonies. Il n'y en a aucun parmi eux qui ne soit attaché au commerce ou qui n'exerce quelque métier. Ceux qui s'adonnent au commerce vont porter leurs marchandises à la Chine , aux Indes , en Perse & dans la Sibérie. Contens des profits qu'ils retirent de leurs courses continuelles , ils ne se mêlent jamais de guerre , & payent sans murmurer un tribut annuel aux Mongols & aux Usbecs , pour les villes & les villages qu'ils occupent dans leur patrie. Les Tartares les méprisent & ils se croient heureux. Quelques auteurs ont avancé que ce peuple , qui ignore lui-même son origine , pourrait bien descendre des douze tribus d'Israël , qui furent transportés dans le royaume des Mèdes , par Salmanassar roi d'Assyrie.

Les Usbecs , quoiqu'aussi adonnés au brigandage , ainsi que les autres Tartares , sont cependant les plus civilisés de tous les Tartares mahométans. Ils ont adopté l'habit Persan , à l'exception des bottes , & l'on distingue leurs chefs par une plume d'aile de héron , dont ils ornent leurs turbans. Leur nourriture

ordinaire
& en ch
cieuse :
La lang
de Pers
fabre , l
quelque
des cott
font rob
femmes
donnent
teur de l
assure qu
que plus
parfaites

Les c
bien fait
presqu'i
peu de m

DES BUKKARIENS.

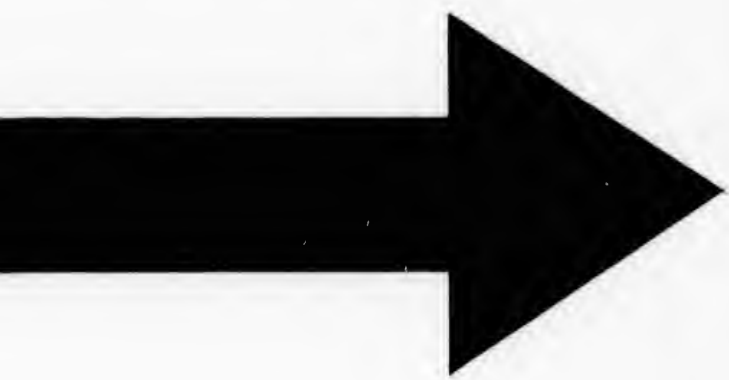
467

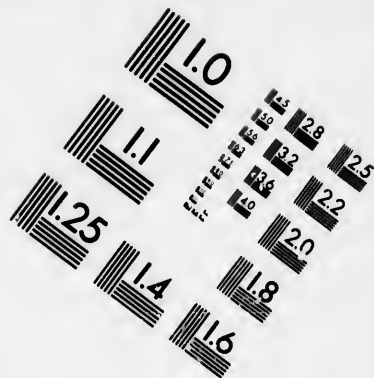
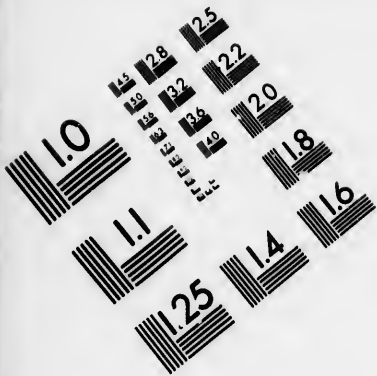
ordinaire consiste en du pilau ou riz bouilli, & en chair de cheval, qu'ils trouvent délicieuse : leur boisson est le lait de jument. La langue des Usbecs est un mélange de Turc, de Persan & de Mongol ; leurs armes sont le sabre, le dard, la lance, les arcs & depuis quelque tems le mousquet : la cavalerie porte des cottes-de-maille & un petit bouclier. Ils sont robustes & naturellement courageux : les femmes suivent leurs maris à la guerre & y donnent souvent des preuves de valeur. L'auteur de l'histoire des Turcs, des Mongols, &c. assure qu'elles ne manquent pas d'agrémens, & que plusieurs passeraient pour des beautés parfaites dans tous les pays du monde.

Les chevaux de la Bukkarie ne sont pas bien faits, mais ils sont très-légers à la course, presque infatigables & si aisés à nourrir, qu'un peu de mousse leur suffit dans les occasions.

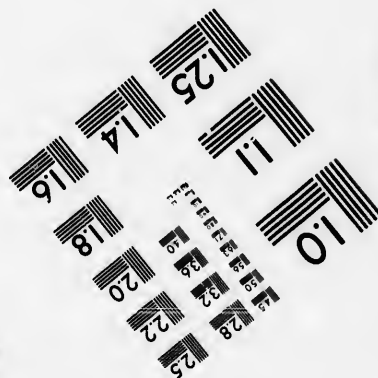
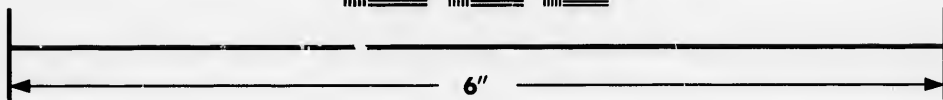
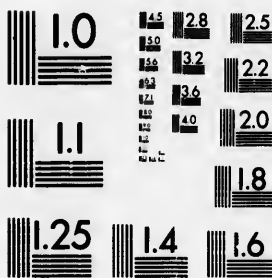








**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.3 1.8
1.5 2.0
2.0 2.5
2.5 3.0
3.0 3.6
3.6 4.5
4.5 5.6
5.6 7.1
7.1 9.0
9.0 11.2
11.2 14.0
14.0 17.5
17.5 21.6
21.6 27.0
27.0 33.6
33.6 41.8
41.8 51.8
51.8 64.5
64.5 80.0
80.0 99.0
99.0 122.5
122.5 151.2
151.2 185.0
185.0 225.0
225.0 277.5
277.5 343.8
343.8 425.0
425.0 525.0
525.0 645.0
645.0 796.8
796.8 984.0
984.0 1212.5
1212.5 1492.5
1492.5 1822.5
1822.5 2212.5
2212.5 2712.5
2712.5 3312.5
3312.5 4012.5
4012.5 4812.5
4812.5 5712.5
5712.5 6712.5
6712.5 7812.5
7812.5 9012.5
9012.5 10312.5
10312.5 11712.5
11712.5 13212.5
13212.5 14812.5
14812.5 16512.5
16512.5 18312.5
18312.5 20212.5
20212.5 22212.5
22212.5 24312.5
24312.5 26512.5
26512.5 28812.5
28812.5 31212.5
31212.5 33712.5
33712.5 36312.5
36312.5 39012.5
39012.5 41812.5
41812.5 44712.5
44712.5 47712.5
47712.5 50812.5
50812.5 54012.5
54012.5 57312.5
57312.5 60712.5
60712.5 64212.5
64212.5 67812.5
67812.5 71512.5
71512.5 75312.5
75312.5 79212.5
79212.5 83212.5
83212.5 87312.5
87312.5 91512.5
91512.5 95812.5
95812.5 100212.5
100212.5 104712.5
104712.5 109312.5
109312.5 114012.5
114012.5 118812.5
118812.5 123712.5
123712.5 128712.5
128712.5 133812.5
133812.5 139012.5
139012.5 144312.5
144312.5 149712.5
149712.5 155212.5
155212.5 160812.5
160812.5 166512.5
166512.5 172312.5
172312.5 178212.5
178212.5 184212.5
184212.5 190312.5
190312.5 196512.5
196512.5 202812.5
202812.5 209212.5
209212.5 215712.5
215712.5 222312.5
222312.5 229012.5
229012.5 235812.5
235812.5 242712.5
242712.5 249712.5
249712.5 256812.5
256812.5 264012.5
264012.5 271312.5
271312.5 278712.5
278712.5 286212.5
286212.5 293812.5
293812.5 301512.5
301512.5 309312.5
309312.5 317212.5
317212.5 325212.5
325212.5 333312.5
333312.5 341512.5
341512.5 349812.5
349812.5 358212.5
358212.5 366712.5
366712.5 375312.5
375312.5 384012.5
384012.5 392812.5
392812.5 401712.5
401712.5 410712.5
410712.5 419812.5
419812.5 429012.5
429012.5 438312.5
438312.5 447712.5
447712.5 457212.5
457212.5 466812.5
466812.5 476512.5
476512.5 486312.5
486312.5 496212.5
496212.5 506212.5
506212.5 516312.5
516312.5 526512.5
526512.5 536812.5
536812.5 547212.5
547212.5 557712.5
557712.5 568312.5
568312.5 579012.5
579012.5 589812.5
589812.5 600712.5
600712.5 611712.5
611712.5 622812.5
622812.5 634012.5
634012.5 645312.5
645312.5 656712.5
656712.5 668212.5
668212.5 680012.5
680012.5 691912.5
691912.5 703912.5
703912.5 716012.5
716012.5 728312.5
728312.5 740712.5
740712.5 753212.5
753212.5 765812.5
765812.5 778512.5
778512.5 791312.5
791312.5 804212.5
804212.5 817212.5
817212.5 830312.5
830312.5 843512.5
843512.5 856812.5
856812.5 870212.5
870212.5 883712.5
883712.5 897312.5
897312.5 911012.5
911012.5 924812.5
924812.5 938712.5
938712.5 952712.5
952712.5 966812.5
966812.5 981012.5
981012.5 995312.5
995312.5 1009712.5
1009712.5 1024212.5
1024212.5 1038812.5
1038812.5 1053512.5
1053512.5 1068312.5
1068312.5 1083212.5
1083212.5 1098212.5
1098212.5 1113312.5
1113312.5 1128512.5
1128512.5 1143812.5
1143812.5 1159212.5
1159212.5 1174712.5
1174712.5 1190312.5
1190312.5 1206012.5
1206012.5 1221812.5
1221812.5 1237712.5
1237712.5 1253712.5
1253712.5 1269812.5
1269812.5 1286012.5
1286012.5 1302312.5
1302312.5 1318712.5
1318712.5 1335212.5
1335212.5 1351812.5
1351812.5 1368512.5
1368512.5 1385312.5
1385312.5 1402212.5
1402212.5 1419212.5
1419212.5 1436312.5
1436312.5 1453512.5
1453512.5 1470812.5
1470812.5 1488212.5
1488212.5 1505712.5
1505712.5 1523312.5
1523312.5 1541012.5
1541012.5 1558812.5
1558812.5 1576712.5
1576712.5 1594712.5
1594712.5 1612812.5
1612812.5 1631012.5
1631012.5 1649312.5
1649312.5 1667712.5
1667712.5 1686212.5
1686212.5 1704812.5
1704812.5 1723512.5
1723512.5 1742312.5
1742312.5 1761212.5
1761212.5 1780212.5
1780212.5 1799312.5
1799312.5 1818512.5
1818512.5 1837812.5
1837812.5 1857212.5
1857212.5 1876712.5
1876712.5 1896312.5
1896312.5 1916012.5
1916012.5 1935812.5
1935812.5 1955712.5
1955712.5 1975712.5
1975712.5 1995812.5
1995812.5 2016012.5
2016012.5 2036312.5
2036312.5 2056712.5
2056712.5 2077212.5
2077212.5 2097812.5
2097812.5 2118512.5
2118512.5 2139312.5
2139312.5 2160212.5
2160212.5 2181212.5
2181212.5 2202312.5
2202312.5 2223512.5
2223512.5 2244812.5
2244812.5 2266212.5
2266212.5 2287712.5
2287712.5 2309312.5
2309312.5 2331012.5
2331012.5 2352812.5
2352812.5 2374712.5
2374712.5 2396712.5
2396712.5 2418812.5
2418812.5 2441012.5
2441012.5 2463312.5
2463312.5 2485712.5
2485712.5 2508212.5
2508212.5 2530812.5
2530812.5 2553512.5
2553512.5 2576312.5
2576312.5 2599212.5
2599212.5 2622212.5
2622212.5 2645312.5
2645312.5 2668512.5
2668512.5 2691812.5
2691812.5 2715212.5
2715212.5 2738712.5
2738712.5 2762312.5
2762312.5 2786012.5
2786012.5 2809812.5
2809812.5 2833712.5
2833712.5 2857712.5
2857712.5 2881812.5
2881812.5 2906012.5
2906012.5 2930312.5
2930312.5 2954712.5
2954712.5 2979212.5
2979212.5 3003812.5
3003812.5 3028512.5
3028512.5 3053312.5
3053312.5 3078212.5
3078212.5 3103212.5
3103212.5 3128312.5
3128312.5 3153512.5
3153512.5 3178812.5
3178812.5 3204312.5
3204312.5 3229912.5
3229912.5 3255612.5
3255612.5 3281412.5
3281412.5 3307312.5
3307312.5 3333312.5
3333312.5 3359412.5
3359412.5 3385612.5
3385612.5 3411912.5
3411912.5 3438312.5
3438312.5 3464812.5
3464812.5 3491412.5
3491412.5 3518112.5
3518112.5 3544912.5
3544912.5 3571812.5
3571812.5 3598812.5
3598812.5 3625912.5
3625912.5 3653112.5
3653112.5 3680412.5
3680412.5 3707812.5
3707812.5 3735312.5
3735312.5 3762912.5
3762912.5 3790612.5
3790612.5 3818412.5
3818412.5 3846312.5
3846312.5 3874312.5
3874312.5 3902412.5
3902412.5 3930612.5
3930612.5 3958912.5
3958912.5 3987312.5
3987312.5 4015812.5
4015812.5 4044412.5
4044412.5 4073112.5
4073112.5 4101912.5
4101912.5 4130812.5
4130812.5 4159812.5
4159812.5 4188912.5
4188912.5 4218112.5
4218112.5 4247412.5
4247412.5 4276812.5
4276812.5 4306312.5
4306312.5 4335912.5
4335912.5 4365612.5
4365612.5 4395412.5
4395412.5 4425312.5
4425312.5 4455312.5
4455312.5 4485412.5
4485412.5 4515612.5
4515612.5 4545912.5
4545912.5 4576312.5
4576312.5 4606812.5
4606812.5 4637412.5
4637412.5 4668112.5
4668112.5 4698912.5
4698912.5 4729812.5
4729812.5 4760812.5
4760812.5 4791912.5
4791912.5 4823112.5
4823112.5 4854412.5
4854412.5 4885812.5
4885812.5 4917312.5
4917312.5 4948912.5
4948912.5 4980612.5
4980612.5 5012412.5
5012412.5 5044312.5
5044312.5 5076312.5
5076312.5 5108412.5
5108412.5 5140612.5
5140612.5 5172912.5
5172912.5 5205312.5
5205312.5 5237812.5
5237812.5 5270412.5
5270412.5 5303112.5
5303112.5 5335912.5
5335912.5 5368812.5
5368812.5 5401812.5
5401812.5 5434912.5
5434912.5 5468112.5
5468112.5 5501412.5
5501412.5 5534812.5
5534812.5 5568312.5
5568312.5 5601912.5
5601912.5 5635612.5
5635612.5 5669412.5
5669412.5 5703312.5
5703312.5 5737312.5
5737312.5 5771412.5
5771412.5 5805612.5
5805612.5 5840012.5
5840012.5 5874512.5
5874512.5 5909112.5
5909112.5 5943812.5
5943812.5 5978612.5
5978612.5 6013512.5
6013512.5 6048512.5
6048512.5 6083612.5
6083612.5 6118812.5
6118812.5 6154112.5
6154112.5 6189512.5
6189512.5 6225012.5
6225012.5 6260612.5
6260612.5 6296312.5
6296312.5 6332112.5
6332112.5 6368012.5
6368012.5 6404012.5
6404012.5 6440112.5
6440112.5 6476312.5
6476312.5 6512612.5
6512612.5 6549012.5
6549012.5 6585512.5
6585512.5 6622112.5
6622112.5 6658812.5
6658812.5 6695612.5
6695612.5 6732512.5
6732512.5 6769512.5
6769512.5 6806612.5
6806612.5 6843812.5
6843812.5 6881112.5
6881112.5 6918512.5
6918512.5 6956012.5
6956012.5 6993612.5
6993612.5 7031312.5
7031312.5 7069112.5
7069112.5 7107012.5
7107012.5 7145012.5
7145012.5 7183112.5
7183112.5 7221312.5
7221312.5 7259612.5
7259612.5 7298012.5
7298012.5 7336512.5
7336512.5 7375112.5
7375112.5 7413812.5
7413812.5 7452612.5
7452612.5 7491512.5
7491512.5 7530512.5
7530512.5 7569612.5
7569612.5 7608812.5
7608812.5 7648112.5
7648112.5 7687512.5
7687512.5 7727012.5
7727012.5 7766612.5
7766612.5 7806312.5
7806312.5 7846112.5
7846112.5 7886012.5
7886012.5 7926012.5
7926012.5 7966112.5
7966112.5 8006312.5
8006312.5 8046612.5
8046612.5 8087012.5
8087012.5 8127512.5
8127512.5 8168112.5
8168112.5 8208812.5
8208812.5 8249612.5
8249612.5 8290512.5
8290512.5 8331512.5
8331512.5 8372612.5
8372612.5 8413812.5
8413812.5 8455112.5
8455112.5 8496512.5
8496512.5 8538012.5
8538012.5 8579612.5
8579612.5 8621312.5
8621312.5 8663112.5
8663112.5 8705012.5
8705012.5 8747012.5
8747012.5 8789112.5
8789112.5 8831312.5
8831312.5 8873612.5
8873612.5 8916012.5
8916012.5 8958512.5
8958512.5 9001112.5
9001112.5 9043812.5
9043812.5 9086612.5
9086612.5 9129512.5
9129512.5 9172512.5
9172512.5 9215612.5
9215612.5 9258812.5
9258812.5 9302112.5
9302112.5 9345512.5
9345512.5 9389012.5
9389012.5 9432612.5
9432612.5 9476312.5
9476312.5 9520112.5
9520112.5 9564012.5
9564012.5 9608012.5
9608012.5 9652112.5
9652112.5 9696312.5
9696312.5 9740612.5
9740612.5 9785012.5
9785012.5 9829512.5
9829512.5 9874112.5
9874112.5 9918812.5
9918812.5 9963612.5
9963612.5 10008512.5
10008512.5 10053512.5
10053512.5 10098612.5
10098612.5 10143812.5
10143812.5 10189112.5
10189112.5 10234512.5
10234512.5 10280012.5
10280012.5 10325612.5
10325612.5 10371312.5
10371312.5 10417112.5
10417112.5 10463012.5
10463012.5 10509012.5
10509012.5 10555112.5
10555112.5 10601312.5
10601312.5 10647612.5
10647612.5 10694012.5
10694012.5 10740512.5
10740512.5 10787112.5
10787112.5 10833812.5
10833812.5 10880612.5
10880612.5 10927512.5
10927512.5 10974512.5
10974512.5 11021612.5
11021612.5 11068812.5
11068812.5 11116112.5
11116112.5 11163512.5
11163512.5 11211012.5
11211012.5 11258612.5
11258612.5 11306312.5
11306312.5 11354112.5
11354112.5 11402012.5
11402012.5 11450012.5
11450012.5 11498112.5
11498112.5 11546312.5
11546312.5 11594612.5
11594612.5 11643012.5
11643012.5 11691512.5
11691512.5 11740112.5
11740112.5 11788812.5
11788812.5 11837612.5
11837612.5 11886512.5
11886512.5 11935512.5
11935512.5 11984612.5
11984612.5 12033812.5
12033812.5 12083112.5
12083112.5 12132512.5
12132512.5 12182012.5
12182012.5 12231612.5
12231612.5 12281312.5
12281312.5 12331112.5
12331112.5 12381012.5
12381012.5 12431012.5
12431012.5 12481112.5
12481112.5 12531312.5
12531312.5 12581612.5
12581612.5 12632012.5
12632012.5 12682512.5
12682512.5 12733112.5
12733112.5 12783812.5
12783812.5 12834612.5
12834612.5 12885512.5
12885512.5 12936512.5
12936512.5 12987612.5
12987612.5 13038812.5
13038812.5 13090112.5
13090112.5 13141512.5
13141512.5 13193012.5
13193012.5 13244612.5
13244612.5 13296312.5
13296312.5 13348112.5
13348112.5 13400012.5
13400012.5 13452012.5
13452012.5 13504112.5
13504112.5 13556312.5
13556312.5 13608612.5
13608612.5 13661012.5
13661012.5 13713512.5
13713512.5 13766112.5
13766112.5 13818812.5
13818812.5 13871612.5
13871612.5 13924512.5
13924512.5 13977512.5
13977512.5 14030612.5
14030612.5 14083812.5
14083812.5 14137112.5
14137112.5 14190512.5
14190512.5 14244012.5
14244012.5 14297612.5
14297612.5 14351312.5
14351312.5 14405112.5
14405112.5 14459012.5
14459012.5 14513012.5
14513012.5 14567112.5
14567112.5 14621312.5
14621312.5 14675612.5
14675612.5 14730012.5
14730012.5 14784512.5
14784512.5 14839112.5
14839112.5 14893812.5
14893812.5 14948612.5
14948612.5 15003512.5
15003512.5 15058512.5
15058512.5 15113612.5
15113612.5 15168812.5
15168812.5 15224112.5
15224112.5 15279512.5
15279512.5 15335012.5
15335012.5 15390612.5
15390612.5 15446312.5
15446312.5 15502112.5
15502112.5 15558012.5
15558012.5 15614012.5
15614012.5 15670112.5
15670112.5 15726312.5
15726312.5 15782612.5
15782612.5 15839012.5
15839012.5 15895512.5
15895512.5 15952112.5
15952112.5 16008812.5
16008812.5 16065612.5
16065612.5 16122512.5
16122512.5 16179512.5
16179512.5 16236612.5
16236612.5 16293812.5
16293812.5 16351112.5
16351112.5 16408512.5
16408512.5 16466012.5
16466012.5 16523612.5
16523612.5 16581312.5
16581312.5 16639112.5
16639112.5 16697012.5
16697012.5 16755012.5
16755012.5 16813112.5
16813112.5 16871312.5
16871312.5 16929612.5

CHAPITRE XVI.

Petite Bukkarie, ou royaume de Kashgar.

LA petite Bukkarie est une partie du Mogulistan, l'ancien pays des Gètes : elle n'a pas moins d'étendue que la grande; mais elle lui cède pour le nombre & la beauté des villes, pour la bonté du terroir & pour la quantité des habitans. Elle est environnée de déserts : à l'ouest elle confine à la grande Bukkarie, au nord aux terres des Eluths : à l'est aux Mongols tributaires de la Chine, & au sud ; elle a pour bornes le Tibet. Sa situation est entre le quatre-vingt-douzième & le cent dix-huitième degré de longitude, & entre le trente-cinquième degré trente-huit minutes & le quarante-cinquième degré de latitude. Sa longueur de l'ouest à l'est est d'environ huit cents quarante milles, & sa largeur de cinq cents soixante-dix, du sud au nord. Le pays est passablement peuplé & assez fertile, mais plus froid qu'on ne devrait l'attendre de sa situation. Il est, dit-on, riche en mines d'or & d'argent que ni les Kalmuks ni les Bukkariens ne savent pas exploiter. Ils se contentent de recueillir au printems l'or que les torrens entraînent des montagnes, lorsque les neiges commencent à fondre. Le musc est commun dans cette contrée & l'on n'y manque pas de

pierr
les h
vend
royau
mais
maîtr
médie
que c
capita
assez
plain
cette
résidé
dans c
merce
entre
Bukk
elle le
l'opul
nous
& les
merce

OU ROYAUME DE KASHGAR. 469

pierres précieuses & même de diamans, que les habitans, faute d'art, sont obligés de vendre brutes. Kashgar est la capitale du royaume; elle était autrefois très-fameuse, mais depuis que les Tartares s'en sont rendus maîtres, elle n'a pu conserver qu'une très-médiocre partie de son commerce. Yarkien, que quelques auteurs disent être à présent la capitale de la petite Bukkarie, est une ville assez grande, bien bâtie, & environnée de plaines très-fertiles. C'est dans le château de cette place que le khan des Eluths fait sa résidence, lorsque sa présence paraît nécessaire dans ces contrées. Elle est le centre du commerce entre les Indes & le nord de l'Asie, entre le Tibet & la Sibérie, entre la grande Bukkarie & la Chine, ce qui fait circuler chez elle les richesses de ces divers états & assure l'opulence de ses habitans Bukkariens; car nous avons déjà remarqué que les Mongols & les Eluths ne se mêlaient point de commerce.



CHAPITRE XVII.

Mœurs & usages des Bukkariens du royaume de Kashgar.

Tous les Bukkariens, ou du moins le plus grand nombre, ont le teint basané & les cheveux noirs. Ils sont polis & accueillent gracieusement les étrangers ; ils aiment le commerce, sur-tout celui qui leur offre la certitude d'un gain considérable, & ils n'épargnent aucune fourberie pour se l'assurer. Leur habillement est assez semblable à celui des autres Tartares : c'est une robe pendante sur le milieu de la jambe, avec des manches larges vers les épaules & ferrées autour du coude : les femmes n'en portent pas d'autres. Elles ont des pendants d'oreilles d'un pied de long, & divisent leurs cheveux en tresses, ornés de rubans noirs brodés en or ou en argent, & de grandes touffes de soie qui tombent presque jusqu'à terre ; trois autres touffes leur couvrent le sein, & elles se chargent le col de colliers de perles, de petites pièces de monnoie, & autres bijoux dorés & argentés. Leur grande coquetterie est d'avoir les ongles peints en rouge. Les hommes & les femmes se servent de haut-de-chaussés fort étroites & de bottines de cuir de Russie, sans talons & sans semelles ; ils ont des sandales dont les

talons
par
leur
se n
jusq
L
dem
com
que
form
tapi
chal
tre
nud
de
oud
Leu
le m
fous
vent
vian
par
dépe
form
L
est d
en f
trep
à la
quan
plus
bon
autr

DES BUKKARIENS, &c. 471

talons sont très-hauts. On distingue les filles par une bande de toile qu'elles portent sous leurs bonnets, & qui venant entourer le col, se noue par derrière, dont un des bouts tombe jusqu'à la ceinture.

Les maisons des Bukkariens sont assez solidement bâties, mais on n'y trouve aucunes commodités; on n'y voit ni tables, ni chaises: quelques coffres de la Chine, garnis de fer, forment tous leurs meubles: ils ont quelques tapis à fleurs, des matelats & de misérables chalis, hauts d'une demi-aune & long de quatre, sur lesquels ils couchent exactement nus. Ils font usage de chauderons de fer, de vaisseaux de cuivre & de plats de terre ou de porcelaine, pour le service de la cuisine. Leur propreté est extrême dans ce qui regarde le manger, qu'ils font toujours accommoder sous leurs yeux par des esclaves. Ils ne se servent ni de couteaux, ni de fourchettes; les viandes leurs sont présentées toutes coupées par morceaux, & leurs doigts achèvent de les dépecer: leurs cuilliers sont de bois & ont la forme de nos écumoirs.

La nourriture ordinaire des Bukkariens, est de la viande hâchée, dont ils font des pâtés en forme de croissant. Lorsqu'ils doivent entreprendre quelque voyage, ils en font durcir à la gelée, les enferment dans un sac, & quand la faim les presse, ils en laissent bouillir plusieurs dans l'eau, ce qui leur fait une assez bonne soupe. Leur boisson est du thé au noir, autrement bouillon de fèves, qu'ils prépa-

rent avec du lait , du sel & du beurre.

Un Bukkarien qui a plusieurs belles filles, est assuré de devenir bientôt riche : on les lui mar-
 chande & il les accorde à ceux qui lui en of-
 frent le plus. Avant le mariage les futurs époux
 n'ont , depuis l'accord fait jusqu'à la célébra-
 tion , ni la liberté de se parler , ni même celle
 de se voir. La cérémonie des noces dure trois
 jours : la veille du mariage toutes les jeunes
 filles du quartier s'assemblent chez la préten-
 due & passent la nuit à chanter & à danser : le
 lendemain matin cette même compagnie s'oc-
 cupe à parer la mariée , & lorsque ces préli-
 minaires sont achevés , on avertit l'époux : il
 arrive accompagné de ses parens & de ses amis,
 de plusieurs musiciens & de l'*Abis* ou prêtre,
 qui chante en battant sur deux petits tambours.
 Ordinairement il se fait une course de che-
 vaux & le marié distribue des prix aux vain-
 queurs , en proportion de ses richesses. Ce
 sont des peaux de martres , des pièces de
 damas , de *Calico* , &c. Pendant la cérémonie
 du mariage les époux ne se voient pas encore ;
 ils répondent séparément aux questions que
 le prêtre leur fait : le mari retourne ensuite
 chez lui , où il traite sa compagnie , & après
 le dîner il retourne chez sa femme , avec
 laquelle on lui permet d'avoir une courte
 conversation : il la quitte encore , & ne doit
 revenir qu'à la nuit : alors il la trouve au lit,
 se couche auprès d'elle tout habillé & en pré-
 sence de quelques matrones. Cette singulière
 farce se renouvelle pendant trois jours , & ce

n'est
 dans
 emm

Un
 pend
 accou
 dire
 père
 naissa
 sent.
 & c'e

La
 parmi
 voit p
 si une
 ce qu
 si la fe
 rien re

Les
 ignora
 tr'eux
 auprès
 ran , i
 teau au
 per pa
 Si le n
 coran
 ensuite
 placé d
 d'une

DES BUKKARIENS, &c. 473

n'est que lorsqu'elle est terminée, qu'il entre dans tous les droits du mariage, & qu'il peut emmener son épouse chez lui.

Une femme est regardée comme impure pendant les quarante jours qui suivent son accouchement, & il lui est défendu même de dire ses prières. L'enfant est nommé par son père ou par un parent, trois jours après sa naissance, & l'usage veut qu'on fasse un présent. A sept, huit ou neuf ans il est circoncis, & c'est encore l'occasion d'une fête.

La polygamie passe pour un péché grave parmi les Bukkariens; malgré cela on en voit plusieurs qui ont jusqu'à dix femmes: si une est renvoyée, elle a droit d'emporter ce que son mari lui a donné pendant la société: si la femme demande le divorce, elle ne peut rien répéter.

Les habitans de la petite Bukkarie sont fort ignorans en médecine: lorsque quelqu'un d'entre eux tombe malade, un prêtre vient lire auprès de son lit quelques passages de l'alcoran, il souffle sur lui & fait voltiger un couteau autour de ses joues sous prétexte de couper par cette extravagance la racine du mal. Si le malade meurt, le prêtre lui place l'alcoran sur la poitrine & récite des prières, ensuite le corps est renfermé dans un tombeau, placé dans un bois & presque toujours entouré d'une haie vive.



 CHAPITRE XVIII.

Précis de la religion des peuples de la petite Bukkarie.

LE Mahométisme est la religion dominante de la petite Bukkarie, mais toutes les autres religions y sont tolérées par les Eluths ou Kalmuks, maîtres du gouvernement, qui ne pensent pas qu'il soit permis d'employer la persécution pour déterminer la croyance des hommes.

Les Bukkariens prétendent que dieu, ayant composé l'alcoran, le communiqua aux hommes par le ministère de Moïse & des prophètes: ils disent que Mahomet fut envoyé ensuite pour en donner l'explication, & qu'il en a tiré les principes de morale qui sont & doivent faire la règle de leur conduite. Il n'y a rien de plus absurde & de plus bizarre que les idées qu'ils ont de la personne de Jesus-Christ: « La vierge Marie, disent-ils, étant une pau-
 » vre orpheline, ses parens, embarrassés de la
 » dépense de son éducation, résolurent de la
 » faire dépendre du sort; ils jettèrent une
 » plume dans un vase plein d'eau, après être
 » convenus entr'eux que cette charge tombe-
 » rait sur celui au doigt duquel la plume pa-
 » raîtrait s'arrêter: elle s'arrêta au doigt de
 » Zacharie, d'une manière d'autant plus sen-
 » sible, que s'étant d'abord enfoncée dans

I
 » l'eau
 » mis
 » la je
 » édu
 » reter
 » souv
 » clef
 » rece
 » tourn
 » rante
 » pris
 » mers
 » dieu
 » quate
 » fois l
 » alla s
 » dans
 » effray
 » de re
 » mais
 » lui di
 » fant,
 » elle
 » jamai
 » elle n
 » dictio
 » soufla
 » ce my
 » qu'ell
 » au m
 » vranc
 » eut la
 » s'y dé

DE LA PETITE BUKKARIE. 475

» l'eau elle revint furnager lorsqu'il y eut
» mis le doigt. Il ne balançoit point à recevoir
» la jeune Marie, pour prendre soin de son
» éducation. Un jour que son ministère l'avait
» retenu au temple trois jours de suite, il se
» souvint qu'il avait laissé cet enfant sous la
» clef dans sa maison, & qu'elle n'avait pu
» recevoir aucun secours : il se hâta d'y re-
» tourner ; mais au lieu de la trouver mou-
» rante, comme il s'y attendait, il fut sur-
» pris de voir autour d'elle toutes sortes de
» mets en abondance : elle lui dit que c'était
» dieu qui les lui avoit envoyés. A l'âge de
» quatorze ans, éprouvant pour la première
» fois l'infirmité particulière à son sexe, elle
» alla se baigner dans une fontaine qui était
» dans une grande forêt voisine. Là, elle fut
» effrayée d'entendre une voix : elle se hâta
» de reprendre ses habits pour se retirer,
» mais un ange, qui se présenta devant elle,
» lui dit qu'elle deviendrait mère d'un en-
» fant, qu'il lui recommanda de nommer *Isay* :
» elle répondit modestement que n'ayant
» jamais eu de commerce avec aucun homme,
» elle ne concevait pas comment cette pré-
» diction pouvait s'accomplir : alors l'ange
» souffla sur sa poitrine, & lui fit comprendre
» ce mystère ; ensuite il l'instruisit de tout ce
» qu'elle ne devait pas ignorer. Elle conçut
» au même moment. Le tems de sa déli-
» vrance étant arrivé, la confusion qu'elle en
» eut la conduisit dans la même forêt : elle
» s'y délivra heureusement de son fruit, &

» sur le champ un tronc d'arbre pourri, contre
 » lequel elle s'était appuyée, poussa des
 » feuilles. La terre aux environs se couvrit de
 » fleurs comme au printems. Les anges pa-
 » rurent en grand nombre. Ils baignèrent l'en-
 » fant dans une fontaine qui se fit voir tout
 » d'un coup à deux pas du même lieu, & le
 » rendirent à sa mère: elle retourna dans sa
 » famille, où elle fut reçue avec de sanglans
 » reproches & de fort mauvais traitemens.
 » Elle les souffrit sans impatience, & ne pre-
 » nant pas même la peine de se justifier, elle
 » pria son fils de plaider sa cause. Il la satisfit
 » sur le champ. L'explication qu'il donna du
 » mystère de sa naissance dissipa des soupçons
 » injurieux à sa mère, & fit éclater la puissan-
 » ce du ciel, dans un événement si contraire
 » aux loix de la nature.

» Le jeune Isay devint un prophète & un
 » docteur de grande autorité, mais il fut ex-
 » posé à la haine & aux persécutions de tout
 » le monde, sur-tout des grands. On attenta
 » plusieurs fois à sa vie, quoique sans succès.
 » Enfin ses ennemis chargèrent deux per-
 » sonnes de le tuer, à toutes sortes de prix,
 » mais dieu rendit leurs projets inutiles, en
 » prenant soin d'enlever Isay au ciel lorsqu'ils
 » étaient prêts à l'exécuter. Il exerça aussi un
 » châtement fort singulier sur ses assassins: les
 » ayant transformés successivement sous la
 » figure d'Isay, le peuple, trompé par cette
 » ressemblance, se jeta avec fureur sur eux,
 » & leur donna la mort.

Te
 velop
 il par
 de se
 réfur
 mais
 étern
 l'autr
 les ch
 eux,
 la mo
 Ange
 les cr
 après
 purifi
 péché
 Alors
 diffé
 les m
 Les é
 homn
 & ce
 dans
 jusqu
 mond
 puisse
 est-da
 divin
 seul li
 Le
 de tr
 juille
 dant

DE LA PETITE BUKKARIE. 477

Telle est la fable dont les Bukkariens enveloppent la naissance de Jesus-Christ, mais il paraît par ce récit qu'ils n'ont aucune idée de ses souffrances : ils croient cependant la résurrection, & admettent une vie future, mais exempte pour les pécheurs de peines éternelles. Ils disent que le démon étant l'auteur du péché, c'est sur lui que tombera les châtimens de la justice divine. Tout, selon eux, sera anéanti au dernier jour du monde ; la mort sera le partage de Jesus-Christ, des Anges, des Démons, en un mot de toutes les créatures ; Dieu restera seul : cependant après la résurrection, quelques élus seront purifiés par le feu, en proportion de leurs péchés, qui seront pesés dans une balance. Alors l'Etre suprême formera huit paradis différens pour les justes, & sept enfers pour les méchans, qui seront purifiés par le feu. Les élus seront choisis, un sur cent pour les hommes, & un sur mille pour les femmes, & ceux-là jouiront de toutes les félicités dans un des paradis où Dieu les placera, jusqu'à ce qu'il lui plaise de créer un nouveau monde. Le plus grand péché qu'un Bukkarien puisse commettre, ce serait de dire que dieu est dans le ciel : c'est, disent-ils, offenser la divinité que de borner son immensité à un seul lieu, dieu est par-tout.

Les Bukkariens ont chaque année un jeûne de trente jours, qui commence au quinze de juillet & finit au milieu du mois d'août : pendant ce tems il leur est expressément défendu

de prendre aucune nourriture , tant que le soleil est sur l'horison ; ils font la nuit deux repas , & ne peuvent boire que du thé. Celui qui serait surpris en transgressant la loi , serait condamné à donner la liberté au meilleur de ses esclaves , ou à donner un festin à trente-six personnes , & à recevoir quatre-vingt-cinq coups de fouet sur le dos nud : on dispense souvent les artisans de cette rigoureuse abstinence.

Ils prient cinq fois par jour. Le matin , à midi , après midi , au coucher du soleil , & à la troisième heure de la nuit. Un signal donné par les *Abis* ou prêtres , appelle le peuple à la prière.

Les Bukkariens rapportent au règne de Togalax - Timur , un des descendans de Jengiz-khan , leur vocation à la religion mahométane. Ce prince , étant un jour à la chasse , vit plusieurs marchands , qui , malgré ses ordres , s'étaient arrêtés dans un lieu où il faisait rassembler son gibier. Il s'approcha d'eux , & leur demanda d'où leur venait tant d'audace , que d'oser violer les loix qu'il avait faites. Un *Scheykh* lui répondit avec humilité , qu'étant étrangers , ils ignoraient sa défense. « Il me semble , reprit le Khan ; que vous » êtes Tajiks ; c'est-à-dire , par conséquent , » que vous valez moins que des chiens ; si » nous n'étions pas de véritables croyans , » dit le *Scheykh* , vous auriez raison de ne » nous pas estimer plus que des chiens , » parce qu'alors la raison , que nous avons

» reçu
 » nou
 » bête
 Cett
 retour
 & l'ay
 tente,
 » ligio
 » hard
 homet
 musulm
 idolâtr
 au Sch
 établir
 Ce S
 surpris
 compli
 aussi-tô
 accès au
 sur une
 ses priè
 qu'il pa
 que le
 sujet de
 ler , &
 ainsi qu
 Un seul
 termes
 » homn
 » le Sch
 » & la
 » sa rel
 » bien.

DE LA PETITE BUKKARIE. 479

» reçue de la nature, n'empêcherait point que
» nous ne fussions moins raisonnables que des
» bêtes. »

Cette réponse ferme frappa le Khan. Au retour de la chasse, il fit appeler le Scheykh, & l'ayant conduit dans un endroit retiré de sa tente, il lui dit : « qu'elle est donc votre religion, vous qui m'avez fait une réponse si hardie ? » alors l'étranger lui parla de Mahomet & lui expliqua les principes de la foi musulmane. Togalax-Timur gémit de son idolâtrie, il reconnut la vérité, & ordonna au Scheykh de revenir incessamment pour établir cette religion dans ses états.

Ce Scheykh, de retour dans sa patrie, fut surpris par la mort, & son fils se chargea d'accomplir la promesse de son père. Il se rend aussi-tôt à Kashgar, mais il ne peut trouver accès auprès du prince : désespéré, il monte sur une colline, près du château, & y récite ses prières avec un ton de voix si éclatant, qu'il parvient à réveiller le Khan. Ce Monarque le fait conduire devant lui, apprend le sujet de son voyage, sent son zèle se réveiller, & embrasse la religion mahométane, ainsi que tous les grands seigneurs de sa cour. Un seul refusa & fit sa protestation en ces termes : « nous avons dans notre nation un homme rempli de dons extraordinaires : si le Scheykh a la hardiesse de lutter contre lui & la force de le renverser, j'embrasserai sa religion, autrement je m'en garderai bien. » On prit jour pour cet étrange com-

480 PRÉCIS DE LA RELIGION, &c.

bat : le Scheykh s'approcha du Mongol & lui donna un si terrible coup du revers de sa main sur l'estomac , qu'il le renversa à terre , où il demeura sans mouvement : s'étant enfin relevé , il se jeta aux pieds du Scheykh , & lui déclara qu'il embrassait sa religion. Le seigneur qui avait protesté , fit la même déclaration , & tout le peuple rendit hommage à un seul Dieu & à Mahomet son prophète. On apperçoit dans ce conte la politique du Khan, qui veut assurer son changement de religion par un événement qui paraisse tenir du merveilleux.

CHAPITRE XIX.

Turkestan.

Nous n'avons que peu de choses à rapporter du Turkestan , dont la plus grande partie est actuellement renfermée dans la grande Tartarie. Le nom de cette contrée signifie , *pays des Turcs* , & les musulmans prétendent qu'il vient de Turck , fils aîné de Japhet , le père commun de tous les peuples de la grande Tartarie , & le fondateur de la nation Turque , mais ces conjectures sont trop vagues pour établir un fait absolument impossible à prouver.

Le Turkestan peut avoir dans sa longueur quatre cents quatre-vingt milles , & dans sa largeur environ deux cents cinquante deux.

On

On d
& en
dentat
qui est
Cette
pour m
jette c
ville ,
de sa
Russes
de leur
vant &
deux c
n'y a pu
& de p
de s'affi
rure , i
qu'aux
sins. Le
rité for
entre le
ont squ
aveugle
Les K
du Tur
ressembl
leur tail
large &
ronds ,
Kalmuks
& les ch
qu'ils co
portent d
Tome

TURKESTAN. 481

On divise ce pays en province occidentale & en province orientale : dans la partie occidentale , on trouve la ville de Turkestan , qui est la résidence du khan des Kara-Kalpaks . Cette ville , bâtie sur la rivière de Sir , ou pour mieux dire , sur une petite rivière qui se jette dans le Sir , à quelque distance de la ville , n'a rien de remarquable que la beauté de sa situation . Les Kara-Kalpaks , que les Russes nomment ainsi ; par rapport à la forme de leurs bonnets , qui sont ouverts par devant & par derrière , avec de larges bords des deux côtés , portent le nom de Mankats . Il n'y a point dans la Tartarie de plus hardis & de plus dangereux brigands ; incapables de s'affujettir aux utiles travaux de l'agriculture , ils ne veulent devoir leur subsistance qu'aux courses qu'ils font dans les états voisins . Leur khan n'a parmi eux qu'une autorité fort bornée : le véritable pouvoir est entre les mains des Mursas ou prêtres , qui ont su amener le peuple à une obéissance aveugle .

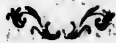
Les Kasats qui habitent la partie orientale du Turkestan , ont pour la figure assez de ressemblance avec les Eluths ou Kalmuks : leur taille est bien prise , ils ont le visage large & plat , le teint basané , les yeux noirs , ronds , étincellans & taillés comme ceux des Kalmuks , le nez bien fait , la barbe épaisse , & les cheveux noirs , extrêmement forts , & qu'ils coupent à quatre doigts de la tête : ils portent des bonnets ronds & hauts d'une palme ,

d'un drap épais ou de feutre, avec une bordure de peaux : leurs bottes sont grossièrement faites de cuir de cheval, & leur habillement consiste en une chemise de calico, des haut-de-chausses de peau de mouton, & une robe de même peau, qui leur sert de matelas : leurs armes sont le sabre, l'arc & la lance, & ils ne se servent que rarement des armes à feu. Les femmes sont grandes, bien faites, assez agréables, vêtues comme les femmes Kalmuks, excepté que leurs bonnets sont pointus, & repliés du côté droit.

Le tems que les Kafats n'employent point à piller indignement leurs voisins, ils le consacrent à la chasse, & laissent aux femmes & aux esclaves le soin des troupeaux, & de tout ce qui concerne le ménage. Les animaux domestiques & le gibier qu'ils tuent sont toute leur nourriture, car ils connaissent peu l'usage du pain. Ce peuple campe continuellement, tantôt sous des tentes, tantôt sous des huttes. Le commerce des esclaves est le seul qu'on puisse faire dans ce pays, mais les brigands qui l'occupent réservent toujours pour eux les jeunes femmes, & les filles Russiennes qu'ils peuvent enlever dans la Sibirie.

Nous ne dirons rien de leur religion, qui est la mahométane. Ce peuple n'a ni mosquée, ni prêtre, ni alcoran.

Fin de la description de la Tartarie.



L'A
l'Asie
le soix
& ent
degré
bornée
l'isthm
au nor
à l'orie
de Bab
la zone
bles : i
de rivi
& de n
terres f
déserte
confidé
presque
trionale
dans sa
Pétrée

DE L'ARABIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique de l'Arabie.

L'ARABIE est une grande presqu'île de l'Asie, située entre le cinquante-unième & le soixante-dix-septième degré de longitude & entre le douzième & le trente-quatrième, degré de latitude septentrionale. Elle est bornée à l'occident, par la mer rouge, l'isthme de Suez, la terre Sainte, & la Syrie; au nord, par l'Euphrate & le golfe Persique; à l'orient, par l'océan; au midi, par le détroit de Babel-Mandel. Ce pays est en partie dans la zone torride, les chaleurs y sont considérables : il y pleut rarement & l'on y trouve peu de rivières, beaucoup de sables, de déserts & de montagnes, ce qui rend l'intérieur des terres fort stérile. L'Arabie se divise en pétrée, déserte & heureuse. L'Arabie Pétrée, la moins considérable des trois, est montagneuse, & presque sans habitans dans sa partie septentrionale, mais elle est peuplée & plus fertile dans sa partie méridionale : elle est appelée Pétrée de Pétra, son ancienne capitale. C'est

484 DESCRIPTION GÉOGRAPH. &c.
dans cette contrée que les Israélites demeurèrent pendant quarante ans après leur sortie d'Égypte. L'Arabie déserte, entrecoupée de montagnes & de sables stériles, n'est que peu habitée : elle est partagée entre le Turc & les Chérifs de la Mecque & de Médine, qui, à titre de descendans de Mahomet, par Fatime sa fille, ne leur payent aucun tribut. L'Arabie heureuse, nommée ainsi à cause de sa fertilité, le serait bien plus si les Arabes voulaient vaincre leur lâcheté naturelle, & enlever à la terre, par un travail médiocre, des richesses qu'elle ne cesse de leur offrir.

CHAPITRE I I.

Arabie Pétrée.

C'EST dans cette partie que se sont opérés les prodiges éclatans qui accompagnèrent les quarante années de séjour qu'y firent les Hébreux ; c'est là que se trouve le fameux mont Sinai, où la loi fut donnée à Moïse ; la sainteté de ce lieu y avait autrefois attiré jusqu'à quatorze mille solitaires, mais aujourd'hui on compte à peine soixante Caloyers, qui suivent la règle de saint Basile, & qui chantent continuellement les louanges de Dieu, dans un temple bâti par l'empereur Justinien. Les Arabes ont une petite mosquée sur cette montagne, & ils y viennent baiser avec

respect
tément
un ouv
le pas
une vie
dage ;
quand
rien à r
se mett
Pétra
certaine
du sulta
Tor a un
aborden
Mecque
Les d
d'une so
zifons, &
reptile a
long & p
sa proie
d'abord
tôt la pla
tumeur q
épaisse &
les genou
expire et
Cette
lentiel qu
pelle Sar
tems de l
minutes ;
le ciel, &

ARABIE PÉTRÉE. 485

respect le pas d'un chameau, gravé si parfaitement sur une pierre, qu'on le prendrait pour un ouvrage de l'art, dans la persuasion que c'est le pas du chameau de Mahomet. Ils mènent une vie errante, & ne vivent que de brigandage; mais ils n'attaquent les voyageurs que quand la supériorité du nombre ne leur laisse rien à redouter, & ils s'effrayent devant ceux qui se mettent en état de défense.

Pétra est la capitale de tout le pays, & n'est certainement pas une belle ville: elle dépend du sultan des Turcs, qui y entretient un aga. Tor a un port sur la mer rouge, dans lequel abordent tous les pèlerins Turcs qui vont à la Mecque & à Médine.

Les déserts de l'Arabie pétrée sont infectés d'une sorte de serpens, qu'on nomme *schézifons*, & dont la morsure est sans remède. Ce reptile a ordinairement trois à quatre pieds de long & près d'un pied de grosseur: il poursuit sa proie jusque dessus des arbres. On ne sent d'abord qu'une douleur médiocre, mais bientôt la plaie se durcit, se gonfle & forme une tumeur qui se remplit peu à peu d'une liqueur épaisse & noirâtre; on sent des lassitudes dans les genoux, on est pris de vertiges & l'on expire en peu de tems.

Cette contrée est exposée à un vent pestilentiel qui tue sur le champ, & que l'on appelle *Sanum*. Il ne souffle que dans certains tems de l'année; sa durée est d'environ sept minutes; il est toujours précédé de feux dans le ciel, & d'agitation dans l'air. Le moyen de

s'en garantir est de se coucher ventre à terre , car il n'est dangereux que deux pieds au-dessus. Lorsque le *Sanum* va souffler, les chevaux , par un instinct naturel , se passent la tête entre les jambes. Ceux qui sont surpris par ce terrible vent, tombent morts , & cependant à les voir on les croirait assoupis ; mais comme ils sont brûlés intérieurement , pour peu qu'on les touche , leurs membres se détachent d'eux-mêmes du corps.

On trouve dans ces déserts une sorte de souris , nommée *jarbo* ; quoiqu'elle ait quatre pattes , comme les autres souris , elle ne fait usage que de celles de derrière , & s'appuie sur sa longue queue , qui lui sert de gouvernail pour diriger sa marche. On assure que pendant l'été elle fait , comme la fourmi , ses provisions pour l'hiver : on ajoute que son terrier est une espèce de camp , qui a quatre issues , où des sentinelles sont posées , & que celle qui manque au service est sévèrement châtiée : si la sentinelle d'un trou donne l'alarme , tout le petit peuple se retire par le trou opposé.



C
fab
C'
Ma
qu
nal
y t
vil
cea
fer
d'u
tag
Mé
rou
les
dis
Ma
la c
ma
de
rou
n'a
brû
ful
on

CHAPITRE III.

Arabie Déserte.

CE pays est réellement un vaste désert de sables, entrecoupé de quelques montagnes. C'est l'ancienne patrie des Moabites, des Madianites, des Amalécites, & pendant quarante ans la demeure des Hébreux : Annah en est regardée comme la capitale. On y trouve aussi la Mecque & Médine, deux villes fameuses, l'une pour avoir été le berceau de Mahomet, l'autre parce qu'elle renferme le tombeau de cet habile imposteur.

La ville de la Mecque est située au milieu d'une grande plaine pierreuse, entre des montagnes stériles, à quatre-vingt-dix lieues de Médine, & à quarante milles de la mer rouge, où est le port de Gedda, près duquel les Arabes montrent une grotte qui sert, disent ils, de sépulture à Eve, & dans laquelle Mahomet se retirait souvent, pour vaquer à la contemplation. La ville est grande, riche, mais médiocrement peuplée : elle n'a point de remparts, sa sainteté la met à l'abri de toute insulte : ce n'est pas cependant qu'elle n'ait été autrefois attaquée, prise, pillée, & brûlée, durant les guerres civiles des Musulmans. A une des extrémités de la ville, on voit une cour immense, entourée d'un

488 ARABIE DÉSERTE.

triple rang de colonnes, au milieu de laquelle est placée la fameuse Mosquée, objet de la vénération des sectateurs de Mahomet. C'est vers ce temple qu'ils doivent se tourner lorsqu'ils prient, dans quelque partie du monde qu'ils se trouvent.

Les Musulmans partagent leur respect entre la Mecque & Médine : suivons les dans leurs idées sur les temples de ces deux villes.

La Caabah, ou maison carrée de la Mecque a été, disent ils, * bâtie par Abraham & par Ismaël son fils : c'est Mahomet qui a élevé le temple de Médine, après qu'il se fut réfugié dans cette ville ; c'est-là qu'il prêchait, qu'il faisait la prière, & où il fût enterré.

Du tems d'Adam, dans l'endroit où est placé le temple de la Mecque, il n'y avait qu'une tente dressée, laquelle avait été envoyée du ciel pour servir aux hommes de lieu propre à rendre le culte religieux qu'ils doivent à Dieu, & pour obtenir de lui le pardon de leurs péchés, & les graces qui leur sont nécessaires pour le bien servir. Adam visitait souvent ce saint lieu ; Seth suivit l'exemple de son père ; mais, après quelques années, il jugea à propos de bâtir un temple de pierres, afin de laisser à sa postérité un monument durable de sa piété envers Dieu. Le déluge renversa cet édifice, qui fut ensuite relevé par Abraham & par Ismaël, après que Dieu eut empêché le sacrifice que ce patriar-

* Voyez le Tarikh, Montekheb, Mirkond & Khondémir.

che v
 fils. I
 fice &
 dre d
 la gou
 couve
 immol
 Mahom
 tout su
 Une
 était a
 temple
 La tra
 pierre
 par les
 portée
 qu'il b
 d'échat
 baissant
 peine &
 raille.
 gés de
 Ismaëli
 ces der
 gazelle
 ces deu
 un anci
 nu de l
 d'Agar
 de sa m
 Il fut l
 noire &
 dalmoth

ARABIE DÉSERTE. 489

che voulait par obéissance lui faire de son fils. Pour éterniser la mémoire de ce sacrifice & de leur obéissance, ils reçurent l'ordre de bâtir ce temple, & ils attachèrent à la gouttière d'or, qui recevait les eaux de la couverture, les cornes du belier qu'ils avaient immolé, & elles y demeurèrent jusqu'à ce que Mahomet les fit enlever pour ôter aux Arabes tout sujet d'idolâtrie.

Une pierre noire, appelée *hagiar alassovad*, était attachée à un des piliers du portique du temple, & révérée par un culte particulier. La tradition musulmane rapporte que cette pierre, autrefois blanche, est devenue noire par les péchés des hommes; qu'elle fut apportée par l'ange Gabriel à Abraham, lorsqu'il bâtissait la Câabah, & qu'elle servait d'échafaud à ce patriarche, se haussant & se baissant d'elle-même, afin qu'il eut moins de peine & qu'il ne fit point de trou dans la muraille. Lorsque les Giorhamides furent obligés de céder la Mecque & son temple aux Ismaélites, devenus tout-puissans en Arabie, ces derniers jettèrent la pierre noire & deux gazelles d'or dans le puits, nommé Zemzem: ces deux gazelles étaient un présent fait par un ancien roi de Perse, & ce puits est venu de la source que Dieu fit jaillir en faveur d'Agar & d'Ismaël, qu'Abraham avait chassés de sa maison & obligés de se retirer en Arabie. Il fut longtems oublié, ainsi que la pierre noire & les gazelles, mais enfin le sage Abdalmothleb, ayeul de Mahomet, entendit un

jour une voix qui lui cria : creusez le puits de Zemzem : il demanda à la voix ce que c'était que le puits de Zemzem , la voix lui répondit : « c'est une source sortie de dessous les » pieds d'Ismaël, de laquelle il s'est abreuvé » lui & tous les siens. Le puits de Zemzem est » auprès de deux idoles des Coraïschites, » nommées Assat, & Naïlah, & l'endroit où » vous verrez une pie becquetér la terre, » & découvrir un nid de fourmis, c'est-là où » il faut fouiller. »

Abdalmothleb crut la voix. Il se mit en chemin pour lui obéir, & malgré les oppositions des Coraïschites, qui voulaient maintenir leurs idoles dans ce lieu, il vainquit leur résistance & creusa le puits. Lorsque l'ouvrage fut achevé, ces idolâtres demandèrent à Abdalmothleb leur part du trésor qu'il venait de trouver, mais celui-ci refusa absolument de les satisfaire, alléguant pour excuse que tout ce bien appartenait à la Cāabah, ou maison sacrée. Pour décider cette querelle, ils convinrent de s'en rapporter à un certain devin, nommé Ebn Saède, qui passait chez les Arabes pour un fameux prophète, & qui demeurait sur les confins de la Syrie. Pendant la route, les deux partis furent travaillés par une soif brûlante : l'eau manqua à Abdalmothleb; il en demanda aux Coraïschites, qui, dans la crainte d'en manquer à leur tour, lui en refusèrent inhumainement. Comme Abdalmothleb, réduit aux dernières extrémités, se préparait à quitter les siens pour chercher de

l'eau
deff
quo
les C
cle,
pou
à A
un h
fulm
atta
vœu
qu'il
don
maë

L
& A
deux
eur
rés,
de s
en u
de la
boire
cepe
qui v
lieu,
aque
l'eau.

La
sacré
un e
quin
pôte

ARABIE DÉSERTE. 491

l'eau, une source abondante & pure sortit de dessous les pieds d'un chameau, & fournit de quoi étancher la soif de toute la caravane : les Coraïschites furent si frappés de ce miracle, qu'ils refusèrent de continuer le voyage, pour aller consulter le devin, & se soumirent à Abdalmothleb, qu'ils regardèrent comme un homme favorisé du ciel : en effet, ce Musulman était si soumis lui-même & si fort attaché au service de Dieu, qu'il avait fait vœu de lui sacrifier un de ses enfans, en cas qu'il pût en avoir dix, afin d'imiter Abraham, dont il prétendait descendre par son fils Ismaël.

Le puits de Zemzem fut creusé & nettoyé, & Abdalmothleb donna à la maison sacrée les deux gazelles d'or, avec tout l'argent qu'il eut de la vente des effets qu'il en avait retirés, & le vœu qu'il avait fait de sacrifier un de ses fils, fut, par l'ordre de Dieu, changé en un sacrifice de plusieurs moutons. La ville de la Mecque n'eût pendant long-tems pour boire que l'eau du puits de Zemzem ; cependant le nombre considérable de pèlerins qui venaient toutes les années visiter ce saint lieu, obligea les Kalifes à faire construire un aqueduc qui fournit encore aujourd'hui de l'eau avec abondance.

La construction de la Câabah ou maison sacrée n'a rien de bien recommandable : c'est un édifice haut de trente pieds, long de quinze pas & large de douze : le seuil de la porte est si élevé qu'un homme n'y peut attein-

402 ARABIE DÉSERTE.

dre avec la main ; la porte, qui est d'argent massif, s'ouvre à deux battans ; la hauteur est de dix pieds, & la largeur de cinq. Une échelle posée sur quatre roues sert pour y parvenir, & moyennant une rétribution que l'on paye à l'imam, on monte à cette échelle, & l'on peut prier, suivant sa dévotion. Trois colonnes de bois d'alôës soutiennent cet édifice, dont le dedans est tapissé d'étoffes de soie rouge & blanche, & le dehors d'étoffes de soie noire bordée de franges d'or. Un petit mur entoure la Cāabah, & on défend l'approche ; & pour que la pluie n'en ruine pas les fondemens, une gouttière d'or, d'environ six pieds, jette les eaux en dehors.

Mahomet à eu grand soin de rendre la Cāabah recommandable à ses sectateurs ; il dit dans le chapitre second de l'Alcoran, intitulé *Acrak* : « nous avons établi une maison ou » temple qui doit servir aux hommes de » moyens pour acquérir beaucoup de mérite. » C'est sur ce passage que les musulmans établissent l'obligation des pèlerinages à la Mecque : au reste cette maison sacrée sert d'asyle à tous les criminels, qui ne peuvent en être tirés par la force, pourvu qu'ils soient dans le temple même, & non sous les portiques qui l'accompagnent, & où la franchise ne s'étend pas.

La ville de Médine est située dans une plaine, à trois journées de la mer rouge ; elle est bien bâtie, mais petite & assez médiocrement peuplée. La principale mosquée est

ARABIE DÉSERTE. 493

superbe ; le tombeau de Mahomet se trouve renfermé dans une tour , dont le dôme se nomme *herbè* ; depuis le milieu du bâtiment jusqu'au dôme, il y a des fenêtres qui ont des grilles d'argent ; le mur d'en bas n'est point percé , & l'on assure qu'il est entièrement couvert de pierres précieuses & de diamans ; je dis qu'on assure, parce que personne ne peut se vanter d'avoir pénétré dans ce lieu ; ce qu'on en rapporte n'est que sur le récit de gens intéressés à tromper les étrangers. Le tombeau de Mahomet est de marbre blanc, & posé à terre ; ceux d'Abubecker & d'Omar sont dans les deux coins ; trois mille lampes brûlent sans cesse autour du mausolée du prophète.

La Mecque & Médine, tant pour le spirituel, que pour le temporel, sont gouvernées par des princes particuliers, qui prennent le titre de schérif, & qui descendent de Mahomet, par l'atime sa fille, épouse d'Ali, cousin & l'un des successeurs du prophète. Le sultan des Turcs n'ose pas attaquer leur indépendance ; cependant, si la guerre s'élève entr'eux, en vertu de sa qualité de Kalife, il leur représente le scandale de leur conduite, & va quelquefois jusqu'à les déposer, mais son autorité ne s'étend pas plus loin, & il doit toujours leur choisir un successeur dans la maison régnante : nous parlerons des schérifs avec plus d'étendue dans l'article de la Turquie.



CHAPITRE IV.

*Religion , mœurs & usages des Arabes
du Désert.*

LES Arabes qui habitent une partie de l'Arabie déserte, sont les successeurs des Ismaélites : on les appelle Bédouins, du mot *Bédouy*, qui dans leur langue signifie *habitans du désert* : ils reconnaissent l'unité & l'immenité de Dieu, & admettent une vie future, des récompenses pour les justes, & des peines réservées aux méchans, après la mort : à quelques superstitions près, leur religion est la même que celle des Turcs, ils pratiquent la circoncision, le jeûne & la prière, & sont fort tolérans, même à l'égard des chrétiens, qu'ils aiment particulièrement : c'est ordinairement à sept ans que leurs enfans mâles doivent être circoncis, lorsque les fils des Emirs, qui sont leurs chefs, ont atteints cet âge, leur circoncision se fait avec appareil ; le jeune circoncis reçoit un habit magnifique, qu'il est dans l'obligation de porter pendant un certain tems : on traite splendidement les personnes invitées à cette fête, & souvent on immole plusieurs bœufs, en invoquant le nom de Dieu, & l'on distribue aux pauvres la chair des victimes.

Le jeûne du Ramadan, qui est de précepte pour tous les Musulmans, n'est pas rigide-

ment
gens &
lorsqu
tenir,
cette t

Cha
seulen
des tr
lieu d
com m
rare,
capabl
l'alcor
tée av
ablutio
musul
voir,
rencon
vière,
gner d
rificati
du rest
de tout
passion
préten
les nat
ennem
leur ôr

Les f
commu
pas de
devenir
port d'

DES ARABES DU DÉSERT. 495

ment observé par les Bédouins ; les jeunes gens & les vieillards peuvent s'en dispenser, lorsqu'ils ne se croient pas en état de le soutenir, & il n'y a point de punition attachée à cette transgression, comme en Turquie.

Chacun prie en particulier dans sa tente : seulement les vendredis, les différens chefs des tribus rassemblent tout le peuple au milieu du camp, & alors on fait les prières en commun. Celui qui fait lire, ce qui est assez rare, fait la fonction d'iman, & s'il en est capable, après la lecture d'un chapitre de l'alcoran, il fait une exhortation, qui est écoutée avec beaucoup de respect : à l'égard des ablutions si recommandées dans la religion musulmane, ils ne peuvent remplir ce devoir, que lorsque dans leurs courses ils rencontrent quelque fontaine ou quelque rivière, ou qu'ils ont la commodité de se baigner dans la mer, ce qui est pour eux une purification qui les lave de tous leurs péchés : du reste la loi de nature est la règle uniforme de toutes les actions, si vous en détachés cette passion invincible pour le brigandage, qu'ils prétendent légitimer, en supposant que toutes les nations qui les environnent, sont leurs ennemies, & qu'ils ne les dépouillent, que pour leur ôter les moyens de leur nuire.

Les femmes & filles Bédouines n'ont aucune communication avec les hommes qui ne sont pas de leur famille, ainsi un Bédouin ne peut devenir amoureux d'une fille que sur le rapport d'autrui ; lorsqu'il a jeté les yeux sur

496 RELIGION, MŒURS ET USAGES

une jeune personne , pour en faire sa femme , il tâche d'engager le père à lui permettre de se cacher dans quelqu'endroit de la tente , pour l'examiner , ce qui arrive quelquefois , & souvent la fille elle-même , si le parti lui plaît , feint de laisser tomber le voile , dont elle est constamment couverte , pour se laisser voir à son amant. Après ce préliminaire , le prétendu convient , avec son futur beau-père , du nombre de moutons , de chameaux ou de chevaux qu'il lui donnera pour obtenir sa fille. On dresse un contrat , & le Cadi écrit au bas le nom des témoins ; alors on conduit la mariée au bain , on lui parfume les cheveux , & on la pare de ses plus beaux habits : elle monte sur un chameau ou sur un cheval couvert de tapis & orné de fleurs , & au son des instrumens elle est menée en triomphe à la tente où se doit faire le mariage. Semblable cérémonie s'observe par rapport à l'homme : après le repas , les femmes & les filles se mettent à danser , tandis que les hommes de leur côté se réjouissent tranquillement. La mariée est ensuite conduite à la tente , parée pour la consommation du mariage , où toute l'assemblée fait des vœux ardens pour que les époux soient à l'abri de tous maléfices : la nuit venue , la mariée est présentée à son époux par les femmes , & par ses parens : elle doit se prosterner à ses genoux , & lui appliquer sur le front une pièce d'or ou d'argent , mais pendant cette nouvelle cérémonie , & le compliment des femmes , il faut qu'il soit sérieux & qu'il ne profère aucune

cune
ordi
bits
brass
il la
bout
laver
vont
& l'a
la cu
ginit
la co
fille
aucun
douin
trouv
Da
l'épou
armés
s'il ve
jour ; e
plaisa
On d
qu'on
cubine
femme
mépris
duite
cubine
fidelle
répudi
frère d
parce q
To

DES ARABES DU DÉSSERT. 497

cune parole ; cette sottise se répète trois fois & ordinairement l'épouse change trois fois d'habits : enfin à la dernière le mari se lève, embrasse sa femme, & la prenant entre ses bras, il la porte au lit, qu'ils doivent occuper : au bout d'un quart-d'heure, ils se relèvent, se lavent l'un & l'autre, changent d'habits & vont séparément rejoindre, l'une les femmes & l'autre les hommes. On expose aux yeux de la curieuse assemblée les marques de la virginité, & tout le monde se retire. Pendant la consommation du mariage le père de la fille ne peut honnêtement demeurer dans aucune de ses tentes, la bizarre idée des Bédouins sur l'honneur, lui défend de s'y trouver lorsque sa fille perd sa virginité.

Dans certaines tribus, il est d'usage que l'époux, à la tête de quelques jeunes gens armés, fasse des efforts pour enlever son épouse, s'il veut consummer son mariage le premier jour ; ce sont les femmes qui la défendent, & la plaisanterie ne se passe pas sans meurtrissures. On doit remarquer que, malgré la liberté qu'ont les Bédouins d'entretenir des concubines, ils sont exactement fidèles à leurs femmes & qu'ils regardent avec le plus grand mépris ceux d'entr'eux qui tiennent une conduite différente. Les seuls Emirs ont des concubines. Parmi cette nation, une femme infidèle ne deshonne point son mari, il la répudie, & elle n'est plus sa femme, mais le frère d'une Bédouine coquette est deshonoré, parce que sa sœur ne peut cesser d'être sa sœur.

498 RELIGION, MŒURS ET USAGES

Sitôt qu'un Bédouin est mort, on lave le corps, on le coud dans un drap & on le porte, en chantant quelques prières, dans le cimetière commun, toujours situé dans un endroit élevé & éloigné du camp; l'espérance de revoir leur parent ou leur ami dans le paradis, empêche les Bedouins de pleurer sa perte: il n'en est pas de même des femmes, comme elles ne doivent habiter que les dehors du séjour des bienheureux, où elles seront confondues avec les chrétiens, elles s'efforcent de donner des preuves de la plus extravagante tristesse: au reste les successions ne causent point ici de troubles dans les familles, elle se partagent également, entre les héritiers, & s'il arrive quelque faible contestation, elle est bientôt terminée par l'Emir.

Ce peuple ne voit au milieu de lui ni avocats, ni procureurs, ni greffier, ni sergent; il a peu de procès. L'Emir juge sans appel & toujours de vive voix: les Cheiks ou chefs des tribus rendent les sentences en première instance dans les lieux où l'Emir ne réside point. Le Bedouin le plus instruit est ordinairement le Cadi du camp, & le plus souvent les parties choisissent elles-mêmes des arbitres, dont la décision tient lieu d'arrêt. Lorsqu'il est question d'échange, chacun de son côté prononce, *je donne terre pour terre*, & alors le marché est irrévocable. Dans les causes criminelles, l'Emir peut faire donner la bastonnade, pendre, empaler, décapiter & couper la barbe, ce qui est le plus deshonorant de tous les

suppl
ment
sacre
des fe
autori
ferait
Les f
leurs
les am
cotés,
que ja
jetter
qui lu
de pré
Les
logem
toujou
nent u
subsiste
troupe
aux en
lève, &
pour le
les car
la renc
sont qu
quelqu
tuent c
compos
somme
remarq
l'hospit
gands;

DES ARABES DU DÉSERT. 499

supplices. Les Bédouins idolâtrèrent cet ornement ; ils le regardent comme un présent sacré que Dieu leur a fait pour les distinguer des femmes , & comme une marque de leur autorité & de leur liberté. Un homme marié ferait châtié en justice s'il se coupait la barbe. Les femmes par respect baisent la barbe de leurs maris & les enfans celle de leurs pères : les amis se la baisent réciproquement des deux cotés , quand ils se saluent , & l'hôte ne manque jamais de répandre des parfums ou de jeter des eaux de senteur sur la barbe de ceux qui lui font visite. Une belle barbe est un signe de prédestination.

Les Arabes Bédouins n'ont point d'autre logement que leurs tentes : celle de l'Emir est toujours au milieu du camp , auquel ils donnent une forme circulaire , mais ce camp ne subsiste que le tems nécessaire pour que les troupeaux consomment l'herbe qui se trouve aux environs ; immédiatement après , on se lève , & l'on va en établir un autre , commode pour les pâturages & à portée de se jeter sur les caravanes. Quelque dangereuse que soit la rencontre des Bédouins , les voyageurs en sont quittes pour de l'argent , ou la perte de quelques marchandises ; car ces Arabes ne tuent qu'à leur corps défendant ; souvent ils composent avec les caravanes , & une modique somme les renvoient dans leur camp. Une remarque qu'on ne doit pas omettre , c'est que l'hospitalité est la vertu favorite de ces brigands ; lorsqu'un étranger arrive , on le reçoit

500 RELIGION, MŒURS ET USAGES

dans une tente, ou l'on a préparé des nattes pour l'asseoir & pour le coucher : après les premiers complimens, on lui présente du café & du tabac, pendant que les femmes préparent les viandes, & que quelques Bédouins prennent le soin des chevaux, & des domestiques du voyageur. Le repas consiste en plusieurs jattes de riz, de potage & de viandes, & il est terminé par le café & la fumée de quelques pipes de tabac : si le voyageur est un homme de marque, l'Emir a l'attention de lui envoyer des tapis & des matelats ; s'il fait quelque séjour dans le camp, on lui procure le divertissement de la chasse, on le conduit au camp voisin ; & l'on n'épargne rien pour lui témoigner combien on est satisfait de le voir ; lorsqu'il part il peut remercier simplement ses hôtes, & s'il leur fait quelque gratification, ils la recoivent, mais il ne faut pas s'attendre qu'ils l'exigent ou qu'ils la demandent.

Le Bédouin est naturellement sérieux ; il affecte même une gravité qui le rend ridicule : avare de ses paroles, il écouterait une journée entière un bavard, sans lui répondre, ni sans même paraître s'impatienter de son verbiage : le moyen de lui plaire, c'est de parler posément, sensément & de ne jamais mêler de railleries, ni de médisance dans les propos : quoi qu'il soit colère, il ne pousse guères les querelles jusqu'aux coups : mais malheur à un Arabe qui en tue un autre ; la haine du sang est irréconciliable ; toute liaison cesse

entre
la ré
venge
Do
jamais
si loin
autres,
a souv
homm
Les
bien p
ques n
verture
ques ch
moulin
de chè
compo
pendan
des cou
soie ou
draps :
la vaiss
& les
faïance
Les
de cuir
tailleur
genoux
point de
a donné
ceux qui
la main
des que

DES ARABES DU DÉSERT. 501

entre les deux familles & leur postérité, & la réconciliation ne peut venir qu'après la vengeance.

Doux, modéré, jamais il ne s'enivre, jamais il ne risque d'argent au jeu, & il pousse si loin les devoirs de la politesse envers les autres, qu'un vent involontairement échappé, a souvent fait regarder un Bédouin comme un homme infâme dont on devait éviter la société.

Les meubles des Arabes du désert sont en bien petites quantité, ils consistent en quelques nattes pour coucher & en quelques couvertures : une pierre leur sert d'oreiller : quelques chauderons, des jattes de bois, un petit moulin à bras, des cruches & des sacs de poil de chèvres, pour renfermer leurs habits, composent tout leur ménage ; on trouve cependant chez les Emirs des tapis de velours, des couvertures de soie, brodées d'or, de soie ou de coton, des coussins & de beaux draps : un morceau de cuir leur sert de table, la vaisselle est de cuivre, les cuillères de bois & les tasses d'argent, de porcelaine, de faïence ou de cuivre jaune.

Les Bédouins se rangent autour du morceau de cuir, les jambes croisées, comme nos tailleurs, mais les inférieurs doivent être à genoux & assis sur les talons : ils ne se servent point de fourchettes : ils disent que Mahomet a donné des louanges & des indulgences à ceux qui mangeraient avec les trois doigts de la main droite, car ce serait profaner les viandes que de se servir de la gauche à cet usage,

502 RELIGION, MŒURS ET USAGES

parce que celle-ci est destinée à se laver après les nécessités naturelles : tous les plats sont servis à la fois, & le repas fini, on rend grâces à Dieu & l'on va boire & se laver les mains, avec du savon, puis l'on revient prendre le café & fumer du tabac : à l'égard du vin, ils ne font nul scrupule d'en boire : « cette » défense, disent ils, est un conseil, & point » du tout un précepte ; » ils ont deux sortes de pains, qui tous deux sont pétris sans levain & qui ne sont bons que le jour qu'ils sont cuits.

L'habit des Emirs & des principaux Bédouins est assez semblable à celui des Turcs : ceux des Arabes du commun consistent en une grosse chemise à longues manches, un caleçon de toile, un cafetan de coton, qui descend jusqu'à la moitié des jambes, une ceinture de cuir, où pend un poignard ; & un manteau de Baracan rayé de blanc & de noir : l'hiver ils portent des vestes de peaux d'agneaux ou de brebis, & l'été des robes de toiles blanches, faites à peu près comme des chemises : leur turban est un petit bonnet de drap, entouré d'une mouffeline blanche, dont ils laissent pendre un petit bout & dont l'autre plus long, leur sert de cravatte & leur garantit le col des ardeurs du soleil : ils ne portent point de bas ; dans leurs tentes ils se servent de babouches, & de bottes à cheval. Leurs armes sont la lance, l'épée, la masse de fer, & la hache : ils auraient horreur de se servir d'armes à feu, quoiqu'ils en connaissent l'usage. Les Bédoui-

nes
man
ten
Les
plus
leur
foie
de p
qui r
d'un
& u
de sa
tasse
& m
en v
les
mou
leur
pend
com
leur
aver
se re
d'or
écue
brod
gaze
font
men
L
de le
s'add
qu'a

DÈS ARABES DU DÉSERT. 503

nes portent une chemise de toile bleue , un manteau & un voile, & dans l'hiver elles ajoutent une camisole piquée à cet habillement. Les femmes des Emirs & des Cheiks mettent plus de coquetterie dans leurs ajustemens : leurs chemises sont de mouffeline, brodée de soie , ainsi que leurs caleçons : elles portent de petites camisoles de drap d'or ou de soie , qui ne joignent que par deux boutons au-dessus d'une petite ceinture , & laissent le sein à l'aise & un peu découvert : les vestes de dessus sont de satin ou de brocard, en hiver elles en ont de taffetas : chez elles elles se servent de babouches & mettent de petites bottines quand elles vont en visite ; pour lors elles se couvrent la tête , les épaules & la gorge d'un grand voile de mouffeline , qui descend jusqu'à la ceinture : leurs jambes sont ornées d'un cercle , ou pendent plusieurs petits anneaux , qui sonnent comme des grelots ; ajoutez qu'aux tresses de leurs cheveux , sont autant de sonnettes qui avertissent qu'elles vont passer, afin que chacun se retire : leur coëffure est un morceau d'étoffe d'or ou d'argent , fait à peu près comme une écuelle , qui est entouré d'une mouffeline brodée d'or & de soie , avec un bandeau de gaze , qu'elles lient sur le front. Ces femmes sont assez blanches & ne manquent pas d'agremens,

L'entêtement des Bédouins pour la noblesse de leur extraction , les a toujours empêché de s'adonner à la culture des terres , ou à quelque art mécanique , mais rien n'égale leur

504 RELIGION, MŒURS ET USAGES

attention à conserver la généalogie des étalons qu'ils emploient au service de leurs cavales. Ils ont des chevaux nobles, des chevaux d'une ancienne race, mais mésalliée, & des chevaux roturiers, dont ils font peu de cas : les jumens d'extraction noble ne sont jamais couvertes que par un étalon de la même qualité, & cette opération se fait en présence de témoins, qui en donnent une attestation signée & scellée par-devant le secrétaire de l'Emir : on n'oublie pas dans cet acte de citer les différentes générations de la race de ces animaux & les noms de leurs ancêtres : quand la jument a fait un poulain, on dresse un second acte, & l'on emploie les mêmes formalités pour certifier du tems de la naissance, du sexe, de la figure, du poil & des marques du poulain. On vend les poulains nobles, depuis cinq cents jusqu'à mille écus, & les jumens, depuis mille, jusqu'à deux & trois mille écus. Il y a des chevaux ; dont la filiation de père & de mère remonte à plus de cinq cents ans. Les Arabes estiment beaucoup plus les jumens que les chevaux, ils les traitent avec la plus grande douceur, & en prennent le même soin que de leurs enfans : ces animaux ont la légèreté des biches, & si par hazard leur cavalier vient à tomber, ils s'arrêtent tout court, & leur donnent le tems de remonter.

Lorsque les Bédouins sont tranquilles dans leurs camps & qu'ils ne méditent ni courses, ni chasses, ils passent le tems à s'entretenir, à jouer aux échecs, aux dames ou au mangala,

esp
tab
lesq
fem
dan
gou
fiqu
des
gne
Q
par
soit
estim
reço
ont
s'ils
font
ils m
certa
pend
soleil
la cha
aiguë
corps
che d
la par
lavem
minab
trémi
Qu
brave
& qu
surpre

DES ARABES DU DÉSSERT. 505

espèce de pair ou non , qui se joue sur une table de bois , où il y a douze creux , dans lesquels on met de petites pierres. Les femmes se visitent , font la conversation , dansent & chantent , mais leur chant est languoureux , & elles n'ont aucun usage de la musique : on ne leur connaît pour instrumens que des tambours de basque , une sorte de castagnettes & des flûtes de bois ou de roseau.

Quoique le célèbre Mehemet Ebn-sina, que par corruption nous nommons Avicenne , soit né Bédouin , ce peuple ne fait aucune estime de la médecine. Les blessures qu'il reçoit souvent dans ses petits combats , les ont convaincu de l'utilité de la chirurgie : s'ils tombent malades , certaines femmes leur font prendre des infusions de simples , ou bien ils mettent leur superstitieuse confiance dans certains talismans : pour se guérir de la fièvre , pendant le frisson , ils s'exposent au grand soleil , & se font porter à l'ombre aussitôt que la chaleur succède au froid ; dans les douleurs aiguës qui s'attachent à quelque partie du corps , ils y appliquent le feu avec une mèche de coton qui communique sa chaleur à la partie affligée , & la cautérise. L'usage des lavemens leur paraît d'une indécence abominable , & ils ne se servent qu'à toute extrémité de la saignée.

Quoique les Arabes du désert soient fort braves , qu'ils montent d'excellens chevaux , & qu'ils emploient beaucoup de ruses pour surprendre les caravanes , ils sont cependant

506 RELIGION, MŒURS, &c.
peu à craindre, dès que l'on se tient sur ses
gardes. Une décharge de mousquetterie les
met en déroute & leur fait prendre la fuite.
Il est rare toutefois qu'ils se retirent sans
butin ; ils savent donner l'épouvante aux cha-
meaux, qui se dispersent dans la campagne,
& quelques-uns tombent toujours au pouvoir
de l'ennemi. Le moyen d'éviter cet accident,
e'est de faire marcher deux hommes en avant
qui, aussi-tôt qu'ils voient les Bédouins, don-
nent l'alarme à la caravane : pour lors le
principal camelier, averti à tems, fait cou-
cher ses chameaux, leur lie les jambes de
derrière, & quand ils sont ainsi en sûreté, il
s'avance avec l'escorte au-devant des brigands,
qui ne tardent pas à s'éloigner. Il arrive que
ces vagabonds, qui n'en veulent qu'à la
bourse & aux effets des voyageurs, envoient
des députés à la caravane, & si l'on ne se
sent pas assez forts pour les braver, on com-
pose avec eux, & l'on évite d'en venir aux
mains, moyennant une petite somme d'argent.



C
heu
si le
& c
cult
Yer
celu
rach
du
A
situé
au
offre
arriv
peu
rend
autr
trou
sur-
étra
bre,
jour
ries
peu
sur-
mais
somm

CHAPITRE V.

Arabie Heureuse.

CETTE partie de l'Arabie, que l'on nomme heureuse, le serait en effet à beaucoup d'égards, si le peuple qui l'habite était moins paresseux & qu'il voulut faire quelques efforts pour la cultiver. Les Arabes appellent cette contrée *Yemen*; elle renferme deux royaumes; savoir, celui d'*Yemen* au sud-ouest, & celui de *Farrach* au midi, & plusieurs petits états le long du golphe persique.

Aden est la capitale du royaume d'*Yemen*; située vers l'entrée de la mer rouge, & assise au pied de plusieurs montagnes, cette ville offre un aspect ravissant, lorsque les vaisseaux arrivent dans son port: elle est grande & fort peuplée, mais mal bâtie. Les ruines qu'on rencontre de tous côtés prouvent qu'elle fut autrefois beaucoup plus considérable: on y trouve encore quelques superbes édifices & sur-tout des bains qui font l'admiration des étrangers: ils sont revêtus de jaspe & de marbre, & couronnés d'un magnifique dôme à jour, qui est orné en dedans de diverses galeries, soutenues par des colonnes d'une beauté peu commune. Les murailles de la ville, sur-tout du côté de la mer, sont assez faibles, mais les forts & les redoutes, bâtis sur les sommets & dans les gorges des montagnes

508 ARABIE HEUREUSE.

font la sûreté d'Aden, où d'ailleurs, du côté de la terre, on ne peut arriver que par un chemin étroit, défendu par trois forts suffisamment pourvus d'artillerie & de soldats. Cette place doit être regardée comme le boulevard de l'Arabie heureuse : le pays qui l'environne est agréable à la vue, par la verdure qui couvre continuellement le sommet des montagnes.

Mocka, connu depuis soixante ans en Europe, & renommé pour l'excellence de son café, quoique son territoire n'en produise pas un grain, est situé dans le golphe arabe, à environ vingt lieues du détroit de Bal-el-Mandel : on compte dans la ville dix mille habitans, presque tous Mahométans, avec quelques Arméniens & beaucoup de pauvres Juifs qui habitent une espèce de fauxbourg. Cette place est fort marchande, son port d'une grande sûreté, mais ses fortifications méritent peu d'attention : le terrain qui l'entoure est sec, les eaux en sont nitreuses & presque salées : la chaleur y est excessive, & souvent en trois années il n'y tombe pas de pluie pendant deux jours : le chaud y est aussi considérable pendant le mois de janvier, que celui qu'on ressent à Paris dans celui de juillet. On trouve, d'espace en espace, quelques palmiers, qui portent des dattes assez communes & dont on ne se procure la faible ressource qu'à l'aide de quantité de puits qui fournissent assez d'eau pour les arroser fréquemment : toute la récolte des terres se réduit à une sorte de millet blanc, trois fois

pl
te
qu
qu
me
tir
I
pal
de
de
lui
&
mor
jour
ont
est
fem
toil
& n
port
mar
mod
com
La
ving
roi d
de S
plée
terro
desire
part
courc
le fils

ARABIE HEUREUSE. 509

plus gros que le nôtre. Après les pluies, la terre se couvre d'une croûte de sel, & celui qu'on emploie dans le pays, se tire de quelques fosses, où l'on laisse entrer l'eau de la mer : il y devient si dur, qu'on ne peut l'en tirer qu'à coups de pic.

Le gouverneur de Mocka habite un superbe palais, & son train est égal à celui d'un pacha de Turquie : il ne sort jamais qu'accompagné de six cents gardes, & il fait porter devant lui les étendarts du roi d'Yemen & ceux d'Ali & de Mahomet. Les femmes de Mocka se montrent rarement dans les rues pendant le jour ; le soir elles usent de la liberté qu'elles ont de se visiter entr'elles : leur habillement est en tout semblable à celui de toutes les femmes de l'orient : un grand voile, d'une toile déliée, leur cache absolument le visage, & ne les empêche pas de voir à travers. Elles portent pour chaussure de petites bottines de marroquin. Quelle que soit l'apparence de leur modestie ; la galanterie a ses droits à Mocka comme en Europe.

La ville de Mouab, qui est à environ cent vingt lieues de Mocka, est la résidence du roi d'Yemen, & il en préfère le séjour à celui de Sanaa, ville puissante, riche, bien peuplée, & dont l'air tempéré & la fertilité du terroir offrent tous les agrémens que l'on peut désirer : on prétend que la politique a seule part à ce choix. Quoique la succession à la couronne soit décidée dans la famille royale, le fils aîné n'est pas toujours certain de suc-

céder à son père. A la mort du roi la brigade porte sur le trône, ou le prince le plus habile, ou celui dont les intrigues lui ont faites le plus de partisans ; & celui qui a été assez heureux pour l'emporter sur ses rivaux, redoute continuellement qu'ils ne se servent des mêmes voies pour lui arracher le sceptre des mains. Il s'éloigne des grandes villes & s'enterre, pour ainsi dire, dans la forteresse de Mouab, bien assuré qu'à moins d'une révoite générale, il pourra toujours s'opposer de là à tous les efforts de ses ennemis.

La puissance du roi d'Yemen s'étend sur la plus considérable partie de l'Arabie heureuse. Il est absolu & traite d'égal à égal avec l'empereur des Turcs. Le sultan, ce qui n'est pas ordinaire, & ce qui prouve ses craintes, lui envoie des ambassadeurs, & fait avec lui des traités de commerce. Ces deux cours se ménagent réciproquement & se regardent avec un œil d'envie : car si le grand seigneur présumait de réussir dans une telle entreprise, il attaquerait l'Yemen & chercherait à s'en emparer ; & si les Arabes, réellement braves & magnanimes, se croyaient assez forts, ils tenteraient d'éloigner le Turc de leurs frontières.

La cour d'Yemen ne connaît le faste que dans les cérémonies d'éclat ; tout, dans les autres tems, n'y respire que la plus noble simplicité. Le roi n'a d'autre habillement qu'une robe d'un drap assez fin de couleur verte ou jaune, sans ornement d'aucune espèce :

il a
des
bla
vis
me
lèv
& l
com
mo
fon
priv
mo
ou
sein
d'an
le c
gen
tour
du r
aux
l'he
proc
qu'il
resp
régl
fem
& se
C
tems
com
Kho
quel
met

ARABIE HEUREUSE. 511

il a toujours les jambes & les pieds nus & des babouches à la turque. Un voile de soie blanche tombe de son turban, lui couvre le visage & vient nouer négligemment sous le menton. Sa vie particulière est uniforme, il se lève avec le jour; il dîne avant neuf heures, & se couche à onze, pour se relever une seconde fois à deux heures. C'est dans ce moment que les tambours & les hautbois se font entendre, & que leur chef a seul le privilège d'entrer dans l'appartement du monarque, soit qu'il continue de dormir, ou qu'alors il soit éveillé. Ce chef porte une ceinture garnie de plaques & de crochets d'argent, avec une palme en broderie sur le devant de son turban, & une chaîne d'argent qui en fait bizarrement plusieurs fois le tour. Lorsque cet officier a annoncé le reveil du roi, l'entrée de l'appartement est permise aux princes & aux grands de la cour, jusqu'à l'heure de la prière ou du conseil. En s'approchant de lui ils lui prennent la main droite qu'il tient sur son genou, & la lui baisent respectueusement. Il y a aussi des momens réglés pour la promenade & pour la visite des femmes: il soupe régulièrement à cinq heures & se couche à onze.

Comme le monarque d'Yemen est en même tems roi & pontife, il se fait un honneur de commencer la prière publique, & de faire le *Khotad*, espèce de prône ou sermon dans lequel les louanges de Dieu & celles de Mahomet sont accompagnées de prières pour la

312 ARABIE HEUREUSE.

prospérité de l'état. Tous les vendredis il se rend dans une plaine , près de Mouab , où il fait dresser une tente qui lui sert de mosquée : c'est alors qu'il étale toute la magnificence d'un souverain : la marche commence par un gros corps d'infanterie , qui fait une décharge en sortant du palais ; deux cents cavaliers de la garde paraissent ensuite , richement vêtus , & ayant pour armes le sabre & la carabine , ornée de franges d'or ; le monarque suit , monté sur un cheval blanc , tout éclatant de pierreries ; un officier tient un parasol , sous lequel il est à l'abri du soleil , & devant lui marche un autre officier , aussi à cheval , qui porte l'alcoran dans un superbe sac ; l'écuyer du roi tient élevé le sabre de sa majesté , & le porte-étendard laisse flotter au gré du vent le drapeau vert , qu'on appelle particulièrement l'étendard du roi : cette brillante marche est fermée par cinquante chevaux , cinquante chameaux richement caparaçonnés , quantité de trompettes , de hautbois , & un fort détachement d'infanterie. Au retour les cavaliers & les fantassins font diverses évolutions militaires & présentent au peuple l'image d'un combat régulier.

Le roi d'Yemen entretient un nombreux ferrail , que l'on fait monter jusqu'à six ou sept cents femmes , entre lesquelles il y en a toujours des Géorgiennes d'une rare beauté. Son royaume abonde en riz , bled , fruits & légumes : la vigne y croît en beaucoup d'endroits , & les Arabes ne sont pas assez scrupuleux

pu
me
dan
dep
sa g
pou
per.
de
plia
sa fe
que
est c
enti
rout
blan
elles
miqu
de so
il na
vient
forme
& sou
la fèv
d'une
la fèv
soleil
l'on m
brune
L'a
de bo
voyag
humid
To

ARABIE HEUREUSE. 513

puleux pour s'en interdire le jus absolument. La principale richesse du pays consiste dans l'arbre qui porte le café. Il s'éleve depuis six jusqu'à douze pieds de hauteur ; sa grosseur est de dix, douze & jusqu'à quinze pouces de circonférence, & dans cet état de perfection, il ressemble assez à nos pommiers de huit ou dix ans ; son bois est tendre & pliant, son écorce est raboteuse & blanchâtre ; sa feuille approche de celle du citronnier, quoique moins épaisse & pointue, & sa couleur est d'un verd foncé. Jamais cet arbre n'est entièrement dépouillé de ses feuilles, & en tout tems il porte des fruits & des fleurs blanches, assez semblables à celles du jasmin. elles sont d'une odeur agréable & balsamique, qui ne se sent point de l'amertume de son fruit : quand cette fleur est tombée, il naît à sa place un petit fruit verd, qui devient rouge en mûrissant, & qui prend la forme d'une cerise. Il est bon à manger, & sous sa chair, au lieu de noyau, on trouve la fève que nous appellons café, enveloppée d'une pellicule ; à mesure que la cerise mûrit, la fève acquiert de la dureté, & lorsque le soleil a séché ce fruit rouge, sa chair que l'on mangeait auparavant devient une gousse brune, qui fait l'écorce extérieure du café.

L'arbre du café vient de semence & non de bouture, comme mal à propos quelques voyageurs l'ont avancé : il aime les terroirs humides, le pied des montagnes & les cantons

514 ARABIE HEUREUSE.

ombragés. Lorsqu'il est planté dans les campagnes on détourne les eaux & on les conduit par des rigoles, jusqu'au pied de chaque arbre, ce qui est absolument nécessaire pour la fécondité de l'arbre & pour la maturité du fruit. En replantant chaque arbre, on creuse une fosse de trois pieds de large & de cinq de profondeur, on la revêt de cailloux & on la remplit de terre : si-tôt que le fruit est mûr, on détourne la rigole afin que le fruit puisse sécher. Communément c'est sous de grands arbres qu'on fait ces sortes de plantations.

La récolte du café se fait à trois reprises différentes, mais celle du mois de mai est toujours la plus abondante. On étend des pièces de toile sous les arbres, que l'on secoue doucement, & tout le fruit tombe avec facilité. Après que les gouffes ont été séchées pendant quelque tems, on fait passer dessus un cylindre de pierre ou de bois, qui en fait sortir le fruit. Ces sèves sont encore exposées au soleil, ensuite on les vanne, afin d'en extraire les pailles & les gouffes.

La préparation du café est à peu près la même en Arabie, que celle que nous avons adoptée en France, avec cette différence que les Arabes ne le laissent pas reposer, & qu'ils n'y mêlent jamais de sucre. Ils font aussi griller l'enveloppe du café, & la jettent dans de l'eau bouillante, ce qui donne peu après une boisson agréable, qu'ils appellent le café à la sultane.

ARABIE HEUREUSE. 515

C'est dans les cantons de Sanaa, de Galbani & de Betelfagui que se recueille le meilleur café de l'Yemen, & comme on le transporte pour la plus grande partie à Mocka, il a pris en Europe le nom de café de Mocka.

L'usage du café ne remonte pas fort haut : vers le milieu du neuvième siècle de l'hégire, & du quinzisième de Jésus-Christ, un muphti d'Aden ayant eu occasion de faire un voyage en Perse, trouva quelques gens de sa nation qui prenaient du café, il y fit peu d'attention ; mais revenu à Aden & sentant sa santé s'affaiblir, il fit secrettement usage de cette boisson & en reçut beaucoup de soulagement ; il remarqua qu'elle dissipait les pesanteurs, qu'elle égayait l'esprit & causait une espèce d'insomnie qui n'a rien de fatiguant. L'exemple du chef de la loi fut suivi par les ministres subalternes & les religieux musulmans, & bientôt les artisans usèrent de la même liqueur, pour travailler plus facilement la nuit. D'Aden l'usage du café gagna la Mecque, où l'on établit des maisons publiques, qui se remplirent de tous les illustres fainéans du pays, & dans lesquelles, outre le café dont on allait s'abreuver à longs traits, on jouait à toutes sortes de jeux, on dansait, & l'on jouissait de la prétendue mélodie de divers instrumens. Cette épidémie passa à Médine & pénétra jusqu'au grand Caire. Les derviches de cette dernière ville, lorsqu'ils voulaient

vaquer à la prière pendant la nuit, tenaient du café dans un grand vase de terre rouge, & le recevaient respectueusement de la main de leur supérieur, qui leur en versait lui-même dans des tasses.

Un gouverneur de la Mecque troubla le plaisir des buveurs de café : il s'était apperçu que quelques particuliers buvaient de cette liqueur dans la mosquée, il s'imagina qu'ils buvaient du vin, & ne revint point de son indignation, après même avoir appris les qualités salutaires qu'on attribuait au café : dès le lendemain il assembla son conseil, où l'on raisonna beaucoup sur cette importante matière : quelques médecins, ennemis irréconciliables du café, qui leur enlevait sans doute de riches pratiques, trouvèrent le secret de déterminer le gouverneur & ses conseillers à publier une défense expresse de boire & de vendre du café, sous les peines portées contre les transgresseurs de la loi de Mahomet. Les cafés furent fermés & l'on brûla publiquement tout ce qu'on trouva dans les magasins de ces fèves précieuses. Le muphti s'inscrivit en vain contre une sentence si précipitée ; toutes ses démarches n'empêchèrent pas un malheureux buveur de café de recevoir la bastonnade, & d'être promené sur un âne, pour avoir méprisé les ordres du gouverneur. Le sultan d'Egypte, qui avait quelque autorité à la Mecque, s'entremisit pour faire révoquer cette fatale sentence ; il y parvint, mais il ne put détruire

l
n
t
v

g
m
vi
ch
de
no
un
l'a
les
no
asp
fide
mé
d'a
qua
Les
café
vots
le s
d'ex
pris
Mah
gran
défer
mais
tème
cette

ARABIE HEUREUSE. 517

l'animosité entre les buveurs & les antagonistes du café, qui pendant long-tems se portèrent les uns contre les autres à d'étranges violences.

Les persécutions loin de retarder les progrès du café, ne firent que lui ouvrir le chemin de Damas, d'Alep & de toutes les autres villes de la Syrie. Enfin, en 1554, deux marchands de cette grande province, se chargèrent de faire connaître ses propriétés à Constantinople; ils y ouvrirent en même tems chacun une maison de café, dont la propriété & l'aisance attirèrent bientôt les gens de lettres, les poètes & tous les amateurs du jeu & des nouvelles. La tasse de café ne se payait qu'un aspre (deux liards) & la foule devint si considérable dans ces maisons, qu'elles parurent mériter l'attention du gouvernement, avec d'autant plus de raison qu'il s'en établit une quantité prodigieuse d'autres en peu de tems. Les mosquées étaient souvent désertes, & les cafés se trouvaient toujours remplis: les dévots s'adressèrent au muphti pour faire cesser le scandale, & le muphti, sans beaucoup d'examen, prononça que le café était compris dans les liqueurs défendues par la loi de Mahomet. Ceci se passa sous le règne du grand Soliman, fils de Selin I. La même défense fut renouvelée sous Amurat III; mais elle fut inutile: les Turcs cédaient secrètement au penchant qui les portait à user de cette liqueur, & les officiers publics se virent

forcés, pour de l'argent, de permettre qu'on vendit clandestinement du café, porte fermée & dans les arrières-boutiques des marchands. Un nouveau muphti mit à leur aise les consciences timides, & déclara que le café ne pouvait être au rang des liqueurs prosrites par le prophète, & aussi-tôt les dévots s'en permirent l'usage public. On en prit à la ville, on ne l'épargna pas à la cour; mais pendant la minorité de Mahomet IV, les oisifs de métier, les babillards, les faiseurs de projets & les nouvellistes firent renaître les anciennes craintes. Malgré les immenses revenus que le grand-visir Kuproli tirait des maisons de café, pour assurer la tranquillité publique, il les supprima toutes. On raconte qu'avant que de se porter à cette terrible résolution, il avait *incognito* visité les cafés & les cabarets; que dans les cafés il n'avait entendu que des propos hazardés, d'extravagantes censures du ministère & des gens en place, que de fots plans d'administration & de bouleversement général; enfin, que projets de campagne dont les conquêtes devaient faire du souverain des turcs, l'unique monarque de l'univers. On ajoute que ce grand homme ayant passé de-là dans les cabarets, il n'y avait trouvé que des gens gais, qui chantaient, ou qui parlaient de leurs amours ou de leurs exploits militaires. Les premiers lui parurent insensés, ignorans, bavards, mais dangereux; les seconds lui semblèrent mériter peu son

ARABIE HEUREUSE. 519
attention; c'est pourquoi il supprima tous les
cafés & laissa subsister les cabarets. Depuis
ce tems il n'y a plus de maisons d'assemblée
dans Constantinople pour prendre le café;
mais il se trouve dans les marchés & dans
toutes les rues, des cafetiers ambulans avec des
cafetières sur des réchauds, qui, pour un
prix modique, le distribuent aux amateurs.

Fin du second Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce second Volume.

DES BRAMINES

Qui habitent la presqu'isle de l'Inde, & particulièrement la côte de Coromandel.

<i>AVANT-PROPOS,</i>	page 5
CHAPITRE PREMIER. <i>Division des Bramines en quatre familles.</i>	7
CHAP. II. <i>Les Bramines sont divisés en plusieurs sectes.</i>	11
CHAP. III. <i>Hermites & Bramines solitaires.</i>	14
CHAP. IV. <i>Le Védam ou Livre de la loi.</i>	16
CHAP. V. <i>Philosophie des Bramines.</i>	19
CHAP. VI. <i>Mariages des Bramines.</i>	21
CHAP. VII. <i>Funérailles des Bramines</i>	24
CHAP. VIII. <i>Vie privée des Bramines.</i>	31
CHAP. IX. <i>Théologie des Indiens.</i>	36
<i>Brahma.</i>	39
<i>Vishnou & Esvara.</i>	40
<i>Première Métamorphose.</i>	43
<i>Seconde Métamorphose.</i>	44

TABLE DES CHAPITRES. 521	
<i>Troisième Métamorphose.</i>	44
<i>Quatrième Métamorphose.</i>	45
<i>Cinquième Métamorphose.</i>	46
<i>Sixième Métamorphose.</i>	48
<i>Septième Métamorphose.</i>	49
<i>Huitième Métamorphose.</i>	51
<i>Neuvième Métamorphose.</i>	52
<i>Dixième Métamorphose.</i>	
CHAP. X. <i>De l'Ame.</i>	53
CHAP. XI. <i>De quelques superstitions des Bramines.</i>	56
<i>L'Oiseaux Garrouda & Annemonta</i>	60
<i>Erreur des Bramines sur le véritable âge du Monde & sur sa destruction.</i>	63
CHAP. XII. <i>Des Anges & des Démons.</i>	64
CHAP. XIII. <i>Des Idoles, des Temples, du Culte religieux & des Fêtes.</i>	65
CHAP. XIV. <i>De la sainteté du Gange & de la Mer.</i>	73
CHAP. XV. <i>Austérités & Pélerinages des Bramines.</i>	82

EMPIRE DU MOGOL, OU INDOUSTAN.

CHAP. I. <i>Description géographique de l'Indoustan.</i>	87
<i>Kandahar.</i>	88
<i>Kaboul.</i>	
<i>Multan.</i>	89
<i>Kaia-kan.</i>	
<i>Buckor ou Bakar.</i>	
<i>Tatta.</i>	

<i>Soret.</i>	90
<i>Gesselmire.</i>	
<i>Attock.</i>	
<i>Pengal.</i>	
<i>Kismire ou Kachemire.</i>	91
<i>Jengapour.</i>	95
<i>Jemba.</i>	
<i>Dehli.</i>	
<i>Bando.</i>	100
<i>Maloue.</i>	
<i>Chitor.</i>	101
<i>Guzarate.</i>	
<i>Candish.</i>	103
<i>Berar.</i>	104
<i>Naryar.</i>	
<i>Gualar.</i>	
<i>Agra.</i>	
<i>Sambal.</i>	105
<i>Bakar.</i>	
<i>Nagrakut.</i>	106
<i>Siba.</i>	
<i>Bengale.</i>	
<i>Dékan.</i>	107
CHAP. II. <i>Précis historique de l'Empire du Mogol.</i>	108
CHAP. III. <i>Loix & Gouvernement de l'Empire du Mogol.</i>	114
CHAP. IV. <i>Mœurs, Usages & Coutumes des Peuples de l'Indoustan.</i>	110
CHAP. V. <i>Coutumes, Mœurs & Usages des Indiens idolâtres, que l'on appelle Banians.</i>	125
CHAP. VI. <i>Religion des Banians.</i>	128

CHA
n
CHA
CHA
su
I
CHA
R
CHA
CHA
da
CHA
M
CHA
do
CHA
do

CHA
me
CHA
CHA
me
CHA
mo
CHA

CHA
de

DES CHAPITRES. 523

CHAP. VII. *Cérémonies Nuptiales des Banians.* 145

CHAP. VIII. *Funérailles des Banians.* 153

CHAP. IX. *Temples, Idoles, Prêtres & superstitions, Sermons & autres Usages des Indiens.* 160

CHAP. X. *Fakirs ou Religieux Indiens; Rasbouts.* 176

CHAP. XI. *Fête des Banians.* 179

CHAP. XII. *Parfis, secte Idolâtre, établie dans les Indes.* 180

CHAP. XIII. *Magnificence de la Cour du Mogol.* 185

CHAP. XIV. *Remarques générales sur l'Indoustan, & sur la manière dont on y vit.* 191

CHAP. XV. *Richesces & Commerce de l'Indoustan.* 197

ROYAUME DE GOLKONDE.

CHAP. I. *Description géographique du Royaume de Golkonde.* 201

CHAP. II. *Histoire des Rois de Golkonde.* 204

CHAP. III. *Loix & Gouvernement du Royaume de Golkonde.* 211

CHAP. IV. *Religion de Golkonde, & Cérémonies Religieuses de ses habitans.* 217

CHAP. V. *Fameuses Mines de Diamans.* 220

ISLE DE CEYLAN.

CHAP. I. *Description géographique de l'Isle de Ceylan.* 227

CHAP. II. <i>Gouvernement des Chingulais.</i>	231
CHAP. III. <i>Essai sur l'histoire de quelques Rois de Ceylan.</i>	239
CHAP. IV. <i>Caractère, Mœurs & Usages des Chingulais.</i>	242
CHAP. V. <i>Religion des Chingulais.</i>	247
CHAP. VI. <i>Cérémonies, Fêtes, Processions & Usages superstitieux des Chingulais.</i>	255
CHAP. VII. <i>Mariages & Funérailles des Chingulais.</i>	261
CHAP. VIII. <i>Loix, Sermons, Supplices & Sciences des Chingulais.</i>	265
CHAP. IX. <i>Riz, Arbres, Oiseaux, Singes & Animaux particuliers qui se trouvent dans l'Isle de Ceylan.</i>	270

ISLES DE LA SONDE.

ISLE DE JAVA.

CHAP. I. <i>Description géographique de l'Isle de Java.</i>	273
CHAP. II. <i>Loix, Gouvernement, Justice, Police, Mœurs & Caractère des Habitans de Bantam.</i>	282
CHAP. III. <i>Religion de l'Isle de Java.</i>	289
CHAP. IV. <i>Mariages & Funérailles des Habitans de Java.</i>	291
CHAP. V. <i>Religion & Usages des Chinois établis dans l'Isle de Java.</i>	295
CHAP. VI. <i>Fêtes des Javanois.</i>	298
CHAP. VII. <i>Commerce & quelques Productions de l'Isle de Java.</i>	302

DES CHAPITRES. 525

ISLE DE SUMATRA.

- CHAP. I. *Description géographique de l'Isle de Sumatra.* 306
CHAP. II. *Grande Révolution dans le Gouvernement d'Achem.* 308
CHAP. III. *Religion des Habitans de l'Isle de Sumatra.* 314
CHAP. IV. *Loix, Justice, Forces, Mœurs & Usages des Achemois.* 316
-

ISLE DE BORNEO. 322

ISLES MOLUQUES. 325

- CHAP. I. *Description géographique des Isles Moluques.* 326
Ternate.
Tidor. 327
Motir. 328
Machian.
Bachian. 329
Amboine.
CHAP. II. *Religion des Habitans des Moluques.* 330
CHAP. III. *Superstitions, Présages & autres Usages des Insulaires des Moluques.* 333
CHAP. IV. *Mariages des Moluquois.* 336
CHAP. V. *Funérailles des Moluquois.* 338
CHAP. VI. *Caractère, Mœurs & Usages des Moluquois.* 340

CHAP. VII. *Commerce & Productions des Isles Moluques.* 343

ISLES CÉLÉBES OU MACASSAR.

CHAP. I. *Descrip. géog. de l'Isle Célèbes.* 347

CHAP. II. *Ancienne Religion des Habitans de l'Isle Célèbes.* 351

CHAP. III. *Comment le Christianisme a été introduit dans l'Isle Célèbes, & par quelle étrange aventure il en a été chassé par le Mahométisme.* 354

CHAP. IV. *Mœurs & Usages des Habitans de l'Isle Célèbes & propriété du climat.* 357

ISLES PHILIPPINES.

CHAP. I. *Description géographique des Isles Philippines.* 360

CHAP. II. *Caractère, Mœurs & Usages des Habitans des Isles Philippines.* 364

CHAP. III. *Religion des Insulaires des Isles Philippines.* 368

CHAP. IV. *Productions des Isles Philippines & leur Commerce.* 371

ISLES MARIANNES. 376

DE LA TARTARIE.

CHAP. I. *Description géographique de la Tartarie.* 381

DES CHAPITRES.

<i>Tartarie Chinoise.</i>	527
<i>Tartarie indépendante.</i>	383
CHAP. II. <i>Fables dont les Mongols ornent leur origine.</i>	385
CHAP. III. <i>Jenghiz-kan.</i>	391
CHAP. IV. <i>Les Tartares Mantcheous ou Nyuches.</i>	399
CHAP. V. <i>Les Tartares Mongols.</i>	403
CHAP. VI. <i>Religion des Tartares Mongols.</i>	407
CHAP. VII. <i>Les Mongols Kalkas.</i>	411
CHAP. VIII. <i>Khutukru ou Pontife des Kalkas.</i>	414
CHAP. IX. <i>Les Eluths ou Kalmuks.</i>	421
CHAP. X. <i>Productions du pays des Mongols, des Kalkas & des Eluths ou Kalmuks.</i>	424
CHAP. XI. <i>Le Tibet.</i>	437
<i>Petit Tibet ou Baltistan.</i>	441
<i>Grand Tibet ou Royaume de Boutan.</i>	idem
<i>Royaume de Lassa ou Barentola.</i>	442
CHAP. XII. <i>Religion du Tibet.</i>	444
CHAP. XIII. <i>Royaume de Karazm.</i>	447
CHAP. XIV. <i>La Grande Bukkarie.</i>	457
CHAP. XV. <i>Mœurs & Usages des Bukkariens.</i>	473
CHAP. XVI. <i>Petite Bukkarie.</i>	465
CHAP. XVII. <i>Mœurs & Usages des Habitans de la Petite Bukkarie</i>	468
CHAP. XVIII. <i>Précis de la Religion des Bukkariens</i>	470
CHAP. XIX. <i>Turkestan.</i>	474
	480

s des
343

A R.

347

itans

351

a été

quelle

ar le

354

itans

357

Isles

360

s des

364

Isles

368

pinés

371

376

de la

381

528 TABLE DES CHAPITRES.

DE L'ARABIE.

CHAP. I. Description géographique de l'Arabie.	483
CHAP. II. Arabie Pétrée.	484
CHAP. III. Arabie Déserte.	487
CHAP. IV. Religion, Mœurs & Usages des Arabes du Désert.	494
CHAP. V. Arabie Heureuse.	507

Fin de la Table du second Volume.

P.A.:

483

484

487

s des

494

507

